LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

015.493
R32
v. 24²

24e Année, N° 6 — Juin 1912 Le Numéro : 50 centimes

Revue Bibliographique Belge

Bulletin Littéraire, Artistique & Bibliographique International

SOMMAIRE

I. LES ÉCRIVAINS BELGES :

James Verdrunen par Auguste Vierset.

II. CHRONIQUE LITTÉRAIRE :

Livres nouveaux sur la Belgique par Ambiorix.

Coups d'Œil métaphysiques par Eugène Bernier.

III. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE BELGE.

IV. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL.

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(Société Anonyme)
15, Rue Royale, 15
Tél. 1364
PARIS : 5, Rue Dante.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

Belgique. . . . 3 fr. — Union postale . 6 fr.

Un numéro : 50 centimes

Collaborateurs de la Revue :

BRANTS (V.), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Université catholique, Louvain.

BRIFAUT (Val.), avocat, Bruxelles.

BOUCHER (E.), docteur en philosophie et lettres, Waterloo.

BUISSERET (J.). professeur à l'Ecole normale de l'Etat, Nivelles.

CAEYMAEX (Chan. C.). professeur au grand Séminaire, Malines.

CAPART (J.). conservateur-adjoint aux Musées royaux, Bruxelles.

CARTON DE WIART (H.), Ministre de la Justice, Bruxelles.

CAUCHIE (A.), docteur en sciences historiques, Louvain.

COLLARD (F.) docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Université catholique, Louvain.

COREMANS (Edw.), directeur au Ministère des Sciences et des Arts, Bruxelles.

DAUBRESSE (Fernand), docteur en médecine, Bruxelles.

DE BRABANDÈRE (V.), docteur en droit, Bruxelles.

DE LANTSHEERE (J.), oculiste, Bruxelles.

DE LANTSHEERE (Léon), ancien Ministre de la Justice.

DELFOSSE (L.), docteur en médecine, Bruxelles.

DELFOSSE (Philippe), avocat, Wavre.

DEMEULDRE (P.), licencié en droit canon, professeur d'histoire ecclésiastique, Tournai.

DE RIDDER (A.), Directeur au Ministère des Affaires étrangères, Bruxelles.

DE RIDDER (L.), C. SS. R. Liége.

DE WILDEMAN (E.), conservateur au jardin botanique de l'Etat, Bruxelles.

DURY (A.), régent, Soignies.

FLAMENT (Alex.), inspecteur de l'Enseignement primaire, La Louvière.

FORGET (J.), docteur en théologie, professeur à l'Université catholique, Louvain.

GELIN (abbé), docteur en philosophie et théologie, professeur au Collège St-Quirin, Huy.

GILBERT (Eug.), docteur en droit, Louvain.

GILSON (Gust.), docteur en sciences, professeur à l'Université catholique, Louvain.

GOLLIER (Th.), docteur en sciences politiques et sociales, professeur à l'Université de Liége, Bruxelles.

HALEWYCK (M.), docteur en droit, Directeur au Ministère des Colonies, Bruxelles.

HELLEPUTTE (G.), ancien Ministre de l'Agriculture et des Travaux Publics.

HENRY (P.), docteur en sciences, professeur à l'Université catholique, Louvain.

HOYOIS (J.), membre de la Chambre des Représentants, Bruxelles.

JANSSENS (Ed.), professeur à l'Université de Liége.

LAHOUSSE (G.), S. J., professeur émérite de théologie, Louvain.

LEFEBVRE (R. P.) S. J., Louvain.

LUCAS (R. P.) S. J. Namur.

MARTENS (C.), docteur en droit et en philosophie, Louvain.

MERCIER (S. E. le Card.), archev. de Malines.

MOELLER (Ch.), professeur d'histoire à l'Université catholique, Louvain.

MOELLER (Dr), Membre de l'Académie royale de Médecine de Belgique, Bruxelles.

MONTHAYE (E.), lieutenant-colonel d'Etat-Major, Anvers.

MOUSSET (Phil.), artiste-musicien, Bruxelles.

NED (Ed.), (Glouden), Woluwe St Lambert.

NÈVE (Fr.), docteur en sciences morales et historiques, Bruxelles.

NÈVE (P.) professeur à l'Université de Liége.

PERDIEUS (Cl.), homme de lettres, Bruxelles.

POULLET (Pr.), Ministre des Sciences et des Arts, Bruxelles.

RASNEUR (abbé), professeur d'Ecriture sainte Grand Séminaire, Tournai.

RENAULT (J.), attaché au Ministère des Sciences et des Arts, Bruxelles.

RENAULT (P.), attaché au Ministère de la Justice, Bruxelles.

RUELLE (J.), avocat, Wavre.

RUTTEN (A.), docteur en sciences politiques et sociales, Bruxelles.

STEVENS (E.), — Ernest Hallo, — homme de lettres, Bruxelles.

THIRION (R. P.), S. J., Louvain.

VAN DEN GHEYN (R. P.), S. J., conservateur en chef à la Bibliothèque royale, Bruxelles.

VAN DE KERCKOVE (A.), avocat, Bruxelles.

VAN CAENEGEM, (chanoine) Curé-Doyen de Rœulx.

VOGEL (W.), publiciste, Bruxelles.

VOOS DE GHISTELLES (G.), homme de lettres, Bruxelles.

WAUWERMANS (P.), avocat, membre de la Chambre des Représentants, Bruxelles.

Secrétaire de la Rédaction : **Maurice DE MEUS.**
15, Rue Royale, Bruxelles

015.493
R32
v. 27²

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Livres nouveaux sur la Belgique

Sans aller jusqu'à écrire sur la Belgique, ce qu'un journal parisien disait naguère de son pays, que : « l'univers entier a les yeux fixés sur lui pour l'admirer et l'envier », l'on peut affirmer que le royaume d'Albert I est un des Etats les plus estimables et les plus estimés. Gracieux, bon, prospère, aimable, voilà des titres que nul ne lui conteste et tout le monde reconnait que ses habitants déploient en tous genres de travaux, une vaillance et une intelligence qui leur valent de beaux succès. Il est donc bien légitime, ce cri d'affectueuse admiration envers sa patrie, qu'Edmond Picard jetait, il y a quelques semaines, au milieu d'une conférence qu'il faisait sur la Belgique, devant les habitants du Caire : « *aujourd'hui la renommée de la Belgique est universelle.* »

Il n'est même pas nécessaire de parcourir l'univers pour entendre l'écho flatteur de cette renommée. Voyager en Belgique, séjourner dans ses lieux de villégiature, se borner, à la rigueur, à une promenade à Bruxelles, promenade durant laquelle on regarderait

SWANK FEB 7 '50
MAY 1 1950

attentivement les types exotiques d'un bon nombre de passants, et l'on écouterait leur langage varié, suffit pour s'assurer que le nombre d'étrangers qui viennent nous voir, augmente notablement tous les jours. Colonies étrangères, fixées en Belgique, colonies anglaises, colonies allemandes, italiennes, espagnoles, colonies hollandaises et françaises surtout, cette dernière atteignant *quatre-vingt mille âmes*, dont *plus de vingt mille* rien qu'à Bruxelles, chiffres qui démontrent que la population française en Belgique est, relativement, plus nombreuse que la population belge en France; colonies de passage, longues théories de chars-à-bancs que l'on voit promener lentement par tout Bruxelles, des misses et des gentlemen excursionnistes, sont l'évidente preuve que la Belgique éveille l'intérêt et sait le satisfaire.

Une preuve non moins convaincante de cet intérêt, c'est le nombre de plus en plus grand d'ouvrages en toutes langues, concernant la Belgique, qui, depuis quelques mois, paraissent aux devantures des libraires. L'Allemagne, l'Angleterre et la France viennent de publier, non seulement de savantes monographies sur l'une ou l'autre industrie belge, sur telle ou telle institution belge, sur l'un ou l'autre des peintres, des sculpteurs ou des peintres de notre pays, mais elles offrent à la masse de leurs lecteurs, simplement curieux, diverses descriptions illustrées, de la Belgique. Ce sont, chez nos voisins de l'Est, outre leurs excellents *Guides Baedeker*, arrivés à la 19e édition, l'ouvrage de Plitt : *Streifzug durch Belgien*, et celui de Siosteën: *das moderne Belgien*. Par la précision du détail, précision qui ne nuit aucunement à la compréhension des grandes lignes de l'ensemble, par les vignettes intéressantes, par la clarté, la netteté et l'exactitude des plans et des cartes, soigneusement tenus au courant de nos derniers travaux de voierie, les guides allemands sont d'incontestables chefs-d'œuvres. Chefs-d'œuvres aussi par le sérieux des considérations, par le choix, d'une charmante

originalité, des gravures consacrées non à un édifice mille fois photographié, mais à un détail savoureux d'architecture, ou à un site peu connu du paysage; chefs-d'œuvre par la valeur documentaire des plans et des cartes, les guides sur la Belgique, publiés par les anglais. Ces livres ont un aspect distingué qui leur est particulier, une illustration et un texte qui révèlent d'une façon piquante, la tournure d'esprit de nos amis et modèles, les Anglais. Des questions qui laisseraient indifférents les Allemands, les Français et même les Belges, questions intéressantes pourtant, sollicitent l'attention des Anglais. Abordent-ils un sujet étudié par d'autres, ils l'exposent d'une façon neuve. Tels sont les quatre livres d'Omond sur la Belgique, le Brabant et les Flandres. Tel le travail de Holland: *The Belgian at home* et celui de Boulger: *Belgium of the Belgians.* Un des plus frappants exemples de l'exactitude de ce que nous disons, c'est ce joli petit volume de 382 pages, élégamment imprimées, bien illustrées, abondamment documentées qui se vend par quantités considérables et qui a pour titre: *the story of Brussels*, by Ernest Gilliat Smith. A côté du titre, l'on admire, non pas une vue banale de la capitale belge, mais la reproduction, inusitée dans un tel ouvrage et, par ce fait même, plus agréable, de l'émouvante *femme en pleurs* de Roger Van der Weyden, au musée de la rue de la Régence. Plus loin, c'est une ravissante vignette où se silhouette l'élégance austère d'un bénitier ogival de la cathédrale de Malines. Une autre, ne nous montre que la porte du baptistère de Hal, mais la distinction de l'objet suffit à nous enchanter. Plus loin, c'est, au pied d'une côte rapide et sous le fouillis d'un grand arbre de la forêt voisine, une poterne de Rouge-Cloître. Voici un encadrement, de style rubénien, d'une petite porte au béguinage de Louvain, voici un pilastre richement sculpté de l'église Ste-Gudule, pilastre qui nous fait songer à la pompe de ceux des cathédrales espagnoles. Quel-

ques pages plus loin, c'est le joli manoir d'Evrard de t' Serclaes, enfoui dans les frondaisons élancées et les étangs mousseux de Ternath, c'est la massive crypte romane de St-Guidon, à Anderlecht ou quelque svelte pignon à gradins, un de ces jolis pignons flamands, que l'ignorance belge s'entête à nommer pignons espagnols. Quand au texte de cet ouvrage, on peut, semble-t-il, le citer comme modèle. Au lieu d'expliquer chaque édifice dans une notice sans relation logique avec le texte précédent ou avec celui qui le suit, la *Story of Brussels* s'en occupe, non moins abondamment que n'importe quel autre guide, mais dans le développement méthodique d'un chapitre consacré à l'architecture ou à la peinture. De là, les chapitres XV et XVI: « *Buildings and Builders* », qui constituent une étude dont les 85 pages nous garantissent qu'elle n'est pas superficielle. Viennent, ensuite, les 28 pages du chapitre XVII sur la *peinture et les peintres*. Quant à la facilité de l'usage du livre pour le lecteur qui désirerait trouver rapidement un renseignement sur un objet, elle est assurée par un index tel quo'n n'en exige que dans les livres à prétentions didactiques et par six tables généalogiques des maisons souveraines qui ont présidé aux heureuses destinées du dûché de Brabant. Ces tables généalogiques, qui aboutissent à Leopold II, sont une innovation précieuse qu'appréciera tout homme sérieux. Avec l'auteur de *Story of Brussels*, avec les voyageurs anglais qui, en si grand nombre, font usage du travail de M. Gilliat Smith, le lecteur se rend compte qu'il faut connaître l'histoire d'une contrée et le caractère de ses habitants, si l'on veut apprécier avec compétence les œuvres d'art où se manifestent ses aspirations les plus élevées. C'est la raison pour laquelle M. Gilliat Smith a placé, dans son guide, un chapitre sur les *Normands à Louvain*, sur la *formation du dûché de Brabant*, sur les *Serfs de St-Pierre*, sur *Pierre Coutereel* et sur *Evrard T'Serclaes*.

A côté de ces travaux allemands et anglais sur la Belgique, travaux graves, savants et d'une tenue correcte, voici, nombreux et pétulant, le groupe des ouvrages écrits sur notre pays par les Français. D'aspect riant, rédigés dans une langue qui nous est chère, écrits par des voisins séduisants dont les Belges sont, si pas les frères, au moins les cousins germains, ces ouvrages attirent vivement notre attention. Il est toujours intéressant de savoir ce que pensent de vous les étrangers, surtout lorsqu'il s'agit d'étrangers très intimes qui cachent sous un ton protecteur le dépit de ne pas nous trouver inférieurs à eux. Dans cette rareté, dans cette mesquinerie des éloges que nous octroie un peuple qui n'est prodigue de louanges qu'envers lui seul, nous discernons que, bon gré mal gré, il n'y a plus moyen pour lui, de nous les refuser. C'est l'évidence de nos mérites qui éclate par là.

Aspect du pays, aspect des habitants, questions économiques, questions artistiques, scientifiques et religieuses, tout, dans la Belgique, provoque l'intérêt des Français, tout motive leurs enquêtes. C'est ce qui explique l'apparition récente d'ouvrages tels que la *Belgique moderne, terre d'expérience*, par M. Charriaut, la *Belgique au travail*, par M. Izart, *les Villes de Belgique*, par M. Alcius Ledieu, *Au pays des blondes, voyage en... Belgique*, par M. Philippe Deschamps, et la publication des nouvelles éditions des Guides Joanne et Conty. Si nous omettons de signaler, parmi les ouvrages français récents sur notre pays, *la Belgique illustrée*,, publié par la librairie Larousse, c'est qu'il est écrit par un compatriote. Donnons enfin une place spéciale aux *Vieilles villes des Flandres*, de Robida, ouvrage magnifique où l'auteur bien connu et très apprécié pour son talent exquis de dessinateur, a plutôt cherché la documentation par l'image que par le texte.

Comme nous le disions plus haut, les ouvrages français sur la Belgique, sont, d'emblée, sympathiques aux

Belges. Ils le sont pour les raisons que nous avons données, ils le sont aussi parce qu'on y remarque un certain effort vers la bienveillance et l'impartialité, ils le sont parce qu'ils ouvrent aux Belges des perspectives inattendues sur leur chère Patrie. Celle-ci leur apparaît fort différente de celle que leurs yeux sont habitués à regarder. Des fleuves inconnus en sillonnent la surface, des titres à l'estime, titres que nous nous entendions reconnaître par tout le monde,, nous sont contestés vivement, l'on nous attribue des mérites nouveaux autant que bizarres, des événements historiques que nous ignorions, se révèlent à nous, l'anatomie et la psychologie de nos compatriotes, que nous croyions du moins passables, et même plus jolies souvent que celles de plusieurs de nos voisins du midi, se manifestent sous un jour imprévu. Accordons-nous le plaisir de parcourir ces joyeuses pages. Cherchons-y par exemple, ce que leurs auteurs racontent sur la contrée belge, sur son climat, ses produits naturels, sur la race, son caractère et ses œuvres.

Les fréquents voyages, l[illegible] séjours prolongés que les Français accomplissent de pl[illegible] plus parmi nous, leur ont prouvé qu'au point de vue physique, la Belgique et la France du Nord se ressemblent beaucoup. Dire du mal de l'une, serait médire de l'autre. Un Français n'écrirait donc plus aujourd'hui sur la Belque, ce qu'écrivait Taine, à savoir que *ce pays n'est pas fait pour l'homme, mais pour les échassiers et les castors... creusez un trou, n'importe en quel endroit, il vient de l'eau*, ou ce [illegible]e disait Reclus quand il déclarait l'Ardenne *morne* [illegible] ne dressant *que des arbres malingres.*

Tout au contraire, M. Alcius Ledieu appelle la Belgique *ce gracieux petit royaume* et M. H. Charriaut, chargé en ces dernières années par le gouvernement français d'une mission parmi nous, écrit, dans l'avant-propos de son intéressant livre : *la Belgique moderne, terre d'ex-*

périence, que « *la Belgique est la contrée la mieux cultivée de toute la terre : c'est dire qu'elle est l'une des plus riches... c'est surtout par la fécondité et la variété de son sol qu'elle surpasse les autres pays et qu'elle étonne. Sa constitution géologique est miraculeuse... d'où l'intensité de l'agriculture, de l'industrie et du commerce de ce pays privilégié... Les Ardennes montagneuses ont des perspectives de petite Suisse avec une joliesse et une fraîcheur de tons qu'on ne trouve que là. Les bords de la Meuse ne sont qu'un long défilé de sites agrestes d'une poésie intense. La lande Campinoise est d'une beauté sauvage qui rappelle les puzlas mélancoliques des bords du Danube. Les campagnes nourricières flamandes... respirent la santé et la force. Une mer farouche baigne une longue théorie de plages coquettes. Il y a, près de Bruxelles, la forêt de Soignes... où les hêtres sont des colosses.* » Aux traits de ce tableau, ajoutons ceux par lesquels Victor Hugo dépeignait le Brabant qu'il louait d'être: « *varié, ondulé, lumineux,* » et nous aurons, de la Belgique, une image fidèle. Fidèles, tous les portraits de la Belgique tracés par les écrivains français ne le sont pas autant que celui dont M. Charriaut est l'auteur. Ainsi, M. Philippe Deschamps, qui entre au *Pays des Blondes* par le Grand-Dûché du Luxembourg, nous apprend que: « Dinant est visitée par les touristes amenés par des bateaux qui descendent la *Rance* » et, au nord de ce pays des Blondes, il signale la ville d'Amsterdam, « « dotée d'un port sur le *fleuve* Zuyderzee. » (*op. cit.* pp. 14, 23). Quittant la Wallonie pour pénétrer dans « les Flandres *embrumées* » dans ce pays flamand que M. Alcius Ledieu trouve « *uniformément* plat » (1) M. Izart « passe graduellement, entre Liége et Louvain, des plateaux de l'Ardenne, zébrés de ravines où coulent de petites rivières très fantasques: les deux Ourthes, l'Amblève, la Vesdre, la Gileppe, la Lesse, à la plaine

(1) Aux environs de Roulers et d'Audenaerde, sans doute ?

limoneuse du Brabant, fertile mais monotone.» Sur ce dernier point, M. Izart serait vivement contredit par Victor Hugo qui était fort épris des lumineuses ondulations brabançonnes. Sur *tous* ces points, il serait aisément réfuté même par des enfants un peu instruits. « De quelle façon, se demande M. H. Siret, s'est pris notre touriste pour traverser les rivières ardennaises entre Liége et Louvain, voilà un problème. » « Serait-elle donc toujours vraie cette boutade de de Moltke au général français de Wimpfen : « *en France vous ne connaissez pas la géographie, pas même celle de votre pays.*» (2). Après avoir passé quelques journées dans la ville de Bruxelles, ville à laquelle la dernière édition du *Guide Conty* accorde une population de 650.000 habitants *y compris les faubourgs*, après avoir constaté sans doute, avec M. Alcius Ledieu (op. cit. p. 69) qu'au théâtre du Parc on représente des pièces en *langue flamande*, après avoir escaladé «une rue animée Van *'t Hof straat*, » (rue Montagne de la Cour) après avoir, peut-être été promener avec M. Alcius Ledieu (op. cit p. 52) sous les *tilleuls* de la Place des Martyrs, M. Isart se rend dans le Borinage. Mais d'abord, il nous parle de Louvain, où, dès la descente du wagon : « *la sensation qu'il pénètre dans une ville défunte étreint le visiteur* » où « *par les rues mornes glissent, deux à deux, les profils austères de béguines noires à coiffe blanche ou de capucins en robe brune* », de Louvain, où dès le seuil des locaux d'une Université peuplée seulement d'*un millier d'étudiants presque exclusivement* destinés à devenir *de futurs ecclésiastiques...*, *un gamin secoue une aumonière.* Il salue à Louvain les chalands du Rhin qui y arrivent *par la Dyle*, et ensuite se rend, de Bruxelles à Mons. Pour ce court voyage, M. Izart suit une route inconnue des voyageurs ordinaires et

(1) H. Siret : *la vraie Belgique au travail.*
(2) Mertens : *Belgique et France*, p. 44. (Bruxelles, 15, rue Royale).

qui lui fait « *traverser le riant pays de Seneffe et ses paisibles pâturages.*

Quant au climat de la Belgique, lui aussi, il inspire aux Français, des pages divertissantes. « Relativement au climat, dit M. Alcius Ledieu (op. cit. p. 11) à l'ouest, la température est à peu près la même que sur le littoral du Pas-de-Calais... (En général) les pluies sont abondantes et très fréquentes. Dans le Brabant et dans les Flandres, il pleut, en moyenne, *un jour sur deux.* La température moyenne de Bruxelles est *très inférieure* à celle de Paris (1). Les beaux jours en Belgique sont rares. Les pluies et l'eau des canaux, des rivières et des marais produisent de *fréquents brouillards*, (60 jours de brouillard par an à Bruxelles, dit-il) surtout en hiver, aussi les rhumatisants y sont-ils *légion.*» Ces renseignements amèneront un franc sourire sur les lèvres de ceux qui parlent de la météorologie autrement qu'en ignorance de cause. Parmi ces rieurs, je place tous ceux qui auront lu, dans *Belgique et France* la note que voici : « Le climat belge! Y a-t-il un climat dont Français et Belges disent plus de mal ? La belle France, au contraire, jouirait d'un printemps éternel ! Contrôlons ! En Franec et en Belgique souffle *le même* vent pluvieux, à savoir le vent d'ouest... En France et en Belgique tombe *la même* moyenne d'eau, à savoir 80 centimètres par an. En France et en Belgique règne *la même* moyenne de température, 11°. Veut-on, là-dessus, des textes autorisés ? En voici : « la France, surtout, des vents d'ouest... vents tièdes, humides... *les pluies sont très abondantes* sur les côtes de l'Océan et sur les hauteurs... En général, il pleut, sur la France, *à peu près toute l'année...* La moyenne des pluies est

(1) M. H. de Vargny observe au contraire, dans une Chronique scientifique du *Journal des Débats* de Juillet 1910 que « le climat de Bruxelles *ne diffère pas beaucoup* de celui de Paris ». Effectivement, le pluviomètre monte en moyenne, à Paris à 58 centimètres, à Bruxelles à 68 centimètres.

de 80 centimètres environ... La France est un des pays *les plus arrosés* de l'Europe, elle n'est dépassée, à cet égard, que par le Portugal, les Iles britanniques et la Norvège. La température moyenne est de 11° » (Fallex et Mayrey : *la France et ses colonies.*) « La moyenne de l'eau tombée en Belgique est d'environ 800 millimètres (1). Il n'en tombe pas 600 dans la vallée de la Lys et de l'Escaut, aux environs de Courtrai et de Tournai et dans la vallée de Sambre-et-Meuse, de Charleroi à Liège ». (Roland : *cours de géographie*, 1896, p. 100) ... Le pluviomètre révèle une moyenne d'eau tombée à Bruxelles, de 68 centimètres... à Toulouse de 66.6, à Lyon, de 81,4 et à Bordeaux de 84.8 » (2).

Un pays où, selon M. Ledieu, le soleil est si avare de ses bienfaits sera, sans doute, bien pauvre en fleurs et en arbres ? On m'objectera, peut-être, les cultures en *plein air*, si vastes et si prospères, de lilas, de violettes, de narcisses et de roses, le long de la chaussée de Flandre et de la chaussée de Ninove à Bruxelles, et celles que l'on voit au bord de la route romaine à Laeken et à Strombeek ? L'on essaiera sans doute de me confondre par l'énumération des hectares de jacinthes, en *plein air* dans la banlieue gantoise ? Toutefois, M. Mirbeau déclare que *la Belgique est un pays où les arbres sont noirs et où les fleurs n'ont aucun parfum.* » Quant à M. Alcius Ledieu, après avoir admiré au Jardin botanique de Bruxelles « de nombreux et magnifiques parterres de plantes variées, notamment de beaux massifs d'azalées et des rhododendrons » (p. 53) il se rétracte en toute hâte à la page 146, en déclarant, à propos des parterres du parc de Terveuren, qu' « il faut reconnaître que les fleurs de plein air sont loin d'avoir la vigueur, le coloris et le

(1) « En Belgique, la moyenne annuelle des pluies est de 680 millimètres.... *l'insuffisance* des précipitations est manifeste ». L. Dumas : *la pluie normale théorique* dans le Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie, novembre-décembre 1911, page 444.

(2) Mertens : *Belgique et France*, p. 49.

parfum qu'elles ont dans les parcs publics des villes de notre région *du nord* de la France.» (Vous lisez bien: même le *nord* de la France est mieux fleuri que la Belgique.)

Quant aux propriétaires de ces fleurs anémiées, voici comment les jugent les auteurs de *Belgique moderne*, la *Belgique au travail* et des *Villes de Belgique*. Leur jugement ne diffère pas de celui de Victor Hugo, peuplant la Belgique, même en Wallonie, de *magots flamands*. Il est conforme à celui de Taine, déplorant le teint *couleur de navet*, le *corps lourd*, et les *facultés grossières* des Flamands. «L'ample flamand à grande bouche, écrit M. Charriaut (p. 25), aux lèvres épaisses, aux mâchoires inférieures élargies, au front étroit: le type digestif dans sa splendeur végétative... Le flamand a l'hypertrophie des muscles fessiers (comme le Marseillais, alors ?) la tendance à la hernie, la fréquence du pied plat... Les corps sont épanouis et lourds comme *de grosses poteries d'argile*. Le nez est, généralement, volumineux, les narines béantes... une face et un front plats... l'oreille *penchée vers le sol* est oblique.» (1) A ces Flamands, M. Izart trouve le crâne *massif* comme le vieux donjon du beffroi de Gand (p. 179). Leur ami, M. Alcius Ledieu, leur réserve aussi quelques traits intéressants. Jugeant d'une *certaine exactitude* un portrait qu'aurait tracé des Bruxellois un voyageur allemand du XVIIIe siècle, M. Ledieu écrit : (2) «le peuple de Bruxelles n'est, quant aux formes extérieures, nul-

(1) Quel long chemin il leur faudra parcourir, à ces vilains Flamands, avant de ressembler, s'ils y parviennent jamais, à ces Adonis que sont les Français ! « Quoique les Belges soient des magots, observe *Belgique et France* (p. 13) les mariages franco-belges furent toujours nombreux et ne paraissent pas diminuer. La beauté française unie à la laideur belge ! ..... Heureusement pour ceux-ci (les Français) que, dans ces unions, ce sont ordinairement les Belges qui ... apportent ... la plus grande partie ou la totalité de la fortune ! »

(2) Ces lignes sont écrites par un Français, donc par un *ami* des Belges. Jugez de ce qu'elles seraient si les Français n'étaient pas les amis des Belges ! Pour ma part, admirant le précepte de Boiseau « *j'appelle un chat un chat* », si j'écris jamais un livre sur la patrie des Français, je l'intitulerai : « *au pays de la déception : voyage en France* ».

Plusieurs familles même ont... les jambes très courtes (hypertrophie des muscles fessiers, dirait M. Charriaut) ... Leur physionomie est si grossière, tellement assoupie que... les Bruxellois ne doivent point avoir de caractère prononcé.» Pour sa part, M. Ledieu trouve que « les Bruxelloises n'ont ni le charme ni l'élégance de la Parisienne; elles apportent beaucoup de recherche dans leur mise, mais, chez elles, la coquetterie ne compense pas la beauté absente. » (1) (Alcius Ledieu, *op. cit.* p. 133)

Contraste inexpliquable ! C'est cette race aux facultés si grossières, qui, avec l'Italie, a produit le plus d'artistes et le plus de chefs-d'œuvres artsitiques à la fin du moyen-âge et pendant la Renaissance! C'est cette race qui en fournissait à la France, en particulier, et même à l'Espagne, à l'Italie et à l'Allemagne. « La gloire de la Belgique vient de ses *trésors artistiques* et de tout premier ordre. Ce pays tout entier serait un musée si, à différentes époques, il n'eût été pillé et saccagé par de puissants voisins. (Alcius Ledieu, p. 21). « Il y a surtout, pour le touriste, (en Belgique) des merveilles artistiques : peinture, sculpture, architecture. C'est en Belgique, qu'il faut aller pour connaître Rubens, Jordaens, Van Dyck et les Quentin Metsys et les Van Eyck et les Memling et les Breughel. C'est la Belgique qui a *les plus beaux* hôtels de ville du monde -- Bruxelles, Bruges, Louvain — sans compter les cathédrales, les béguinages et bien d'autres curieuses et émouvantes survivances. » (Charriaut, p. 3) M. Ledieu est si bien disposé à rencontrer des tableaux merveilleux en Bel-

(1) M. Edouard de Keyser, voyageur et homme de lettres belge, affirmait le contraire dans une conférence qu'il fit au mois de Janvier 1912, au cercle l'*Emulation* de Bruxelles : « Heureusement, disait-il, il y a le chic, l'élégance parisienne ! Ah ! l'ouvrière parisienne, la midinette ! Les avez-vous jamais bien regardées, les midinettes de Paris, qu'on chante sur tous les tons ?... Vous les verrez, le plus souvent, *mal lavées, mal peignées, mal fagotées*. — Notre bonne ville (de Bruxelles) est, comparativement, aussi bien pourvue en femmes jolies et coquettes. » (Conférence sur l'*Art de voyager*).

lement favorisé par la nature... La majeure partie est plutôt au-dessous qu'au dessus de la stature moyenne. gique qu'il y trouve des œuvres de maîtres, dont nous sommes, hélas ! bien dépourvus. Au musée ancien de Bruxelles, par exemple, ne voit-il pas des Murillo, des Velasquez et des Perada, qui ne s'y trouvent pas ? Par contre, il n'aperçoit pas le Ribera magnifique qu'on y expose. Il découvre aussi cette chose, que les conservateurs eux-mêmes de cette collection ignorent qu'ils possèdent, à savoir, deux salles situées à gauche du musée ancien et qui contiennent une *quantité considérable* de moulages. A Ste Gudule, les vitraux du chœur, qui datent du XVIe siècle, sont des vitraux *modernes*, affirme-t-il, et les maisons de la Grand'Place de Bruxelles ont, à ses yeux, une *physionomie espagnole.* Quant à M. Deschamps, il applaudit « *Van Plantin*, ce bourgeois gentilhomme, qui *a légué* à la ville d'Anvers toutes les collections accumulées dans sa maison. » Voyez donc la clairvoyance de M. Deschamps ! Tandis que tous les Anversois tiennent Plantin pour un Français et son musée pour un achat réalisé par la ville d'Anvers, M. Deschamps accourt de Paris pour leur révéler leur erreur !

L'intérêt de nos voisins ne se porte pas exclusivement sur la Belgique ancienne. Celle d'aujourd'hui requiert aussi leur attention. Aux yeux d'un observateur attentif, il n'y a aucune ressemblance entre Bruxelles et Paris. Ici, c'est la majesté, là, c'est l'élégance, cossue mais intime. A Bruxelles, le sol ondulé fournit des motifs charmants de décor et permet de faire valoir les édifices; à Paris, hormis aux confins des faubourgs, le sol est plat. Paris a un beau fleuve, Bruxelles n'a qu'un honteux ruisseau. Mais, dans ses boulevards circulaires, Bruxelles possède un fleuve de splendide verdure, fleuve de sept kilomètres de long sur quatre-vingt de large, alrs que Paris ne donne à ses boulevards intérieurs que des dimensions de moitié moins grandes

que celles-là, et une végétation rabougrie. Tandis qu'aux portes de Paris s'étend Vincennes qui est piteux et le bois de Boulogne rapé, et sans ampleur, les Belges voient, dans leur capitale, les parcs de Laeken, de Teruveren et le bois de la Cambre, où des arbres immenses ombragent des chemins largement tracés. Voilà des faits. Tous les Belges, tous les voyageurs impartiaux les constatent. Seuls, les Français ne les remarquent pas. Pas un Français, en voyage en Belgique, pas un livre écrit par un Français sur notre pays, qui omettent de répéter ces formules, redites des milliers de fois par leurs compatriotes : « Bruxelles, petit Paris ; bois de la Cambre, bois de Boulogne des Bruxellois ! » Quelle richesse d'imagination révèle cette insistance ! « Bruxelles est un *petit Paris*, déclare M. Izart, un Paris vu par l'autre bout de la lorgnette » « Bruxelles *plus que jamais*, s'écrie M. Deschamps, mérite l'épithète de Petit Paris... Bruxelles à son bois de Boulogne, c'est le Bois de la Cambre.» « Nos voisins, observe M. Alcius Ledieu, rêvent d'en faire le rival de notre Bois de Boulogne parisien : à celà je ne vois, pour ma part, aucun mal ». (p. 143). Malgré tout, écrit le même auteur, « Bruxelles n'offre aucun trait saillant et se trouve comme un peu effacée » (1). Sa population, que tantôt il déclarait laide, lui semble peu sympathique : « le Bruxellois passe, dit-il, pour être *peu aimable.* » Comment. en serait-il autrement, puisque M. Ledieu le constate au quartier de la rue Haute «grouille une population *souffreteuse* (souffreteux, les Marolliens!) de petits bourgeois *besogneux* » (le bourgeois belge besogneux ! Au quartier du bassin du Commerce n'a-t-il

(1) Dans l'hypothèse que ces mots seraient exacts ne faudrait-il pas attribuer le fait qu'ils accusent à la niaiserie des Belges ? Pour eux, au moins pour ceux d'un certain âge et qui ne réfléchissent pas, c'est faire honneur à Bruxelles que de la nommer un Petit Paris. « Un léger reproche qu'on peut faire à vos sujets, c'est de s'excuser trop dire être par Parisiens... Non ! qu'ils ne s'excusent pas de n'être par Parisiens (Maurice Donnay)» Bruxelles, *fort heureusement* pour elle ressemble à Paris moins qu'elle ne le croit. » (Paul Arêne).

pas découvert le quartier du *dûr et pénible labeur?* (1)

Pour se dédommager de ces vilains spectacles l'on a heureusement le Palais du Cinquantenaire. M. Philippe Deschamps, l'auteur que nous avons cité plusieurs fois,, y découvrit des choses ignorées par les Belges. D'abord il constata que « c'est à la libéralité du roi Léopold II que l'on doit la munificence du Musée édifié dans le Parc du Cinquantenaire. » Qui de nous savait cela ? Se rendant à l'*Exposition du Siècle de Rubens*, qui était logée dans ce Parc durant l'été de 1910, M. Deschamps y fit des rencontres sensationnelles. Tandis qu'organisateurs et visiteurs de cette Exposition se figuraient trouver là, réunies, à l'exclusion de toutes les autres, les œuvres wallones ou flamandes produites par Rubens et ses contemporains, l'auteur des *Impressions de voyage aux Pays des Blondes*, remarqua dans cette exposition, des œuvres italiennes, espagnoles et françaises. « On y a rassemblé, écrit-il, de superbes collections de tableaux... Parmi ces tableaux anciens où *toutes les écoles sont représentées*, j'ai remarqué des toiles de Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Poussin, le Titien, Rembrandt, Murillo, Boucher, Isabey, Chardin, Watteau, Primatice, Meissonnier, Millet et Dupré. » (p. 70).

Avant de quitter la Belgique, M. Deschamps se rend à Bruges. La cathédrale de cette ville lui montra, parait-il, les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Il parcourt ensuite le Jardin zoologique d'Anvers. « J'ai visité, écrit-il, les jardins zoologiques de New-York, de Londres, de Berlin, de Vienne, ils ne peuvent rivaliser avec celui d'Anvers, encore moins avec celui de Paris (c'est le *contraire* que M. Des-

(1) Quoiqu'ils fassent, les Belges auront toujours, aux yeux de tous les Français, une capitale qui est un petit Paris, un Bois de la Cambre qui est un petit Bois de Boulogne, un parc de Tervueren qui est un petit St-Cloud quoiqu'il ait cent hectares de plus que celui-ci et jamais les Français ne leur reconnaîtront des finances prospères. Il n'y a pas à lutter contre ces manies !

veut dire : la suite de la citation va le prouver) dénommé Jardin des Plantes où les bêtes, logées dans des cahutes sordides sont privées d'air, de soleil et y meurent anémiées et épuisées. » Tel ne sera pas l'avis des Français sur ce point. Je pense que M. Alcius Ledieu l'exprime mieux par ces mots : « J'en avais entendu faire l'éloge par les *bons* belges. J'y suis donc entré... Bien que le Jardin Zoologique d'Anvers ne soit qu'une *réduction* du Jardin d'acclimatation de Paris, il n'en mérite pas moins d'être visité. »

Les citations qui remplissent ces pages auront convaincu, peut-être, les lecteurs de *Livres nouveaux sur la Belgique* que si nos voisins du Nord-Est et du Nord-Ouest écrivent, sur notre pays, des ouvrages sérieux et flatteurs pour nous, nos bons amis du Sud-Ouest nous envoient des descriptions de la Belgique dont les Belges s'attristeraient s'ils avaient plus de patriotisme. (1) Il est vrai que s'ils avaient cette qualité, personne n'oserait écrire sur eux et sur leur Patrie les lignes que j'ai reproduites.

AMBIORIX.

(1) Le patriotisme en Belgique, n'est qu'une vertu académique. Ailleurs, c'est une vertu populaire. Les titres de la Belgique à l'admiration et à l'amour de ses enfants, ne peuvent être compris que par des gens instruits, c'est-à-dire des gens qui fuient le tintamarre et dédaigent de *se faire valoir*. Ces titres ne sont pas, comme dans d'autres pays, de ceux qui *en imposent* aux hommes simples, de ces titres qui éblouissent les ignorants et ravissent les âmes vulgaires, telle une grande victoire sur un champ de bataille. Bien meilleurs que ceux-là les titres de la Belgique n'ont jamais fait le malheur de personne. Ils consistent en ce qu'un peuple peu nombreux et composé de deux races, ait su conserver à travers quinze siècles et malgré tout ce qui aurait dû la détruire, une double et puissante personnalité, ils consistent en ce que cette personnalité, malgré tous les malheurs politiques qui l'ont accablée, s'est toujours signalée par une législation modèle, par le prestige de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses architectes, de ses musiciens et, outre, aujourd'hui, par la gloire de ses littérateurs, de ses colonisateurs et de ses commerçants. Pour les gens intelligents, ces titres placent les Belges, au premier rang des peuples les plus civilisés. Ce sont malheureusement des titres que le vulgaire ne comprend pas. Voilà pourquoi le patriotisme ne se rencontre, en Belgique, que parmi les esprits éclairés.

"Coups d'Œil métaphysiques"

SUPPLÉMENT (1)

VIE:

V

La vie humaine pas plus que le reste, rien, excepté Dieu, n'a de valeur et de signification *par soi*, mais seulement par l'idée correspondante qui en existe en Dieu.

Abstraire de notre vie la présence divine, c'est ôter son air respirable à l'atmosphère, son pinceau de lumière à l'œil, le sol aux pieds qui s'y posent, l'âme spirituelle à l'organisme humain.

Les hommes achètent et vendent, se reposent et voyagent, travaillent et s'amusent, lisent et parlent, dorment et mangent. Mais la plupart n'oublient-ils pas l'affaire essentielle, celle sans laquelle toutes les autres ne sont que de vains et puérils simulacres : l'affaire de « vivre » ?

Nous ne sommes pas de taille à prétendre efficacement nous placer nous-mêmes au centre de notre être pour nous gouverner : il y faut placer Dieu qui nous vivifie, nous inspire, et supporte pour nous les terribles chocs que la vie ménage. Ce serait pour l'homme, à bref délai, ou

---

(1) Voir la Revue à partir du No de Mai.

la folie et l'aveuglement sans nom de l'orgueil, ou, plus fréquemment encore, devant les difficultés rencontrées, la tristesse mortelle du découragement. Il nous suffit, pour ménager notre réussite et pour sauvegarder notre paix, de prendre appui sur Dieu, et, pour ainsi dire, de nous abriter derrière son infaillible sagesse et son impassible toute-puissance.

Si notre vie reste si lamentablement fruste, n'est-ce pas, pour une part du moins, parce que par notre faute nous empêchons nos pensées de réaliser elles aussi leur achèvement en nous ?

La mort est un « écroulement » : mais c'est l'écroulement d'un échafaudage après l'édification de la bâtisse. La mort est un « brisement » : mais c'est le brisement d'un moule après le refroidissement du métal qui l'emplit. Ce sculpteur ou cet architecte qu'est la vie a terminé sa tâche : — sublime chef-d'œuvre ou ridicule caricature, la statue humaine apparaît sur son piédestal ; hutte branlante ou palais impérissable, le monument se dresse désormais devant tous les regards.

Les jours se succèdent dans notre vie : mais aucun, en réalité, ne ressemble à l'autre. Car, à cause des transformation si fréquentes, si radicales et si subites qui se font dans l'être, notre âme d'aujourd'hui n'est déjà plus identique à celle d'hier : et alors, en vertu de ces changements survenus en nous, les mêmes choses n'exercent déjà plus sur nous les mêmes influences.

A mesure que se succèdent les pages d'un récit, l'intrigue s'accuse, l'intérêt grandit, le dénouement se laisse pressentir. Et de même, à mesure que se déroulent nos jours, ces pages du temps, notre vie doit s'éclairer, se rendre plus attachante, et pour ainsi dire se démontrer et se rendre patentes à elle-même sa fin sublime, ses éblouissantes destinées.

A mesure qu'il s'avance vers son terme, le fleuve de la vie court peut-être plus silencieusement : mais, grâce à ses affluents nouveaux et de plus en plus puissants, il se fait plus profond et plus large. Et le voici maintenant si vaste à son embouchure que ses rives sont devenues l'une pour l'autre invisibles, et qu'on le confond presque avec l'océan lui-même.

Qui décrira les disparates inouïes des divers caractères humains ? — En bordure d'une même route, voici des arbres rugueux, rudes et rustres, au tronc sans rectitude, au port sans géométrie, au branchage hirsute. Dans leur voisinage, quel est, au contraire, modelé si savamment, cet autre d'une grâce vraiment féminine, au fût imperceptiblement incliné, à l'écorce claire et lisse, aux ramilles extrêmement ténues et multipliées qui, pour former dôme sur la tête du passant, retombent en courbes si artistiques ?

Les plus hautes montagnes du globe n'en altèrent pas sensiblement la rondeur. Ainsi la différence du rang ou celle de la richesse ne sont rien, chez les hommes, en comparaison de leur communauté de misère : angoisses d'esprit, infirmités physiques, caducité des biens, jours rapides, mort inexorable. N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que la richesse crée une source particulière de soucis? que le rang, avec ses contraintes, crée un genre particulier d'esclavage ? que ce rang et cette richesse, toujours relatifs, stimulent l'ambition plutôt que de l'éteindre, et engendrent ainsi, au grand détriment du bonheur de l'homme, les compétitions avec leurs cortèges de jalousies mesquines et souvent, hélas ! avec leurs redoutables ferments de haine ?

La jeunesse, qui monte la pente de la vie, ressemble à l'homme qui gravit le flanc d'une montagne : elle et lui se penchent naturellement « en avant », semblant ainsi pressés d'atteindre le point d'altitude. La vieil-

lesse, qui descend la pente opposée, ressemble à l'homme qui, parti d'un sommet, se dirige vers la vallée contiguë: elle et lui se rejettent naturellement « en arrière », semblant ainsi, à l'inverse, appréhender de toucher trop tôt au terme du voyage.

Notre désir enfin vient de se réaliser : voici que nous en palpons l'objet... — Hélas ! le corps que nous croyions vivant nous apparaît fantômatique. Et le bras rigide étendu semble nous dire : Cherche plus loin. Et le morne et fixe regard semble nous dire : Cherche plus haut.

De même qu'il est dénué en naissant, l'homme, quel qu'il soit, meurt également dénué. La vie « prête » : elle ne donne pas. — Sur les biens terrestres, mis à sa portée, la convoitise étend sa main qui, fiévreusement crispée, palpe de l'or... Cependant la mort intervient, et cette main refermée reste inerte. Du moins emporte-t-elle une poignée du précieux métal ? Non, elle est vide : entre les doigts rien n'a fait que glisser !

Pourquoi les spectacles si variés du monde physique, et, à travers eux, tous nos déplacements inquiets ? Pourquoi tous les événements de notre vie : ses joies ? ses deuils ? ses angoisses ? ses longues patiences ? — Tout cela pour nous faire enfin arriver à découvrir notre âme qui pour nous est si lointaine ; tout cela pour nous faire enfin arriver à découvrir la source de notre âme, qui est Dieu.

Il y a de singulières et redoutables aventures dans la vie : mais l'aventure singulière et redoutable entre toutes, c'est la vie même.

Nous ne pouvons pas même soutenir constamment dans notre main le léger flambeau de la vie placé par Dieu. Chaque jour nous le laissons tomber. Confiant au ciel le soin de garder l'étincelle cachée qui doit la rallumer, chaque jour, pendant de longues heures, nous

en éteignons la flamme dans la cendre du sommeil.

Par notre faute, la sagesse que procure l'expérience de la vie n'est pas toujours la vraie sagesse. Elle en est parfois la perversion. Au lieu de la prudence, voici, en effet, la ruse ; au lieu de la vertu, voici l'hypocrisie; au lieu de la pitié, voici l'endurcissement; au lieu de la patience, voici l'inertie ; au lieu du courage, voici la pusillanimité ; au lieu de la grandeur de caractère, voici toutes les compromissions et toutes les apostasies de la conscience.

Autant notre vie contient d'instants, autant de fois le don de notre vie se renouvelle, renouvelant incessamment par là notre dette de gratitude, jamais éteinte. Car, de même que la cinématographie, et même la vision ordinaire, ne sont que des projections rapides d'images successives nombreuses, ainsi la conservation n'est qu'une série continue de créations infiniment rapprochées.

Si l'œuvre pouvait être reconnaissante envers l'artiste qui l'a produite, elle devrait l'être pour chacun des instants, antérieurs ou concomitants à sa création, où la pensée de cet artiste s'est appliquée à elle. A ce compte, quelle est notre dette de gratitude à l'égard de Dieu dont la pensée est sur nous depuis l'impossible commencement de son éternité !

N'existant point *par nous*, nous ne pouvons vivre *de nous*. C'est pourquoi l'égoïsme, qui nous séquestre en nous, dégrade et étouffe notre vie; c'est pourquoi — déduction rigoureuse, quoique plus lointaine et peut-être inattendue — notre corps est soumis à la faim, à la faim qui ne trouve qu'*au dehors* les aliments susceptibles de l'assouvir.

La sagesse est l' « harmonie » de l'existence. Et c'est pourquoi, à l'oreille de quiconque vient à la « heurter», l'existence sage renvoie toujours un « son musical ».

Nos yeux sont si bien le miroir naturel de notre être intime que nous les voilons ou que nous les détournons instinctivement quand nous ne voulons pas livrer notre pensée : tandis que nous les ouvrons au contraire tout larges et bien en face quand nous désirons fusionner notre âme avec celle de notre interlocuteur.

Si tous les âges sont *simultanément* représentés sur terre, c'est pour leur mutuelle aide et leur mutuelle lumière. L'enfance a besoin de protection : mais sa candeur rayonne. La jeunesse a besoin de conseils : mais elle aime à se dévouer. L'homme mûr a besoin d'attendrissement : mais il gouverne et commande. La vieillesse a besoin d'égards : mais elle est un phare allumé.

A l'égard de la méchanceté de nos ennemis et du tort qu'elle nous cause, il y a pour nous une plus haute vengeance encore que celle de leur juste punition : — celle de leur vrai repentir.

L'homme a beau faire : il ne peut que « relier » à soi la richesse, et non se l' « incorporer ». Et, tôt ou tard, ces liens doivent se rompre, et l'homme apparaître ce qu'il est : misérable et nu.

Même quand la vie, hélas ! n'a, tout le long de son cours, offert en spectacle que le ridicule honteux d'une puérile comédie, toujours, au dernier acte, l'intervention de la mort fait apparaître soudain la sévère et solennelle majesté d'un grand drame.

Il y a des gens qui ne sauraient nous pardonner notre prétention de nous passer d'eux. Et, s'il s'agit de personnages pédantesques placés dans la même hiérarchie que nous et affublés de quelque vague titre honorifique, La Bruyère dirait que ce qui — dans l'ordre décroissant — vient « après » leur férocité, c'est la férocité des loups et des tigres.

Une preuve très simple et très patente que l'homme est fait pour la société, c'est que, soumis pourtant qu'il est à tant de besoins, il ne dispose individuellement que d'un nombre très restreint de moyens et ne possède personnellement qu'une insuffisante quantité d'aptitudes pour y faire face.

C'est parce que l'homme n'est point « par soi » que les points de vue et les jugements de l'homme à l'égard de soi changent avec les circonstances, les lieux et les temps. Nous n'avons pas la même idée de nous sous l'uniforme que sous l'habit civil, dans un étroit sentier herbeux que sur une large et belle route bordée de vieux arbres, au faîte d'un mont qu'au fond d'une vallée, sous un midi plein de soleil que sous un minuit plein d'étoiles.

La vie de chaque homme renferme des mondes de trésors, mais qui, pour la plupart de nous, sont possédés inconsciemment. On nous entend toujours mettre en avant, par exemple, les questions de santé et de fortune, comme si tout consistait pour nous en ces deux choses. Nous ressemblons à une nation qui, dans l'évaluation de ses ressources, ne tiendrait compte que du montant de son encaisse métallique, oubliant de faire intervenir ses richesses naturelles, incomparablement plus importantes : commerce et voies de transports, agriculture et mines, monuments, et même œuvres de défense stratégique qui lui assurent le respect des autres Etats.

Tout le long de la vie nous devons retremper notre vigueur, purifier notre joie, renouveler notre jeunesse. Le soleil a-t-il l'air d'être fatigué d'avoir déjà compté tant de jours ? Ses aurores ne sont-elles pas toujours gracieuses ? ses midis sublimes ? ses crépuscules attendris ?

Pour emprunter un mot aux mathématiques, on peut dire que l'homme et la femme sont deux valeurs

« incommensurables entre elles ». On perd son temps à vouloir prendre l'un quelconque pour base d'appréciation de l'autre. Il n'existe pas de « commune mesure », de point normal de comparaison, entre deux choses qui se complètent : entre la grâce et la force, entre la liane et le tronc qu'elle enlace, entre la fluidité de l'onde et la rigidité de sa rive, entre les mystérieuses voix qui sortent de l'abîme et les radieuses visions dont jouit l'œil sur le sommet contigu.

Un seul instant d'une vie profonde fait plus qu'équivaloir à cent ans entiers d'une vie sans révélation parce que superficielle.

II — DIEU :

V

En Dieu, loin de se combattre, la puissance de concentration et celle d'ubiquité s'exaltent, au contraire, l'une l'autre : c'est parce qu'il est l'universalité parfaite qu'il est l'intimité absolue ; c'est parce qu'il est l'intimité absolue qu'il est l'universalité parfaite. Telle *la même* relation entre sa distance de nous et son volume permet d'une part au soleil d'être à tous comme s'il n'était pas à chacun, et, de l'autre, d'être à chacun comme s'il n'était pas à tous.

De ce que les objets physiques — même les plus proches et les plus visibles — se dérobent en grande partie à notre œil puisqu'ils ne lui dévoilent que leur surface, et seulement encore cette portion de leur surface qui correspond à notre position d'observateurs, irons-nous nier l'existence intégrale de ces objets ? A plus forte raison, de ce que l'idée divine, trop vaste pour notre intelligence, ne saurait qu'en déborder les limites, irons-nous mutiler cette idée, et, par suite, nous inscrire en faux contre l'existence du vrai Dieu ?

Puisque nous émanons toujours actuellement de Dieu, c'est Dieu le centre de notre vie, Dieu le foyer de notre lumière, Dieu le ressort de notre courage, Dieu le principe de notre paix. Parce que c'est là le vrai de l'homme, c'est là l'ordre dans l'homme; parce que c'est là l'ordre dans l'homme, c'est là sa vertu; parce que c'est là sa vertu, c'est là sa félicité.

Nous sommes si peu faits pour nous, que l'ennui, réputé à juste titre si « inexorable », n'est pas autre chose que le repliement et l'affaissement sur soi.

C'est parce que Dieu est partout que beaucoup ne le voient nulle part. Le soleil peut être nié non seulement par ceux qui n'ont point d'yeux, mais encore par ceux, en beaucoup plus grand nombre, que sa lumière éblouit et « aveugle. »

Dès que nous reconnaissons à Dieu le pouvoir d'empêcher tout ce qui nous survient de pénible, nous sommes pratiquement en droit d'en rejeter sur lui seul toute la « responsabilité ». — Et voilà, d'un coup, notre vie étrangement simplifiée !

Nous marchons, dans la vie, avec Dieu. Et cet auguste et redoutable voisinage nous astreint sans relâche à un respect souverain, à une modestie sans limites.

Si nous ne vivons pas, sur terre, «avec Dieu», «avec quoi » et « où », vivons-nous ? Exclusivement avec des hommes tels que nous inconsistants, avec des choses telles que nous périssables, et au sein d'événements que notre science ne peut que très imparfaitement prévoir ou conjurer. Point de lumière en nos lourdes ténèbres, point de ressort en nos dures épreuves, point d'enthousiasme en nos craintives œuvres.

Quand tous les expédients humains ont déclaré leur impuissance, c'est presque toujours le moment où les interventions miraculeuses vont signaler leur vertu.

Parce qu'il dérive de Dieu, l'être le plus infime nous parle encore de Dieu. Tel, tout étroit qu'il soit, le grain de sable reçoit toutefois son faisceau de lumière et le reflète dans toutes les directions.

C'est Dieu le dernier mot de tout : même de la colère, qui, dans son paroxysme, se fait une couronne d'horreur de son nom qu'elle maudit; même de la mauvaise foi, qui, à sa dernière limite, l'allègue sacrilègement dans la formule du parjure.

L'ombre même des idées divines, qui est le monde abstrait des principes logiques, a plus de solidité que les choses humaines, sujettes à tant de fluctuations, plus de lumière qu'elles, si souvent des énigmes, plus de largeur qu'elles, si limitées, plus de fécondité qu'elles, qui peuvent causer des ruines, plus de durée qu'elles, qui naissent et meurent.

On n'est juste que dans la mesure où l'on sait : et, par suite, on n'est juste absolument que si l'on sait infiniment. De sorte que l'épithète de « juste » ne saurait s'appliquer rigoureusement qu'à Dieu.

Si une demeure ou un paysage se désenchantent déjà quand un être aimé les quitte, que faudra-t-il dire de l'univers tout entier s'il nous arrive de n'y plus reconnaître Dieu présent ?

Il y a dans l'homme quelque chose de plus profond et de plus intime que l'intelligence : c'est le cœur. Semblable à notre œil, celle-là ne fait que « voir », et parfois d'une façon bien vague et à une distance bien lointaine. Semblable à nos organes tactiles et préhensiles, celui-ci, au contraire, touche, palpe, saisit, retient, s'assimile. L'intelligence contemple Dieu : mais le cœur, plus heureux encore, le sent, et, pour ainsi parler, l' « expérimente ».

Du culte rendu au Créateur unique et à sa providence d'amour découle exclusivement l'union parfaite entre les hommes, car ceux-là seuls peuvent se tenir pour frères qui se reconnaissent un père commun.

Toutes les paternités créées, dont le dévouement et la force constituent cependant le cœur vivant et le soutien du monde, ne sont toutefois que des reflets très effacés, des images mortes et très dénaturées de la paternité divine unique, principe de tous les êtres, et sur laquelle, délicieusement, tous les êtres se reposent.

Dieu intervenant dans notre vie, avec notre faiblesse nous faisons de la force, avec nos ténèbres de la lumière, avec nos larmes de la joie, avec notre agitation du calme, avec nos soucis de l'abandon.

Si, parfois, tout s'affaisse en nous : si notre travail nous semble inutile, notre savoir vain, notre amour illusoire, notre enthousiasme puéril, notre espoir mensonger, tout notre être dénué de consistance, c'est pour nous rappeler que, sans l'appui divin « actuel », l'homme en effet n'est rien que doute, faiblesse, obscurité. Tel, sans le soleil fécondateur du sol et illuminateur de l'air, tout, dans notre monde physique, ne serait que froid, ténèbres, stérilité.

L'intimité divine avec l'homme ne ressemble à aucune autre, pas même à celle de l'homme à son propre égard. Elle est d'une différente et plus haute nature, Dieu n'est pas seulement aussi intime à l'homme que l'homme, ce qui déjà serait incomparable et absolument inouï, mais il l'est infiniment davantage, car il tient toutes les racines et toutes les fibres de l'être créé, inconnues à celui-ci même. L'homme ne considère son âme que depuis un jour, tandis que Dieu la scrute depuis l'éternité. Nous ne sommes pas « à nu » devant nous, alors que nous sommes à nu devant lui : et c'est

pourquoi, en regard de sa connaissance et de son amour de nous, nous sommes véritablement pour nous des inconnus et des étrangers.

Supposez l'être à la fois le plus disgracié physiquement, et, moralement, le plus dégradé : il peut cependant garder encore une certaine beauté inhérente à sa substance, beauté perceptible, il est vrai, pour Dieu seul, mais néanmoins déterminatrice en lui d'un puissant attrait.

Si le simple investissement du pouvoir des lois humaines confère à l'homme une personnalité supérieure qui déborde et submerge la sienne propre, que dire au sujet de sa dignité d'origine : sa dignité de créature de Dieu ?

C'est bien peu de chose que le bras de l'homme. Mais si, par la sagesse qu'implique sa vertu, par la confiance qu'implique sa religion, l'homme prend pour point d'appui des leviers qu'il actionne le roc éternel de la passivité divine, son bras peut, sinon soulever toujours, du moins toujours équilibrer le monde.

Notre vie est mesquine et inquiète parce qu'elle persiste à prendre en soi ses initiatives et ses inspirations, alors qu'elle devrait les puiser continûment en Dieu, son éternel principe et son infaillible guide.

Celui que le recueillement fait vivre d'ordinaire dans l'intime voisinage de Dieu n'éprouve point de contrainte en présence des grandeurs humaines, fussent-elles toutes assemblées.

Nous passons notre vie à ignorer notre dignité. Savons-nous ce que c'est que d'avoir Dieu pour éternel principe ? ce que c'est que d'être incessamment créés par lui ? ce que c'est que de porter le poids de sa pensée et de son amour depuis l'impossible commencement de son éternité ?

Autant est lourde et ridicule la gravité de l'homme quand l'homme n'a que soi en vue, autant elle est séante et logique quand elle est provoquée par la pensée de notre éternel principe, toujours présent en nous.

Qu'est-ce que le respect de soi, sinon le respect de Dieu en soi ? C'est ainsi qu'en présence d'une grande œuvre d'art un sentiment presque religieux nous étreint, et, d'instinct, nous nous découvrons et nous baissons la voix.

Notre petitesse ne saurait fatiguer l'attention divine, toujours en éveil sur nous. Si le brin d'herbe ne cesse de regarder le soleil, le soleil, à son tour, se lasse-t-il de regarder le brin d'herbe ?

VÉRITÉ :

V

Phares superbes tous deux allumés dans les nuits de l'âme, si le « dogme scientifique », en en énonçant les axiomes préalables et en en cataloguant les résultats définitivement acquis, éclaire et affermit la science, comment le dogme religieux, dont les préambules de raison sont autant fondés et dont les affirmations sont incomparablement plus grandioses encore, enténébrerait-il et affaiblirait-il la religion ?

Le cœur de toute vérité, c'est l'amour. Semblablement, quand, à l'occasion de ces rayons, pourtant si froids et si lointains, qui, si pâles, tombent en nos nuits terrestres, nous remontons au point d'attache, nous rencontrons l'étoile, centre de fécondité, réservoir inouï d'énergies, univers de feu.

Par définition, la vérité d'une chose, c'est sa « nature »; sa pleine vérité, c'est sa nature à l'état d'intégrité et de perfection. Or qui dit nature dit naissance : — *nasci*, naître. Ainsi donc l'erreur, dont on dit qu'elle « dénature » les choses, les refoule par là même, et pour ainsi parler, vers la mort. Si elle ne peut empêcher leur naissance, du moins parvient-elle à la *restreindre*. Ne pouvant anéantir absolument l'être, du moins, toujours, elle le diminue. Ne pouvant étouffer tout à fait la vie, du moins, toujours, elle la dégrade. L'erreur est meurtrière par essence.

Nous ne sommes pas vrais fondamentalement, pourrait-on dire. Nous ne sommes vrais que par notre union et notre participation au vrai substantiel. Nous sommes simplement un lit où ses ondes peuvent couler : la source est plus loin et plus haut. Et, dès que nous ne communiquons plus avec elle, le lit se dessèche, et nous mourons de soif.

Le royaume du vrai a les dimensions du monde, et celles, plus étonnantes encore, de chacun des êtres qui composent le monde. Même l'infinité divine s'y trouve « englobée » : car, qu'est-ce que Dieu, sinon précisément la virginale transcendance du vrai ?

A l'être borné ne peut correspondre qu'une réalité fruste et toute « relative ». Nous ne sommes pas plus réels, dans le sens absolu du terme, que la copie de l'objet n'est l'objet, que le reflet de l'astre n'est l'astre. Il est vrai que ce qui manque à cet être du côté de la substance, Dieu cherche à le compenser sous le rapport de la quantité, en le créant multitude: le nombre d'atomes dépasse toute supputation ; aux espèces sont accordées la fécondité et la pérennité; au temps et à l'espace est dévolu l'indéfini. — Mais l'« Infini », lui, reste intangible. Il n'existe qu'une Réalité : la Réalité principe de toutes les autres, la Réalité vraie, parce que substantielle, la Réalité éminente, parce que divine.

Le nom de la justice — un des synonymes de celui de la vérité — ne serait pas un nom glorieux si elle ne devait être un jour splendidement vengée des innombrables atteintes qu'elle subit. Donc, que la déloyauté tremble, que l'oppression s'effraie, que le crime s'épouvante. Un jour viendra que toute iniquité sera brisée, et qu'enfin cette « justice » inaugurera son triomphe éternel.

Chose précieuse pour notre science de nous-mêmes! l'abnégation nous rend, au moral, le même service que la photographie nous rend au physique, et quant à notre image : elle nous « objective ». Et ainsi l'abnégation nous permet de nous considérer d'une façon aussi détachée, et, par suite, aussi sûre, que s'il s'agissait d'une étude extérieure.

Il nous est très difficile de nous rendre compte de ce que nous sommes *par le dehors*, et, par suite, de l'effet que nous produisons moralement sur les autres. Tel, au point de vue physique, on peut s'étonner que le premier venu puisse, en une seconde, nous dévisager mieux que nous-mêmes ne saurions le faire pendant tout le cours de notre vie, fût-ce avec l'aide de tous les miroirs du monde. Cependant, du moins, la photographie nous rend ce service : elle nous « objective » exactement — sous une seule face, il est vrai — quant à notre image. Où trouverons-nous son équivalent dans la vie morale, sinon dans cette abnégation bénie qui, glorieusement, nous soustrait enfin à notre aveuglant égoïsme ?

Se plaindre de l' « intransigeance » de la vérité, c'est se plaindre qu'une arme de défense soit trop sûre, que le oui soit trop affirmatif, que le cristal laisse trop purement passer la lumière.

Les rayons de la vérité nous atteignent. Mais qui de nous les admet dans leur plénitude, et, du moins,

ne se réserve pas en soi un domaine clos : domaine de l'ombre et du froid, de l'égoïsme et de l'étouffement de la vie ? L'ombre, dans la nature, symbolise l'erreur, chez les esprits. L'ombre d'un objet ne correspond à rien de positif, parce qu'elle n'est que l'*absence*, complète ou partielle, de clarté. Elle ne possède pas même en propre la forme qu'elle revêt, puisque cette forme est uniquement déterminée par la limitation du champ de la lumière, et qu'elle change, par conséquent, avec chacun des déplacements de l'objet ou du foyer. Remarquons, de plus, que l'« accentuation » de l'ombre est maximum quand l'exclusion de lumière y est absolue : ainsi donc, pourrait-on dire, le néant est l'idéal et le triomphe de l'ombre, — et de l'erreur, qu'elle symbolise.

C'est réjouir les hommes et les affermir dans la sagesse que de marquer toujours au coin du bon sens toutes nos paroles et tous nos actes. Les esprits étroits, au contraire, battent en brèche la raison universelle en se refusant à reconnaître et à proclamer l'évidence elle-même : de telle sorte que les discussions qu'on ouvre avec eux sont ce qu'il y a au monde de plus écœurant et de plus insipide, de plus fatigant et de plus vain.

Comparée au plein rayonnement du midi de l'astre, la dernière lueur mourante, à peine perceptible, d'une fin de crépuscule, est encore mille fois exagérée, si l'on cherche à mettre en présence, d'une part, la pensée humaine, si splendide qu'elle soit, et, de l'autre, la divine essence, immuable et éternelle, de l'adorable Vérité.

Nous n'aimons pas la vérité parce que la vérité, étant d' « ordre » général et se référant, par suite, au large domaine du désintéressement, contredit souvent nos « arrangements » particuliers qui, eux, se rattachent toujours plus ou moins à l'étroite région close de l'égoïsme.

L'esprit de l'homme est fait pour la vérité : il ne peut pas plus se passer d'elle que le corps se soustraire à l'air qu'il respire, le poisson à l'onde où il nage, les racines au sol où elles plongent, l'astre aux espaces où il gravite.

Les réalités, qui, par leur nature, sont finies, incarnent et concrétisent des vérités qui, elles, par leur nature également, sont infinies et absolues. Et c'est à ce titre que les réalités ont droit à tout notre respect. Elles sont des « figures » du vrai, des ombres indicatrices de transcendantes lumières, des cadres assortis de tableaux divins.

La vérité est ici-bas si voilée et si méconnue que rien n'étonne davantage, et que rien n'est plus rare au monde, qu'un homme foncièrement vrai. A ses rivages eux-mêmes la mer paraît étrange, parce que la cause de ses principaux mouvements ne réside pas sur terre, mais jusqu'au fond du ciel où l'attirent des astres.

En offensant cette forme de la vérité que nous appelons la justice, nous constituons par là, *relativement à nous*, les choses dans un mode violent que, de gré ou de force, il nous faut onéreusement et douloureusement subir. Et c'est là précisément cette « justice immanente » dont nous parlent les philosophes et les observateurs, et qui fait que l'acte criminel porte déjà fatalement avec soi sa vengeance.

Etre juste, c'est acquiescer pratiquement au vrai. Car la justice, c'est la vérité en tant d'abord qu'elle est respectée, en tant du moins qu'elle est vengée, en tant surtout que, sans conteste, elle règne et gouverne.

De même que la maladie disparaît à l'instant précis de sa dernière victoire, qui est celui de la mort du malade, ainsi est-il dans la destinée de l'erreur de rencontrer son anéantissement dans l'acte même de son

définitif triomphe. Car la vie de l'erreur, c'est la vérité qu'elle contient encore : et cette vie s'éteint dès que ce reste de vérité disparaît.

Le bien et la vérité sont des synthèses. A l'inverse, le mal et l'erreur — admirez la justesse étymologique du terme — sont des « dé-compositions ». La « décomposition » d'un fruit en annule et en pervertit la saveur; la « décomposition » d'un édifice en détruit l'harmonie et en compromet la solidité, en attendant qu'elle en accumule les ruines.

Physique ou morale, la vie est une synthèse de relations : supprimez, dans l'organisme humain, l'ensemble hiérarchique de ces relations, vous avez le cadavre. Le vrai — en nous ou en soi — l'est une synthèse de jugements : supprimez, dans nos jugements, l' enchaînement » syllogistique, vous avez l'erreur. Le bien — en nous ou en Dieu — est une synthèse de vouloirs : supprimez, dans nos vouloirs ou dans nos actes, leur sage et normale « ordonnance », vous avez le mal.

Pour la bonne raison que l'erreur est uniquement le parasitisme et la dégradation du vrai, il est nécessaire qu'il existe d'abord une vérité pour qu'une erreur naisse. Ne faut-il pas d'abord un organisme sain et vivant, pour qu'une maladie puisse se « déclarer » ? Ne faut-il pas d'abord un monument édifié, pour que des ruines puissent survenir? — sans compter, de plus, que la substance même de ces ruines sera celle encore du monument détruit.

L'erreur est simplement le masque de la vérité : « démasquez » l'erreur, elle disparaît, et vous n'avez plus devant vous que la vérité qu'elle travestissait.

Le néant ne suscite pas de négation, car il ne saurait troubler l'indifférence. Nier la vérité, c'est donc la proclamer encore. Pour nier le soleil il faut d'a-

bord dépenser un effort pour fermer les yeux, ce qui est une façon de reconnaître et d'honorer la lumière. Sans compter que ce non usage ou cet atrophiement d'un de nos organes naturels et vitaux nous humilient en nous assimilant aux infirmes de naissance, et vengent encore la vérité de notre rébellion.

Autant et plus que les œuvres de notre vie, l'acte de notre mort est, à l'égard d'une cause ou d'une doctrine, un témoignage de fidélité, un principe de progrès, un germe de gloire. Et quand, pour cette cause ou pour cette doctrine, nous ne pouvons plus vivre, il nous reste du moins encore à mourir.

Est-ce que les principes nous appartiennent, pour qu'il nous soit loisible de faire des concessions à leur sujet ? A la rigueur l'architecte peut accepter de mettre en œuvre des matériaux de qualité moindre : mais que penserait-on de lui s'il entreprenait de faire des « passe-droits » au sujet des vérités géométriques, des coefficients de résistance, des conditions de l'équilibre, des lois de la pesanteur ?

La coalition des intérêts ressemble à du sable amoncelé sur du sable : un éboulement menace toujours. L'union dans les principes et par les principes, c'est, au contraire, la cohérence réciproque des atomes du diamant : à la fois intègre transparence et résistance intangible.

Si la vérité ne possédait pas une intime éloquence, et, au dehors, un mystérieux pouvoir d'unification des esprits; si, même rude et accusatrice, elle n'était pas, malgré tout, enchanteresse et remplie d'une secrète douceur, comment rassemblerait-elle au pied d'une tribune ou d'une chaire, pour les y retenir enchaînées pendans des heures sous la parole d'un homme, d'immenses foules frémissantes ? Et quelle émotion comparable à l'émotion des foules ? Et quel enthousiasme comparable à leur enthousiasme ?

De même que la catastrophe de l'écroulement d'un palais renseigne à sa manière sur les lois géométriques qui doivent présider à son édification, ainsi le spectacle des désordres et des maux qu'engendre l'erreur proclame à son tour, mais d'une façon terrible, la science des lois du vrai. Le respect du devoir nous eût procuré directement et pacifiquement cette science: sa transgression, miséricordieusement toujours, nous la procure encore, mais par voie indirecte, mais cette fois dans un mode effroyablement redoutable et tragique: dans l'appareil du sang, dans l'effusion des larmes.

Loin d'être en antagonisme, les contraires ou les extrêmes des objets ou des idées sont l'un pour l'autre des « compléments » absolus et idéaux, puisque, à eux seuls, et deux par deux, ils peuvent, à la rigueur, reconstituer les objets ou les idées des objets. Si opposés qu'ils puissent paraître physiquement, le rouge se révolte-t-il contre le vert? le vert se révolte-t-il contre le rouge ? Ne sont-ils pas plutôt frères, et leur fusion n'engendre-t-elle pas précisément la teinte symbolique de la joie, symbolique de la candeur, symbolique de la vérité ?

Tout, ici-bas, vit à la gloire du vrai; tout conspire pour en donner la science, pour en faire respecter les lois, pour en ménager la victoire, pour en démontrer la pérennité. En cela la vie des brins d'herbe et l'histoire des empires conduisent à d'identiques conclusions.

Ce que nous appelons des vérités différentes ne représente que des faces différentes de l'unique vérité. Le soleil est d'en haut, et la terre est d'en bas; le roc de la rive est rigide, et l'onde qu'il endigue est fluide ; les racines s'enfoncent dans la terre, et les rameaux s'étalent dans le ciel; la taupe fouit, le serpent rampe, et l'oiseau vole ; le printemps sème, l'été mûrit, l'automne recueille. Et tout cela cependant se concilie dans

une synthèse admirable, et ne constitue qu'un univers enchanté !

Si nous nous donnions pleinement à la vérité, grand Dieu ! comme la vérité se livrerait à son tour pleinement à nous, et comme, au lieu de persister à vouloir nous désaltérer à quelqu'une de ses pauvres flaques corrompues ou troublées, nous descendrions joyeusement le cours de ses riches fleuves, nous explorerions victorieusement ses mers lointaines !

Ce n'est pas tant le travail intellectuel que son manque de méthode, qui nous fatigue et rend bientôt notre esprit infécond. L' « air vital » de l'âme, c'est le vrai : — or, le corps se lasse-t-il de perpétuellement respirer ?

« La vérité est synthèse » (1). Quand nous connaîtrions les manœuvres particulières de chacune des escouades d'un corps d'armée, que saurions-nous de la manœuvre générale, la seule qui compte, si nous n'en synthétisions toute la multitude ?

Pour la science novice ou l'attention faible, la vérité est laborieuse dans sa conquête, avare dans le don de soi, mélangée dans sa substance. Pour la science exercée ou pour l'attention robuste, la vérité est facile, abondante et pure. — Goutte à goutte, en silence, lentement, obscurément, l'eau souillée s'infiltre d'abord en terre : mais, plus loin, voyez le roc qui s'ouvre, et l'onde, transparente cette fois, qui s'en échappe à flots et continûment.

De la même façon que, dans le jeu de la fronde, la force centrifuge n'agit en aucune sorte sur le mouvement du projectile, puisqu'elle est une pure force de réaction qui n'apparaît d'ailleurs *que pendant la manœuvre*, et qui, même alors, s'exerce, *non pas sur*

(1) Joseph Serre.

la pierre, mais seulement sur la main qui produit l'effort, ainsi le mal ou l'erreur n'ont, en réalité, pas d'énergie propre. Ils ne sont que la « résistance » au bien, la « résistance » à la lumière : — la résistance de l'inertie.

Si la conquête, si précieuse déjà, de la vérité par l'homme, le « fixe » virilement dans la joie, celle, plus admirable encore, de l'homme par la vérité, le « transporte » divinement dans l'enthousiasme.

Nous obligeons la vérité à vivre au fond d'un puits parce que nous ne lui permettons pas, pour se montrer à nous, de revêtir le seul habit qui lui siée, et qui ne la travestisse pas : — cette robe d'or et de soleil qu'est la vertu.

(A suivre.) EUGÈNE BERNIER

Marliens, par Genlis. (Côte d'Or)

Revue Bibliographique Belge

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Vies des Frères de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Traduites des chroniques du XIIIe siècle, par le Rév. Fr. Hugues Lecocq, O. P. Préface de Johannes Joergensen. — *Paris, Lethielleux, 1912.* 1 vol. in-12 de 472 pages. fr. 3.50

Tout empreintes de grâce innoncente, de saveur naïve, de piété ardente et douce, vous connaissez ces vieilles chroniques du Moyen-Age, les « Fioretti » de Saint François d'Assise ? Aux heures de lassitude, il fait bon les relire, ces pieuses historiettes, et se laisser aller, sous leur inspiration, à la méditation et à la prière. Un recueil existait où sont contés, avec non moins de lumineuse candeur, les traits si humblement héroïques et les faits si simplement merveilleux qui marquèrent la vie de St Dominique, le Patriarche des Prêcheurs, et des premiers Frères de son Ordre. Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs la traduction française de ces « Fioretti » dominicaines.

Le traducteur, — un frère de ces moines aux figures à la fois fortes

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

et tendres, — a su mettre dans son style la pieuse et candide originalité du texte primitif. Et c'est un réconfort, en même temps qu'une jouissance esthétique, de faire, en sa compagnie, ce pélerinage qui nous conduit tantôt à l'église, parmi les Frères en prière ; tantôt au dortoir où la bonne Vierge les veille et les bénit ; tantôt au pied de leur chaire d'où ils prêchent la parole divine ; tantôt au milieu de cette foule à la vie de laquelle ils sont, à tout instant, mêlés. Oublieux, pour un temps, de notre siècle agité et utilitaire, il nous reporte dans ce moyen-âge à la foi simple et robuste, à l'amour enflammé. On les aime ces belles, ces douces, ces franches figures de moines — ces « grands poètes » comme on les a nommés, — et l'on regrette une fois de plus l'atmosphère ingénument et profondément chrétienne dans laquelle ils vécurent.

Et que dire encore pour apprécier ces « Vies des Frères » ? L'impression qu'en donne la lecture est de celles que nous traduirions mal parce qu'elle est si profonde et si délicate. On en saisira quelque chose par la comparaison charmante de Johannes Jœrgensen dans sa « lettre-préface » au traducteur :

« Vous connaissez — comme moi, comme tous les pèlerins d'Italie, — le merveilleux couvent de San Marco. On passe là, à travers une série de cellules, — et chacune d'elle contient une fresque, due au pinceau de l'immortel Angelico.

» Savez-vous que c'est à San Marco que j'ai pensé en parcourant — d'un œil trop superficiel, hélas ! — votre belle collection de légendes et d'historiettes pieuses ?

» C'est la même inspiration qui se fait jour dans les deux ouvrages, presque contemporains, n'est-ce pas ?

» Les chapitres de votre beau livre se suivent, comme le font les cellules de San Marco ; et dans chaque chapitre, il y une image pieuse qui nous invite à la prière, au recueillement, à la méditation.

» C'est là, la plus grande louange qu'on pourrait octroyer à votre livre, et il la mérite pleinement. » JEAN LOVEL.

PHILOSOPHIE — MORALE

Sentroul (Mgr). — **La philosophie religieuse de Kant.** — *Bruxelles, Action catholique, 1912.* 1 vol. in-12 de 100 pages. fr. 0.50

DROIT — LÉGISLATION

Association des Candidats-Notaires de l'arrondissement de de Bruxelles. — **Le Recrutement du Notariat et le Trafic des Fonctions publiques.** — *Bruxelles, Laurent, 1911.* 1 broch. de 30 pages. Sans prix.

— **Rapport annuel. 1912.** — *Bruxelles, Laurent, 1912.* 1 broch. de 16 pages. Sans prix.

Les Candidats-Notaires réclament ! Ils exigent qu'on détache le maillot qui protège et étouffe leur profession « privilégiée », mais déjà sortie de l'enfance. Le notariat, en pleine anarchie sociale, jouit d'une organisation professionnelle qui l'a incontestablement maintenu à un haut rang. Ce n'est pas la raison du mécontentement. On se démène en vue d'obtenir une autonomie complète qui empêcherait le trafic des études, les ventes usuraires des minutes, et l'intrusion des politiciens.

M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, dans sa réponse à la question malhabilement posée par le sénateur Hanrez, manifeste clairement qu'il connaît la situation intolérable du recrutement et qu'il souhaite qu'on lui force la main.

Aussi l'Association des Candidats ferait appel à un Membre de la Droite, compétent, qui exposerait les faits pour l'édification de ses collègues de la Chambre et indiquerait les réformes positives nécessaires, elle obtiendrait, je pense, satisfaction. D'ailleurs, l'ardeur et l'activité des comités sortant et actuel porteront des fruits. Le rapport de MM. Coen, Van de Vorst et Winteroy sur l'augmentation du nombre de notaires dans l'arrondissement de Bruxelles aura du retentissement et donnera peut-être le coup de bélier décisif. J. VAN DOORSLAER.

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Oliviers (Arthur). — **Les conflits du travail et les associations ouvrières aux point de vue du droit comparé.** — *Bruxelles, Impr. Van Buggenhoudt, 1912.* 1 vol. in-8° de 132 pages. fr. 2.00

Verhaegen (Pierre). — **La dentelle belge.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8 de 304 pages et 86 planches. *(Publication de l'office du Travail.)* fr. 5.00

COMMERCE — INDUSTRIE — FINANCES

Ansiaux (Maurice). — **La baisse de la rente belge.** — *Bruxelles, Misch & Thron, 1912.* 1 broch. in-8° de 26 pages. fr. 1.00

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Delplace (L.) S. J. — **La Franc-Maçonnerie Belge au XIXe siècle.** — *Bruxelles, l'Action Catholique, 1912.* 1 vol. in-12 de 52 pages. fr. 0.50

Legrand (Le P. Martial), Capucin. — **L'Inquisition.** Son origine, sa nature. — *Bruxelles, l'Action Catholique, 1912.* 1 vol. in-12 de 68 pages. fr. 0.50

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Detry (A.). — **A Stanleyville.** — *Bruxelles, Lebègue & Cie, 1912.* 1 vol. in-12 de 220 pages. fr. 4.00

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Braun (Thomas). — **Fumée d'Ardenne.** — *Bruxelles, Deman, 1912.* 1 vol. in-12 de 82 pages. fr. 5.00

Destrée (Dom Bruno), O. S. B. — **L'Ame du Nord :** Ruskin, Gezelle, Jœrgensen. — *Bruxelles, l'Action Catholique, 1912.* 1 vol. in-12 de 62 pages. fr. 0.50

Avec compétence, Dom Destrée étudie l'idéal esthétique du Nord et en dégage les caractères essentiels, c'est-à-dire, le sentiment religieux et l'amour de la nature.

Les trois types qu'il choisit, les trois maîtres qu'il analyse, dissemblables à première vue, mais si proches les uns des autres, Ruskin, Gezelle et Jœrgensen sont fort bien étudiés.

Excellente brochure, en vérité. JEAN D'OUTREMEUSE.

Bulletin Bibliographique International

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Janvier (M.-A.), O. P. — Morale spéciale. Tome I : **La Foi et ses actes.** Conférences de N.-D. de Paris, Carême 1911. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8 de 440 pages. fr. 4.00

Le volume nouveau publié par le chanoine Janvier est consacré à l'étude de la foi dans son objet et les actes principaux qu'elle exige des fidèles. Objet de cette vertu théologale, son caractère raisonnable. Les motifs qui militent en faveur de l'adhésion au fait de la révélation, rapports des formules dogmatiques avec l'objet de la foi, stabilité et progrès du dogme, autorité infaillible du pontife romain, tels sont les sujets des six conférences. Dans sa retraite pascale, l'éminent conférencier étudie plus spécialement l'acte de foi, sa nature, sa nécessité, l'obligation qui nous incombe de nous montrer croyants et d'admettre les faits qui s'imposent et qui confirme notre croyance à la Passion du Sauveur et au mystère de l'Eucharistie.

De même que dans les ouvrages antérieurs, on retrouve une sûreté de doctrine, une autorisation claire et limpide, un ton de conviction qui séduit et conquiert les intelligences, qui s'impose à la raison en même temps qu'il émeut les cœurs par une éloquence mâle et profondément apostolique.

JEAN D'OUTREMEUSE.

Rocafort (Jacques). — **Autour des directions de Pie X.** — *Paris, Victorien*, 1912. 1 vol. in-12 de 330 pages. fr. 3.50

Les directions de Pie X données aux catholiques de France ont rencontré des

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

résistances chez un certain nombre d'entre eux. L'auteur, pris violemment à partie, a établi d'une façon impartiale, par la publication de documents abondants et sûrs, cette question passionnante.

C'est, si l'on veut, un plaidoyer *pro domo*, étant donné l'interpellation dont il fut l'objet à la Chambre Française, mais ce plaidoyer éclaire la situation et lui donne une portée insoupçonnée de beaucoup.

Ce livre suscitera une polémique passionnée. JEAN D'OUTREMEUSE.

PHILOSOPHIE — MORALE

Marceron (André). — **La morale par l'Etat.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 304 pages. fr. 5.00

L'enseignement public au point de vue de l'éducation morale, n'a pas répondu à toutes les espérances. La question est pendante encore de savoir si et dans quelle mesure l'Etat doit enseigner la morale et par quels moyens cet enseignement doit se distribuer. C'est à traiter ce double problème que l'auteur consacre son livre : « *La Morale par l'Etat* ». Cet ouvrage n'est d'ailleurs pas sans mérite ; le sujet en est très étudié ; il abonde en aperçus intéressants et en indications pratiques très justes. Mais l'auteur nous a prévenu « des hardiesses et des étrangetés ». En ce qui nous concerne, nous regrettons que la thèse défendue soit celle de l'éducation morale neutre et laïque, encore que M. Marceron veuille d'une « neutralité bienveillante. » Nous regrettons aussi certaines idées, très audacieuses, sur la chasteté ; elles sont, tranchons le mot, immorales. Et l'auteur assume la responsabilité d'enseigner cela ! Au surplus, peut-être pourrait-on lui dire encore que ces idées contredisent plusieurs de ses propres principes d'éducation morale, ceux du respect, de la dignité d'autrui et de la justice, par exemple.

JEAN LOVEL.

Maumus (Dr abbé). — **La Cellule.** Son origine. — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-8° de 104 pages. fr. 1.00

La science, dit lui-même l'éminent auteur de « La Cellule », doit avant tout rechercher la vérité. C'est la ligne de conduite qu'il s'est tracée et qu'il suit sans dévier dans ses recherches concernant l'origine de la vie, et plus spécialement de la cellule, point de départ de toute manifestation vitale. C'est donc la cellule qu'il étudie d'abord dans sa structure et dans ses éléments constituants chimiques et organiques. Il rappelle aussi les conceptions anciennes relatives à la formation du monde. La recherche des premières manifestations vitales l'amène à exposer la question du Bathybius, des protistes d'Haeckel et de la génération spontanée. Il examine de même les essais de réalisation de la cellule expérimentale, tentés notamment par Stéphane Leduc, Herrera et J. Loeb, et il le fait avec une loyauté à toute épreuve.

Ses conclusions s'imposent: la cellule n'a pas apparu spontanément. Elle n'est pas la résultante de certains affinités chimiques, il faut donc bien admettre que son apparition suppose un acte créateur produit par un être intelligent.

V. EGGERS.

Pillon (F.). — **L'année philosophique,** publiée sous la direction de F. Pillon. Vingt et unième année. — *Paris, F. Alcan,* 1911. 1 vol. in-8 de 284 pages. fr. 5.00

Ce recueil renferme une série d'études d'un très grand intérêt.

M. Léon Robin traite des « Mémorables » de Xénophon et de notre connaissance de la philosophie de Socrate. La remarque a été faite plusieurs fois, en ces dernières années, que la Morale de Socrate manifeste, à côté d'une tendance vers une intellectualisme radical, une tendance vers un humanisme résolu et un pragmatisme robuste. La première de ces deux tendances nous apparait à travers le commentaire que nous ont laissé de la philosophie socratique, Platon et Aristote. Mais pour connaître la seconde tendance il faut nous adresser à un autre témoin, moins métaphysicien et plus pénétré de préoccupations pratiques. Ce témoin est Xénophon. Son témoignage ne peut cependant pas être accepté sans contrôle. Il faut en déterminer la valeur par une critique des « Mémorables ». C'est ce que M. Robin a prétendu faire et son étude apporte de ce problème très controversé une solution lumineuse.

Sous le titre *La troisième antinomie de Kant et la doctrine de Schopenhauer*, M. F. Pillon publie une étude d'exégèse de la philosophie kantienne. Après avoir déterminé le sens exact de la troisième antinomie, — que Renouvier semble avoir mal comprise, — M. Pillon s'attache à démontrer l'irréductible contradiction qui existe entre l'impératif catégorique et les postulats d'une part, et l'inflexible déterminisme des phénomènes d'autre part. Cette contradiction explique les positions très différentes prises par Fichte et Schopenhauer. Fichte est le disciple de la *Critique de la raison pratique ;* Schopenhauer celui de l'*Esthétique transcendantale,* et, pour ce qui se rapporte à la troisième antinomie de la *Dialectique transcendantale.*

Maine de Biran, répondant à une question mise au concours par la classe des sciences morales de l'Institut de France en 1799, présenta, à trois ans de distance, deux mémoires sur l'habitude. Les conditions où peut se faire aujourd'hui l'analyse de ces deux mémoires permettent de résoudre la question de savoir jusqu'à quel point Maine de Biran a subi l'influence des deux grands représentants de l'idéologie à la fin du 18e siècle : Cabanis et Destutt de Tracy. M. Victor Delbos a fait de ce problème l'objet d'une étude très documentée, intitulée *les deux mémoires de Maine de Biran sur l'habitude.*

M. Lionel Dauriac nous donne un exposé très substantiel du *Réalisme finitiste de F. Evellin.* La philosophie d'Evellin est un rationalisme radical, un spiritualisme et un théisme. Ce qu'elle présente d'original c'est l'affirmation de la nécessité, pour sauver Dieu, l'œuvre divine et la liberté de l'homme, de rompre avec l'infini. Montrer d'après Evellin, la raison de cette rupture, le moyen de la réaliser et de la justifier, tel est le but que s'est proposé M. Dauriac et qu'il a réalisé d'ailleurs parfaitement.

Les dernières pages du recueil sont consacrées à la Bibliographie philosophique française de l'année 1910. C'est de tradition, — et il est sans doute superflu d'ajouter que cette tradition se continue dans les qualités comme dans la forme.

PAUL NÈVE.

Rey (Etienne). — **La Renaissance de l'orgueil français.** — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 210 pages. fr. 2.00

DROIT — LÉGISLATION

Urtin (Henri). — **L'action criminelle.** Etude de philosophie pratique.—*Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8 de 268 pages. fr. 5.00

Renonçant résolument à aller « des idées aux choses » pour aller, plus sûrement, « des choses aux idées », M. Urtin étudie l'action criminelle en prenant pour base la définition du crime proposée par M. Durkheim : le crime, c'est « l'acte puni. » Il analysa donc l'action criminelle, et en précise les courses et les remèdes, dont la détermination doit être prise — conséquence de la définition établie, — dans les rapports de l'individu avec la société. Chacune de ces trois parties de l'ouvrage, lui fournit l'occasion de belles et pénétrantes études. On n'en admettra peut-être pas toutes les conclusions, mais, du moins, l'on ne pourra contester que voici un travail des plus intéressants et des plus méritoires sur un problème qu'il est utile d'approfondir en raison de ses nombreuses et importantes répercussions dans l'ordre politique.

Vigué (Paul). — **Le droit naturel et le droit chrétien dans l'éducation.** — *Paris, Lethilleux,* 1 vol. in-8 de 190 pages. fr. 3.00

Ce volume est consacré à la défense de trois libertés primordiales : liberté pour la famille d'élever ses enfants dans le respect de sa foi et de ses traditions ; liberté pour tous les citoyens, laïques, religieux ou prêtres séculiers, de tenir une école moyennant certaines conditions raisonnables de capacité et de moralité ; liberté pour l'Eglise de remplir sa mission d'éducatrice religieuse auprès de ceux qui sont soumis à son autorité.

L'auteur y expose avec méthode, clarté et force des arguments devant lesquels, seule la mauvaise foi refusera de s'incliner. Tout lecteur qui le lira sans parti pris sera contraint de s'incliner devant la vérité des thèses soutenues et tous ceux qui défendent les libertés que l'auteur revendique trouveront, dans ce travail, des arguments nouveaux, des citations précieuses, des documents précis de source sûre qui leur seront quelque jour de grande utilité. Ceux même que la question n'intéresse que de loin se passionneront à la lecture de ces pages ardentes et littérairement écrites.

JACQUES HERBÉ.

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Brouilhet (Charles). — **Précis d'économie politique.** — *Paris, Roger & Cie,* 1912. 1 vol. gr. in-8 de 820 pages. fr. 10.00

Garcia-Caldéron (F.). — **Les démocraties latines de l'Amérique.** Préface de M. Raym. Poincaré. — *Paris, Flammarion,* 1912. 1 vol. in-12 de 384 pages. fr. 3.50 *(Bibliothèque de Philosophie scientifique).*

Hérubel (Marcel-A.). — **La France au travail.** En suivant les côtes de Dunkerque à St-Nazaire. — *Paris, Royer & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 284 pages.
fr. 4.00

Richard (Georges). — **La sociologie générale et les lois sociologiques.** — *Paris, Doin*, 1912. 1 vol. in-18 de 400 pages.
fr. 5.00

Schwalm (Le R. P.). — **Leçons de Philosophie sociale.** Tome II : Le patronat et les associations. La société politique. — *Paris, Bloud & Cie*, 1911. 1 vol. in-12 de 530 pages.
fr. 4.00

Le R. P. Schwalm est mort le 8 novembre 1908 à St Paul du Var ; il a enseigné la philosophie aux profés de l'ordre dominicain et collaboré à la Revue Thomiste.

M. Defourny, professeur à l'Université de Louvain, dont la compétence est parfaite, appréciant le Tome I des Leçons a donné la note juste qui vaut aussi pour le tome second,(du Patronat et des Associations de Société Politique) : «L'auteur vise à découvrir dans St Thomas des principes encore capables de diriger l'art social plutôt qu'à nous montrer l'origine de ces principes, leur liaison avec les institutions médiévales, leur connexion avec la philosophie générale du grand docteur. Il est plus préoccupé de leur fécondité actuelle et de leur utilisation que de leur vérité historique.... » Nous constatons que St Thomas est doué d'un esprit réaliste contrôlant constamment au contact du monde objectif la vigueur de ses conclusions, et corrigeant à l'examen des faits, l'absolu de ses déductions. Or, beaucoup de phénomènes économiques anciens ont disparu, ont varié, se présentent sous un jour très différent et influenceraient tout autrement l'intelligence subtile et docile du penseur. Ce souci précisément de se rapprocher du fait économique, comme il se manifeste au Moyen-âge, explique que nous puissons trouver certaine conclusion timide et une autre trop générale. Citons un exemple, dont le choix fera jeter de hauts cris à plusieurs, je le sais, le prêt à intérêt. N'a-t-il pas perdu de nos jours son aspect juif, abject, odieux d'autrefois, et cela parce que parmi les procédés commerciaux contemporains on a rangé des modes de crédit jadis inutilisés.

Les patients sociologues modernes, simples collectionneurs de faits ont le plus grand intérêt à méditer les digressions philosophiques de P. Schwalm, ils ne confondront peut-être plus une cause instrumentale ou occasionnelle avec une cause efficiente. Aussi des leçons de ce genre me paraissent elles profitables parce qu'elles contribuent à entretenir le courant de sociologie philosophante qui fait contrepoids à celle qui se dessèche à dresser de longues statistiques compliquées sans aboutir à une fructueuse synthèse. Sans songer à critiquer ou condamner l'auteur, qu'il nous soit permis de signaler l'un ou l'autre point sujet à discussion : Le type ancien du petit patron doit disparaître devant le grand ! Or, nous connaissons des professions où le mouvement désastreux fut arrêté, grâce à la coopération d'achat bien pratiquée. La classe patronale dans sa grande majorité possèderait les trois qualités essentielles de l'aristocratie : celle de faire le bien !... (p. 88). On admettra plus facilement que cette classe a un don spécial pour se faire du bien.... Nous permettra-t-on de contester énergiquement une affirmation par trop gratuite et défavorable à l'idéal démocratique ? « la classe patronale veut spontanément la fin de tout bon gouvernement : la paix.... » Aucune classe n'a le privilège exclusif de pareil souhait instinctif, mais la classe patronale fait montre parfois de son incapacité de juger une

situation quand elle refuge d'accorder spontanément les réformes légitimes et indispensables pour le maintien de la paix sociale. Ces aveugles ont eu leurs théoriciens qui osèrent parler d'une « pauvreté normale » de l'ouvrier ; tous les catholiques s'accordent à la dire anormale s'il s'agit du manque habituel du nécessaire.

Le P. Schwalm n'est cependant pas partisan convaincu du salaire familial, il préfère la solution que j'appellerais charitable, celle qui a recours aux subventions libres du patron. Les démocrates catholiques Belges au contraire, estiment que l'ouvrier a droit au salaire lui permettant de vivre normalement et de s'acquitter de ses devoirs de père de famille, sans devoir mendier. L'auteur ne craint pas de déclarer nulles et sans valeur les lois contraires au droit d'association.

Cette théorie n'a pas été admise à temps par les religieux Français, ils ont cru qu'une loi en tous cas c'est la Loi. Le philosophe arrête parfois le cours des syllogismes pour faire une remarque importante : que le machinisme n'est pas cause mais occasion de luxe ; que les besoins de l'homme ne sont pas infinis et indéfiniment extensibles comme le déclare Leroy-Beaulieu....

La deuxième partie des Leçons traite de la Politique. On y examine les idées fondamentales du droit naturel appliquées au gouvernement de la société. Comme Durkheim, et à la suite de St Thomas, le P. Schwalm accorde une importance primordiale à la science politique, qui fait connaître la fin des autres sociétés dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral. Ces considérations enlèveront un peu à la morgue de notre scepticisme quand pour clore une discussion on invoque le bien commun. Malheureusement on essaye de justifier beaucoup de malaises sociaux sous prétexte du bien commun. L'auteur réfute longuement les erreurs mécanistes en sociologie, l'évolutionnisme anarchique de Spencer, l'afinalisme descriptif de Durkheim. Il n'a pas connu la réfutation magistrale de l'école sociologique par Mgr Deploige. De très haut également il étudie les questions de l'origine de la société, de l'origine et de la transmission du pouvoir. Il pense devoir interpréter certains textes clairs de St Thomas, favorables à l'origine humaine du pouvoir, selon la doctrine admise et nettement exposée par Léon XIII.

Le livre de P. Schwalm est de ceux qu'on lit avec plaisir parce que les questions y sont traitées méthodiquement sous toutes les faces ; il est d'un savant thomiste clair, logique, modéré ; le bon sens le maintient dans la droite route.

J. Van Doorslaer.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Drault (Jean). — **La conspiration de Quillebœuf.** — *Paris, Jouve & Cie,* 1912. 1 vol. in-8 de pages. fr. 0.95

Jean Drault, le pseudonyme de A. Jeandrot, évoque les récits les plus amusants qui soient : les Chapusot mobilisés dans tous les pays pour nous donner l'occasion de bien rire et de nous instruire en même temps, les célèbres Audiences Joyeuses.... La Conspiration de Quillebœuf est la troisième des romans historiques du talentueux écrivain.

Le colonel de la Créaumont, criblé de dettes, batailleur téméraire, avec l'aide de gentilshommes mécontents de la société, parceque les plaisirs se paient, par le haut et puissant Louis de Rohan à la devise orgueilleuse : Roy ne puis, prince ne veux Rohan suis, soutenu par un ministre protestant à la voix de basse-taille chevrotante et prophétique, avec des gestes onctueux

et bénisseurs jouait le rôle principal parmi les artisans du fameux complot.

Une marquise de Villars, Louise Anne de Sarrau, qui aurait voulu faire revivre la grande Mademoiselle du temps de la Fronde, préside aimablement la conférence où fut décidé de s'emparer du Dauphin, quand il viendrait en Normandie pour la chasse traditionnelle. Les conspirateurs ne tendaient à rien moins qu'à obtenir en échange du royal prisonnier, l'autonomie de la Normandie. Les vaisseaux de la Hollande leur prêteraient appui et l'or espagnol soudoyerait une armée mercenaire.

Pour rompre ces épées audacieuses, pour déjouer la malignité huguenote, pour humilier l'orgueil d'un de Rohan, pour sauver le Dauphin d'un complot dont on ignorait l'objet véritable, l'auteur met en ligne trois policiers : un jeune officier, novice qui essaye sa première affaire, un nigaud et un vieil exempt ramolli.

Le Hasard s'y prend industrieusement et avec une habileté merveilleuse pour faire échouer le complot ! Jean Drault fidèle à sa manière ne dramatise pas outre mesure les évènements qui se déroulent et cependant la lecture nous passionne. D'autre part les joyeux propos et les situations cocasses où il empêtre les personnages nous égayent souvent. Ses types sont inoubliables, et nous sourions inévitablement en nous rappelant leur profil si nettement dessiné et vivace dans notre imagination.

Aucun lecteur ne regrettera le temps consacré à le lire, et ne s'effarouchera d'aucune expression osée. Voici donc un écrivain qui possède un talent remarquable, que le dépense sans avoir recours aux moyens faciles de lancer ses œuvres ou d'imposer son nom à la foule. Sans démoraliser, sans susciter le gros et gras rire, Jean Drault fait place dans toutes les bibliothèques, pour la collection de ses œuvres....

J. Van Doorslaer.

Leliée (Frédéric). — **Le roman d'une faveriste : la Comtesse de Castiglione** d'après sa correspondance intime inédite et les « Lettres des Princes » (1840-1900). — *Paris, Emile Paul*, 1912. 1 vol. in-8 de 360 pages. fr. 7.50

Houssaye (Henri), de l'Académie Française. — **Iéna et la campagne de 1806.** Introduction par Louis Madelin. — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de LV-274 pages. fr. 3.50

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Babin (Gustave). — **Au Maroc par les camps et par les villes.** — *Paris, Grasset*, 1911. 1 vol. in-12 de 392 pages. fr. 3.50

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Bordeaux (Henry). — **Ames modernes.** — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 448 pag. fr. 3.50

Conan-Doyle (A.). — **La main brune.** — *Paris, Lafitte & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 318 pag. fr. 3.50

Damad (Marianne). — **Pour une autre.** Préface de M. Jules Lemaître, de l'Académie française. — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 348 pages. fr. 3.50

France (A.). — **Les dieux ont soif.** — *Paris, Calmann-Lévy*, 1912. 1 vol. in-12 de 360 pages. fr. 3.50

Retté (Adolphe). — **Dans la lumière d'Ars.** — *Paris, Tolra & Simonet*, 1912. 1 vol. in-12 de 230 pages. fr. 3.50

Varaynes (Francis). — **Mirages.** Roman. — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 306 pag. fr. 3.50

ANTHROPOLOGIE — SCIENCES NATURELLES

Acloque (A.). — **Les merveilles de la vie végétale.** — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-8 de 102 pages. fr. 1.00

MÉDECINE — PHARMACIE — HYGIÈNE

Lagrange (F.). — **La fatigue et le repos.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 360 pages. fr. 6.00

Manuscrit inachevé du Dr Lagrange, completé et édité par le Dr de Grandmaison, voici un ouvrage de haute valeur scientifique et philosophique, de forme claire, et d'une lecture agréable. Il est divisé en trois parties. La première étudie la fatigue, sa physiologie, sa psychologie, ses causes, ses symptômes, ses formes ; la deuxième la conservation des forces, l'hygiène, le réconfort par les agents physiques, le réconfort moral, les remèdes, l'entrainement ; la troisième le repos, la médication par le repos, le repos des organes et de l'esprit, ses conditions, ses moyens. La partie pratique de cet ouvrage sera très appréciée non seulement par les médecins, mais encore par tous ceux qui sont exposés au surmenage intellectuel et à la trop grande fatigue physique. Jean Lovel.

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Pichon (Alfred). — **Fra Angelico.** — *Plon-Nourrit & Cie*, 1911. 1 vol. in-8° de 208 p. fr. 3.50

Connaître Fra Angelico c'est se convaincre de l'influence prépondérante des idées et des sentiments de l'homme sur les œuvres qu'il produit. Connaître Fra Angelico c'est découvrir le trésor de poésie que renferment le dogme et la morale catholique. C'est se mettre soi-même à l'école la

plus bienfaisante où, seules des leçons de bonté, de pureté et de sérénité surhumaines nous seront enseignées. Voilà pourquoi ils ne seront jamais trop nombreux, les ouvrages consacrées à ce sublime artiste. Il est nécessaire aussi que, toujours à la recherche de précisions nouvelles et de documents inédits sur les personnages de l'histoire et de l'art, la critique moderne reprenne, parfois, des travaux antérieurs afin de les compléter ou de les corriger.

L'ouvrage que voici répond parfaitement à ce programme. Documentation abondante, critique logique, intelligence vive du sujet exposé, voilà des qualités que l'on y trouve à un degré considérable. Ces qualités ne suffiraient pas néanmoins pour parler avec compétence d'un des plus nobles artistes. De même que Memling, fra Angelico ne se livre qu'aux âmes élevées. Aux talents délicats seuls échoit le privilège d'en parler dignement. A ces titres, l'on ne pouvait trouver à fra Angelico de meilleur interprête que M Alfred Pichon. L'enthousiasme que lui inspirent et l'âme céleste de fra Angelico et l'habilité, et sa technique et la probité de son talent, ont suggéré à cet écrivain, artiste lui-même, des mots pleins de feu, et des tableaux débordants de délicatesse. Le livre que voici est donc très attachant. Il l'est, non seulement par les choses qu'il nous enseigne mais aussi par la façon dont il nous communique la science. Attachant, il l'est aussi par son illustration belle et abondante. Ajoutons à ces éloges un éloge nouveau fourni par l'énonce suggestif du contenu de ce livre, à savoir le Magello patrie du peintre, Foliquo et Cortona où son âme commence à s'épanouir à la grâce esthétique de l'Evangile, Fiesple, le divin San Marco et la Ville Eternelle. Observons la petite erreur de M. Pichon lorsqu'il omit dans le Catalogue des œuvres de fra Angelico, un joli tableau que possède le Musée du Palais Royal à Bruxelles.

FRANZ NÈVE.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Bruneteau (Emile). — **Les tentations du jeune homme.** —*Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. de 370 pages. fr. 0.09

L'auteur s'adresse spécialement aux jeunes gens qui ont dépassé leur seizième année. C'est alors que commence l'éducation que l'on se donne à soi-même.

Ce livre fera du bien aux jeunes hommes assez sérieux pour n'être pas effrayés par le titre et assez réfléchis pour s'analyser eux-mêmes selon la méthode de l'auteur.

Tous les éducateurs qui le liront en tireront profit : pas plus que celle de l'adolescent, nous ne connaissons bien la psychologie du jeune homme. Voici à l'étude de cette psychologie, une contribution de valeur dont il faut louer et remercier M. Bruneteau.

D'autre part, il faut le féliciter d'avoir exprimé en une langue châtiée et élégante des idées que l'on est habitué — hélas ! — d'entendre exposer en un français scientifique c'est-à-dire clair, précis, mais foid et sans attrait pour le lecteur non initié à la terminologie scientifique.

JACQUES HERBÉ.

ASCÉTISME — PIÉTÉ

Dossat (A.) & **Montjovet** (J.). — **Convertis.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-12 de 64 pages. fr. 0.15

Hilgers (Joseph), S. J. — **Livre d'or du Cœur de Jésus** pour les prêtres et pour les fidèles. Indulgences et privilèges de la dévotion au Cœur de Jésus.— *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-32 de 252 pages. fr. 1.25

Saint-Yves (Jean). — **Une petite Sainte.** Visite au Carmel de Lisieux, aux reliques, à la tombe de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de 86 pages. fr. 1.00

SOCIÉTE BELGE DE LIBRAIRIE *(Soc. An.)*
15, rue Royale, 15. — BRUXELLES

Edg. VERHOOST

Quatre Semaines en Norvège

1 beau volume in-8° de 402 pages, illustré de 200 photographies inédites, 3 hors-texte des toiles d'EUGÈNE PLASKY, 6 cartes et 2 plans de villes.
Prix : **3** fr. **50**

J. VAN DEN DRIESSCHE
Régente à l'Ecole Normale de l'Etat à Bruxelles

LA GYMNASTIQUE AU FOYER

1 vol. in-8° de 58 pages Prix : **0.50**

Cette publication est un fidèle résumé de l'ouvrage de l'auteur : « *La Gymnastique Rationnelle* ». Il sera utile aux familles et aux professeurs qui ne possèdent pas une méthode claire, précise, complète pourtant, des exercices de gymnastique.... Il importe, pour la santé des enfants, pour leur bonne tenue, pour l'élégance de leurs manières et la grâce de leur démarche, de pratiquer méthodiquement la gymnastique. Dans ces pages, l'on trouvera une série d'exercices que l'on pourra modifier à volonté en les combinant : ils peuvent s'exécuter dans chaque famille, sans appareils. Le meilleur désir de l'auteur est de les rendre pratiques et utiles pour tous.

LE DESSIN OCCASIONNEL

Etude par Melle A. VAN DEN DRIESSCHE, Régente à l'Ecole Normale de l'Etat
Préface de M. HENRY CARTON DE WIART

1 vol. in-8° de 70 pages Prix : **2.** — francs.

La publication de Melle Van den Driessche ne tend pas, je pense, à encourager nos enfants à charbonner ou à crayonner de leurs esquisses les murs de nos maisons et de nos monuments.

L'enseignement occasionnel, comme elle l'entend, c'est le constant souci du maître de saisir toutes les « opportunités » qui naîtront au hasard de ses leçons ordinaires afin d'éveiller et de développer chez l'élève le goût et l'habitude du dessin.....

Pour tout dire en peu de mots, il me semble que l'enseignement du dessin complète une bonne instruction et supplée à une instruction médiocre.....

H. CARTON DE WIART

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"Coups d'Œil métaphysiques"

SUPPLÉMENT

SCIENCE:

V

Dieu ne saurait créer qu'à son image. Tout, dans ce monde, est donc « figure divine »; tout, vis à vis de Dieu, n'est donc, pourrait-on dire, qu'une comparaison concrétisée. Et le but *exclusif* de la science est de lire et d'interpréter ces comparaisons dont l'univers n'est que l'ensemble et la hiérarchie.

Fouillez au télescope le ciel de l'étude ou celui de la méditation : l'instrument va faillir au nombre des astres plutôt que le nombre des astres à la puissance encore mille fois décuplée de l'instrument.

Que la science proprement dite se garde modeste ! Car, à n'en considérer que la partie parfaitement claire et rationnelle, la couche en est si mince que, en réalité, elle se ramène plutôt à une simple surface, surface intermédiaire entre deux insondables abîmes : l'abîme des choses d'en haut, l'abîme des choses d'en bas. Et encore cette surface est-elle regrettablement discontinue, déplorablement mouvante, périlleusement fragile.

Au sens rabaissé ou l'entend le vulgaire, la science loin de là, ne marche pas toujours de pair avec l'intelligence. Quelquefois même, et cela quand la suffisance orgueilleuse intervient, elles suivent des routes diamétralement inverses, et celui que nous proclamons savant entre tous, est, en réalité, le plus inintelligent des hommes.

Le respect est l'attitude normale de l'étude : attitude sans laquelle elle ne saurait prétendre découvrir le meilleur et le plus haut du secret des choses.

Celui qui jetterait une sonde dans les espaces pour en toucher le fond ou pour en mesurer le sommet serait moins fou que celui qui prétendrait être enfin parvenu jusqu'aux centrales et immobiles assises de la science et de la vérité.

Hélas ! la science elle-même nous agite, et, au point de vue de ses résultats, dans un sens elle est vaine. Car nous vivons forcément sur les surfaces, d'où nous ne pouvons jamais prendre qu'une vue « superficielle » de la sphère que nous occupons. Et la poursuite de notre étude nécessite pour nous une infinité de déplacements : déplacements douloureux parce que, en définitive, et dans une large mesure, toujours décevants.

La science telle qu'elle existe en Dieu, et qui va du domaine substantiel des choses à leur domaine phénoménal, est absolue, facile et pleine de jouissances parce que sa méthode est conforme à la méthode créatrice elle-même en vertu de laquelle les choses « partent » de leur principe, sortent du centre pour « aboutir » à la surface. La science telle qu'elle existe en l'homme, et qui, celle-là, « retourne » forcément de la surface au centre, est, au contraire, toute relative, et, de plus, difficile et douloureuse, parce qu'ici la vraie méthode est intervertie. Et c'est pourquoi la sagesse de Salomon appelle la science de l'homme encore une vanité.

Tout être renferme deux domaines, domaines distincts bien que toujours indissolublement unis : le domaine substantiel et le domaine phénoménal, celui-ci dérivant de l'autre. Le premier — le mot le dit — est «essentiel», mais infiniment mystérieux et tout à fait inaccessible à la science; le second est « superficiel »; c'est lui le champ propre des investigations de l'étude, le théâtre illimité de ses découvertes. Mais, rappelons-le-nous, ce domaine n'est que secondaire, et, par conséquent, d'un intérêt tout relatif.

Les « découvertes » de la science, dit-on ! La science ne crée donc pas : elle « découvre ». Leçon de méthode. Leçon d'abnégation. Leçon de méthode : car il est par là même indiqué que le rôle unique de la science est l' «observation ». Leçon d'abnégation : car si l'on veut observer efficacement, si l'on veut s' « adonner » parfaitement à l'étude et à l'objet de l'étude, ne faut-il pas s'objectiver, sortir de soi ?

L'esprit humain s'adonne à l'étude du monde. Or, le relatif qui considère le relatif est étrangement exposé à prêter à ses visions le caractère de l'absolu. Quand deux wagons placés côte à côte sur des voies parallèles se déplacent dans le même sens avec la même vitesse, leurs voyageurs respectifs s'imaginent rester immobiles. Et si les vitesses sont différentes ou de sens inverses, ces voyageurs sont encore trompés, parce qu'ils tiennent pour un déplacement *absolu* ce qui n'est toujours, en réalité, que le déplacement relatif des uns par rapport aux autres. En ce qui touche l'examen purement visuel de l'univers physique et des déductions que l'homme croyait pouvoir en tirer logiquement, c'est d'ailleurs l'histoire des systèmes cosmogoniques qui faisaient de la terre le centre du monde, quitte ensuite, pour expliquer les mouvements de certains astres, à instituer à leur sujet des théories d'une inouïe complication.

La persévérance dans l'étude d'un objet unique est autrement féconde qu'une application moins prolongée ou moins assidue à celle de plusieurs offerts à l'esprit concurremment, et sans primauté d'ordre. C'est ainsi que, d'après le mot célèbre, « l'homme d'un seul livre » est un redoutable adversaire. Ouvrir dans la terre un puits très profond conduit souvent à de plus importantes découvertes que d'en creuser cinquante de dimenmensions plus ordinaires.

La science est une petite personne qui, tant bien que mal, épèle quelques lettres de ce livre sublime qu'est le monde, et en reconstitue quelques syllabes ; qui parvient même, sans d'ailleurs en découvrir à fond le sens, à en rétablir quelques mots et quelques lambeaux de phrases. Mais le sens d'une phrase entière ! Mais le sens d'un alinea ! Mais le sens d'un chapitre ! Mais, par-dessus tout, dans son détail et dans son ensemble, dans sa surface et dans sa profondeur, dans sa structure et dans son harmonie, la thèse unique du livre tout entier !

A l'encontre de leur doctrine, les adversaires de la métaphysique font eux-mêmes de la métaphysique, et de la métaphysique particulièrement délicate et transcendante puisque critique, quand, pour justifier leur attitude, et à tort ou à raison d'ailleurs, ils croient pouvoir déclarer que l'esprit, par sa nature propre, est incapable d'atteindre ce qui dépasse le savoir positif.

Les contempteurs de la métaphysique veulent bien nous permettre de nous occuper de ces rayons qu'on appelle les sciences particulières : mais ils nient que, de ces rayons, nous puissions jamais tirer des inductions sur le soleil unique auquel ils se rattachent, et qui les synthétise. Et cela parce que ce soleil n'est jamais descendu lui-même jusqu'à nous pour nous faire toucher de nos propres mains son globe incandescent...

« La vérité est synthèse » (1). Savoir c'est donc synthétiser : non pas seulement à la façon de l'œil humain, « partial » envers les objets proches, auxquels il accorde trop d'importance, « injuste » envers les objets éloignés, qu'il rétrécit ridiculement. Cette synthèse doit donc être absolue et non relative, objective et non subjective : et, à ce titre, le véritable savoir ressortit purement, en réalité, au domaine métaphysique. Sans cette synthèse du savoir, «les lumières» peuvent aveugler sur la Lumière, « les vérités » peuvent aveugler sur la Vérité, « les sciences » peuvent aveugler sur la Science, « les beautés » peuvent aveugler sur la Beauté. Une maison peut masquer la ville, un arbre peut masquer la forêt, le petit doigt peut masquer toute la voûte céleste ; une bougie peut faire pâlir un astre, et notre soleil trop proche n'éteint-il pas lui-même la lumière de tous les autres, plus lointains ? Une admiration peut faire oublier mille autres admirations; un système très compliqué d'énergies très puissantes peut cependant ne déterminer qu'une résultante nulle ou presque nulle ; et, bien que très clair dans toutes ses parties et dans tout le détail de son style, un livre peut cependant rester très obscur en soi.

Nos oiseaux et nos aéroplanes ont beau s'envoler : ils ne peuvent cependant se soustraire aux lois physiques terrestres, demeurant ainsi, en réalité, toujours enchaînés à notre globe. Telle notre liberté a beau s'élargir; telle notre science a beau s'élever : toutes deux restent toujours confinées dans l'humble sphère humaine, et ce ne sont pas elles encore qui modifieront les lois des astres et dérangeront leur marche éternelle.

Ceux qui rejettent la métaphysique à cause de l'obscurité de ses hauteurs ressemblent à ceux qui répudieraient la lumière qui tombe d'un astre parce que la constitution de cet astre reste encore, du moins pour une part, mystérieuse et discutée.

(1) Joseph Serre.

A cause de sa hauteur et de sa nature, forcément le monde des principes, en tant qu'objet de science, comporte une large mesure d'obscurités. Mais que nous importe, en somme, si la constitution du soleil reste, pour une part, mystérieuse : l'important n'est-il pas qu'il éclaire le monde ?

Les ténèbres sont aussi souvent produites par l'excès que par l'absence de lumière. C'est que l'esprit de l'homme, tel son regard physique, ne s'accommode que d'une clarté mesurée: il veut bien des rayons dont le monde s'illumine, mais il ne saurait considérer directement l'astre qui les projette.

Loin que les mystères obligés du monde des principes soient tristes à reconnaître et lourds à porter, tout au contraire « transportent »-ils plutôt et enchantent-ils merveilleusement l'esprit qui les admet : s'ils restent logiquement *pour nous* obscurs en eux mêmes, du moins éclairent-ils magnifiquement de leur rayonnement béni toutes les choses humaines.

La science qui accepte docilement les obscurités obligées du monde transcendant des principes est magnifiquement récompensée de son humilité, ou, pour mieux dire, de sa logique, par les clartés éblouissantes que, au cours d'autres spéculations moins hautes, cette soumission lui vaut.

Que les hommes le veuillent ou non, tout, en ce monde, ressortit à la métaphysique, tout repose sur elle, tout n'a que par elle sa raison d'être, tout en est l'image, et, bref, tout la concrétise. Si l'esprit vit, c'est parce qu'elle est son aliment naturel et prédestiné ; si l'art existe, c'est parce qu'elle est le dernier fond de tous ses symboles ; si l'espace ni le temps n'ont de bornes, c'est parce que sa profondeur est infinie; si le roc est rigide et si les assises du globe sont affermies solidement, c'est parce

qu'elle a pour caractères la puissance et la pérennité; si le soleil éclaire, échauffe et fertilise, c'est parce qu'elle est la fécondité, l'amour et la lumière; si les ondes des fleuves courent aux oceans, c'est parce qu'elle est l'universel fin; si l'univers est créé, c'est parce qu'elle est l'universel principe.

Toute précieuse que soit ce que nous appelons la « philosophie », elle n'est cependant guère que la menue monnaie de l'or ou du diamant qu'est la métaphysique.

Que serait le monde visible des réalités s'il n'était porté par le monde invisible des lois, qui en assure la durée, qui en ménage le développement ? Qu'est-ce que le monde sidéral sans les « principes » cosmogoniques qui y maintiennent l'ordre ? qu'est-ce qu'un organisme physique sans les « principes » physiologiques, qui y entretiennent la vie ? qu'est-ce qu'un Etat sans les « principes » sociaux qui en permettent le gouvernement ? qu'est-ce qu'une famille sans les « principes » domestiques qui en instituent la hiérarchie ? qu'est-ce que l'humble matière même sans les « principes » dynamiques qui en déterminent la cohésion ?

C'est seulement en vertu de l'unité naturelle inhérente au monde abstrait des principes qu'a pu se constituer l'unité cosmogonique au sein du monde extérieur.

Etranges interversions ! On cherche, par exemple, dans le fait de l'existence et de la prospérité des sociétés l'établissement et la justification des principes de la morale, alors que ce sont, au contraire, les principes de la morale qui président à la formation et au progrès des sociétés. Ce n'est plus, paraît-il l'édification du monument qui doit reposer sur les lois de la géométrie, mais bien les lois de la géométrie qui doivent se déduire de l'édification et de la persistance du monument ; elles datent d'ailleurs, insinue-t-on, du jour ou il a été con-

struit, et elles disparaîtront le jour où il sera ruiné : et ainsi toute étude d'elles-mêmes *en elles-mêmes* est vaine...

Etant donnée l'origine divine de tout ce qui existe, la science complète de l'être le plus infime n'est rien moins qu'infinie : pour savoir parfaitement un brin d'herbe il faudrait savoir Dieu tout entier.

Les conquêtes de la science ou celles de la pensée purement spéculative ressemblent aux conquêtes militaires: il y faut le sang-froid du coup d'œil, la sûreté du jugement, la ténacité du vouloir, la persévérance du labeur.

L'esprit n'est pas foncièrement prêt pour l'acte de l'étude tant que l'âme n'est pas définitivement en ordre pour l'œuvre du devoir.

Loin d'enorgueillir l'esprit, la science l'humilie. C'est l'épi mûr et gonflé qui se courbe, et dont la grâce, loin de périr, se transforme plutôt ainsi en une autre plus délicate et plus savante.

L' « homme du mystère » : c'est presque la définition du savant. Le savant approfondit le mystère reconnu, et il dénonce le mystère insoupçonné : mystère de synthèse, mystère d'analyse; mystère d'unité, mystère d'universalité. Il dilate immensément la goutte d'eau, et il rétrécit immensément l'espace. Il sonde le fond des mers, et il dissèque les rayons des étoiles. Il anime les attractions, et il poétise les formules.

Singulière logique! Au lieu de «glorifier nos découvertes », « nous nous glorifions » de nos découvertes. On dirait que les choses ne sont pas dignes d'intérêt par leur propre fonds, mais seulement en tant que l'homme en prend conscience. Notre système planétaire, les lois de l'attraction, le calcul différentiel, la marche des ondes électriques, la radioscopie ne sont rien en soi, paraît-il:

c'est Copernic, Newton, Leibnitz, Hertz, Roentgen qui sont tout. Nous ressemblons au pâtre qui croirait pouvoir s'attribuer du même coup toute la science architecturale parce qu'il vient de rencontrer au fond d'une vallée profonde un merveilleux palais inconnu. D'un mot, nous reportons sur l'homme qui «dévoile», et sur le siècle où il vit, l'admiration que mérite la « chose dévoilée », ou plutôt son Auteur divin.

INTELLIGENCE :

V

Au grand détriment de la vie, l'orgueil de l'intelligence sépare celle-ci du cœur, son indispensable et naturel associé. Livré à lui seul, l'esprit est comparable à une bibliothèque qui, peut-être, laisserait bien lire encore les titres de ses volumes, mais dont la clé serait consignée. Qu'est-ce, en effet, qu'un livre sans lecteurs, fût-il le plus savant des livres ? Qu'est-ce qu'une semence, fût-elle la plus précieuse, sans un sol où elle puisse germer ? Qu'est-ce qu'un rayon, fût-il le plus brillant, si, se perdant dans le vide, il n'éclaire ni n'échauffe rien ?

En dehors de ses admirables résultats naturels, la culture de l'intelligence est encore un puissant facteur de noblesse physique et de santé. En même temps qu'elles allument une flamme dans le regard, les certitudes de l'esprit infusent au corps la vigueur; nos doutes, au contraire, le dépriment; l'indifférence intellectuelle l'enténèbre et l'animalise.

L'ignorance n'est pas la note caractéristique de la sottise. Autrement, à cause de l'immense mesure persistante de nos obscurités, depuis le génie jusqu'au crétinisme tous les hommes seraient des sots. La sottise réside dans

la *suffisance de l'ignorance.* Etant donné ce que nous sommes et ce que nous savons, n'est-ce pas, en effet, tomber dans un ridicule grotesque de croire que la Science, sans doute fatiguée de frapper vainement à la porte des autres esprits ou de s'y trouver par trop à l'étroit, soit enfin venue en personne élire domicile en nous ?

L'océan de l'Idée est unique : mais les vagues qu'y soulèvent les souffles de l'esprit humain sont, elles, en nombre incalculable.

La sphère de l'Idée n'a qu'un point central, unique point de vue *normal* de l'ensemble. Et c'est pourquoi Dieu, qui, en tant que le principe même de l'intelligence, réside à ce centre, n'a qu'une Idée. L'homme, lui, se tient à la surface, là où les points de vue sont incomplets et tout relatifs, l'un quelconque excluant d'ailleurs actuellement tous les autres. Et c'est pourquoi l'homme est susceptible d'autant d'idées que cette surface contient de points : ce qui est dire une infinité.

Si Dieu jette en nos creusets le métal si terne et si grossier de la sensation, c'est uniquement pour que la savante alchimie de notre esprit le transmue en l'or de l'idée, lui si précieux et si rare.

Si, de notre point de vue à nous, qui pourtant, pourrait-on dire, ne fait pas corps avec l'essence des choses puisqu'il est dirigé *du dehors au dedans* et, par suite, « interverti », la beauté du monde nous apparaît cependant déjà si merveilleuse, qu'en sera-t-il du point de vue divin, lui seul normal puisqu'il procède *du dedans au dehors*, selon le mode même de la création des êtres, laquelle « part » du centre où réside le principe, pour « aboutir » à la surface où se révèle l'objet créé?

Simple rayon du soleil de la Raison divine, la raison humaine ne saurait, il est vrai, s'identifier avec cet

astre : mais, du moins, restent-ils indivisibles, et notre esprit les embrasse-t-il d'un même regard.

Le rayon de la raison humaine dérive, il est vrai, du soleil de la Raison divine: mais ce rayon, un écran l'intercepte, l'atmosphère le dévie et le diffuse, et le seul fait d'éclairer et de colorer les objets le réfracte et le décompose. Du moins s'affaiblit-il et se refroidit-il de plus en plus dans sa marche, et, bien que sa longueur soit inouïe, elle ne saurait pourtant atteindre, loin de là, jusqu'aux derniers confins de l'espace.

Notre ambition intellectuelle reste trop bornée si, en dépit de leur évidence, elle se repose satisfaite sur les axiomes logiques. D'une part, les découvrant multiples, et, d'autre part, abstraits, notre esprit ne peut songer à les considérer comme le dernier mot et le véritable sommet des choses. Ils constituent, il est vrai, les bases du raisonnement : mais sont-ils, en définitive, une paix foncière pour l'intelligence, une vivante consolation pour l'âme, un invincible ressort pour le courage ? S'ils sont « abstraits », *de quoi* sont-ils donc abstraits ? Quel est, selon l'expression de Lacordaire, l' « Axiome vivant » qui les engendre, et dont ils ne sont que les ombres vides et les reflets morts ?

C'est Dieu qui fait le monde: mais le monde, s'ignorant lui-même, ne peut, à plus forte raison, prendre connaissance de sa propre signification. Cependant Dieu ne crée que pour se révéler. Ainsi donc le monde n'atteindrait pas sa fin si l'homme, lui, ne découvrait et ne mettait en lumière cette signification. Telles existent bien, d'une part, la géométrie, et, de l'autre, les couleurs: mais, sans l'intervention d'un peintre, comment géométrie et couleurs parviendraient-elles à se combiner de façon à composer un tableau ?

Il n'y a qu'une Idée dans l'univers. Mais elle est si vaste, et notre regard si étroit, que nous avons toutes

les peines du monde à reconnaître son identité dès qu'elle vient à nous présenter une autre face d'elle-même.

En dépit de sa sphéricité, notre œil n'a qu'un rayon visuel. L'œil idéal serait celui qui possèderait autant de rayons visuels que son globe a de points : ce qui est dire une infinité; et, par suite, celui qui, sans avoir d'ailleurs à se mouvoir, reflèterait à la fois, et à tous les instants, tous les spectacles de l'univers. Cet œil symboliserait véritablement l'œil divin. Il n'en est pas ainsi du nôtre. Ne possédant qu'un rayon, il ne peut, d'un même regard, embrasser géométriquement qu'un seul objet. De plus, chacune de ses visions de détail excluant, dans le même moment, toutes les autres, est, par cela même, « abstraite » et relative, puisqu'elle ne saurait, *d'une façon purement optique* et sans l'intermédiaire de l'esprit, être rapportée à l'ensemble. En tout ceci notre œil est l'image de notre intelligence, obligée, elle aussi, d'envisager séparément et successivement les idées, et qui, dans l'impossibilité de découvrir *intuitivement* les liens qui rattachent chacune d'elles à toutes, est, par là même, également incapable de reconnaître infailliblement la nature respective de ces idées et de déterminer sûrement leur place particulière dans le plan général.

L'homme ne mange pas *son* vrai pain, mais encore un pain étranger, tant qu'il n'en vient pas à approfondir par soi-même, à reprendre, pourrait-on dire, pour son propre compte, les idées qui lui sont suggérées par la parole ou le livre.

A cause de son expérience incomplète, de son esprit forcément trop peu encore approfondi, et parce que, d'autre part, le plus beau visage ne saurait se considérer directement soi-même et prendre de ses attraits propres une idée tout à fait exacte, la jeunesse, en dépit de sa coquetterie possible, méconnaît fatalement le meilleur de

son charme, et, dès lors, se frustre de la meilleure part de sa jouissance de soi. Aussi bien, n'est-elle pas paradoxale, cette remarque d'un moraliste, que le vieillard est mis à même de jouir plus qu'un autre de ces « trois choses exquises qui sont l'amitié, l'amour,... et la jeunesse ». (1)

Il faut vivre et souffrir longtemps sur les idées pour en approfondir toute la science, pour en découvrir toute la force, pour en expérimenter toute la saveur.

Bien que la raison soit une rche et superbe étoffe, il n'empêche, hélas ! que notre « esprit propre » n'y puisse découper de mesquins ou ridicules habits... —

Nous ne pouvons guère plus prétendre nous unir à la raison sans la limiter ou la dénaturer fâcheusement dans le particularisme de notre « esprit propre », qu'ambitionner d'atteindre à la vertu sans lui infliger tristement, à l'occasion de sa conquête, l'étroitesse de quelque retour de personnelle vanité.

En mécanique, l' « action » peut bien créer la « réaction », mais non pas la réaction engendrer jamais l'action, et cela pour la bonne raison que l'une est effet, et que l'autre est cause. Semblablement, le mal ou l'erreur ne sont pas réellement « contraires » au bien ou au vrai, puisque ceux-ci, jouissant d'une entité propre, ne peuvent être, au sens absolu du mot, « contrebalancés » par le mal et l'erreur, qui, eux, en sont dépourvus ? Et celui qui — toujours au sens strict des termes — prétendrait que le mal et l'erreur sont les « rivaux » et les «adversaires» du bien et du vrai, ressemblerait à celui qui mettrait en équivalence avec sa propre personne l'image, toujours fantômatique, qu'un miroir lui en renvoie.

(1) Emile Faguet : *De la Vieillesse.*

Le mal et l'erreur ne sont que les formes « renversées » du bien et du vrai. Le changement de direction d'une force, bien que pouvant modifier du tout au tout l'effet de cette force, n'en change cependant pas la nature. Le retournement d'un objet, dût-il, du moins si cet objet est vivant, en bouleverser profondément l'économie et lui devenir fatal, ne lui confère cependant pas une autre essence : il en « défigure » simplement la perspective normale.

Puisque le mal et l'erreur n'ont pas d'essence propre, que signifie le mot de « tolérance » appliqué à l'erreur, appliqué au mal ? Tolère-t-on le néant ? De ce ce que le symbole *zéro* intervient dans la numération écrite, s'ensuit-il que, du moins à certain rang, du moins dans certains nombres, il puisse symboliser une grandeur quelconque ? N'est-il pas là, toujours et uniquement, pour fixer la place, et, par suite, pour déterminer la valeur relative des neuf autres chiffres ?

Toutes les reproductions absolument fidèles d'une même perspective d'un objet sont identiques : en voir une, c'est les voir toutes. A l'inverse, si ces copies sont inexactes, elles peuvent être toutes dissemblables, parce qu'il y a une infinité de façons de violer les règles de l'art. Et c'est pourquoi le caractère de l'erreur et du mal, c'est la multiplicité. Et c'est pourquoi l'unité est le caractère du bien et du vrai.

L'étude du mal et de l'erreur est encore celle du bien et du vrai. C'est ainsi qu'en algèbre les « solutions négatives », au grand profit de cette science, sont, elles aussi, susceptibles de s'interpréter lumineusement.

Agités et distraits que nous sommes, au lieu, dans nos méditations ou nos lectures, d'ouvrir spontanément toutes grandes, par la vertu de notre recueillement, toutes les avenues de notre âme, nous ne faisons intervenir,

à regret encore, semble-t-il, mais toujours au grave détriment de toute compréhension sérieuse, que l'extrême pointe de notre esprit : en cela semblables à ces organismes débilités dont les poumons ne prennent contact avec l'air régénérateur du sang que sur une surface ridiculement exiguë.

La vue des spectacles physiques et le coudoiement, pourrait-on dire, des objets naturels, sont souvent une aide puissante et précieuse pour l'esprit. La vue d'un spacieux horizon le « délivre » et lui donne des ailes ; la gracieuse géométrie d'un jardin ou la savante architecture d'un monument le ravissent et l'instruisent ; un clair rayon de soleil au sein d'une pure atmosphère l'excite et le féconde.

Au sein d'une nature ordonnée et en paix, l'esprit s'inspire incontinent : ses idées se rangent d'elles-mêmes à leur place, se sculptent d'elles-mêmes leur normal relief.

La haine est fille de l'étroitesse d'esprit : elle se greffe toujours, en effet, sur une insuffisance de compréhension. Tel, s'il restreint considérablement son champ de vision, le regard physique revêt je ne sais quel caractère de dureté : tandis que, s'il élargit, au contraire, son envergure, naturellement il s'adoucit.

La largeur d'esprit crée autour d'elle une immense et saine atmosphère où respirent à l'aise et en sécurité les âmes voisines : alors que, à l'inverse, l'étroitesse tend des pièges à leurs ailes, vicie leur air, et les confine en des limites restreintes et inexorables.

Si l'intelligence est la fille de l'expérience, celle-ci, d'ordinaire, est le fruit du temps. Aussi, en vue d'agrandir notre intelligence, non seulement nous est ménagée l'expérience qui ressort de notre courte vie personnelle,

mais encore pouvons-nous, par le moyen de l'histoire, participer à celle qui découle de tous les temps déjà révolus.

Devant l'immense surface des choses et leur vertigineuse profondeur, notre intelligence se trouve singulièrement étroite, et notre justice, hélas ! ridiculement superficielle et débile. Nos yeux ne peuvent voir que *devant nous*, et encore à une distance si restreinte ! Et, cependant, il nous faudrait voir encore derrière nous, voir *à la fois* à gauche et à droite, en haut et en bas, au sein de la terre et au sein de la mer, au fond du ciel et au fond des gouffres ; il nous faudrait voir à travers l'opacité des corps, à travers l'opacité des ténèbres.

Ce que nous appelons la multiplicité de nos pensées n'est que la conséquence de notre infirmité d'esprit. Incapables d'embrasser pleinement d'un seul coup d'œil, dans son intégrité, dans son universalité, l'objet de l'intelligence qui est le vrai, nous sommes obligés d'en considérer successivement toutes les faces : — labeur indéfini, parce que ces faces sont innombrables ; labeur douloureux, et, dans un sens, décevant, parce que son résultat, du moins immédiat et actuel, n'est jamais complet ni définitif.

Interpeller une seule idée, c'est les émouvoir toutes, car toutes constituent un unique réseau aux mailles solidaires. Ainsi par un seul vaisseau du corps peut s'infuser dans tous un sérum guérisseur. Ainsi, et à l'inverse, par un seul vaisseau encore peut se corrompre ou s'échapper tout le sang de l'organisme.

Si, par le fait qu'il « rapporte tout à soi », chacun des hommes se fait centre, comment s'entendront-ils entre eux ? Supposez une circonférence unique englobant à la fois deux éminences, et, sur son tracé, de nombreux spectateurs disséminés uniformément. Pour l'un d'eux,

l'éminence A, plus proche, masquera l'éminence B; pour celui placé à l'opposé, l'éminence B, au contraire, masquera l'éminence A, plus lointaine. Pour une moitié des autres, *mais sous des angles différents*, A tiendra la droite de B; pour l'autre moitié, *mais sous des angles différents*, B, au contraire, tiendra la droite de A... Et comment alors concilier toutes ces perspectives, si chacun prétend que son point de vue est le seul normal ?

Pauvres illusions du fini qui se croit centre fixe, et s'imagine que l'infini même courbe son orbe autour de lui! Perpendiculairement à notre direction, et derrière la longue forêt dépouillée où court notre train, la lune sanglante vient de se lever. Et voici que, vertigineusement et sans relâche, son large spectre, ô horreur ! nous poursuit à travers les fûts...

La froide lumière de l'esprit ne suffit pas, à elle seule, pour bien philosopher, et, par suite, pour faire produire à la philosophie ses admirables fruits, savoureux et substantiels : en particulier, le fruit béni de la joie humaine. Il y faut le cœur avec ses intuitions transcendantes, ses infinies délicatesses, ses intimes énergies. L'esprit, dont l'essence est abstraite, ne saurait atteindre ou créer que des réalités abstraites; le cœur, dont l'essence est vivante, est à même, lui, de saisir ou d'engendrer des réalités vivantes.

A nous voir agir, à nous entendre parler, les choses, semble-t-il, n'ont pas d'importance par elles-mêmes, mais seulement en tant qu'elles nous affectent. L'éclipse du soleil est perpétuelle : depuis que cet astre brille et que notre satellite gravite, il existe dans l'espace un tronc de cône mobile, indéfiniment large et profond, où, à toutes ses phases, cette éclipse est toujours représentée. Et pourtant, quel événement quand elle devient « visible pour nous » ! Longuement calculée à l'avance, scientifiquement observée, objet de crainte ou de curiosité, elle

constitue, dirait-on, un phénomène étrange, et tout à fait accidentel. La bande d'ombre va *nous* atteindre : c'est là, en réalité, tout l'extraordinaire.

L'esprit de l'homme est une « fenêtre » ouverte sur l'infini. Plusieurs se complaisent surtout à considérer cette fenêtre même, et, pour mieux le faire, se reculent intérieurement jusqu'au mur opposé, rétrécissant extrêmement par là le champ extérieur d'observation. C'est l'égoïsme et son châtiment. D'autres, au contraire, s'avancent jusqu'à elle, s'appuient sur son cadre, et, la perdant tout à fait du regard, se penchent même « en dehors ». Et voici que le point de vue sur l'espace merveilleusement s'élargit. Et voici que, maintenant, l'univers entier se découvre. C'est le désintéressement, — et sa récompense.

EUGENE BERNIER.

Le Rôle de la Famille

dans

l'Education Esthétique de l'Enfant

Jamais, autant qu'en notre siècle, on n'a exalté l'Art avec une telle ferveur et une telle adulation. Des hommes qui, un beau jour, se sont trouvés désemparés sur le chemin de la vie, sans orientation religieuse, sans déterminants moraux, mais en qui se réveillaient, lointaines, les voix ataviques qui ne meurent jamais en nous complètement, crurent trouver en l'Art la définitive formule de vie et conçurent le projet de l'ériger en religion de l'humanité. Douce et inutile erreur! Que l'art soit un moyen d'amélioration morale, qu'il soit un admirable professeur d'enthousiasme et de pitié humaine, nul ne le contestera. Mais, pas plus que le Dieu-fétiche qu'on décore du nom de Science, il ne peut tenir ses promesses dans l'intangible direction de notre vie morale. Il reste une des hautes prérogatives de l'âme humaine, une marque de royauté intellectuelle, sans plus. Et, à ce titre, il est entré, de droit, dans le domaine des inquiétudes de la Pédagogie Familiale.

Déjà la pédagogie scolaire l'a inscrit au catalogue de ses moyens éducatifs : elle en est, à son sujet, à la période de tatonnement et d'incertitude, mais déjà les premières victoires ont été remportées par les champions de l'Art à l'Ecole : Nos classes ont pris un air pimpant, des fleurs brillent aux fenêtres, des œuvres des grands maîtres illuminent les cloisons, de vrais poètes ont droit de cité dans le livre de lectures classiques, des chansons, au rythme définitif, pénètrent dans les mémoires, le culte du geste, de la couleur et du son s'érige tout doucement, sans secousses, timidement, il est vrai, mais à ce tressaillement infime, on peut augurer que la grave figure de Dame Pédagogie n'est pas insensible aux charmes prenants de la Jeunesse et de la Beauté.

Et il me paraît utile que la famille elle-même apporte sa collaboration à l'œuvre qui s'ébauche. Vous êtes toutes convaincues de ce que le droit et le devoir de former les âmes n'appartiennent pas exclusivement à l'école et de ce que les directions les plus puissantes que l'enfant subit et qu'il ressent au lointain même de son âge mûr, sont celles précisément qu'on lui imprima dans ce cadre d'amour, de tendresses et de persuasion qu'est la famille. Rien n'est aussi persuasif que l'amour et c'est pourquoi les paroles de vie morale, tombées des lèvres des mères, quelque dogmatisantes qu'elles soient, ont une puissance d'action immense et un retentissement que n'éteint presque jamais l'action plus profondément raisonnée de l'école et des faits.

Aussi je voudrais vous convaincre de la vocation de l'Art en matière d'éducation familiale et déterminer quelques procédés éducatifs que vous pouvez mettre en œuvre.

Avant d'entrer plus avant dans le sujet, il importe de préciser le sens et l'étendue que nous donnons, en matière d'éducation à ce mot : l'ART.

S'agira-t-il de former des artistes, au sens créateur du mot, musiciens, sculpteurs, peintres ou littérateurs. Evidemment non ! Que l'ambiance familiale imprime une première et forte impulsion à certaines natures privilégiées, et prépare la voie aux grands appels qui ne retentissent jamais que dans les âmes prédestinées, cela constitue déjà un résultat qui mérite d'être envisagé. Mais en éducation et surtout en éducation familiale, il faut chercher les procédés, mettre en lumière des méthodes susceptibles d'éclairer et de diriger toutes les âmes, si humbles et si frustes soient-elles.

L'art considéré comme facteur éducatif s'ingéniera surtout à élargir et à affiner les facultés réceptives de l'enfant, à lui donner comme l'instinctive attirance vers la Beauté, à lui faire savourer toute la joie d'un beau geste, qu'il s'agisse des manifestations intellectuelles ou des vitalités morales, à créer en lui les rythmes qui coordonnent ses attractions et les poussent vers les harmonies de la ligne intellectuelle ou morale.

Etre artiste au sens objectif du mot, c'est sentir bouillonner en soi des flots d'émotivité, c'est être doué d'une âme de pitié, de bonté, de mansuétude et de cordialité, c'est sentir monter à ses yeux la houle des bonnes larmes quand le cœur s'émeut, c'est être éminemment sociable et profondément chrétien — c'est donner à son âme le pressentiment de l'infini et du divin, et la somptueuse couronne de la plus grande humanité.

Dans une conférence faite naguère à la « Semaine Pédagogique » de Bruxelles, je définissais ainsi l'art-éducateur :

L'Art, considéré comme facteur de l'éducation populaire, réside moins dans les réalisations que dans les facultés réceptives- que dans les aptitudes à sentir, à comprendre et à aimer ces réalisations.

« Il ne s'agit pas de former des littérateurs, des

musiciens, des dessinateurs, des peintres ou des sculpteurs, de forcer l'intelligence à une gymnastique routinière ou à une virtuosité prétentieuse, mais il faut, sous les divers aspects qu'elle revêt, saisir cette chose, une et simple, la Beauté, âme sereine qui insuffle la vie au verbe du littérateur, à la palette du peintre, aux notes du musicien.

Il faut, entrant ainsi plus avant dans les dernières intimités de l'âme, s'élever à cette autre manifestation de la Beauté, manifestation à la fois plus humble et plus haute, plus émouvante et plus synthétique, la la Beauté morale.

On aura obtenu de l'éducation esthétique la somme de ses effets si l'on parvient à faire comprendre et savourer à l'homme de demain, toute la profonde et souriante poésie, toute la grandeur idéale, immatérielle, toute la souveraine beauté qui rayonne de cette chose suprêmement belle : Une bonne action » (1)

« Je crois, disait Léon de Mouge, qu'il est impossible de fausser le goût sans risquer de corrompre le cœur. Quand on admire la laideur, pourquoi n'aimerait-on pas le mal ? »

Ces paroles du savant professeur de Louvain fixent la portée et l'importance du problème éducatif que nous examinons ici. L'art n'a donc pas seulement un retentissement sur les facultés intellectuelles, mais il constitue aussi, au point de vue objectif, un élément du caractère : il est lumière et force.

A quel moment doit commencer l'éducation esthétique de l'enfant ?

Je dirais presque : avant sa naissance — mais sûrement dès le berceau.

Comme l'éveil des idées ne peut s'accomplir en nous que par la perception externe, c'est par l'organisation esthétique du milieu, que doit débuter l'éduca-

(1) Paulin Renault. La Chanson Educatrice. Société Belge de Librairie. Bruxelles 1911.

tion. L'enfant doit acquérir les habitudes visuelles et auditives de la Beauté ; plus tard viendront les acquisitions plus coordonnées de la parole.

Il y a lieu d'établir une hiérarchie dans l'appliction des procédés éducatifs, hiérarchie qui correspond aux états successifs de l'éveil des sens et des facultés chez l'enfant.

Il est toutefois très difficile de mettre une limite exacte et inamovible à chacune des périodes qui constituent la marche ascensionnelle vers la connaissance. Dans l'histoire des évolutions de l'âme humaine, aucune puissance objective ne peut dicter de loi ; chaque âme s'épanouit suivant ses aptitudes innées et ses forces internes toujours mystérieuses et la rapidité de ses épanouissements dépend du potentiel de ces forces mises en activité par les réactions du milieu.

Taine, dans sa « Philosophie de l'Art », a mis suffisamment en lumière l'influence pour ainsi dire fatale du milieu dans la direction de la vie des hommes et, quelque utopiques que soient ses conclusions, comme du reste toutes les conclusions de ceux qui prétendent bâtir du définitif à propos des âmes, il faut toutefois admettre combien le milieu exerce une influence profonde et décisive, surtout lorsqu'elle est systématique et intelligente, sur notre tempérament, notre mentalité et notre individualité.

Si, dans l'histoire de nos acquisitions intellectuelles et artistiques, nous admettons les trois stades (et il est difficile de ne pas les admettre) de la sensation, de l'émotion et de l'idée, chacune des périodes formatrices de l'enfant correspond à peu près à ces trois étapes, l'une et l'autre se compénétrant toutefois dans une certaine mesure.

Cela admis, on ne peut que reconnaître la puissance du milieu pendant la première période, celle des acquisitions sensorielles. Descendons en nous-mêmes

et nous mesurerons combien a été décisive et profonde l'influence de nos premières sensations, visuelles ou auditives, elles ont une histoire écrite en nous en caractères indélébiles. Qui pourra jamais déterminer le retentissement qu'a eu sur nos mentalités et sur notre vie toute entière le cadre familial, et plus tard le cadre régional, sources, tous deux, de nos premières sensations, de nos premiers sentiments et de nos premières idées.

Le point de départ de l'éducation esthétique est tout naturellement le milieu familial. La mère qui cherche une ligne dans le déploiement d'une draperie, une harmonie de tons dans les objets qui décorent la chambre de famille, une joie visuelle dans un bouquet de fleurs qu'elle place sur un meuble, une tonalité originael dans la teinte et une grace dans la forme de ses meubles, ne réalise pas seulement une égoïste et légitime satisfaction de maîtresse de maison, qu'elle le sache bien, elle éveille, au fond des jeunes regards qui la suivent, des fêtes de couleurs et de lignes qui imposent leurs suggestives et insinuantes conceptions de la Beauté. En un mot, elle fait œuvre d'éducatrice. Je sais bien que la théorie du milieu familial, éducateur, ne peut être appliquée en thèse générale. Je sais bien que la misère reste la grande ennemie de l'apostolat de l'Education familiale ; la misère, avec ses inquiétudes et ses angoisses d'avant-plan, qui étouffent les élans si légitimes vers la lumière et la Beauté ; la misère, avec ses hideurs et ses détresses qui conseillent les fléchissements des caractères comme les pires capitulations morales.

Sait-on qu'à Bruxelles, à l'heure actuelle, plus de six mille familles ne disposent que d'une chambre et que huit cents d'entre elles comptent six personnes et plus !

Ah ! les théories qu'on élève dans la sérénité d'une âme satisfaite sont, à la vérité, bien ironiques et bien

impuissantes en face de ces situations lamentables. Il faut bien admettre qu'un courant d'épuration sociale, fait de justice et de charité, doit passer par là avant de songer, je ne dirai pas à instaurer dans ces milieux un sybaritisme artistique, mais un art simple, fait de lumière, d'hygiène et de joie accueillante. Je sais bien aussi que dans les pires taudis la petite flamme sentimentale qui ne s'éteint jamais complètement dans les âmes, place parfois un pot de fleurs aux fenêtres, une gravure sur les murs et une chanson sur les lèvres et que cela suffit à l'âme de Jenny l'ouvrière. Mais ce que je sais surtout, c'est que de tels milieux favorisent l'éclosion de toutes les rancœurs et de toutes les haines et ce ne sont pas là les fleurs qui doivent sourire à l'œil des petits enfants.

Mais, au moment où j'évoque cette vision de misère et où j'appelle de mes vœux l'heure clémente qui apportera le soleil à ces foyers, je ne puis songer, sans émotion, à l'apostolat moderne de pitié sociale qui s'est ingénié depuis nombre d'années à doter chaque pauvre d'un foyer — je songe à ces cent mille maisons ouvrières, proprettes, accortes, bâties sous les auspices de l'infatigable et ingénieuse action démocratique. En face de cet effort, plus puissant à mesure qu'il se coordonne, il y a lieu d'espérer.

Que ceux qui douteraient aillent faire, non loin d'ici, un pélérinage au Rœulx, où le grand démocrate et le grand chrétien qu'est Léon Mabille a élevé des maisons ouvrières d'un charme si prenant et d'une originalité si pittoresque.

Toutefois, ne confondons pas le luxe avec l'art. Le luxe est le grand professeur de mauvais goût. En art, la simplicité et la sobriété sont les principales rectrices de la sensation. Un rien qui donne une ligne un ton, impose une impression d'art. Mais il ne m'appartient pas à moi d'élaborer les règles qui présideront à l'organisation du milieu familial. Ce milieu devrait

trahir les physionomies spéciales des âmes et varier de maison à maison. Il en était ainsi autrefois, mais nos constructions modernes, hélas ! ont atteint, toutes, les limites du banal et du confortable. La vieille physionomie familiale se désagrège, comme du reste, tombent une à une, les forces de cohésion que le passé nous avait léguées. La littérature ancienne avait inventé une métaphore auguste pour désigner le foyer : elle l'appelait un sanctuaire. Il semble bien, hélas ! que toutes les tendances du siècle s'acharnent à faire voler en éclats les portes de ce sanctuaire que chacun de nous, dit Henri Bordeaux, appelle tout petit, la *Maison*, comme s'il n'y en avait qu'une au monde.

Quoi qu'il en soit, je puis affirmer que l'art simple et vrai que j'appelle de mes vœux, est à la portée de toutes les bourses et certaines chambres d'ouvrières ont parfois ce je ne sais quoi d'harmonieux et de sobre bon ton, que s'efforce en vain d'atteindre le luxe cossu et insolent des bourgeois. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la femme doit être l'artiste du milieu familial ; elle seule possède l'acuité nécessaire pour donner aux choses de l'intimité le charme d'un furtif rayon de beauté. Que la mère n'oublie jamais que la jeune âme qu'elle couve de ses tendresses trouve dans le milieu qu'elle crée la première force silencieuse, qui imprime en elle ses décisives empreintes. Et puisque l'enfant aime la couleur et la lumière, de grâce, que vos chambres soient gaies, qu'elles se baignent de clarté ; pour Dieu, ne proscrivez pas le soleil, qu'il y ait du blanc, du rose et du bleu, dans une union harmonieuse, que les fleurs de la saison viennent sourire aux fenêtres, que l'on chasse les tapisseries et les meubles aux teintes sombres ; la clarté, c'est la fête des yeux et c'est souvent la joie du cœur. Ainsi, s'érigera, inconsciente mais systématique, une création latente de normes auxquelles l'enfant ramènera ses acquisitions futures.

Mais il est une autre ambiance que je veux mettre en relief en raison de son importance : c'est celle que crée les sensations auditives. Les mères ne me démentiront pas, si j'affirme que l'enfant a peut-être plus d'aptitudes pour saisir les nuances des sensations auditives que pour spécialiser ses sensations visuelles (1). Il lui arrivera, même avant le don de paroles, d'imiter le chant du coq, le gloussement de la poule, le miaulement du chat, le beuglement de la vache, le bruit de l'auto en marche, la plainte du vent, et bien souvent, il désignera les choses par la sensation auditive qu'elles lui procurent. Le fait de saisir les différentes intonations de ces cris montre combien l'activité auditive de l'enfant est en éveil. Chez lui, le sens de l'ouïe possède déjà ses interprétations : il reconnaît à leur sonorité, j'allais dire à leur physionomie le cri de colère, le cri d'angoisse, le cri d'appel, le cri d'effroi, le cri de joie. Mais il est surtout attentif à l'harmonie des sons ; c'est de l'instinct, si l'on veut, mais c'est un instinct si général et si puissant que le négliger en matière d'éducation esthétique serait commettre si pas une faute, du moins une erreur.

En créant au foyer une atmosphère de sonorité harmonieuse, une double force s'impose à l'enfant, savoir, la culture de ses organes, voix et oreille, et sa formation esthétique par le choix des chants et des mélodies à valeur certaine et indiscutable. L'examen de ces deux points me conduiraient trop loin ; aussi bien j'ai traité ce sujet très longuement dans une brochure consacrée à l'éducation esthétique par la chanson (1). Je préconisais l'introduction dans le milieu familial d'un instrument de musique: violon, piano ou harmonium,

(1) Je connais un enfant de six mois qui perçoit les différences d'intonation des modes majeurs et des modes mineurs et qui, selon que sa maman joue au piano dans l'un ou l'autre mode, traduit ses impressions par des cris et des gestes adéquats.

(2) Paulin Renault. L'Ecole et la Chanson. Liège. Dessain 1907.

qui apporterait dans cette œuvre de formation sa décisive influence. Mais si cet instrument n'est pas à la portée de tout le monde, la voix, du moins, se fera notre collaboratrice.

Toutes les mères chantent. Aux jours de leur maternité heureuse, des chants de joie, berceuses ou romances, venues du fond des temps à travers la chaîne des logiques atavismes et sur l'aile des saintes traditions, des chants de joie, dis-je, éclatent sur leurs lèvres, comme au mois de mai s'ouvrent les fleurs dans la clarté du soleil. Ces chants, aux rythmes simples, aux paroles tranquillement amorphes, illuminent le joyer et réjouissent les berceaux. Vous les connaissez : c'est *Nous irons au Bois — Au joli Bois, Mesdames;* — c'est *Cadet Rousselle;* c'est *J'ai du Bon Tabac;* c'est *Il pleut, Bergère.* C'est un chant du terroir ou de la race aussi vivace et aussi immuable que l'horizon — c'est parfois un refrain d'amour, éclos au temps de la jeunesse dans les sentiers en fleurs des vingt ans. — C'est aussi, hélas ! trop souvent la dernière scie à la mode, bavée du café-concert dans les rues de nos villes et de nos villages: *Caroline, la Mariole, Joséphine elle est malade,* etc., etc.

Et l'enfant écoute ces syllabes inconnues, délicieusement sonores, et qui vibrent et qui volent ; il les écoute comme autrefois sa mère les écouta dans son berceau lorsqu'elles prenaient l'essor au coin de lèvres fermées aujourd'hui pour toujours, car les chansons ont des ailes, dit Anatole France, les lèvres décolorées se ferment une à une, mais la chanson vole toujours.

Je sais bien que l'enfant, qui s'essaie aux premiers bégaiements ne retiendra pas d'emblée l'air de Cadet Roussel. Il n'importe du reste, tel n'est pas le but. Mais il s'agit de créer un exercice à ses fonctions auditives et de l'habituer ainsi, non seulement à la hiérarchie des tons et à l'acuité de ses organes, mais à faire entrer en lui les premières associations harmonieuses qui lui

serviront de critère pour différencier le cri du son, c'est à dire la cacophonie de la symphonie.

Tel est donc le premier stade à parcourir tant du point de vue visuel que du point de vue auditif. Créer une ambiance de joie, d'harmonie et bon goût, ériger, à travers les sensations, les lignes harmonieuses de la couleur et du son, en un mot, demander à l'âme familière des choses proches, la leçon constante et propice de l'exemple.

***

Mais l'enfant à grandi — il s'est haussé — cérébralement — jusqu'aux premières associations d'idées; il a reconnu les qualités essentielles des choses, leur couleur, leur forme, leur attitude, leur mouvement et leur sonorité, et il commence royalement l'exercice de de ses prérogatives intellectuelles.

Tout un monde a surgi dans son concept ; peut-on imaginer le nombre d'opérations intellectuelles qu'il a résolues; dans els avenues de cette intelligence en éveil, les signes distinctifs des êtres ont surgi et il a, avec eux, des contacts plus constants et plus étroits que ceux qui nous lient à nos pensées.

C'est alors qu'éclosent au coin des lèvres les premiers mots du vocabulaire humain, dans la joie troublante d'une âme qui se libère et qui rend le propre son de sa personnalité. L'enfant, livrant en ses premiers mots les fleurs printanières de sa pensée et ravi du son de sa propre voix et de l'éclair d'intelligence émue qui la salue dans les yeux de sa mère, me fait songer à ces premières heures créatrices qu'évoque Van Lerberghe dans sa *Chanson d'Eve:*

Très doucement, et comme on prie,
Lents, extasiés, un à un
Dans le silence, dans les parfums
Des fleurs assoupies

Elle évoque les mots divins qu'elle a créés ;
Elle redit du son de sa bouche tremblante :
Chose qui fuit, chose qui souffle, chose qui vole...
Elle assemble devant Dieu
Ses premières paroles
En sa première chanson.

Voici donc que se fait plus puissant le contact de la subjectivité et de l'objectivité, voici que les mots corroborent ou rectifient les jugements que semblaient livrer les sens, voici que se multiplient avec la clarté des âmes, les joies de l'ambiance familiale. C'est encore l'aube avec ses incertitudes, mais à travers les brumes on devine déjà le soleil. C'est le moment où père et mère se penchent plus pressants, plus émerveillés sur le bord des âmes et bâtissent leurs rêves.

Les moyens d'actions sur l'âme se multiplient, déjà l'influence passive du cadre est insuffisante. L'enfant ne s'arrête plus à la contemplation amusée des couleurs, il veut savoir le nom des personnages et leur raison d'être et leur histoire. Voici que toutes l'imagerie d'Epinal défile sous ses yeux, amenée là par les sollicitudes amusées des parents. Je voudrais qu'on mît à ce moment et plus tard sous les yeux de l'enfant des reproductions d'œuvres artistiques d'une conception très simple, mais où l'art de la ligne, du geste et de la couleur fut pleinement réalisé. A cinq, à six et à sept ans, le seul livre de l'enfant, c'est l'album d'images — que cet album ne lui livre pas des non-sens artistiques.

Le voici assis à la table ou penché sur sa chaise, et feuilletant les pages où s'alignent les scènes colorées ; dès l'abord, la couleur l'attire, mais bientôt il s'arrête au sujet, il veut connaître le secret des attitudes. Donnez-lui les explications qu'il réclame, que votre parole se fasse vibrante, qu'elle évoque surtout, à pleine aile, le pays du merveilleux, afin d'allumer les éclairs au fond des yeux et au fond des âmes.

Evidemment, je ne puis guère, au nom de l'art, faire le panégyrique de l'imagerie d'Epinal, bien qu'elle réponde parfois très heureusement à l'instinct du merveilleux qui vit dans les petits. Je ne prétendrai pas non plus qu'il faille faire à des bébés de cinq à sept ans un cours d'histoire de l'art. J'ai confiance, cependant, que du commerce habituel des belles œuvres ne peut que surgir un harmonieux édifice de compréhension esthétique, de sensibilité artistique et de joies morales. Et si l'instinct de curiosité détermine les investigations premières, l'enfant, toutefois, n'est pas insensible à l'éloquence de la ligne, à l'harmonie du geste, à la symphonie des couleurs et à la splendeur du cadre : il appartient à l'initiateur de souligner sobrement ces valeurs. L'enfant a soif de la Beauté, comme il a foi au merveilleux ; nos réalisations restent toujours en dessous de ses rêves. Le mot beau est un des mots familiers des berceaux — Beau, c'est ce qui brille, ce qui éclate, ce qui caresse — c'est aussi ce qui sourit, ce qui traduit l'amour et la bonté — pour l'enfant, la maman n'est-elle pas toujours belle ! Et c'est précisément par le royal chemin de l'art que j'entrevois le champ privilégié où s'érigera l'émotion et la pitié humaines dans leur plus haute compréhension.

Toutefois cette période de l'éclosion du vocabulaire appelle d'autres inquiétudes à la fois plus impérieuses et plus réalisables. S'il est essentiel de créer dans les âmes l'état d'émotivité sans laquelle nul art n'existe, il est non moins urgent de doter l'enfant d'une langue, riche, souple, expressive, pour traduire ses états d'âme et pour en souligner les étapes, les harmonies et les contrastes. Je sais que le mot est subordonné à l'idée, bien que les parnassiens et les symbolistes, exprimant en cela la formule matérialiste et positiviste de leur époque, l'aient élevé à l'état de symbole. Mais la langue reste l'instrument le plus parfait pour rendre tangible les tressaillements intimes et les faire rayonner autour de

soi. C'est pourquoi je considère comme essentiel, l'acquisition d'un vocabulaire conquis par le même chemin qui conduit à la sensation, au sentiment ou à l'idée.

La langue est un instrument admirable dont le jeu exige un long et laborieux apprentissage. Dès que les premiers mots s'associent sur les lèvres de l'enfant, l'instant est décisif. Je voudrais exposer sobrement quelques indications d'ordre pédagogique qui devraient inspirer les parents. Il faudrait tout un volume pour mettre en relief cettie action familiale et scolaire.

Tout d'abord, il est indéniable que les parents doivent donner l'exemple d'une langue impeccable jointe à une excellente prononciation.

Hélas ! peu de personnes en Belgique ont cet instinct de la beauté verbale. Chez les lettrés même, combien de barbarismes, de formes vicieuses, d'impropriétés de termes, de périphrases inutiles qui rendent pénible el jeu de la pensée, obscure, l'extériorisation des idées et terne, le débit. Je ne parelrai pas des légions qui peuplent le pays de Beulemans, mais la langue de notre peuple wallon lui-même n'est française que de façade. Aussi, la conquête d'une langue courante, correcte, claire, abondante, souple, voire élégante, nous impose un effort de volonté parfois très douloureux, et le seul moyen de l'acquérir, c'est l'exercice personnel, l'effort constant, le redressement perpétuel et la compagnie des bons écrivains.

En supposant chez les premiers éducateurs le potentiel de transmissibilité suffisant, comment s'exercera leur travail de formation ?

Je ne m'arrêterai pas à cette manie qu'ont certains parents de déformer la physionomie auditive des mots, de les affubler de prononciations baroques ou de prolonger et d'accentuer certaines appellations enfantines des objets familiers. Il y a longtemps que le bon sens a condamné ces errements.

Il s'agit d'habituer l'enfant à exprimer sa pensée par des mots adéquats, en une forme claire, précise, voire jolie et, pour tout dire, essentiellement française.

Le premier stade de cette formation, qui, en réalité, se poursuit à travers toute la vie, c'est l'acquisition du vocabulaire.

La pédagogie scolaire exige que dans la conception de l'abstrait on passe par le concret immédiat, puis par le concret lointain. La même route s'impose ici. Tout autour de l'enfant, dans le milieu familial, une foule d'objets apparaissent dont il faut lui enseigner les dénominations. Montrer la chose, la faire toucher du doigt, et en général, exercer à son propos le plus de sens possibles, puis la nommer, tel est le chemin à suivre. Il faut que la plupart des objets qui forment le cadre familial soient nommés, non pas en une fois, comme cela, tout à coup, comme on bèche un jardin ou comme on sème une salade, mais lentement, avec le souci de l'à-propos et des circonstances.

Ah ! je le sais, la tâche n'est pas facile et je connais quantité de gens qui useraient largement des vocables *machin* ou *chose*, si on les obligeait à donner un nom à chaque objet de leur foyer. Combien de personnes pourraient nommer par le terme propre, les différentes pièces qui composent une fenêtre, une porte, une chaise, un meuble ? Faites votre examen de conscience.

Combien de parents répondent par une fin de non-recevoir aux questions de leurs enfants dans ce sens. C'est ainsi qu'on tue l'esprit de curiosité et l'instinct d'observation. Ah ! je le sais, il est plus commode d'envoyer l'enfant se faire lanlaire. Je me rappelle un mot d'enfant très suggestif à cet égard. Au cours d'une promenade aux champs, un bambin de sept à huit ans interrogeait inlassablement son père au sujet des fleurs, des arbres, des plantes, des pierres, des oiseaux qui s'offraient à sa vue et qui retenaient son attention, de-

mandant le nom de ceci, le pourquoi et le comment de cela. Et presque invariablement, le père, acculé aux limites extrêmes de ses connaissances, devait avouer plus ou moins ouvertement son ignorance. Tant et si bien que l'enfant lui jeta, en termes de conclusion : « C'est étonnant, père, toutes les choses que tu ne sais pas. »

Mettez-vous donc à même, parents, de répondre aux questions légitimes de vos enfants, ne lassez pas leur précieuse curiosité intellectuelle par de lamentables « Je ne sais pas ». Enrichissez systématiquement son vocabulaire et mettez-le à même d'extérioriser sa pensée de multiplier par la connaissance de mots ses activités intellectuelles, de livrer son âme, sans entrave, sans indécision, sans incertitude au mouvement de ses inspirations natives, développées d'autre part.

Cette richesse verbale ne s'acquerra pas en un jour ; il ne s'agit pas de placer un enfant devant un objet et de lui nommer doctoralement les différentes parties qui le composent, il faut agir, comme je l'ai dit plus haut, dans le sens de l'à-propos et des circonstances. Cette initiation se prolongera jusqu'en la période de scolarité ; c'est un monument formidable, d'une architecture faite de patience et de volonté, mais elle s'élaborera dans le sens des relations obscures, permanentes ou accidentelles, qui entraînent les choses dans le domaine psychique et les rattachent aux événements externes.

Pour être complet, je devrais mettre en relief bien d'autres inquiétudes, telles que l'acquisition des termes abstraits, le choix du mot de l'action, le verbe propre et le verbe métaphorique. Mais je ne puis songer à aborder ces différents points dans le cadre d'une conférence.

Aussi bien, le langage qui a bien, toutefois, son émotion propre, resterait sans vibrance si l'être qui l'emploie ne vibrait lui-même. C'est pourquoi il faut

accoutumer cet être aux tressaillements, dégager et libérer son émotivité native.

Mais comment cultiver ce qui est en friche en cette période préscolaire qui est bien la plus décisive dans la formation de l'enfant. L'exercice sensoriel doit continuer ses efforts en les intensifiant par des exercices appropriés, mais il est temps d'ébranler l'être intime et d'agir spécialement sur ces deux facultés maîtresses en art : la sensibilité et l'imagination. Il est temps de le prendre âme à âme et de dégager ses forces qui le poussent vers le merveilleux, le mystérieux et l'inconnaissable.

Oh ! suprême puissance de l'âme humaine, qui excelle dès le berceau à se bâtir des rêves, à se créer des mondes, à voguer sans effroi et sans étonnement dans le surnaturel. Il semble que l'âme de l'enfant garde un peu de cet infini où tout s'érige dans la sécurité du possible et la splendeur du concret.

Faut-il briser ces rêves ? Faut-il meurtrir ces âmes aux encoignures de nos réalités ? Faut-il chasser ces mirages qui dilatent les yeux et les âmes ?

Sommes-nous bien sûrs, nous-mêmes, de nos propres conceptions et de nos réalités, et qui sait si, dans ecs forêts de rêves, ne passe pas le vent âpre des vérités.

Il faut plaindre, écrit Dora Melegari, les malheureux, dépouvrus d'imagination, qui n'ont jamais connu l'enthousiasme et ses saintes erreurs. Ce sont de pauvres, de très pauvres gens.

Développer l'imagination, c'est grandir l'âme en faisant voler en éclats les cloisons du réel et en élargissant jusqu'à l'horizon de la pensée humaine la mer merveilleuse où passent les voiles blanches en route vers l'idéal.

Etre imaginatif, c'est joindre au pouvoir de comprendre et de croire, la puissance de créer — c'est bâtir

en soi les plus audacieuses architectures de la pensée humaine.

Laissons à l'enfant ses erreurs propices et ses interprétations personnelles, laissons-le rêver à la symphonie des choses qu'on devine et qu'on désire, et ne mettons pas à la vision des âmes, l'insolite barrière de nos orgueils et de nos positivismes.

Je ne sais, si on prépare ainsi, au sens obtus et bourgeois du mot, le bonheur de l'enfant — car — est-il bien certain que c'est être heureux que de s'émouvoir, de s'enthousiasmer et de bâtir des rêves.

Au fait, en fermant la porte aux horizons intellectuels et moraux, ne barre-t-on pas la route aux inquiétudes intempestives. Pratiquement, ne vaut-il pas mieux borner son idéal à l'auge et au ratelier.

C'est possible. Mais ce que j'affirme, c'est que de ce pétrissage de notre substance intellectuelle sortira une âme capable de s'en aller jusqu'aux confins de tous les sentiments humains. Ce que je sais, c'est que notre âme, étant une, c'est la grandir, dans son intégralité, que d'ouvrir pour elle les portes d'or de la sensibilité et de l'imagination.

Je n'ai pas la prétention de rencontrer ici tout ce qui, au cours de l'éducation de l'enfant, pourra donner à ses puissances cérébrales natives l'élan et la lumière. Je me contenterai d'indiquer quelques moyens qui, j'en suis convaincu, apporteront leur décisive poussée. Je ne rechercherai pas d'une façon définitive, peut-on jamais donner des limites à ce qui ébranle les âmes, je ne rechercherai pas, dis-je, l'influence particulière que peut avoir chacun des procédés que je signalerai. Je vous les livre, sans plus.

J'ai dit tantôt le parti qu'on peut tirer de l'image, mais à cette initiation forcément embryonnaire par la couleur et la ligne, il faut joindre aussi, ainsi qu'on l'a fait durant la période des acquisitions exclusivement sensorielles, l'initiation par la chanson. Et comme il

faut prendre dans l'enfant même l'indication des forces orientatrices, il est nécessaire de lui donner des chants appropriés à ses instincts du moment, qui le poussent vers le mouvement: la danse, la course, la vie en un mot.

Cherchons les rythmes correspondants : il y a une vocation dans le ryhtme. En art et en éducation, n'imposons pas un a-priorisme résultant de nos propres états d'âme.

Nul, mieux que Jacques Dalcroze n'a, je crois, compris aussi intensément la mentalité de l'enfant : ses chants sont de véritables créateurs de mouvements et sa musique possède en elle de telles puissances souriantes, qu'en sacrifiant au rythme facile, juste assez pour lutter avec le mécanisme du refrain de rue, elle contient une réserve de beauté qui imprime avec insistance les formules primitives où se ramèneront les impressions ultérieures de l'enfant. Il est le chansonnier de la première enfance, comme Botrel est celui de la jeunesse. Puisez donc dans ses œuvres. Mais n'oubliez pas qu'il serait inutile de charger les mémoires ; essayez plutôt d'accentuer de plus en plus la courbe de compréhension, l'intensité d'interprétation et la teinte de certaines formules musicales.

Est-ce bien à moi d'ailleurs, à vous désigner les berceuses dont vous trouvez en votre maternité les rythmes primitifs et je dirai éternels. Laissez-moi vous recommander à côté des chants maternels qui fleurissent d'instinct les lèvres des mères, à côté des mélodies de nos chansonniers modernes, laissez-moi vous recommander, dis-je, les vieux chants de la race, ces chants qui font corps avec elle et qui portent en eux un peu de l'âme de nos morts et du pays, un peu de nos horizons, de nos beffrois et de nos tours d'église. L'enfant y saluera d'instinct le cri profond et lointain de ceux de sa race.

Vous trouverez un lot très riche de ces chansons dans l'admirable recueil publié sous les auspices d'Er-

nest Closson et intitulé : Chansons populaires des Provinces Belges.

Chantez, ô mères, à vos fils et à vos filles, les vieilles chansons qui fêtent vos traditions, vos coutumes et votre foi. Faites à vos fils des âmes ardentes comme celles qui battaient dans la poitrine de leurs ancêtres.

Vous trouverez instinctivement les mots qui ouvriront à vos enfants les portes de la Beauté, lorsque vous vous attacherez à leur faire partager les émotions qui vous font tressaillir. Et je songe, d'ailleurs, que la vocation d'éducateur est une de vos grâces d'états. Par votre initiation d'amour vous parviendrez à mettre dans le cœur de vos fils les bonnes tendresses, dans leurs cerveaux les premières et inextingibles lumières, et dans leurs âmes la robuste santé qui fait les hommes.

***

Je vous ai rappelé tantôt combien l'âme enfantine possède la vocation du merveilleux. Elle ne s'arrête guère toutefois à la contemplation passive, il lui faut le mouvement, le cortège des faits, l'imprévu des situations, des êtres agissants. Et c'est pourquoi les tout petits se rapprochent des vieillards pour entendre les histoires lointaines, c'est pourquoi l'enfant aime par dessus tout le conte et la légende.

J'ai lu que l'illustre entomologiste Fabre, qui passe sa vie à étudier les mœurs et les habitudes des êtres les plus infimes de la Création, a posé en fait, après des constatations multiples, que l'instinct ne trompe jamais. Et comme l'instinct le plus puissant de l'humanité est celui de l'existence d'un Etre supérieur et d'une survie, il concluait par ce raisonnement très original, en l'existence de Dieu et de la vie future.

S'il est un instinct puissant, c'est bien celui qui attache l'enfant aux histoires merveilleuses.

« Il y avait une fois » — ces mots seuls l'amènent auprès du grand'père ou de la grand'mère. — Il dépose ses jouets, il se hisse sur les genoux, et là, les yeux allumés, l'oreille tendue, la bouche ouverte, il attend la suite que promettent les paroles magiques.

Dans un livre qui est peut-être le plus pur chef-d'œuvre descrptiif de notre époque, André Theuriet raconte comment, entre une grand'mère revèche et un grand' père positif et pratique avant tout, il demande aux fleurs et aux scènes de la tapisserie de lui parler des royaumes des bleues féeries ; il nous dit comment la lecture des contes de fées l'initia à l'interprétation radieuse des choses, et comme il leur dut de ne jamais ramener les belles réalités de la nature à leurs angles nets, mais de les auréoler d'une ambiance merveilleuse où l'on sent palpiter des âmes.

Comme lui, je suis convaincu de ce que les œuvres de Perrault et de la Comtesse d'Aulnois doivent être les livres de la première enfance.

On pourra m'objecter que ces histoires fantastiques faussent l'esprit de l'enfant, entretiennent sa puérile crédulité, peuplent ses conceptions d'une infinité de mystères qui tuent la confiance en soi-même.

Peut-être faudrait-il n'en user qu'avec discrétion, mais, sommes-nous bien certains, nous, les grands, de ne point nous arrêter avec amour, aux leurres d'un rêve charmonieux, aux fils merveilleux des illusions qui créent autour de nous un monde fictif suprêmement consolateur.

L'enfant lui-même crée ses fictions; il en vit, et qu'on le sache, n'en subit que partiellement le leurre. Lorsqu'il chevauche un bâton et l'invective comme il le ferait d'un animal vivant, allez-vous lui dire : « Mon fils, tu te trompes, ce n'est pas un cheval, cela.

Quand il attend du St-Nicolas, à barbe de fleuve, et à mitre d'or, le flot des bonnes choses dont il rêve pendant les jours et les nuits qui précèdent le 6 dé-

cembre, allez-vous lui dire : Mon petit ami, ce n'est pas St-Nicolas, mais tes parents, qui te donnent ces jouets.

Rappelez-vous l'amertume des moments anciens où tombèrent, une à une, vos illusions ensoleillées d'enfant.

Laissez prendre à vos enfants cette aptitude et ce penchant à idéaliser les choses et à chercher à travers elles, une âme dont le rayonnement l'enchante, dont le jeu mystérieux l'extasie.

Sinon, supprimez les poètes et le symbolisme qu'ils attachent à toutes choses — imposez leur de s'arrêter aux angles réels et, en dernière analyse, niez toute poésie. Nous avons, autant que l'enfant, nos illusions propices ; l'objet diffère, voilà tout. Ce que je sais, c'est que cette puissance d'évocation et de création est la prérogative la plus haute de notre humanité.

Ce que je sais aussi, c'est que ceux qui veulent comprimer les âmes, les ramener aux limites du réel et du possible immédiat, obéissent à la tyrannie de ce matérialisme extravagant qui, depuis Aug. Comte, a dicté ses lois à la pensée humaine, qui, perfidement à ramené l'art à des sensations de couleurs et de forme et non moins perfidement, a imposé ses procédés en matière d'enseignement et d'éducation.

L'évolution de nos méthodes d'enseignement a été une courbe fléchissante vers l'intuition à outrance, la sacro-sainte intuition qui finira par tuer les pétillances des âmes.

Les organes des sens sont devenues les maîtres de nos procédés. C'est l'effondrement de nos conceptions spiritualistes en attendant la négation de nos puissances humaines.

Nous faisons des sauts dans l'inconnu, sur cette cavale extravagante qui porte nom Pédologie et qui nous entraîne sur tous les chemins de l'impuissance et de la banqueroute. Quand donc viendra la réaction idéaliste

qui, à travers la finesse des sens, nous fera surtout voir la splendeur ou la misère des âmes ?

Vous me pardonnerez cette digression qui m'a éloigné de mon sujet. Mais si j'y reviens, c'est pour vous lire une page d'Hugues Le Roux, suggestive à plus d'un titre et pleine d'enseignements. Dans un beau livre (1), qui est d'un bout à l'autre un hçmne de piété filiale, il rappelle les émotions qui s'emparaient de ses frères et de lui-même, en feuilletant les pages enluminées d'une simple et naïve revue de famille et il dégage très nettement le retentissement immense qu'elle eut sur sa vie d'homme même :

« Je manquerais à la reconnaissance que je dois aux premiers objets qui se réfléchirent dans mon âme, comme un paysage dans l'eau pure et qui laissèrent pour toujours leur reflet dans ce miroir si, après le jardin et la maison paternelle je ne vous parlais tout de suite du "*Magasin Bleu*„. Etait-ce le vrai titre de cette honnête revue de famille ? Qu'importe ! Longtemps avant que nul d'entre nous pût épeler, nous l'avions baptisée de ce sobriquet, sur la couleur de sa couverture.

Le "*Magasin Bleu*„ entrait chez nous d'une façon mystérieuse. Le dernier jour du mois, notre père arrivait en retard. Nous étions depuis longtemps à table, si avancés dans le repas du soir, que l'on avait renvoyé le rôti au four pour le tenir chaud. Enfin, l'attendu paraissait dans l'ombre de la porte. Je dis l'ombre, car on s'éclairait, en ce temps-là, avec des lampes à l'huile et la clarté de la suspension ne dépassait point le cercle de nos têtes au-dessus de la nappe. Nous nous levions en tumulte pour aller embrasser notre père ; et, tout de suite, on remarquait qu'il portait le *Magasin Bleu* sous son bras.

..... Ce jour-là, nous ne nous attardions pas aux délicatesses du plat sucré ; père et enfants, tout le mon-

(1) Mon Passé — par Hugues Le Roux.

de était pressé de monter au salon pour feuilleter le dernier numéro du *Magasin Bleu.*

Ma sœur Jeanne et moi, nous nous installions sur un genou paternel et, devant nos yeux, s'ouvrait le monde merveilleux des images.

Certes, j'ai gardé pour les œuvres d'art un peu d'étonnement presque religieux. Je sens qu'un reflet du divin les illumine. Mais qui me rendra nos premières extases devant les naïves gravures du *Magasin Bleu?* C'étaient des planches usées, des paysages convenus, des tableaux d'école, des plantes rares, des poissons, des oiseaux, des illustrations de manuel scolaire, exécutées maladroitement. Pourtant, par cette fenêtre, nous regardions l'univers, je veux dire, ce qui existait au-delà de l'allée de tilleuls, au-delà du grand laurier, du magnolia et du Vernis du Japon; au-delà de de ces collines bleues que l'on apercevait par les fenêtres, les jours de beau temps, au-delà de la ligne d'horizon marin, derrière laquelle disparaissaient les grands navires.

Dans les bibliothèques à colonnes torses que garde toujours le buste de Shakespeare, la collection des *Magasins Bleus* s'aligne encore aujourd'hui. Cela fait une belle parade de dos en cuir rouge, avec des tranches marbrées de noir, et puis des lettres, des petits filets noirs. Je les rouvre souvent, comme si — telles que des feuilles séchées entre deux pages — j'allais encore entendre les paroles qui, jadis, me furent dites par mon père, tandis qu'assis sur ses genoux, je découvrais ce monde nouveau. Le livre est muet ; mais les tranches usées, les coups d'ongles sous les belles sentences racontent nos veillées d'autrefois.

Il y a, maintenant, dans ces pages jadis si blanches, de petites éclaboussures. Elles maculent le texte et les marges.

Un savant à qui je les montrais, m'a dit :

Des taches de fer... la rouille qui ronge la grille des cimetières...

Elle n'a pas de prise sur les souvenirs. Quand je veux, je puis me refaire l'enfant que j'étais alors, celui qui se cachait tout entier dans un pli de robe de chambre. J'entends le son de la voix qui, pour toujours, est muette. Je frôle les cheveux blancs de mon père (une grande angoisse l'avait fait grisonner à vingt-deux ans); je revois une petite tâche bleue qu'il avait près de la tempe et qui se fondait dans la patte d'oie quand la bouche souriait.

Oh ! le sourire éblouissant sans ironie, probe et pur, sur sa figure toute rasée ! Il disparut bien avant l'homme, des années avant que l'angoisse d'âme, un long martyre de souffrances, eussent dévoré ce corps robuste. Je n'ai cependant qu'à ouvrir le *Magasin Bleu* pour trouver le reflet de cette lumière éteinte. Il y a des gens qui sourient aux combinaisons de la malice, au succès de la force, à la naïveté des simples qu'on bafoue. Lui se réjouissait du triomphe de la justice, qui faisait une fin consolante à toutes ces naïves histoires. Il aimait les honnêtes gens qu'elles mettaient en scène, la force de la vérité qui y confondait les mensonges. Car le *Magasin Bleu* était un bon livre.

Comprenons-nous encore ce que signifient ces mots: Un bon livre ?

Notre jeunesse a été éduquée par des maîtres qui, de toutes leurs forces, riaient aux éclats quand on leur disait : « Un homme qui écrit a charge d'âmes, tout livre est un plaidoyer. » Ils prétendaient, de bonne foi, que la seule beauté est en cause et qu'il importe peu sur quels mystères de réalité on lève le voile. Ils professaient cette poétique d'un cœur sincère, sans songer qu'eux-mêmes avaient sainement mûri dans une règle plus austère. Ils ne devinèrent pas que dans cette route, leurs disciples aboutiraient au mépris de la créature humaine et au désespoir.

Si ceux qui écrivent savaient comme nous sommes las d'entendre calomnier nos frères, les hommes, nous autres, les bonnes gens, qui ouvrons les livres, le soir, au coin du feu, quand la besogne quotidienne est terminée ! Il y a encore de ces simples-là, dans le pays de France, des gens qui achètent un livre sur la foi d'un titre ou parce qu'un jour l'homme qui le signe, leur a touché le cœur. Ils connaissent, ces humbles, toutes les platitudes de la vie, l'angoisse des affaires, les difficultés d'argent, le souci des inventaires, la férocité des concurrences, les inquiétudes de la maladie. Ils ne vont pas au livre comme le monomane à la brochure technique, qui donne la description et l'analyse de son cas morbide. Ils viennent lui demander des états d'âme plus riants, l'espoir que tout honnête effort a, dès ici-bas, sa récompense ; que l'amour ne s'effraie pas de l'humilité de la fortune ; l'évocation de félicités rares mais possibles, qu'ils appellent d'un nom touchant : l'idéal !

Voilà la pâture que l'on vous demande, à vous tous qui tenez une plume. Renoncez à mettre tant d'esprit dans vos livres et ne craignez pas d'y découvrir vos cœurs. S'ils sont secs et durs, jamais vous ne posséderez l'âme de la foule. Il a été écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain ». C'est bien dit : dès que son corps est reposé, sa faim repue, il veut encore du rêve. Il veut qu'on ait pitié de lui quand il souffre, il veut avant tout que les savants aient découvert tous les bouillons de culture — qu'on lui affirme :

Il y a un remède aux mortelles maladies qui assaillent les petits enfants.

Il veut qu'on lui dise :

La confiance avec laquelle tu lèves les yeux sur ta femme assise en face de toi, calme et très douce, c'est l'amour, le véritable amour. Tout le reste n'est que chimère.

Il veut qu'on lui dise enfin :

Dieu te voit et ton effort n'est pas perdu.

Qui nous récrira de pareils livres, de ceux que mon père lisait à ma mère, le soir, après que nous autres nous nous étions endormis en feuilletant les belles images du *Magasin Bleu.*

J'ai voulu vous citer toute entière cette page en raison des fortes paroles qu'elle contient, du sain idéalisme qu'elle défend et pour que vous mesuriez jusqu'où peut aller le retentissement des choses sur l'âme de l'enfant. Hugues Le Roux vous a parlé du *Magasin Bleu* et de ses naïves illustrations. Sans doute il existe des histoires et des images plus directement éducatrices et, à ce propos, je vous conseille de lire le très intéressant ouvrage de Marcel Braunschvig sur *L'Art et L'Enfant.* Mais je ne veux pas terminer cette conférence sans vous parler de l'importance décisive du sentiment religieux comme déterminant artistique et spécialement de l'influence d'un livre qui devrait être le grand inspirateur des mères, à bien des points de vue, et entr'autres, dans l'œuvre de l'éducation esthétique de l'enfant. J'ai nommé la Bible. Autrefois, elle avait sa place d'honneur au foyer. Je souhaite qu'elle y revienne exalter les imaginations ,ébranler les émotivités et épanouir les âmes.

Je voudrais que la mère en détachât en des récits vivants les plus belles pages, celles dont l'admirable simplicité reste encore dans nos mémoires d'hommes comme ce qu'il y a de plus grandiosement émouvant dans toutes nos littératures.

Mais puisque je vous ai parlé de la Bible, laissez-moi vous citer une belle page où Edouard Ned raconte comment son âme s'ouvrit « aux prodiges du sentiment et de la vie ».

« Deux événements me mirent pour la première fois en contact avec l'art chrétien. Le premier m'apporta un beau livre. Je ne sais quelle bonne action m'avait valu

comme récompense une "*Histoire Sainte*„ illustrée. Au lieu de gravures ordinaires et quelconques d'artistes de contrebande, l'éditeur avait reproduit presque à chaque page des gravures sur bois de quelque imagier ancien. Il y avait là de délicieuses enluminures, des « tableaux benoîts » respirant la poésie populaire, de cet art naïf et simple qui, par sa simplicité même, parle au cœur de l'enfant et au cœur du peuple. »

Ah ! les bonnes heures passées à lire les belles histoires et à contempler les belles images !

L'enfant sans artifice suit avec respect les jeux de son imagination féconde. Derrière les objets qui l'entourent, celle-ci lui découvre un monde merveilleux, tout un peuple d'êtres invisibles, vivant d'une vie intense. C'est ainsi qu'il acquiert d'abord le sens du divin. Une sorte d'intuition religieuse germe en lui, lève, croît et s'épanouit en une floraison sacrée.

Tel fut mon cas. Je me familiarisai avec les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je vivais avec eux leurs aventures héroïques ou sentimentales. Jésus, que je voyais enfant au milieu des Docteurs, homme contant de belles paraboles, mourant sur une croix, ressuscitant glorieux le troisième jour, incarna dans sa majesté charmante et fixa pour mon cœur l'image de Dieu.

Parfois, quand je fais à reculons le chemin de mes croyances, je retrouve à l'origine de ma foi ces belles histoires et ces belles images. Une chanson est au fond de moi-même, chanson de beauté, chanson lointaine et inconsciente, dont je perçois pourtant encore les musiques prolongées quand je me penche sur mon cœur pour écouter.

Le second événement fut une visite à un « Bon Dieu de Pitié » dans la forêt.

On nommait ainsi un vieux Christ de bois sculpté, qui, pendu au tronc d'un chêne énorme, veillait sur le carrefour des deux routes. C'était un vrai cru-

cifix douloureux. La souffrance humaine de tous les siècles semblait tordre ses membres et creuser sa face. Quelque vieux moine sans doute l'avait sculpté de ses mains, aux temps où les prédicateurs exaltaient la douleur plutôt que la bonté du Christ et jetaient dans l'âme enfantine des foules l'effroi plutôt que l'espérance.

Un enfant devait subir cette angoisse. La forêt profonde m'entourait de son peuple de fées. Mais, ce jour-là, la figure triste, effroyablement triste et lasse du « Bon Dieu de Pitié » me fit oublier mes princesses, mes fées et laissa dans ma mémoire comme le souvenir d'un long frisson.

Le sentiment religieux fut le premier et, sans doute, le plus puissant inspirateur de l'art. C'est dans la foi que tous les arts plongent d'abord leurs racines. C'est dans la foi qu'ils puisent la sève vivifiante. Que ce soit pour élever des temples, représenter les images des dieux, chanter des odes et des cantiques devant les autels, ou dérouler en des danses rituelles, dans les solennelles processions la grâce des mouvements rythmés, la divinité préside à l'éclosion de l'Art, cette belle fleur humaine. » (1)

Dans tous nos foyers, c'est par l'éveil du sentiment religieux que s'avèrent les premières intuitions de l'immatériel et les premières constructions psychiques par lesquelles l'enfant prend possession du monde des rêves. Les prières qui retentissent au bord des berceaux et dans tous nos foyers chrétiens, forment la seule poésie de l'enfance et pour le peuple, les seuls hymnes où les âmes frustes s'émeuvent devant les horizons intimes. Les simples bonnes gens de nos villages, à genoux et les mains jointes, ont le geste d'extase qui accuse les émotions, les élans et les espoirs.

(1) Edouard Ned. Préface du volume d'Emile Baes — « La Physionomie du Christ dans l'art.

Quand l'enfant joint les mains devant l'image du Christ ou de la Vierge et que la maman guide sa voix trébuchante qui s'exerce à prononcer les augustes paroles que toutes les lèvres chrétiennes ont redites, son imagination ne s'arrête pas aux formes réelles des choses, elle entraîne l'âme vers les frontières de l'au-delà, dans le paradis des rêves bleus. Et c'est ainsi que la culture du sentiment religieux crée dans l'enfant les premières aptitudes à imaginer, et à pressentir l'irréel. Loin de moi la pensée de préconiser la culture du sentiment reilgieux aux seules fins de l'éducation esthétique. Il me suffit de montrer le potentiel artistique du sentiment religieux et son influence sur la première enfance. Et c'est pourquoi en dehors des raisons d'ordre surnaturel qui poussent la mère à enseigner à ses enfants les premières prières, en existe-t-il d'autres qui légitiment son action comme génératrice d'états d'âme procréateurs du sentiment et de l'émotion.

« Des paysans sans religion sont les pires des brutes » a dit quelqu'un, tant il. est vrai que c'est la religion qui seule a ouvert à tous les cerveaux les champs ensoleillés de l'infini, tant il est vrai que la simple église qui surgit du fouillis des toits est la seule qui force à lever le regard vers le ciel et donne ainsi le pressentiment des espaces. Conduisez vos enfants à toutes les fêtes religieuses : l'or des vêtements sacerdotaux, les gestes des officiants, les cierges grésillants les attitudes de recueillement et d'adoration, les chants graves des orgues, l'atmosphère d'âme et de silence qui emplit le temple, tout cela agit sur l'enfant et répond au besoin d'infini qui vit en lui. Châteaubriand a montré toute l'ardente poésie qui se dégage de nos fêtes religieuses ; tout le calendrier chrétien marque les étapes de la vie des âmes et initie l'enfant à l'auguste symbole des fêtes chrétiennes; c'est prendre le plus court chemin pour le rendre éminemment imaginatif, sensible et vibrant. La religion est l'école par excellence de l'idéalisme.

Tout petit, il faut faire participer l'enfant au mouvement d'âme des foules : fêtes religieuses ou manifestations patriotiques portent en elles une vertu d'admiration, d'ébranlement intime et d'enthousiasme.

Ah ! ne tuez pas l'enthousiasme des petits, laissez le s'exacerber en gestes et en cris même si vous n'en comprenez plus les déterminants ; gardez l'ironie de vos sourires pour vos pairs. Laissez à l'enfant sa puissance d'admiration et ne faites rien qui puisse diminuer son imagination, sa sensibilité, son enthousiasme et sa foi : c'est la route royale par où ont passé tous ceux qui, devenus hommes, sont restés délibérément vibrants.

Il est indéniable que, tout doucement, sans secousse, les âmes enfantines se hausseront dans l'ambiance de ce qui vibre, de ce qui rayonne, de ce qui enchante par la grâce de la ligne, du ton, du geste, du conte, de la légende et de la chanson.

Et n'oubliez pas, ô mères, les filiations d'âme qui nous lient au passé ! Donnez à vos enfants le culte du foyer, du pays natal : vieux meubles, vieilles coutumes, fêtes anciennes, ligne immuable d'horizon; tout cela s'épanouira à jamais dans leur souvenir comme une fleur de rêve et d'enchantement.

PAULIN RENAULT.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

TÉLÉPHONE 1364 (SOCIÉTÉ ANONYME) TÉLÉPHONE 1364

15, rue Royale — BRUXELLES

Comte Gaston de Looz-Corswarem

Docteur en droit

BELGIQUE & ROUMANIE

1 vol. in-8° net **3.00**

L'importance énorme de nos intérêts industriels et commerciaux et Roumanie, pays si semblable à la Belgique, est incontestable. L'auteur a su heureusement faire oublier l'aridité des artistiques par une piquante étude politique sur les analogies entre les deux pays. Nos commerçants, nos industriels et tous ceux qui s'intéressent à l'expansion belge à l'étranger liront avec utilité et plaisir ces pages intéressantes où le souci de l'exactitude puissée aux sources officielles les plus récentes n'ôte rien au charme du récit.

Revue Bibliographique Belge

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Grawez (Sylvain). — **Choisissez haut vos lectures.** — Pourquoi ? Comment ? Avec catalogue de la « Bibliothèque du Belge ». *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8 de 44 pages. fr. 0.50

Combien judicieuses ces pages si chrétiennes et si patriotiques ! L'auteur donne certes un bel exemple de courage. Il ose dire en face ce que plus d'un catholique, hélas ! a besoin d'entendre, sans craindre d'inévitables accusations de rigorisme. Pauvre mentalité que celle d'un certain monde, réputé bien pensant, qui se pique de littérature et d'art ! Voici donc une brochure qu'il faut répandre. Merci à M. Sylvain Grawez de l'avoir écrite !

JEAN LOVEL.

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Vermeersch (A.), S. J. — **L'Idéal scientifique et l'idéal religieux.** —

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912. 1 vol. in-8 de 36 pages. fr. 0.75

Avec sa maîtrise habituelle, le R. Père Vermeersch reprend dans cette brochure le problème de l'antagonisme prétendu entre la Science et le Foi et l'éclaire par des considérations nouvelles et très suggestives.

JEAN LOVEL.

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Banneux (Louis). — **L'âme des humbles.** — 2me série. Préface de M. Carton de Wiart, Ministre de la Justice. Croquis d'Aug. Donnay et de F. Gailliard. — *Bruxelles, Lebègue & Cie, 1912.* 1 vol. in-8 de 254 pages. fr. 3.50

Que découvre-t-on dans ces bacs bosselés, crevés, suintants, puants, le long du trottoir ? Qu'un chien sans gîte y cherche un os à rogner, soit ; mais cette vieille, cette gamine, que grattent-elles ainsi avec une patience inlassable dans un tas d'escarboules ? Le sac énorme, applati sur leur dos courbé regorge de papiers graisseux ; leur tablier dont les coins sont ramenés à la ceinture balote sur leurs genoux un amas infect de tessons et de ferrailles.... « Sortez de chez nous, chiffons... qui portez avec vous des miettes de bonté pour les humbles ! » Louis Banneux raconte comment la misère se soulage. A connaître le chiffonnier, on croirait vraiment que la race de l'enfant prodigue s'est multipliée dans la terre d'exil : elle se contente de la même nourriture, recherche les mêmes voluptés, elle grouille dans la même pourriture. Les résultats notés de ses enquêtes sociales prouvent l'ingéniosité du sociologue et sa belle persévérance.

Heureusement, d'autres gagne-petit rappellent des figures gaies, saines, énergiques, et le réalisme franc de l'écrivain utilise leurs traits dans ses tableaux aux couleurs fraîches et vives. M. Carton de Wiart déclare très justement : le sociologue que nous connaissions en M. Louis Banneux est aussi un poète.

Voici un des évènements qu'il note « ....quand un écureuil, la longue queue pendante comme une traîne, à cinquante mètres de nous traversa la route. Un instant, il s'arrêta, campé sur son séant narquois et, nous faisant la nique, d'un bond il se jeta dans la forêt... » Parmi les pages consacrées au Cantonnier Ardennais il en est une que j'ai relue, à plusieurs reprises, tant elle est poétique, sincère, naïve. « ... Depuis des

ans et puis des ans, j'ai regardé les hommes et les bêtes passer sur la route, sur ma route. Je la leur ai faite large, unie, mœlleuse comme un tapis.... Elle est jolie, ma route, sous sa robe grise.... Et savez vous ce qu'elle me dit encore ?... » Si nous insistons sur la sévère beauté des atours littéraires dont il vêt son enquête sociale ce n'est pas avec l'intention de taire notre appréciation sur celle-ci.

Non ! Mais le talent de Banneux d'enrober, si je puis dire, les statistiques nous frappe de suite, il y encadre parfaitement des tableautins vécus, joyeux, de la vie des humbles. Il nous charme et nous instruit à la fois. Etonnez-vous de la quantité de chiffres, qu'on vous propose au sujet du Marchand de Sable, du Chiffonnier. Par contre, dans le Cantonnier rural, le Garde Forestier, il insère des descriptions d'une exquise poésie.

Pouvez vous chasser de votre imagination la silhouette rude et vivante du Batelier, du Marchand de Charbon, qui mouille la poussière noire et ne livre pas sa marchandise en sacs plombés ? Les Boteresses, étude dédiée à l'auteur de la Cité Ardente, enrichira la documentation des érudits folkloristes. Je reviens ainsi à louer la valeur littéraire des chroniques du sociologue qui, à la suite de Le Play, ne perd pas un instant contact avec la réalité objective. Il aura réussi à décrire les Humbles, sans les couvrir de boue et d'ordures comme les calomniateurs illustres (!) impatients et avides de succès facile. « Ecoutons ces humbles eux-mêmes... Au prix d'un peu de bonté, en les traitant « en hommes » tout simplement, nous aurons vite fait de jeter la sonde dans ces natures peu compliquées. Nous y trouverons le plus souvent beaucoup de bon sens, un bon sens solide fait d'un ensemble de notions qui ne vient à ces humbles ni des journaux, ni des livres, mais qu'ils ont puisé dans la famille et le milieu professionnel... » Telle est la pensée de M. Carton de Wiart. Je ne résisterai pas à la tentation de citer un des beaux passages du recueil : « M'apportes-tu, facteur, des nouvelles du pays ? Voyons le timbre. Bon, c'est de Liége. Que me veut-on ? Ah ! facteur, en as-tu déçu de ces cœurs anxieux ! As-tu fait couler assez de larmes ? Par quel sortilège as-tu pu tenir tant de deuils dans cette petite sacoche ? Facteur aux muscles d'acier, au cœur de pierre, si tu as semé la ruine et la douleur à pleins bras tu as d'un geste égal, parfois transmis un doux penser, un rayon d'espoir, un verbe d'amour, et ceci rachète cela. Noel ! c'est Noel, facteur ! Voyons ta lettre. » Oui voyons ! Inconscients de notre indiscrétion nous resterons près du conteur, sa lettre nous intéresse. Qu'il nous confie son secret !

J. Van Doorslaer.

De Calonne Beaufaict (A.). — **La pénétration de la civilisation au Congo belge et les bases d'une politique coloniale.** — *Bruxelles, Misch & Thron, 1912.* 1 broch. in-8 de 84 pages. fr. 1.00

COMMERCE — INDUSTRIE — FINANCES

Industries de la construction mécanique. — Tome III : fasc A : Production de force motrice. — Transmission du mouvement — Aspiration et refoulement des fluides. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8 de 320 pages. fr. 4.00

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Enclin (Victor) **Les cloisons branlent.** Roman. — *Bruxelles, G. Mertens, 1912.* 1 vol. in-8 de de 232 pages. fr. 3.50

Enclin (Victor). — **En riant...** Chroniquettes... *Bruxelles, Librairie de l'Action Catholique, 1912.* 1 vol. in-8 de 228 pages. fr. 3.50

Renault (Paulin). — **Le roman et la chanson à la ferme.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 broch. in-8 de 34 pages. fr. 0.50

PHILOLOGIE — LINGUISTIQUE — FOLKLORE

Plasky (Mme E.). — La protection et l'Education du peuple en Belgique : **L'Ecole pour la vie :** L'Education et l'enseignement technique à l'Ecole primaire. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8 de 144 pages. fr. 2.00

Wybo (Camille). — **La procession expiatoire de Furnes.** — La cité — Histoire du cortège. Le « mystère » à nos jours. — *Furnes, Impr. De Meester, 1912.* 1 vol. in-8 de 118 pages. fr. 1.00

BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Jansen (Kanunnik J.-E.), O. Pr. — **Een Kempisch Museum.** — *Turnhout, Jos. Splichal, 1912.* 1 boekd. in-8 van 12 bladz. fr. 0.50

Société Belge de Librairie (Société Anonyme)
15, Rue Royale, Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

Traité d'Arithmétique Financière

PAR

J. CÉSAR & P. BIÉMONT

1 vol. in-12 cartonné Fr. 3.50

Bulletin Bibliographique International

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Augé (Claude et Paul). — **Larousse de poche.** — *Paris, Libr. Larousse,* 1912. 1 vol. in-12 de 1290 pages. fr. 6.00

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Malige (Le P. Pr.). — **La vie spirituelle ou l'itinéraire de l'âme à Dieu.** — *Paris, Lethielleux,* 1912. 3 vol. in-8 de 356-420-328 pages. fr. 10.00

Grand est de nos jours, le nombre de ceux qui dissertent dans le vague et parlent théologie avec une connaisance insuffisante des questions qu'ils traitent. Tel n'est pas le cas du P. Malige : il sait et il sait beaucoup. Mais cette science acquise pendant un demi-siècle d'études et d'oraison, il la verse dans l'âme de ses lecteurs sans efforts ni emphase. Son unique préoccupation est de comuniquer une science lumineuse et de rendre meilleurs ceux qui le liront. Aussi ne vise-t-il jamais à l'effet, négligeant les vains artifices de ces écrivains dont le seul souci est de vouloir la pauvreté réelle du fond sous le brillant factice de la forme. Mais qu'on ne craigne pas, que pour cela, le livre du P. Malige soit dépourvu de charmes. A mesure que l'on avance dans cette attrayante lecture

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

l'intérêt augmente : il s'en dégage un je ne sais quoi l'idéfinissable qui a la fois, éclaire et touche ; à chaque page transpire cette candeur limpidité d'âme, cette ardeur de zèle qui caractérisent le vénérable religieux. C'est dire assez qu'un tel livre devrait se trouver dans la bibliothèque de tout prêtre, entre les mains de tout missionnaire, aussi bien que parmi les livres de piété des gens lettrés et des dames du monde. Toutefois, c'est surtout aux prêtres que nous voudrions recommander un tel ouvrage ils y trouveront une riche documentation qui leur fournira les éléments nécessaires pour préparer des plans de retraites ou de missions ; ce n'est peut-être pas cependant le plus grand profit qu'ils pourront en tirer. Le P. Malige n'est pas seulement un théologien sûr un écrivain agréable, c'est avant tout un prêtre dans toute la force du terme ; et, prêtre il s'adresse, avec une complaisance visible aux prêtres qu'il connaît si bien et qu'il aime tant. Les générations sacerdotales qu'il a élevées dans son cher diocèse de Rouen ne nous démentiront pas. Nous estimons donc que ce bel ouvrage, un de ceux qu'on doit lire, sera accueilli avec faveur.

PHILOSOPHIE — MORALE

Archambault (Paul). — **Stuart Mill.** — *Paris*, *Louis Michaud*, 1912. — 1 vol. in-12 de 224 fr. 2.00

Bourdeau (J.). — **La philosophie affective.**—*Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 180 pages. fr. 2.50

Brunschvicq (Léon). — **Les Etatapes de la philosophie mathématique.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8 de 560 pages. fr. 10.00

Durkheim (Emile). — **Les formes élémentaires de la vie religieuse.** Le système Totémique en Australie. — *Paris*, *Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 648 pages. fr. 10.00

Dussauze (Henri). — **Les règles esthétiques et les lois du sentiment.** — *Paris*, *Alcan,* 1912. 1 vol. in-8 de 542 pages. fr. 10.00

Höffding (Harald). — **Jean-Jacques Rousseau et sa philosophie.** — Traduit d'après la seconde édition danoise avec un avant-propos par Jacques de Coussange. — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 164 pages fr. 2.50

Le Roy (Edouard). — **Une philosophie nouvelle : Henri Bergson.** — *Paris*, *Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 208 pages. fr. 2.50

Lodge (Sir Oliver). — **La survivance humaine.** — Etude de facultés non encore reconnues. Traduit de l'anglais par le Dr H. Bourbon. Préface du Dr J. Maxwell. — *Paris, Al-*

can, 1912. 1 vol. in-8 de 268 pages. fr. 5.00

Ossip-Lourié, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. — **Le langage et la verbomanie.** — Essai de psychologie morbide. — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 276 pages. fr. 5.00

Pillon (F.). — **L'Année philosophique.** — Vingt-deuxième année : 1911, publiée sous la direction de F. Pillon.—*Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 290 pages. fr. 5.00

Séverac (J.-B.). — **Condorcet.** — *Paris, Louis Michaud*, 1912. 1 vol. in-12 de 224 pages. fr. 2.00

Sortais (G.). — **Histoire de la philosophie ancienne.** — Antiquité — Epoque patriotique — philosophie médiévale — Renaissance. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de XVIII 628 pages. fr. 6.00

DROIT — LÉGISLATION

Duguit (Léon). — **Les transformations générales du Droit privé depuis le Code Napoléon.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 206 pages. fr. 3.50

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Bourgeois (Léon). — **Solidarité.** 7e édition.—*Paris, Colin*, 1912. 1 vol. in-12 de 294 pages. fr. 3.50

Richard (Georges). — **La sociologie générale et les lois sociologiques.** — *Paris, Doin*, 1912. 1 vol. in-18 de 400 pages. fr. 5.00

Durkheim nie la possibilité d'une sociologie générale pour laquelle il ne trouve ni objet, ni méthode. Il admet *des* sciences sociales avec un domaine propre à chacune, les groupe hiérarchiquement en « corpus » peu consistant, mais ne leur découvre pas d'aboutissements communs, ultérieurs. De fait, les tentatives de Comte, Spencer, Marx, Tarde s'appuyaient sur des conclusions d'ethnographie hâtivement formulées et elles échouèrent après que les évènements eussent démenti leurs prévisions hasardées. L'esprit humain ne se contentera jamais d'une classification, même ingénieuse, des phénomènes; il s'efforce de les comparer, de les embrasser d'un coup d'œil d'ensemble abstracteur : la synthèse ne constitue-t-elle pas son aliment nécessaire ? Aussi, pouvons nous énumer d'après le point de vue, une sociologie biologique, psychologique, économique, religieuse....

D'aucuns basent cette science centrale sur le principe de solidarité et de corrélation des évènements sociaux, que Comte appelait le « consensus ». Le Schoeffle, les Pasada, les Spencer, les Lilienfeld, les Espinas, les Worms ont exploité cette notion de solidarité en l'exagérant progressivement jusqu'à voir dans la Société un organisme vivant. Durkheim lui-même emprunte à la biologie plus d'une explication de la vie collectivé indépendante et distincte, d'après lui, de celle de l'individu. D'autres trouvent l'explication décisive dans un certain matérialisme économique qui touche au déterminisme : tels Le Play recherchant les conditions du phénomène juridique, familial... tels Matthus, Engels, Mora. M. G. Richard nous présente avec force arguments une théorie moins simpliste qui assigne à la sociologie générale un objet décrit en ces termes : nous faire connaître la Société, ses éléments, ses rapports avec la nature et l'activité individuelle. Pour saisir la portée de cette définition il est indispensable d'étudier attentivement l'ouvrage de l'érudit sociologue, elle contient les éléments de sa thèse. Il oppose la Société, consistant dans le commerce instinctif entre humains des idées, des croyances, des émotions et tendant par le moyen des échanges et de la subordination, à satisfaire les besoins différents au prix du moindre effort, aux communautés, êtres nouveaux, d'existence idéale, distinctes des individus les composants : la famille, l'Eglise. l'Etat... On le voit sans peine, la sociologie générale de G. Richard ne se réclame pas de l'éblouissant éclat de la simplicité et ne se formule pas sans un efforts subtil de la pensée. On pourrait urger la distinction entre Société et communauté et demander si leur notion ne contient pas les mêmes facteurs essentiels. La partie négative de l'étude qui ruine l'agnosticisme sociologique de Durkheim et de son école sera utilisée avec profit par maints partisans d'autres doctrines. D'autre part il ne donne pas la réfutation de cette théorie, pas simple non plus, qui admettrait l'interférence des causes économiques, intellectuelles, morales. . qui admettrait, avec l'auteur, l'influence considérable et scientifiquement observable des lois naturelles, qui ne s'étonnerait pas de l'influx actif et souvent imprévu de la volonté des individus, dans les problèmes sociaux. On observerait les faits selon la méthode positiviste de L. Play et on concluerait à des lois tendancielles, c'est à dire, pas absolues, d'accord en cela avec M. Richard quitte à dire la cause, géographique, physique, morale, religieuse d'après la science qui l'étudie spécialement. La science à laquelle aboutissent les autres, celle qui fournit l'explication seconde et ultime que l'esprit, humain soit apte à comprendre, c'est la philosophie générale, la métaphysique. M. G. Richard pousse violemment les chercheurs difficiles vers cette voie et en attendant il les surprendra par le nombre et la valeur de ses constatations neuves en sociologie. Au cours de son travail, il fait défiler devant nos yeux tous les sociologues fameux du siècle dernier. Il indique ou rapelle les faiblesses de leurs théories tombées, il signale le défaut capital, les défaillances mortelles de celles dont la splendeur brille encore : Déterminisme économique, négligéant le rôle de l'idéal, en tant que transformateur social ; pragmitisme économique, trop peu attentif aux contingences physiques. Quant à ces lois tendancielles mises en lumière par la savant sociologue, elles manifestent la puissante logique de son esprit, si nous tenons compte du chemin parcouru, des méandres franchis, des fondrières évitées. Il n'hésite pas à proclamer, et cette délaration est à signaler, que le problème sociologique ne se peut résoudre empiriquement sans avoir recours à la notion philosophique de la loi. Sans aucun doute le directeur de la bibliothèque de sociologie aura dignement contribué à la valeur de la vaste encyclopédie scientifique Doin. Les éditeurs auront réussi à présenter aux lecteurs les plus attrayants des volumes.

J. Van Doorslaer.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Levillier (Robert). — **Les origines argentines.** — La formation d'un grand peuple. — *Paris, Fasquelle*, 1912. 1 vol. in-12 de 328 pages. fr. 3.50

Robiquet (Paul). — **Le cœur d'une Reine : Anne d'Autriche, Louis XIII et Mazarin.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 308 pages. fr. 5.00

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Jean de la Brète. — Un Obstacle. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 302 pages. fr. 3.50

De Rivière (Blanche). — **Le Roman d'un mystique.** — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 358 pages. fr. 3.50

Gros (Léopold). — **A l'ombre du clocher.** Roman.—*Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 310 pages. fr. 3.50

Morrison (Arthur). — **Dorrington, détective marron.** — *Paris, Stock*, 1912. 1 vol. in-12 de 332 pages. fr. 3.50

Labruyère (R.). — **Le sel de la terre.** Roman. — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 274 pages. fr. 3.50

Lesoc (M.-F.). — **Les deux voies.** Roman.—*Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 318 pages. fr. 3.50

Moro (Henri). — **La première étape.** Roman. — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 286 pages. fr. 3.50

Pons (Alexandre).—**L'expérience religieuse de Chateaubriand.** — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-16 de 258 pages. fr. 3.00

Retracer à grands traits la marche des idées et des sentiments de Chateaubriand concernant la religion, en faire saisir l'évolution plus ou moins nuancée et les vicissitudes, en souligner, dans les écrits de l'auteur, et en exprimer, par ses propres paroles, les différentes étapes, avec les points et, autant que possible, les modes et les mobiles de transition, voilà ce que s'est proposé le diligent éditeur de ces pages choisies. C'est donc, au moyen des éléments fournis par le grand écrivain lui-même, par le grand apologiste, une sorte d'autobiographie qu'on nous offre. En parcourant ces extraits, le lecteur verra comment l'âge des premières fougues passionnelles et des premières présomptions intellectuelles vint jeter un voile sur la foi naïve de l'adolescent, l'obscurcir et l'attiédir, sans jamais toutefois en éteindre le flambeau ; puis, comment, la trentaine à peine sonnée, au fond du jeune gentilhomme breton, le

croyant se réveilla, se ressaisit, pour produire le *Génie du Christianisme*, et ne plus chanceler désormais dans ce qui constitue l'essentiel des convictions catholiques. Ainsi, ce livre joint aux charmes du style l'avantage d'édifier, puisqu'il nous met sous les yeux l'exemple d'une foi définitivement raffermie et sûre d'elle-même, d'une foi qui, sans conférer nulle sorte d'impeccabilité, devient directrice de toute une vie.

Les morceaux ici réunis sont tirés pour la plupart des *Mémoires d'Outre-Tombe*, le livre où l'auteur s'est raconté *ex professo*. Mais comme certains critiques l'avaient accusé, et non sans quelque raison peut-être, de s'y être dépeint en buste, on a été bien inspiré de chercher aussi dans ses autres œuvres des témoignages de son » expérience religieuse ». C'était chose relativement facile. Car, comme chacun le sait, Chateaubriand n'a rien publié où il fasse abstraction de sa personnalité. Il « ne se dérobe nulle part », dit M. Faguet. Il est dans *Les Natchez*, il est dans l'*Itinéraire*, il est dans *les Martyrs*, il est dans la *Vie de Rancé*. Avant d'écrire ses *Mémoires*, il les avait esquissés dix fois. Presque toute sa vie est dans ses ouvrages, et toute sa vie morale est dans chacun d'eux. »

Le recueil de Mgr. Pons ne contient pas la moindre allusion aux dernières attaques, dont le caractère de Chateaubriand, et sa sincérité religieuse en particulier, ont été l'objet ; on serait porté à croire qu'il était déjà imprimé lorsque furent faites, il y a quelques mois, les fameuses conférences dont tout le monde a gardé le souvenir. Il n'en emprunte pas moins un intérêt spécial au rapprochement qui s'impose entre ses données et les conclusions peu bienveillantes de M. Jules Lemaître. Le contraste est frappant, et je doute que l'impression finale qui se dégagera d'un examen attentif de cette collection de textes soit favorable à l'illustre conférencier.

En recommandant vivement, tant au point de vue chrétien qu'au point de vue littéraire et historique, la lecture de l'*Expérience religieuse de Chateaubriand*, je me permettrai une double remarque. D'abord, ces extraits eussent sans doute gagné quelque chose, comme claire manifestation d'évolution psychologique, comme histoire d'une âme, à être tous rangés dans un ordre plus strictement chronologique. Ensuite, lorsque Mgr. Pons, dans son *Introduction*, d'ailleurs très synthétique et très utile, attribue à « un accès de vérole » le rapide abandon par Chateaubriand de la carrière militaire, j'aime à croire qu'il n'y a là qu'un lapsus, qu'une équivoque malheureuse, qui ne rentre pas plus dans les intentions du distingué éditeur, qu'elle ne va à son but. Chateaubriand, dans les pages émouvantes relatives à cet épisode, ne parle jamais que de « petite vérole », d' « une petite vérole confluente », d'une « petite vérole complètement sortie », qui « blanchissait et s'aplatissait ». Inutile, je pense, d'insister sur la différence.

J. Forget.

Roupain (E.).—**Pour lire les beaux livres.** — *Lille, Editions de « Romans-Revue »*, 1912. 1 vol. in-8 de 396 pages. fr. 4.50

Strowski (Fortunat). — **Tableau de la Littérature française au XIXe siècle.** — *Paris, Delaplane*, 1912. 1 vol. in-12 de 538 pages. fr. 4.00

C'est une entreprise bien difficile que de brosser un tableau de la littérature d'un siècle qui nous touche de si près ! Aussi, M. Strowski se défend de classer hiérarchiquement les auteurs : le temps se chargera d'opérer le triage ! Et cependant, comment faire ce raccourci d'histoire sans opérer un choix ? Le nombre plus ou moins grand des pages consacrées à chaque auteur indique déjà l'importance respective attribuée à leur talent. Prenons en donc notre parti et, si nous voulons parler de nos contemporains, émettons des jugements...

provisoires. Choisissons, par exemple, parmi les romanciers et les poètes, ceux qui nous paraissent le mieux doués, le plus représentatifs de notre temps, et contentons-nous d'étudier ceux-là, sans faire de notre *Tableau* un catalogue d'auteurs ou un palmarès. Il faut, disait Brunetière, désencombrer la littérature. M. Strowski n'a pas voulu ou n'a pas osé le faire suffisamment, quand il arrive aux auteurs encore en vie.

Aussi, je préfère de beaucoup la grosse première partie de son livre, où il trace des portraits clairs et bien vivants des principaux romantiques.

Sa méthode est excellente, car il remet les œuvres dans leur cadre historique, à la place qu'elles doivent occuper dans la biographie de l'écrivain, et il abandonne résolument « les distinctions préconçues de sujets ». Ainsi la connaissance de l'homme éclaire son œuvre, et celle-ci reprend vie dans le milieu qui l'a fécondée et fait éclore.

De plus, M. Strowski a le mérite de s'occuper aussi du point de vue moral ; il serait seulement souhaitable qu'il le fît davantage. Beaucoup d'œuvres dont il fait à bon droit l'éloge mériteraient des réserves à cet égard.

PAUL HALFLANTS.

PHILOLOGIE — LINGUISTIQUE — FOLKLORE

Zidler (Gustave). — **L'enseignement du français par le Latin.** — *Paris, Vuibert,* 1912. 1 vol. in-8 de 40 pages. fr. 1.00

ANTHROPOLOGIE — SCIENCES NATURELLES

Acloque (A.). — **Les merveilles de la vie végétale.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-8 de 102 pages. fr. 1.00

La « Collection Scientifique » s'enrichit : M. Acloque continue la série, si magistralement entreprise par l'abbé Moreux et le Docteur Maumus, et se montre digne de ses devanciers.

Après avoir indiqué, avec M. Bonnier, la présence de la cellulose comme caractéristique de la nature végétale, et après quelques considérations sur la cellule, élément essentiel et primordial de l'organisme vivant, le savant auteur nous fait, toucher du doigt, les différents aspects de la nutrition chez les plantes, leur prolifération admirablement canalisée entre d'équitables limites, la variété étonnante de leurs moyens de défense. A noter aussi les hypothèses de Cadevall, de Wallace et de Lubbock sur l'influence de la lumière dans la coloration des pétales, le rôle des couleurs et de l'odeur florales dans la pollinisation obtenue par les insectes butineurs, auxquels elles servent de signal d'appel.

La perpétuation de l'espèce et sa variabilité, la sensibilité végétale, la distribution géographique des populations végétales, les nombreux bienfaits des plantes sont traités tour à tour de manière à satisfaire et à enthousiasmer le lecteur le plus rebelle aux questions scientifiques.

J. EGGERS.

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Pillion (Louise). — **Les sculpteurs français du XIIIe siècle.**—*Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-8 de 272 pages. fr. 3.50

Chantavoine (Jean). - **Musiciens et poètes.** - *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 218 pages. fr. 3.50

Tiersot (Julien). — **Jean-Jacques Rousseau.**—*Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-18 de 280 pages. fr. 3.50

Weinmann (Dr Karl). — **La musique d'église.** Traduit de l'allemand par P. Landormy. — *Paris, Delaplane,* 1912. 1 vol. in-12 de 222 pages. fr. 1.50

Dans la 1re partie de son ouvrage l'auteur étudie d'abord la musique homophonique ; l'histoire du chant grégorien, sa décadence et sa restauration ; l'influence, ensuite, du lied allemand avant et au temps de la Réforme, tant chez les catholiques que chez les protestants.

Dans la 2e partie il fait l'histoire de la musique polyphonique, ses origines et les différentes écoles, néerlandaise, romaine, napolitaine, vénitienne, allemande.

Il conclut par des aperçus touchant la musique instrumentale l'orgue en particulier.

Très intéressant ouvrage, tableau exact et complet dans sa brièveté, sortant d'un plume autorisée.

Ecrivant pour l'Allemagne l'auteur a laissé de côté le rôle de la France dans le domaine de l'art musical. Qu'on ne lui en veuille pas, mais que cette omission suscite à M. Weinmann, des émules, aussi documentés, aussi sûrs et les profanes, amants et curieux de beauté, dont le cœur s'enthousiasme pour ce noble art de la musique n'auront plus rien à regretter.

JEAN D'OUTREMEUSE.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Bruneteau (Emile). — **Les Tentations du jeune homme.**—*Paris, Lethielleux & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 370 pages. fr.

L'auteur s'adresse spécialement aux jeunes gens qui ont dépassé leur seizième année. C'est alors que commence l'éducation que l'on a donné à soi-même.

Ce livre fera du bien aux jeunes hommes assez serieux pour n'être pas effrayés par le titre et assez réfléchis pour s'analyser eux-mêmes selon les méthodes de l'auteur.

Tous les éducateurs qui le liront en tireront profit : puis pas que celle de l'adolescence nous ne connaissons bien la psychologie du jeune homme. Voici, à l'étude de cette psychologie, une contribution de valeur dont il faut louer et remercier M. Bruneteau.

D'autre part, il faut le féliciter d'avoir su exprimer en une langue châtiée et élégante des idées que l'on est habitué – hélas ! — d'entendre exposer en un français scientifique c'est-à-dire clair, précis, mais froid et sans attrait pour le lecteur non initié à la terminologie scientifique.

JACQUES HERBÉ.

SOCIETÉ BELGE DE LIBRAIRIE *(Soc. An.)*
15, Rue Royale, 15 — BRUXELLES

Dernières Nouveautés :

PIERRE NOTHOMB

Notre-Dame du Matin

1 vol. in-8° fr. **5.00**

LOUIS COLIN

Pages Effeuillées

1870 - 1909

1 vol. in-12 de 316 pages fr. **3.50**

PAUL HALFLANTS

Religion et Littérature

1 vol. in-12 fr. **3.50**

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"Coups d'Œil métaphysiques"

SUPPLÉMENT (1)

III — BEAU :

V

Si l'Art émeut si profondément la vie par la magnifique révélation d'elle-même qu'il lui ménage, n'est-ce pas précisément parce que l'Art est l'intime de la vie, et qu'une grande vie est, littéralement, une grande œuvre d'art ? Tellement grande que, en regard d'elle, pâlissent étrangement tous les chefs-d'œuvre des autres domaines.

L'Art est l'intime de la vie : de la même façon que le pur et précieux cristal, aux lignes si savantes, est la forme *naturelle* de la matière, si amorphe et si terne qu'elle soit. Et c'est pourquoi une vie digne de ce nom est non seulement une prosaïque affaire de poids, mais, encore et surtout, une poétique affaire de mesure et de nombre.

La proie de l'amour, c'est le beau : seul le beau, vu actuellement, ou du moins « prévu » comme possible, provoque et détermine l'amour. Or, le beau est essentiellement une affaire d'art : en d'autres termes, une

(1) Voir la REVUE à partir du No de Mai.

affaire d'ordre transcendant et de mesure, de haute géométrie et de chiffre. Et c'est pourquoi l'amour, que le beau passionne, est à la fois si noble et si judicieux, si savant est si positif.

Il n'y a pas plus d'« Art nouveau » qu'il ne peut exister de mode nouveau de végétation. Si, jusqu'à un certain point, il nous est possible de modifier la forme de l'arbre, la sève néanmoins circule toujours suivant les mêmes lois.

De même que le vrai, le beau, parce qu'il est un « équilibre », nécessite l'intervention et la fusion unifiée d'éléments respectivement contraires. Dans les régions morales supérieures s'harmonisent merveilleusement, en effet, la candeur avec la majesté, l'amour avec l'héroïsme, la miséricorde avec la rigueur, la puissance avec la délicatesse, la joie avec l'austérité, la vie avec le sacrifice. Même la symétrie matérielle, une des conditions du beau physique, implique cette idée d'opposition, puisque les objets qui, deux par deux, la réalisent, outre qu'ils se trouvent placés « de part et d'autre » de l'axe, ne sont pas, de plus, identiques, mais bien, en réalité, « inverses », puisque la gauche des uns doit répondre à la droite des autres.

Ce qui, dans des limites toutefois judicieuses, est dépensé pour l'agrément, n'est pas toujours, loin de là, perdu pour l'utilité, parce que la joie des yeux et celle du cœur, ainsi provoquées et entretenues, réagissent heureusement sur les facultés de l'homme, allègent et enchantent ses fatigues, inspirent enfin ses œuvres et en multiplient étonnamment la fécondité.

Le beau représente une manifestation divine bien supérieure encore à celle du vrai. Alors que nous ne sommes jamais rassasiés de vrai, le beau, lui, d'une essence trop sublime pourrait-on dire, à partir du moins

d'un certain degré nous « enivre », et nous ne pouvons, sans « trouble », supporter la secousse morale qu'il nous communique. Aussi, quoique le beau, théoriquement, puisse peut-être toujours jaillir du vrai qui le contiendrait « en puissance », son royaume est-il, en fait, *en ce qui nous touche*, incomparablement moins étendu. Il semble qu'ici la hauteur — susceptible, elle, il est vrai, de devenir incommensurable pour notre regard — ne puisse pourtant se développer qu'au détriment proportionnel des deux autres dimensions.

Le foyer du beau est fixe. Mais les êtres, eux, se meuvent. Et c'est pourquoi le reflet du beau sur les êtres est temporaire et changeant.

L'art appelle l'art : le musicien inspire le peintre; celui-ci, le poète; celui-ci, l'architecte; et ainsi de suite. En cela, l'Art révèle son unité. Architecture et musique; peinture, sculpture et poésie : cinq branches d'un même arbre, cinq domaines d'un même royaume. Aussi bien, toutes sont-elles solidaires, et l'illustration de l'une prépare-t-elle et provoque-t-elle l'illustration parallèle de toutes les autres.

La frange du manteau de la beauté divine a effleuré le monde!... Et voici l'inouïe sublimité des nuits, le joyeux resplendissement des jours, l'imposante magnificence des paysages, et, sur des fronts humains, un admirable et touchant reflet de célestes et mystérieux rayons.

Nous prenons abusivement pour le beau, qui, en réalité, est hors de nous, le reflet du beau, qui est en nous. Ainsi donc, le beau, par notre faute, au lieu, selon sa mission précise, de nous élever glorieusement dans les hauteurs éthérées de l'abnégation, nous enferme-t-il plus misérablement encore dans les bas-fonds malsains de l'égoïsme.

L'Art est libéral par nature. Et l'artiste qui, au lieu de ne viser qu'à concrétiser l'idéal qui le hante pour lui créer au dehors un rayonnement bienfaisant, penserait d'abord à soi et à sa renommée, perdrait à l'instant son caractère, et son œuvre ne relèverait plus que de la vulgarité.

Des gens devant qui viennent de resplendir les plus hautes cimes du beau, de se dévoiler les plus mystérieuses profondeurs du vrai, de se traduire les élans les plus vifs et les tendresses les plus sacrées du bien, vous déclarent ensuite que « cela, après dîner, leur a fait passer un moment... »

Au point de vue de la manifestation extérieure du beau, tant que la vie et la souffrance ne sont pas intervenues, l'exercice et les dispositions innées ont bien pu produire de surprenants virtuoses, mais non cependant encore réussir à créer de glorieux artistes.

Sous les soleils du temps, dans les jardins de l'espace, Dieu sème la fleur du beau. Mais la plante est exotique: la voici bientôt qui languit; la voici bientôt qui meurt : il faut renouveler le parterre ! — Et ainsi les roses naissantes succèdent aux roses flétries. Et ainsi des charmes humains nouveaux succèdent aux charmes humains envolés. Et ainsi la jeunesse d'une génération succède à la jeunesse d'une génération. Et ainsi la majesté d'un siècle succède à la majesté d'un siècle.

Le beau vole sur les ailes de la lumière : les rayons du ciel « embellissent » jusqu'aux ruines; le « charme » plus grand du style n'est guère que sa plus invincible clarté.

L'intervention de l'esprit n'est-elle pas toujours le principal facteur de la réalisation du beau ? Même le charme de l'enfance et de la jeunesse n'est-il pas fait, surtout, de fraîcheur d'âme et d'enthousiasmes naïfs, de

sensibilité toujours en éveil et de candides et faciles étonnements, de loyauté innée et de foi dans la justice, de confiance toujours prête et d'abandons toujours offerts?

A l'occasion d'un objet unique, fût-il vulgaire et fût-il envisagé sous la même perspective, vingt peintres peuvent cependant créer un chef-d'œuvre spécial différent des dix-neuf autres. — Tant il est vrai que, dans son fond et dans ses nuances, l'Art ressortit tout entier à l'âme de l'artiste, et que ce que l'œuvre artistique dénonce avant tout le reste, c'est l'âme de son auteur.

En tant qu'« harmonie », le beau exige la « fusion » de ses éléments constitutifs, leur don réciproque, leur oubli d'eux-mêmes. Ici donc encore se retrouve la féconde loi du sacrifice.

C'est parce que le vrai est le fond du beau, que, d'une vérité infirme, ne peut jamais sortir qu'une beauté dégradée.

Personnification de la défiance, puisqu'il nous séquestre en nous, l'égoïsme l'est aussi, et par cela seul, de la laideur et de l'insociabilité. Car la beauté de l'âme n'est que l'efflorаison de son amour. Car la confiance est le nécessaire principe de toutes les relations.

Si Dieu jette le beau sous nos pas et sous nos regards, ce n'est pas, d'ordinaire, pour que nous interpellions directement le beau, mais bien pour que nous l'interpellions lui-même à l'occasion de notre rencontre avec le beau.

Le spectacle de la candeur est tellement nécessaire à l'enseignement et à la joie du monde, que, dans la crainte de la voir disparaître trop rapidement chez l'homme créé adulte, Dieu créa l'homme enfant. En effet, « naturelle » à l'enfance, cette candeur sera, dès lors, par le jeu de la succession des générations, toujours, et comme officiellement, représentée sur terre.

L'« être beau » peut tromper, du moins en tant que créature libre : mais la « beauté » dont il est revêtu ne trompe pas, car elle provient directement de Dieu.

Si un homme « rigide » eût été chargé de construire le monde, eût-il créé les fleurs et les oiseaux, et leur admirable diversité ? les innombrables genres de fruits, et leurs goûts différents ? la merveilleuse gamme des couleurs ? la variété même des visages humains qu'un numéro gravé sur le front eût suffi, ce semble, à identifier ? Eût-il étalé des plaines et modelé des sommets ? Eût-il établi des saisons successives pour nous faire contempler leurs charmes changeants ? Non .— Un seul fruit : nutritif, mais dénué de saveur; une uniforme teinte; une saison exclusive; une géométrie unique...

A contempler persévéramment le bien et le beau pour y chercher sa lumière et y découvrir sa règle de conduite, l'âme finit par se pénétrer tout entière de noblesse. La trace du parfum demeure dans le vase où il fut renfermé; et il n'est pas jusqu'au grain vulgaire et à la paille rustique qui ne gardent un peu de la couleur chaude du soleil qui les a mûris.

Tout ce qui est trop cru dans ses couleurs ou trop arrêté dans ses lignes, répugne à notre esprit: la note musicale réclame ses harmoniques; le soleil veut son doux prélude auroral, ou, du moins, sa chaste chevelure de rayons; et, jusque dans un domaine physique très humble et très spécial, si nous trouvons poétique la haie qui borne nos jardins, c'est parce qu'elle renferme des mystères d'insectes et des mystères d'oiseaux.

Au point de vue de l'art de l'habillement, il y a, d'une part, les femmes qui « portent leur toilette », et, de l'autre, celles... que leur toilette porte.

Le beau est le dernier mot et le sommet du vrai, comme le vrai est le premier mot et le fondement du

beau. Il faut cultiver le vrai jusqu'à ce que la fleur du beau s'en épanouisse; il faut approfondir le beau jusqu'à ce que la racine du vrai s'en découvre.

La « puissance » ambitionne de passer à l' « acte ». Qu'est-ce qu'un orateur sans un auditoire ? Qu'est-ce qu'un savant livre aux mains de l'inintelligence? Qu'est-ce que l'œuvre d'art la plus admirable pour l'animal qui la frôle, ou pour la statue qui lui fait face ?

Tant que l'on ne voit pas le beau du vrai, l'on ne possède pas la « haute » science du vrai. Si, toutefois, il paraît difficile de découvrir le beau, par exemple, dans cette notion que deux et deux font quatre, il faut cependant remarquer qu'elle appartient au domaine du nombre, et que le nombre, à titre de créateur de l' « harmonie », n'est rien moins que le fond du beau. — Car si le vrai est déjà synthèse, le beau l'est davantage encore.

De ce que mille sentiers peuvent conduire au même sommet; de ce que, des flancs du mont, ou de la plaine environnante, ce sommet peut être envisagé sous mille perspectives, il reste toutefois unique et simple. — Par mille routes aussi les arts s'élancent à la conquête du beau : leurs styles divers, chacun selon son mode, le manifestent à l'envi. Pourtant, lui encore, reste unique ; pourtant, lui encore, reste simple. En nous, non en lui, réside le principe de la multiplicité de ses manifestations.

STYLE :

V

C'est trahir l'idée et la déshonorer que de la respecter assez peu pour se refuser au labeur d'en dégager les formes propres, et ainsi lui permettre de se produire dans tout l'éclat et le relief de son style.

Après avoir dormi des milliers d'années dans les feuillets d'un livre, la parole se réveille aussi jeune que se réveille jeune la lumière après avoir sommeillé des milliers de siècles dans un fragment de houille.

Quand la parole se tait, le monde dort : — c'est la nuit qui règne. Quand la parole éclate, le monde se réveille : — c'est l'aurore qui monte.

Les contempteurs du vrai sont les corrupteurs du langage. Et, s'il est une « parole » qui — d'après une phrase historique — soit « donnée à l'homme pour déguiser sa pensée », c'est une parole déchue et honteuse, ignoble contre-façon de la parole véritable, noble et sacrée, elle, comme le vrai qui est son objet.

En vertu de leur seule existence, les mots fondamentaux d'une langue constituent un probant et sévère témoignage contre ceux qui ne vivent pas selon les vrais principes de la vie. Aussi bien, ces mots, et ceux qui s'en servent, sont ils étrangement redoutés. Ainsi l'esclave redoute la marque du fer rouge; ainsi l'oiseau de nuit fuit précipitamment la lumière. De là ces conspirations surprenantes contre le langage, cet acharnement à dénaturer le sens de ses termes, à défigurer son orthographe pour effacer les étymologies, à maltraiter sa syntaxe pour proscrire toutes les nuances des sentiments, pour voiler ou violer toutes les délicatesses des idées.

Il en est du style comme de la nature physique : en tous deux c'est la lumière qui y met l'ordre, parce que c'est elle qui révèle les vraies perspectives des objets. Les ténèbres, détruisant toutes les perspectives, créent le « chaos »; la lumière douteuse, les déformant, crée la « fantasmagorie » des nuits lunaires.

Le texte que vient de tracer notre plume n'est pas cette Minerve sortie tout armée du cerveau de Jupiter, et qui peut descendre immédiatement dans le champ clos du combat. C'est le nouveau-né tendre et faible, dont la vie est à peine distincte de celle de sa mère. Celle-ci doit longtemps encore, en effet, l'enlacer de ses bras, le nourrir de son lait, lui prodiguer des soins minutieux et tendres, avant que, dans la plénitude de son développement, il ait enfin revêtu toute sa vigueur.

En vue de la plus précise propriété de notre style ou de sa forme la plus savante, il nous arrive assez fréquemment de nous mettre en grands frais d'« expéditions » lointaines, pour arriver, enfin, à découvrir *là-bas* la tournure désirée ou le mot adapté,... qui, chez nous, l'un et l'autre, courent les rues !

Il ne faut pas se contenter de « mélanger » froidement le monde physique et le monde spirituel par l'emploi de la comparaison : il faut encore, et préférablement, les « combiner » par l'intervention de la métaphore. Car toute combinaison produit non seulement un nouveau corps aux propriétés souvent très précieuses et très spéciales, mais encore dégage une chaleur inopinée, et, parfois, comme c'est le cas pour les fluides électriques inverses, rayonne une merveilleuse lumière.

Le style est tellement partie intégrante de l'idée, tellement son miroir *naturel*, que le sophisme, si déguisé qu'il soit, violente toujours visiblement l'expression littéraire qui le traduit.

Puisque c'est la pensée, et la pensée seule, qui, normalement, crée le style, le tableau graphique des ratures et des substitutions dans la page manuscrite originale doit correspondre point par point au spectacle intérieur des tâtonnements et des redressements de l'esprit dans le champ de l'idée, sans que puisse jamais s'y relever la moindre trace d'aucune autre influence.

Le style ressemble à ces métaux dont le haut prix et la rareté sont dus, non à la pénurie de leur minerai, mais, uniquement, aux difficultés de leur mode chimique d'extraction. La matière du style, en effet, est partout, puisqu'elle n'est autre que le vrai : mais il faut l'intervention d'agents puissants et subtils pour la dégager de tous ses alliages, et ainsi la faire apparaître dans sa forme vraie et sa vertu propre.

Les éléments des images physiques remplissent l'espace : mais encore faut-il un œil sain ou une lentille sans défaut pour constituer nettement ces images. Les éléments des idées emplissent le monde de l'esprit : mais encore faut-il l'intervention d'un grand style pour objectiver glorieusement ces idées.

Langage humain, si précieux, si savant, si susceptible d'éloquence ! Et cependant si insuffisant encore devant la vertigineuse profondeur du vrai, devant la longueur de son éternelle jeunesse, devant sa largeur divine, devant sa hauteur adorable...

La forme académique de la pensée ne doit pas souffrir de compromission. Il faut dire d'elle ce que Hello dit de la victoire : l'absolu est sa chasteté.

Doter de style l'idée, c'est appeler l'idée « par son nom » : aussi bien, voici sa vie qui s'éveille, voici son expression qui s'accuse, voici sa beauté qui sourit !

Pour la simple raison que toutes les choses sont à l'image de Dieu, elles sont toutes à l'image les unes

des autres. Et c'est précisément en vertu de cette seconde vérité que le langage existe. Car le langage n'est qu'un jeu de comparaisons. Car la parole n'est que parabole : — *parabola*. Car les mots eux-mêmes ne sont que des métaphores contractées.

S'il était permis de rapprocher ces deux arts, on pourrait dire que la comparaison, dans le style, a pour corrélatif, en musique, l' « accompagnement », qui maintient distinctes les parties, alors que la métaphore est représentée par l'accord symphonique, qui, lui fusionne en un son unique les sons simultanés.

Quelle est donc la magie du style pour que, la plupart du temps, eu égard à lui, l'objet même qui le détermine entre à peine en ligne de compte ? La représentation picturale du site le plus vulgaire ou le plus indifférent peut faire courir les foules : et, de même, l'expression littéraire de l'idée la plus humble ou la plus rebattue peut jeter les esprits dans l'éblouissement.

De même que, au moral, dans la masse des hommes nous avons de la peine à découvrir un « homme », ainsi, dans la profusion des volumes, nous rencontrons difficilement un « livre ».

Il est rare que la composition littéraire n'aille pas sans quelque fièvre, provocatrice, dans une mesure ou l'autre, de quelque « délire », de quelque « hallucination ». Aussi, tel pour le corps l'échelonnement des nuits du sommeil, en général l'œuvre du style exige-t-elle, avant de revêtir sa dernière forme, des alternatives assez fréquentes de reprises et d'oublis.

Si l'on veut qu'elles revêtent leur dernière forme, en même temps que leur suprême vigueur, il faut, pour ainsi parler, donner de l'air et de l'exercice à nos

idées. Si elles ne sont point écloses là, du moins faut-il les emporter avec nous au fond des plaines ou dans les forêts, aux flancs ou aux sommets des monts, sous des firmaments pleins d'azur ou pleins d'astres. Notre bureau de travail ne leur constitue pas un champ assez large ; le plafond de notre chambre n'est pas assez haut pour leurs ailes, et les quatre murs de notre maison ne leur circonscrivent pas un horizon assez spacieux.

Parce qu'elles sont étroitement apparentées, d'une part toutes les vérités s'enchaînent. D'autre part, notre parole vibre sous les voûtes de l'univers, d'où tous les êtres se regardent. Ainsi donc cette parole est susceptible de s'embellir de mille résonances qui l'amplifient, de se répercuter en mille échos profonds qui se la renvoient sans fin.

Le rôle du penseur et de l'écrivain consiste, avant tout, à augmenter la foi des autres en eux-mêmes par la traduction adéquate de leur pensée propre davantage approfondie et plus éloquemment exprimée.

La mesure de méditation qu'un texte bien rédigé est susceptible de *clairement* provoquer dans l'esprit du lecteur est exactement celle que l'auteur a dépensée au cours du travail de la composition.

Telle la sagesse, le bon style dit beaucoup en parlant peu. C'est que, à leur tour, la sagesse et le style ressemblent à la musique, qui sait enfermer de savants et expressifs « silences » jusque dans ses plus denses, ses plus larges, ses plus bruyantes symphonies.

Le style ne renferme et ne décèle que ce que l'écrivain y fait entrer : beaucoup de profondeur et de science, s'il est intervenu beaucoup de méditation et d'étude ; beaucoup de distinction et de noblesse, si l'on

a procédé avec beaucoup de sérieux et de respect ; beaucoup de nerf et de solidité, si l'on a scrupuleusement sauvegardé la logique; beaucoup de clarté, si l'on ne s'est pas relâché de son exigence, si l'on n'a pas compté avec son labeur.

Suivant l'état du ciel, les monts ou la mer modifient leur teinte. Et, suivant la disposition d'esprit de l'auteur, son style varie de procédé.

L'état de l'esprit de l'auteur met des « accidents » aux clés musicales du style : la même mélodie de pensée peut se traduire, suivant le cas, ou dans le majeur le plus éclatant et le plus triomphal, ou dans le mineur le plus éteint et le plus douloureux.

On a dit d'un avocat célèbre que, avant de les prononcer au prétoire, il « marchait » ses plaidoiries sur les quais de Paris. Sur les routes blanches, sous le ciel bleu, au fond des vallons verts, au sein des bois dépouillés, il nous faut aussi « marcher » nos méditations. Et, en cela, nous ne ferons que mettre en pratique ce mot de Joubert : Penser avec l'être entier, corps et âme.

Selon l'idée de Joubert, il faut penser avec le corps et avec l'âme, avec l'esprit et avec les organes : en d'autres termes, faire coopérer le corps au travail de l'esprit. Car l'esprit a son siège dans les organes physiques, et, par suite, son bon fonctionnement nécessite normalement de leur part un fonctionnement correspondant. On peut, d'ailleurs, élargir l'interprétation de cette parole en observant que c'est le corps qui nous permet de communiquer avec le monde extérieur, lequel n'est composé que de symboles destinés à nous aider merveilleusement à découvrir et à éclairer le vrai.

Entre le monde physique et le monde de l'esprit sont nouées de telles correspondances, que les pensées

survenues sous un ciel d'azur et de soleil n'ont, pour ainsi parler, ni la même essence, ni la même structure, que celles écloses sous un ciel bas et plein d'averses.

L'éclair qui brille dans l'intelligence, du même coup, et d'une façon indélébile, photographie aussi dans la mémoire le lieu géographique ambiant : de telle sorte que, désormais, les deux souvenirs resteront solidaires, l'un quelconque évoquant toujours l'autre. Ainsi se trouvent encore dénoncées, et ici sous une forme et dans une rencontre à peu près inattendues, la correspondance et la complicité de lumière qui relient l'un à l'autre le monde physique et celui de l'esprit.

Même très haute, même très éloquemment exprimée, une vérité ne satisfait pas entièrement l'esprit tant que, pour en épouser, jusqu'au dernier détail, toute l'architecture, elle ne se calque pas, en quelque sorte, sur une naturelle image métaphorique. C'est ainsi que, pour qui connaît l'éclat et la géométrie du cristal natif, c'est presque une violence faite au minéral que de le tailler et de le polir artificiellement, fût-ce le plus savamment du monde.

En dépit d'une illusion coutumière à la sottise, la question, en présence d'une œuvre supérieure, n'est pas, surtout et d'abord, de la juger, ce dont souvent d'ailleurs, nous serions, du moins alors, parfaitement incapables, mais bien, avec son aide et conformément à sa destination principale, de nous transformer, et d'atteindre, si nous le pouvons, à sa hauteur, pour, ensuite, à notre gré, formuler *de là* sur elle un jugement moins incompétent.

L'œuvre littéraire de quelque envergure est un oiseau dont la critique courante arrache plus ou moins adroitement un duvet, ou, pour en définir la couleur, envisage un instant quelques plumes, — pensant ensuite ridiculement avoir fait une anatomie.

L'hospitalité intellectuelle de l'auditeur, en accueillant et en réchauffant, en quelque sorte, notre parole, lui fait rencontrer des bonheurs d'expression dont elle-même s'étonne : alors que, à l'inverse, l'hostilité ou l'indifférence ouvertes ou devinées en glacent toutes les sources, en éteignent toutes les grâces, en paralysent toutes les effusions.

L'œil n'est pas fait pour se voir directement, mais seulement pour regarder les objets extérieurs à soi. Ainsi ceux qui pensent bien et beaucoup sont-ils ceux qui pensent, non *à penser*, mais simplement à considérer.

La meilleure méthode pour découvrir et formuler une pensée nouvelle, c'est de prendre pour point de départ une autre pensée, personnelle de préférence, et dont les termes soient, définitivement, et le mieux possible, rédigés. Grâce au mystère des analogies qui persistent entre les choses même les plus extrêmes, il est possible que, d'une humble méditation initiale, nous soyons conduits à une sublime: mais viendrons-nous à nous plaindre si le spectacle banal de la chute d'une pomme nous hausse jusqu'à la contemplation des astres et nous révèle les lois superbes de leur gravitation?

C'est profaner le travail de l'intelligence que de penser, en écrivant, à couvrir de texte une certaine surface, alors plutôt que l'idéal du compositeur serait de faire ressembler son œuvre à l'œuvre divine créatrice, qui repose, elle, sur une seule parole.

A lui seul, si puissant qu'on le suppose, l'esprit ne saurait écrire que des « pages » : pages nombreuses et sublimes peut-être, mais des pages encore. Il lui faut l'intervention du cœur pour le mettre à même de composer un « livre ». Or, le cœur, c'est la vie : — « On ne *vit* que par le cœur. » Ainsi donc, pour faire un livre, il faut, au préalable, vivre une vie; et, pour

faire un beau livre, il faut, au préalable, vivre une belle vie.

La parole est, par essence, une affirmation : *Oui* « affirme » le pour : *Non* « affirme » le contre; *Peut-être* « affirme » la possibilité; et le sceptique qui dit : *Je ne crois à rien* « affirme » du moins, et d'une façon très inconséquente, son propre scepticisme. A quelque temps, à quelque personne et sous quelque forme qu'on le conjugue, un verbe quelconque contient le verbe être, et, par suite, énonce une affirmation. Donc, au sceptique universel, s'il en existe, tout usage de la parole est interdit: il ne peut, sans se contredire et se réfuter, l'employer même à formuler une « profession de *foi* », qui serait encore — le mot d'ailleurs le dit — une profession de croyance.

Les pensées que nous appelons « pensées détachées » doivent ressembler, sinon à des plantes munies de tous leurs organes et complètement développées, du moins aux graines qui renferment en puissance le végétal tout entier : tronc, tige et racine. Ce ne doivent pas être, ainsi qu'il arrive trop généralement, des rameaux « sectionnés », fût-ce avec tout l'art du monde, mais qui font penser, malgré tout, à une mutilation, et dont l'on a peine même à reconnaître l'essence sylvestre distincte, incapables à peu près qu'ils sont d'ailleurs de reprendre vie et fécondité dans la terre de l'esprit.

Dans le style ordinaire, il arrive fréquemment que l'intérêt, tout réel et même passionnant qu'il se rencontre, repose cependant en totalité sur le seul « enchaînement » des idées. Dans le style aphoristique, où cet enchaînement n'existe pas, ou, du moins, est très contracté, il doit, au contraire, résider toujours dans les idées mêmes, à peine de ne pas exister du tout.

Les pensées que nous jetons dans l'esprit des autres doivent pouvoir s'y enraciner incontinent pour s'y dé-

velopper bientôt, y fleurir et y mûrir, et reproduire au centuple, à la gloire de leur nouveau sol, des fruits nouveaux plus beaux encore et plus savoureux.

Sans compter qu'elle insuffle à la phrase je ne sais quelle légèreté, la forme interrogative du style plaît au lecteur, parce que, par elle, l'auteur semble humblement faire abstraction de son jugement propre pour s'en rapporter au nôtre, paraissant ainsi nous considérer comme de nécessaires et précieux collaborateurs de son œuvre.

Si, d'une façon très patente, et en dehors du cas où la construction syntaxique le réclame, le sens de la pensée écrite n'emporte pas de lui-même l'admiration, à quoi rime le « signe exclamatif » terminal ? Ou si, plus loin et d'autre part, le sous-entendu n'est ni assez finement spirituel, ni d'une transparence assez nette, que signifie, à sa suite, la prétentieuse file de points du « signe de suspension » ? L'admiration n'accepte pas d'être commandée; la pénétration d'esprit n'accepte pas d'être avertie. Aussi bien, et pour le moins, côtoyons-nous ici le ridicule. Restreignons donc plutôt l'emploi de ces deux symboles, et souvenons-nous du merveilleux « Qu'il mourût » dépourvu de l'un et de l'autre dans le manuscrit de l'auteur.

Si le contexte ou le commentaire ne le transfigurent en en amplifiant la portée de façon à l'enrichir inopinément d'une interprétation inédite, le proverbe cité, loin d'illustrer le style, en alourdit l'allure, en éteint la lumière, en dégrade l'originalité.

Celui qui prétend que le vers doit accepter d'incorporer, par exemple, l'expression « tu es », sous le prétexte qu'il accepte bien d'incorporer le mot « tués », qui semble identique quant au son, celui-là possède peut-être le cerveau d'un savant, mais non, à coup sûr, le tempé-

rament, ni même l'oreille, d'un poète. Rhétoricien puéril, il oublie ici complètement l'intervention de l'idée. Et pourtant c'est l'idée qui, en certains cas, non seulement sauve, mais encore, pourrait-on dire, exige et crée les aspirations de lettres, les hiatus de syllabes, les enjambements de vers.

La méthode de l'orateur et celle de l'écrivain diffèrent du tout au tout. Parler n'est pas écrire; écrire n'est pas parler. Et c'est à vouloir « parler » en écrivant qu'on écrit si insuffisamment. Et c'est à vouloir « écrire » en parlant qu'on parle si mal.

De la même façon qu'il nous faut dormir sur nos haines ou sur nos sympathies du jour présent, il nous faut aussi dormir sur nos pensées purement spéculatives: le cœur peut laisser de son effervescence dans celles-là; l'esprit peut laisser, dans celles-ci, de sa tension outrée.

C'est le style qui met l'idée en valeur, comme c'est l'architecture de l'édifice qui en illustre les vulgaires moellons. Et, tout ainsi qu'un unique bloc de pierre peut successivement faire partie d'architectures diverses, de même, en traversant différents esprits d'orateurs ou d'écrivains, une pensée identique peut revêtir diverses illustrations de forme.

Semblables à ces collectionneurs qui amassent des volumes pour le seul orgueil d'en exposer la tranche d'or derrière leurs vitrines, nous pratiquons les grands écrivains et les grands philosophes, non pour approfondir de conserve avec eux leurs idées, mais seulement pour nous mettre en état de citer vaniteusement à tout propos leurs références, et ainsi faire montre d'une impressionnante érudition.

Il faut penser pour créer un texte. Il faut penser encore, et plus profondément, pour en dégager nette-

ment et en unifier purement l'idée, et pour le marquer, si l'on peut, au cachet de l'art : toutes choses qui, la plupart du temps, loin de l'étendre, le forcent à se contracter.

La thèse d'un livre est la « résultante » des raisonnements qui y figurent. Mais il peut arriver que, au total et en définitive, toutes les forces du système se neutralisent, et que, après comme avant, leur point d'application conserve son bel équilibre...

D'une part, une infinité de choses à dire ; de l'autre, une infinité de manières de dire une seule chose... Et pourtant, qu'il est difficile de beaucoup dire, et, surtout, difficile de dire bien !

Traduttore: traditore. Oui, mais le lecteur n'est-il pas, lui aussi, un « traducteur » ? Et, autant et plus que le traducteur proprement dit, n'est-il pas susceptible de « trahir » l'auteur, et, souvent, de le trahir à faire crier ?

L'infinité des paroles humaines, l'infinité des manifestations physiques au sein du monde, ne sont que des tentatives, d'ailleurs inefficaces et sans espoir, qui visent à prononcer l'unique Parole, qui visent à réaliser l'unique Manifestation.

(A suivre.) EUGENE BERNIER.

Marliens, par Genlis, Côte d'Or.

Note sur l'essai de Théâtre national

Le 8 janvier dernier, l'Association des écrivains belges, à la suite d'un rapport exposant la situation difficile des auteurs dramatiques en Belgique, priait M. le Ministre des Sciences et des Arts, de nommer une commission chargée de rechercher les moyens propres à encourager la Littérature dramatique de langue française dans notre pays.

Un arrêté ministériel du 8 février instituait cette commission. En faisaient partie : MM. Ed. Picard, président ; Gilkin, Doutrepont, Van Zijpe, Rency, membres et Rouvez, secrétaire.

Après avoir minutieusement étudié les différents aspects de la question, organisé une double enquête auprès des écrivains belges et auprès des gouvernements étrangers, reçu 120 réponses, entendu 22 dépositions et tenu 16 séances, cette commission déposait, le 12 juin, son rapport entre les mains du Ministre. Elle y exposait, indépendamment de tout un programme de réformes à apporter dans la réglementation actuelle des primes dramatiques et dans l'organisation des cours du Conservatoire, que le seul moyen d'assurer à nos écrivains

une interprétation digne de leurs œuvres, était de créer un théâtre national.

La Commission envisageait aussi des moyens de réalisation plus immédiats : elle préconisait — à titre d'essai, et avant toute entreprise définitive — l'organisation, avec l'aide des pouvoirs publics, dans un théâtre constitué, de représentations réservées à des ouvrages d'écrivains belges.

Parmi les différents projets qui lui furent présentés, celui de M. Reding, directeur du théâatre du *Parc*, apparut comme le plus simple et le plus pratique. La commission s'y rallia et l'appuya après quelques modifications.

Voici les principales lignes de ce projet :

La direction du théâtre du *Parc*, en pleine saison, monterait quatre grandes œuvres belges, avec garantie à chacune d'elles d'un minimum de dix représentations;

six levers de rideau, en leur attribuant à chacun une série de 15 représentations ;

un mois entier, en fin de saison, serait exclusivement réservé à un essai de théâtre d'application. Pendant ce mois seraient montées trois grandes pièces de débutants affrontant pour la première fois la scène.

Pendant ce même mois, seraient organisées, les dimanches et lundis, 8 matinées classiques populaires avec conférences, de façon à imprimer à ces séances un caractère didactique.

Les pièces des écrivains belges seraient choisies par un comité de lecture.

Dans le courant de l'année, les quatre grandes pièces d'auteurs belges, seraient jouées 12 fois dans les villes de province ; ces spectacles coïncideraient avec 12 spectacles classiques au théâtre du *Parc*.

L'aide des pouvoirs publics était nécessaire pour réaliser cet essai.

Par une lettre du 3 octobre, le Gouvernement approuvait ce programme et chargeait la commission,

transformée en comité de patronage, d'en surveiller l'exécution. Il entendait intervenir dans les frais pour une somme de 25.000 francs.

Depuis lors, les autres pouvoirs publics ont donné à cette entreprise des assurances de leur intervention pécuniaire.

Dans sa séance du 2 octobre, le Comité de patronage s'est officiellement constitué. Il se compose de MM. Ed. Picard, président ; Gilkin, Doutrepont, Rency et Rouvez, membres. Eventuellement, un délégué de la province et un délégué de la ville pourront y prendre place.

Dans cette même séance, le Comité de patronage s'est occupé du Comité de lecture. Celui-ci, selon les termes du rapport, doit se composer :

1. d'un délégué choisi dans le comité de lecture institué auprès du Ministère des Sciences et des Arts et chargé de désigner les pièces dont la représentation mérite d'être encouragée par l'octroi d'une prime. (M. Georges Doutrepont a été désigné) ;

2. d'un délégué du Comité de patronage choisi parmi les écrivains qui font parti de ce comité. (M. Ed. Picard a été désigné) ;

3. d'un délégué des 4 groupements suivants : a) Syndicat des auteurs dramatiques (M. A. de Rudder) ; b) Association des écrivains belges (M. A. Daxhelet) ; c) Libre académie de Belgique (M. L. Solvay) ; d) Amis de la Littérature (M. F. Ansel) ;

4. du Directeur de théâtre et de son régisseur. Un vote unique est attribué à ces deux membres.

Ce Comité aura pour mission immédiate de choisir (a) les 4 pièces belges à représenter en saison; b) les 6 levers de rideau ; c) les trois pièces de jeunes devant être jouées pendant le mois réservé au théâtre d'application.

Il sera tenu de prendre, endéans les deux mois après le jour de la déposition du manuscrit, une décision au sujet des pièces proposées à son choix. Quand une

pièce aura été reconnue méritante, son auteur (pour autant que cela lui convienne) sera appelé à la lire devant tout le comité réuni. Une décision définitive ne sera prise qu'après cette lecture publique.

Les mandats des deux comités prendront fin avec l'année d'essai.

Les écrivains qui désirent soumettre leurs manuscrits au comité de lecture sont priés de les envoyer sans retard au théâtre du *Parc*, à l'adresse de M. le Secrétaire du Comité de lecture.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

TÉLÉPHONE 1364 (SOCIÉTÉ ANONYME) TÉLÉPHONE 1364

15, rue Royale — BRUXELLES

Comte Gaston de Looz-Corswarem

Docteur en droit

BELGIQUE & ROUMANIE

1 vol. in-8° net **3.00**

L'importance énorme de nos intérêts industriels et commerciaux et Roumanie, pays si semblable à la Belgique, est incontestable. L'auteur a su heureusement faire oublier l'aridité des artistiques par une piquante étude politique sur les analogies entre les deux pays. Nos commerçants, nos industriels et tous ceux qui s'intéressent à l'expansion belge à l'étranger liront avec utilité et plaisir ces pages intéressantes où le souci de l'exactitude puissée aux sources officielles les plus récentes n'ôte rien au charme du récit.

Revue Bibliographique Belge

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Becker (Emile), S. J. — **Les quinze étapes ou pas spirituels dans la voie des Exercices de Saint Ignace** d'après le Père Louis de la Palma. — *Paris, Lethielleux, 1912.* 1 vol. in-12 de 214 pages. fr. 2.00

Parce que saint Ignace accepte sous sa direction les âmes de bonne volonté dès leurs premières démarches dans la vie chrétienne, il est des écrivains qui n'ont pas aperçu les ascensions spirituelles ménagées à ses disciples par l'auteur des *Exercices* ; parfois même ils n'ont pas entrevu les hauts sommets de la perfection où il les conduit graduellement.

Dans une étude profonde des méditations de son Bienheureux Père, le Père Louis de la Palma avait cependant déjà déterminé, il y a plus de 250 ans, les étapes successives de ce chemin montant qui mène, dans les exercices spirituels, les enfants et retraitants de saint Ignace à la plus sublime perfection.

Reprenant la même étude, le Révérend Père Emile Becker nous fait suivre la voie tracée dans les Exercices : avec lui, on monte vers les

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

hauteurs en passant par quinze degrés bien déterminés. Ses indications précises nous font savoir où nous en sommes dans cette marche ascensionnelle, et nous avons sous les yeux la carte du pays qu'il faut encore traverser pour arriver au terme de la vie unitive. On doit particulièrement féliciter l'auteur d'avoir mis en si vive lumière les enseignements de saint Ignace sur cette vie unitive que d'aucuns n'aperçoivent pas assez les exercices spirituels du Fondateur de la Compagnie de Jésus.

Prevel (P. B.), SS. CC. — **Theologiae dogmaticae** elementa ex probatis auctoribus collegit. Editio Tertia, aucta et recognita secundum documenta ab apost. sede noviter opera et studio P. M. J. Miquel, SS. CC. — *Parisiis, Lethielleux, 1912.* 2 vol. in-8 de 712-696 pages. fr. 16.00

Velghe (A.), SS. CC., professeur au séminaire des missions à Courtrai. — **Le Bréviaire.** Edition entièrement conforme aux prescriptions et aux nouvelles rubriques de la Bulle « *Divino afflatu* » de SS. le pape Pie X. — *Paris, Lethielleux, 1912.* 1 vol. in-12 de XVIII - 222 pages. fr. 2.00

Après la Bulle « *Divino afflatu* » de Sa Sainteté le Pape Pie X et les nouvelles Rubriques qui y sont annexées, tout le monde désirait un opuscule où l'on trouvât, expliqué en peu de mots, en quoi consiste la *Réforme du Bréviaire.* Quelle en est l'idée directrice ? Quels en sont les points principaux ? Comment est distribué le nouveau Psautier ?

Dans l'ancien Brévaire, l'*Ordinaire* occupait à peine deux ou trois pages ; dans le nouveau, il remplit toute une partie du Psautier. L'auteur expose brièvement, mais nettement, ce que contient d'abord l'*Ordinarium divini Officii*, et ensuite le *Psalterium* proprement dit. Il montre comment l'un et l'autre concourent à faire avec le *Propre du Temps*, d'un côté, ce qu'on appelle l'*Office du Temps*, et de l'autre, avec le *Propre* et le *Commun des Saints*, ce qu'on appelle l'*Office des Saints.*

Cette partie de l'ouvrage renferme des choses très intéressantes et absolument neuves.

L'auteur donne ensuite les nouvelles Rubriques des Offices et des Fêtes, surtout celles des *Dimanches,* qui occupent désormais la première place dans le Calendrier de l'Eglise ; celle des *Fêtes*, qui se divisent en *Fêtes plus nobles* et *Fêtes moindres ;* celles des *Féries*, dont on dira maintenant les Psaumes à toutes les *Fètes moindres ;* celles des *Octaves*,

dont le huitième jour « *dies octava* », suivant qu'elles sont de première ou de seconde classe, sera à l'avenir *double majeur* ou *double mineur*.

Il en déduit toutes les règles et les combine entre elles d'une manière précise. Il donne aussi les nouvelles Règles de la *Préséance des Fêtes*, et nous présente un *tableau* très détaillé de *toutes les Fètes* et de *tous les Offices* suivant leur *classe*, leur *Ordre* et leur *dignité*. Tableau unique dans son genre, et très précieux.

Les nouvelles règles de la *Translation des Fêtes*, de l'*Occurence* et de la *Concurrence*, règles pour la plupart si compliquées, sont tracées avec une distinction et une netteté remarquables.

Après avoir parlé de l'*Office en général*, l'auteur traite *chaque Heure en particulier*. L'*Office des Morts* n'est pas oublié, pas plus que celui du *Patron* et du *Titulaire*. C'est merveille de voir comme l'auteur se meut dans ce labyrinthe de règles et de détails, et avec quelle simplicité chaque chose est présentée.

Il aborde ensuite les *différentes parties de chaque Heure*. C'est un nouveau chapitre très intéressant.

Un chapitre enfin est consacré à l'*Office public*. Toutes les heures y passent de nouveau avec les différentes cérémonies pour le chœur.

L'auteur finit par les *Règles du Salut*. Il montre d'abord qu'il y a dans le salut deux parties parfaitement distinctes : la *partie liturgique* et la *partie non liturgique*. Il explique en quoi consistent l'une et l'autre, quelles cérémonies on doit y observer, quels chants peuvent ou doivent y être exécutés. Nous n'avons rencontré nulle part une distinction si détaillée, si précise, si claire et si nette.

Le Père Velghe ne fait pas de hautes considérations sur le sens et l'esprit liturgique des différentes Rubriques ou cérémonies, il traite surtout les questions pratiques en suivant la méthode qu'il a observée jusqu'ici par demandes et réponses.

PHILOSOPHIE — MORALE

Ossip-Lourié, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. — **Le langage et la verbomanie.** Essai de psychologie morbide. — *Paris, Alcan, 1912.* 1 vol. in-8 de 276 pages. fr. 5.00

Leçons faites à l'Université nouvelle de Bruxelles, nous devions nous attendre à ce que, au passage, les convictions catholiques, fussent pour le moins légèrement égratignées. Nous n'en rendrons pas moins hom-

mage à la valeur psychologique et au réel intérêt de ce travail. Son importance est d'ailleurs capitale au point de vue moral et pédagogique. Les psychologues, les éducateurs, les moralistes tireront profit de cette étude. Ils y trouveront des considérations très neuves et très suggestives sur la « verbomanie », sa formation et ses causes, la verbomanie chez la femme et chez les divers peuples, la conversation et l'art oratoire, et par manière de conclusion quelques pages sur la prophylaxie et la thérapeutique. Nous pensons, avec l'auteur, qu'il y a là un sujet qui mérite d'être pris en sérieuse considération et qu'on en serait récompensé par la découverte de conclusions pratiques importantes.

JEAN LOVEL.

COMMERCE — INDUSTRIE — FINANCES

Blano (Edmond). — **Le comptant différé.** Ses tendances, ses abus, ses dangers. — *Bruxelles, J. Lebègue & Cie, 1912.* 1 broch. in-8 de 32 pages. fr. 1.00

Bolland-Geboors (A.). — **Comptabilité du prix de revient industriel et commercial.** — *Liége, Brimbois, 1912.* 1 vol. in-12 de 100 pages. fr. 3.00

César (J.) et **Biémont** (P.). — **Traité d'arithmétique financière.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-12 cartonné de 170-XXXVI pages. fr. 3.50

Lefèbvre (L.). — **Comptabilité.** 5me édition. — *Liége, Brimbois, 1912.* 1 vol. in-8° de 232 pages. fr. 3.00

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Kurth (Godefroid). — **Manuel d'histoire universelle à l'usage de l'enseignement moyen.** — *Namur, Lambert-De Roisin, 1912.* 2 vol. in-12 de 160-188 pages. fr. 3.00

Masoin (Dr E.). — **La mère de Charles-Quint, Jeanne de Castille,**

dite la Folle, fut-elle réellement aliénée ? Etude historique et médicale.—*Bruxelles, Goemaere, 1912.* 1 vol. in-8° de 48 pages avec planches. fr. 2.00

Le problème que ce titre soulève, n'a pas laissé de préoccuper les nombreux historiens du règne de Charles-Quint : Villa en Espagne, Bergenroth en Angleterre, Mariéjol et de Mouy en France, Gachard et Gossart en Belgique, pour ne citer les plus récents, l'ont abordé avec des préoccupations diverses et l'ont résolu en sens opposé. De là le souhait exprimé de divers côtés, et ici même, de faire trancher la question par l'autorité compétente des aliénistes de profession. Cette compétence, on ne peut la contester au Docteur de Louvain, professeur de médecine mentale, médecin de plusieurs asiles d'aliénés. Le vœu des historiens est enfin exaucé.

Cette étude comprend une première partie, purement historique : l'auteur expose les opinions diverses des historiens, reprend à son tour les faits, et déploye en les discutant un sens critique affiné par une longue expérience médicale. Car, en le lisant, on constate une similitude frappante entre les deux méthodes, celle du praticien qui établit son diagnostic, et celle de l'historien, qui avère un fait historique. De plus, ce n'est pas seulement une discussion savante ; c'est un drame que l'auteur met en scène. Le médecin est doublé d'un artiste. Le spectacle habituel de la pire des infortunes humaines n'a pas émoussé en lui la sensibilité et c'est avec une émotion communicative qu'il raconte les péripéties d'une existence ballotée entre le trône et le cabanon.

Devant la discussion scientifique qui suit, nous ne pouvons que nous incliner. C'est affaire entre médecins aliénistes. Déjà il nous revient de divers côtés que les conclusions du docteur de Louvain ont reçu le meilleur accueil dans le pays comme à l'étranger de la part des cercles compétents. Il est donc reconnu pour la science que la mère de Charles-Quint était réellement folle. Voilà un problème enfin résolu. Au nom de l'histoire, nous en remercions l'auteur de cette étude.

CH. MŒLLER.

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

de Ghistelles. — Le Christ et l'Instituteur Masen sur la route de Furnes. Version française et préface de Léon Rycx. — *Bruxelles, Dewit, 1912.* 1 vol. in-12. fr. 2.00

« Notre cœur n'était-il pas brûlant, tandis qu'Il découvrait le sens des prophéties ? » Voulez-vous, comme les disciples d'Emmaüs, sentir ce feu soule-

ver votre poitrine ? Prenez donc place à la droite de Christ ; voyez d'ailleurs, l'artiste Van Offel vous convie, et ne perdez pas un mot de la conversation.

Quand j'eus terminé la lecture de la longue préface de Léon Rycx, j'eus peur pour de Ghistelles. Le style de celui-ci soutiendrait il l'éclat de celui du préfacier ? La marque de bienveillance n'allait-elle pas rabaisser l'auteur qui en était l'objet et ne paraîtrait-il pas bien petit sous le bras puissant d'un géant protecteur ? J'avais tort ! Entre Rycx et de Ghistelles point d'union plus intime n'est concevable, et pour cause... Tout est commun : ils ont une âme, un idéal patriotique, un cœur embrasé du même amour de la terre flamande, assoiffé d'identiques visions de l'étendue immense des dunes et de la sauterie caline des crêtes sur les vagues mouvantes. L'auteur défend vaillamment la sainte tradition qui veut que Flandre soit terre Belge, et ne s'isole pas orgueilleusement. Nous baisons la main qui châtie et celle qui caresse, O Mère, Patrie ! Loin de nous les projets sacrilèges de ceux qu'une élection a deçus, les fous égoïstes, qui aiment exclusivement leur province ! de Ghistelles a pénétré intimement l'histoire de la Belgique, il en dit les gloires en un langage inspiré. Je me souviens, ému, de mon exaltation enthousiaste à la lecture du raccourci d'histoire nationale que notre auteur condense en deux pages, dignes en tous points de nos anthologies. «... Gallorum omnium fortissimi... »Et ces mots, il a fallu les redire, en Europe, à travers les secousses et les transformations des siècles...

Bruges, Gand, Ypres, sont les grandes cités occidentales où s'entassent les hommes et les richesses du monde... Lorsqu'elles s'agitent, l'Europe écoute avec inquiétude leur rumeur, lorsqu'on les menace elles oublient leurs dissensions, la ligue des Belges se reforme d'elle-même : à Courtrai, Gui de Namur était là, avec ses Wallons à la rescousse de ceux de Flandre...

Au XIVe siècle, c'est dans les plaines de Roosebecke que se débat le destin des Royaumes... La plèbe de Paris et de Londres, les maillotins et les communistes attendent pour savoir si demain il y aura encore un roi de France et une féodalité...

... toutes, Espagne, France, Autriche, Angleterre. sentent que celle qui s'appuiera sur ce coin de terre, qui aura sous sa main l'Escaut, qui aura pour lui les bandes Wallonnes, commandera le monde.. »

Christ lui-même daigne descendre les marches de son trône, cacher l'éclat de sa majesté sous un vêtement sombre et instruire divinement Masen, l'instituteur blasé, découragé, comme autrefois se désespéraient les disciples défiants sur la route d'Emmaüs.

— « Rends donc à César ce qui lui est dû, explique Christ au vieillard attentif. Honore ton pays du culte légitime. »

— « Ah ? »

Et ils avançaient... « Au loin, derrière eux, les tours de Furnes au dessus des vieux toits rouges s'aigrettaient de lumière dans la brume. Dans le grand silence, il sembla à Masen qu'il percevait le murmure éloigné, le battement du rythme éternel de la mer... »

— « Il importe peu que les Messieurs de Bruxelles te blâment ou te décorent. Il ne jugent que sur des semblants et ils ne rendent que des semblants de jugement. Peut-être, comprennent-ils moins bien que ceux d'ici la terre natale... Le rêve d'autrefois, le grand rêve qui jadis fit jaillir de ce sol l'orgueil des beffrois et des tours, dans l'effort des milliers d'âmes tendues, ce rêve domine encore ces terres... Sodome aurait été sauvée, s'il y avait eu dans une seule de ses demeures une parcelle des richesses d'âmes que récèle ce pays, où le visage du Christ transparaît sous tous les visages... » Sans doute on trouvera osé d'attendre du Christ des leçons de patriotisme alors qu'il s'en allait répétant :

« Mon royaume n'est pas de ce monde. » C'est qu'aucune autre voix n'est plus entendue : nos chefs politiques sont applaudis mais pas toujours obéis, nos traditions admirées mais non respectées, notre histoire étudiée n'est pas continuée par tous, puisqu'il se rencontre des scissionnaires. de Ghistelles met en évidence l'incontestable nécessité : il faut achever l'œuvre des aïeux, couvrir l'édifice dont leurs puissantes mains dressèrent les murs épais. Ils baisaient une poignée de terre patriale, avant d'affronter l'ennemi, répétons le geste, il rallumera la même flamme. Entendrons nous enfin l'appel de la mer généreuse, celle qui a fait notre pays par la patiente allusion de son flux, qui pendant des siècles amena à nos quais les richesses du monde ? Elle justifie la fière parole de notre souverain : « Nul pays n'est petit quand il a pour frontière l'Océan ! » Si nous gardons pieusement la main sur nos traditions saintes, si nous entretenons dans notre cœur un commun amour et un commun désir de faire notre Patrie grande et noble, Belges réjouissons-nous, nous maintiendrons notre rang à la tête des nations.

J. VAN DOORSLAER.

Enclin (Victor). — **Les cloisons branlent.** Roman. — *Bruxelles, G. Mertens, 1912.* 1 vol. in-8 de 232 pages. fr. 3.50

Le temps n'est plus où un bon Père Jésuite disait de Carton de Wiart : Quel garçon de talent,... c'est dommage qu'il s'occupe d'art ! Je ne prétends pas que cette parole dépasse la portée d'une opinion personnelle et qu'elle traduise l'attitude de l'Eglise tout entière à l'endroit de l'art, des artistes et notamment des littérateurs qui réalisent la formule imposée par le temps où ils vivent, dans la dépense de leurs efforts. Néanmoins, il est hors de doute qu'à certain moment les catholiques tinrent rigueur aux écrivains qui, délibérément, se consacrèrent au renouveau littéraire en notre pays. Cette attitude a

changé et les catholiques d'aujourd'hui ont passé de la défiance à la sympathie, de l'expectative à l'action. Ce qu'il leur a fallu de courage, de volonté, de fervent enthousiasme pour vaincre d'un côté la défiance des leurs, de l'autre, la conspiration du silence qu'organisèrent âprement les gens du cénacle ! Aujourd'hui, je ne puis dire que la sourde hostilité de certains clans aient cessé, mais ce qui est certain, c'est que les meilleurs d'entre nos écrivains catholiques ont donné à leurs travaux la définitive empreinte et qu'il faudrait être, à la fois ignorant et malfaisant, pour les ignorer. Mais, parmi nos écrivains, j'admire beaucoup moins ceux qui se consacrent exclusivement au culte de la beauté sans souci primordial de moraliser que ceux qui orientent leurs travaux vers l'apostolat préalablement voulu et délibérément cherché. Celui qui tient une plume est un ouvrier de bien ou de mal ; arme moderne, la plume doit-être dirigée par une âme de soldat. C'est la seule formule qui doit inspirer nos œuvres, tout le reste n'est que littérature. C'est bien là, la pensée directrice chez Victor Enclin ; elle ne pouvait être que telle chez ce prêtre qui, avec la fougue de sa jeunesse et l'ardeur de son âme d'apôtre, a voulu se jeter à l'avant-garde dans la mêlée des idées contemporaines. Issu de cette race luxembourgeoise, intelligente et volontaire, il s'est attaché à exalter les traditions de foi, de courage et d'opiniâtre honnêteté de ceux de sa race et il nous donna dans cet ordre d'idées, divers volumes de contes et de nouvelles : *Terre Maternelle*, *Bonté*, *La Terre se venge*, *Dans le temps*. D'emblée, on y reconnut les qualités que Barbey d'Aurevilly attribue à toute œuvre de valeur: la bonhomie et la naïveté. Et c'étaient bien là les qualités profondes des gens de chez nous qu'exprimait Enclin en lignes sobres, en phrases simples au rythme spontané. Il avait trouvé la tonalité réelle de nos conteurs ; ceux que nous entendîmes, enfant, aux veillées ou à la cornière des champs pendant les repas hâtifs au temps de la moisson.

En lisant les savoureux récits de *Terre Maternelle*, je sentais se lever au lointain de moi-même des figures d'ancêtres de chez nous, je reconnaissais leurs paroles volontiers prophétisantes et le son de leurs âmes. Sans doute, la réalisation artistique, au sens contemporain du mot, n'était pas toujours atteinte ; on n'y pouvait trouver ni le moule flaubérien de la phrase, ni les débauches de couleurs d'un Loti, ni la splendeur du verbe d'un Bazin. Mais la pensée émanait de ce calme bon sens qui procède d'une individualité sûre d'elle-même ; les mots et les phrases s'enveloppaient de cette sérénité sans apprêt qui est bien l'apanage caractéristique et traditionnel de notre langue ; il y avait parfois dans cette apparente stabilité du rythme et du sentiment des cris vibrants d'héroïsme, de pitié, d'enthousiasme contenu, et d'émotion comprimée. De toutes ces œuvres se dégageait le parfum du terroir ardennais en un style dont on ne parvenait pas toujours à saisir le charme mais dont on sentait l'âpre santé.

Enclin possède tout ce qui marque les prédestinés : la vocation naturelle des lettres et le don du travail. Il est né au milieu de cette population de pâtres, de bûcherons, de petits laboureurs de nos hauts plateaux ; toute sa jeunesse s'est nourrie des inquiétudes, des humbles rêves, des tranquilles sérénités de ceux de sa race. Et je tiens que ceux de chez nous peuvent seuls trouver au fond d'eux-mêmes la ligne qui dessine nos paysages, le cri qui traduit nos mentalités. J'ai entendu naguère décerner à un faiseur de vers le titre de chantre de l'Ardenne. Or, il ne la connaît pas, il n'en sait pas l'âme, il n'est pas sorti de cette race dont nous sommes et nous ne nous reconnaissons pas dans ses vers. Enclin possède le tempérament, l'atavisme, les empreintes, la musculature de ceux qu'il décrit et pour les connaître il suffit qu'il se penche sur lui-même. Il est l'aboutissant de toute une lignée de braves gens, bûcherons ou laboureurs, dont il exprime les vibrances, les calmes tendresses, les résignations, les fougues et les haines.

Il possède le don du travail et il l'a suffisamment montré : ses œuvres nombreuses déjà en font foi. C'est un volontaire qui se plie à la dure discipline, de s'accoutumer quotidiennement au maniement des idées et des mots. Nourri de la forte sève classique, il a su se libérer de la chaîne des poncifs, des lieux communs, des lourdeurs abstraites et des impersonnalités qu'elle impose aux médiocres. Il ne s'est pas seulement penché sur les livres, il a observé les hommes et les choses, et les grandes inflexions du génie latin s'avèrent en lui, une modernité de bon aloi aère et vivifie sa pensée et ses réalisations.

Je ne prétendrai pas, toutefois, que *Les Cloisons Branlent*, soit un livre définitif bien qu'il contienne des pages d'une incontestable beauté et que, notamment en ce qui concerne l'analyse des caractères, les mentalités rurales y soient décrites avec une saisissante vérité. Les pages notamment où Enclin évoque les funérailles de Fondaire sont merveilleusement émouvantes ; l'écrivain s'élève là jusqu'à la plus haute éloquence ; les mots élargissent le retentissement des faits eux-mêmes : ils ont en eux une véritable vocation qui porte à l'âme les saines secousses d'une humanité plus suprêmement consolante.

Au demeurant, l'œuvre est solidement charpentée ; maître de sa phrase et doué de la puissance synthétique qui conçoit et réalise, Enclin vient de donner sa mesure dans ce roman d'un intérêt si prenant, d'une si décisive vaillance et d'une architecture à la fois simple, souple et élégante. Il est toujours dangereux et injuste d'user de comparaison en matière de critique ; l'art doit être autre chose que le servilisme, celui-ci s'attachât-il à singer des gestes définitifs; il faut suivre le développement d'une individualité : un livre comme une lettre est un portrait ; le véritable artiste n'écrit pas, ne conçoit pas comme M. Untel, il écrit et conçoit selon ses propres impulsions dominées toutefois par les règles auxquelles M. Untel n'échappe pas non plus, du reste. Il serait difficile de jouer au petit jeu des rapprochements lorsqu'il s'agit de Victor

Enclin. Il est avant tout lui-même. Il a sa manière et ce n'est pas peu de chose à notre époque.

Je ne m'attarderai pas à esquisser l'affabulation de ce beau livre qui, semble bien le contrepied de la *Terre qui meurt* de Bazin et s'épanouit en un beau chant d'espoir en la résurrection de nos forces et de nos mœurs traditionnelles. Il est certain que nous vivons à une époque de réveil des saines réactions contre le mal dont souffre la société depuis plus d'un siècle. En notre pays, la démagogie a eu pour effet d'exciter nos forces conservatrices : nous avons une jeunesse dont les rêves et les actes sont voués à ce sacerdoce de défense sociale et qui dépense ses efforts, son dévouement, à sauvegarder nos saines traditions. C'est un roman d'action sociale que ce livre et qui prend de ce fait une allure autrement intéressante, autrement pressante dans ses enseignements que les romans consacrés aux notations psychologiques d'individualités d'exception. C'est l'apologie ou plutôt le récit de la vie simplement splendide de deux jeunes gens du grand monde qui s'en viennent avec leurs âmes ardentes vers le peuple, ouvriers des champs et ouvriers des chantiers. Et la voie qu'ils suivent est si droite qu'on s'attache sans effort à leurs pas et qu'avec eux on se sent devenir meilleur, on se sent à l'aise et comme chez soi dans cette atmosphère d'héroïsme. Sans grands mots, simplement et gravement, Victor Enclin indique cette route radieuse où doivent aller nos efforts, il nous en décrit les étapes et nous en fait vivre les saines émotions. Ce livre est plus qu'une belle œuvre c'est une bonne action. C'est en quelque sorte l'apologie du cœur comme moyen de conquête ; en cela, Victor Enclin s'est révélé psychologue très averti, connaissant au bout des doigts ses Ardennais défiants et résistants dès l'abord puis confiants sans limite dès qu'on les a conquis.

C'est à peine si l'on voit surgir, en retrait, la classique figure qui sert de repoussoir et accentue le clair-obscur — tout est en lumière dans ce livre — les physionomies de contraste tombent bientôt et l'on voit se dresser sur ces ruines deux mâles figures de jeunes gens, droits comme la vertu, beaux comme l'enthousiasme et forts comme l'espérance. Il n'y a pas à s'en plaindre. Nous mourons de cette littérature qui, sous prétexte de suivre la réalité, nous attache aux fredaines et aux vilenies des âmes basses. Qu'on nous donne de bons livres et j'entends par là de ceux qui s'attachent à décrire de braves gens et à exalter la vertu. Je me soucie fort peu en cela des cris d'orfraie d'une critique pédante et oiseuse qui se bat les flancs pour établir ses catégories. Un livre et un roman surtout est bien plus une œuvre morale qu'une œuvre intellectuelle. Barbey d'Aurevilly disait : « Tout romancier doit être moraliste sous peine de forfaire à son art. » C'est ce que nous pensons et ce que nous osons dire, nous catholiques, dussions-nous subir le suffisant sourire de la critique dite laïque, dussions-nous faire rugir tous les thalmudistes de la littérature et de la librairie. Nous, le peuple, nous ne demandons pas, le soir

venu, qu'on nous analyse l'âme d'une fille de joie ou d'un bandit de la finance; nous voulons qu'on nous conte simplement la vie simple de braves gens comme nous, nous voulons le triomphe de la justice et de la vertu.

Il y a une page dans l'œuvre d'Hugues Le Roux que j'ai déjà transcrite ailleurs pour l'éloquence de son enseignement et que je veux transcrire ici en termes de conclusion parce qu'elle est directement applicable au livre de Victor Enclin :

« Comprenons-nous encore ce que signifient ces mots : Un bon livre ? »

Notre jeunesse a été éduquée par des maîtres qui, de toutes leurs forces, riaient aux éclats quand on leur disait : « Un homme qui écrit a charge d'âmes, tout un livre est un plaidoyer. » Ils prétendaient, de bonne foi, que la seule beauté est en cause et qu'il importe peu sur quel mystère de réalité on lève le voile. Ils professaient cette poétique d'un cœur sincère, sans songer qu'eux-mêmes avaient sainement mûri dans une règle plus austère. Ils ne devinèrent pas que dans cette route, leurs disciples aboutiraient au mépris de la créature humaine et au désespoir.

Si ceux qui écrivent savaient comme nous sommes las d'entendre calomnier nos frères les hommes, nous autres, les bonnes gens, qui ouvrons les livres le soir, au coin du feu, quand la besogne quotidienne est terminée ! Il y a encore de ces simples-là, dans le pays de France, des gens qui achètent un livre sur la foi d'un titre ou parce qu'un jour l'homme qui le signe leur a touché le cœur. Ils connaissent ces humbles, toutes les platitudes de la vie, l'angoisse des affaires, les difficultés de l'argent, le souci des inventaires, la férocité des concurrences, les inquiétudes de la maladie. Ils ne vont pas au livre comme le monomane à la brochure technique, qui donne la description et l'analyse de son cas morbide. Ils viennent lui demander des états d'âme plus riants, l'espoir que tout honnête effort a, dès ici-bas, sa récompense ; que l'amour ne s'effraie pas de l'humilité de la fortune ; l'évocation de félicités rares mais possibles qu'ils appellent d'un nom touchant : « l'idéal. »

Voilà la pâture que l'on vous demande à vous tous qui tenez une plume. Renoncez à mettre tant d'esprit dans vos livres et ne craignez pas d'y découvrir vos cœurs. S'ils sont secs et durs, jamais vous ne posséderez l'âme de la foule. Il a été écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » C'est bien dit : dès que son corps est reposé, sa faim repue, il veut encore du rêve. Il veut qu'on ait pitié de lui quand il souffre, il veut — avant que les savants aient découvert tous les bouillons de culture — qu'on lui affirme :

« Il y a un remède aux mortelles maladies qui assaillent les petits enfants.

Il veut qu'on lui dise :

— La confiance avec laquelle tu lèves les yeux sur la femme, assise en face

de toi, calme et très douce, c'est l'amour le véritable amour. Tout le reste n'est que chimère.

Il veut qu'on lui dise enfin :

— Dieu te voit et ton effort n'est pas perdu.

Qui nous récrira de pareils livres, de ceux que mon père lisait à ma mère, le soir quand nous autres, nous nous étions endormis en feuilletant les belles images du *Magasin Bleu*.

Le livre d'Enclin est de ceux-là, c'est-à-dire un livre de bonté, de vaillance, d'enthousiasme et de foi. Et c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

PAULIN RENAULT.

Lefever (Jos.) et **Lombaerts** (Ed.). — **Louis Veuillot.** Pages choisies avec une introduction, des notices et des notes. — *Bruxelles, E. De Seyn, 1912.* 1 vol. in-8°. fr. 2.00

Des pages choisies doivent-elles être recueillies parmi les plus parfaites ou les plus originales d'un auteur, ou bien parmi les plus ordinaires, c'est à-dire, celles qui reflètent le plus fidèlement ses qualités et ses défauts ? Il semble que des pages choisies en collationneraient utilement de chaque espèce, parfois même une seule pièce révèle le génie complexe de l'écrivain. Ici le choix fut judicieux. Plusieurs professeurs, sollicités de donner une appréciation, exprimèrent leur grande satisfaction, pour ne pas dire plus. D'ailleurs, nul n'ignore le culte de Lefever pour Veuillot et jusqu'à quel point les études d'Ed. Lombaerts dirigées par le plus distingué des maîtres, M. Doutrepont, l'avaient préparé au présent travail. Veuillot n'a pas écrit une ligne, depuis son retour à Dieu, qui n'ait une tendance apologétique, c'est l'impression qui se dégage tout d'abord. Vraiment l'honneur qui lui revient de cet amour de la religion est le plus agréable hommage que l'illustre écrivain catholique daignerait accueillir. C'est Justice : « S'il ne m'était pas permis de défendre la cause catholique, je rougirais de défendre une autre cause. Politique, philosophie, littérature, qu'est-ce que tout cela, séparé de l'Eglise ? Qu'est-ce que tout cela devant Dieu et même devant les hommes ? A quoi bon contredire une politique, réfuter un philosophe, combattre un écrivain ? Je ne vois plus rien qui mérite la peine que l'on y prend et qui commande ou excuse celle que l'on y fait. Aucune cause ne paraît plus assez digne par elle-même d'être servie. » (Mélanges). Les débuts et les derniers combats sont heureusement placés en vedette, on les emprunte à Rome et Lorette. Puis viennent des articles de belle littérature édités par l'écrivain lui-même à cause de leur facture réussie. Je me demande comment certaines pages échappèrent à des anthologistes avertis. On fait souvent allusion à la merveille qu'est la Chambre Nuptiale,

mais on ne cite guère le Prêtre Mondain, de l'Aurore, la Jagouine et l'admirable paraphrase de Paul, prisonnier de Christ... qui ramène Onésime, fugitif, à son maître. « Mais lorsqu'il le renvoie quelles paroles dans le monde s'échappent de son cœur, et de combien d'esclaves cet esclave qui retourne sous le joug, ne porte-t-il pas la liberté ! » Les cinq extraits des Mélanges donneraient, certes, une image exacte de sa polémique passionnée, hargneuse en maintes rencontres, mais le journaliste armé en guerre manifeste partout son humeur belliqueuse, jusque dans sa correspondance. Celle-ci renferme les plus délicieuses lectures qu'on puisse rêver. Etait-il indispensable de mettre sous les yeux des élèves la lettre de Mgr. Landriot pour donner quelques traits de l'habileté du polémiste, pour faire voir l'union réalisée à la perfection de la déférence apparente et de l'hostilité à peine déguisée ? L'œuvre poétique de Veuillot n'est pas à dédaigner, assure le marquis de Ségur : « elle contient des morceaux vigoureux, des sonnets incisifs et d'une solide facture. » Qui n'a lu le testament de Veuillot ?

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon front le Christ mon orgueil....

Certains vers martelés avec une vigueur peu ordinaire et d'un contour achevé, méritent de loger en notre mémoire :

... Le bonheur ici bas, tu ne l'auras jamais.
Du désir qui dévore, au chagrin qui déchire
Sache qu'il n'est qu'un pas : c'est celui que tu fais.

J'avoue franchement préférer la partie de l'introduction qui traite de la vie et des œuvres de Veuillot : la matière y est exposée simplement, clairement avec toutes les preuves d'érudition souhaitables. L'étude sur l'homme et l'écrivain donne l'impression d'une synthèse un peu dense, lourde; et j'y relève une expression dangereuse exposée à l'imitation des élèves : vierge veuve, mère sans nom. Je reproche à Veuillot ces oppositions verbales par trop commodes, bien qu'il les prépare longuement. Il y a beaucoup de détails précis en peu d'espace, ainsi le professeur se verra contraint d'ajouter des commentaires à la notation rapide des portraits de la famille Veuillot.... D'ailleurs, la parcimonie de notes, dûe à la modestie des auteurs sera réparée il faut le souhaiter, dans la prochaine réédition des Pages choisies.

J. VAN DOORSLAER.

Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable. Traduction du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques. Tome I. — *Bruxelles, Vromant & Cie, 1912.* 1 vol. in-12 de 298 pages. fr. 3.50

Wilmet (Louis). — **La bruyère en fleur.** — *Roulers, J. de Meester, 1910.* 1 vol. in-12 de 216 pages. fr. 3.50

Voici un livre dont je n'ai point entendu faire l'apologie dans nos Revues littéraires. C'est pourtant un beau et bon livre. Il révèle un tempérament d'artiste de premier ordre, un amoureux fervent du paysage, un écrivain au verbe puissant, un poète aux sensibilités exquises. Je le répète, ce livre est une révélation et celui qui l'a écrit, dans tout l'enthousiasme de sa jeunesse et la ferveur de sa foi, sera, demain, j'en suis sûr, l'un de nos meilleurs prosateurs. Je suis heureux de le lui dire avec toute l'émotion qui m'ébranle encore en fermant ce livre où il a enfermé le meilleur de lui-même.

Ce livre est bien de chez nous. Il est consacré à la terre natale, à cette Campine qu'évoquèrent déjà tant de nos écrivains mais dont le charme est si pénétrant, si subtil que de voir surgir sous la plume fervente de Wilmet ses paysages languides, ses horizons flambants au coucher du soleil, ses pineraies qui chantent mélancoliquement dans la nuit, sa race ardente qui n'est point celle que nous a caricaturée Eeckhoudt mais une race de forte santé morale, on se sent pris pour elle d'une admiration nostalgique.

C'est un livre de douceur et de rêve, où l'on sent battre une cordialité très grande pour les hommes et pour les choses ; il nous met en état perpétuel d'émotion, soit par la couleur tour à tour ardente et discrète de ses descriptions, soit par les tendresses qui fleurissent les cœurs humains qu'il exalte.

C'est un bon écrivain qui nous vient et qui, d'un bond, a franchi les confins de l'ombre pour dire, en pleine lumière, son rêve de beauté, d'amour et de foi. Nous en reparlerons, bientôt j'espère, quand nous viendra sa « Bruyère en feu ». Ad multos annos. PAULIN RENAULT.

AGRICULTURE — HORTICULTURE — ÉLEVAGE

Hoek (A.). — **L'agriculture au Katanga : Possibilités et Réalités.** — *Bruxelles, Misch & Thron, 1912.* 1 vol. in-12 de 306 pages. fr. 3.50

Au sujet de l'avenir de la colonisation agricole du Katanga, le public belge se partage en optimistes et en pessimistes ; les deux opinions, dit M. Hoek dans l'avant propos de son livre, sont aussi peu raisonnées les unes que les autres. Entre ceux qui exaltent et ceux qui dénigrent, un parti plus modéré attend qu'on lui expose les questions dont l'examen permet de se faire une idée scientifiquement basée, de l'avenir agricole du Haut Katanga. C'est pour

résoudre ces questions que l'Institut Solvay a envoyé au Katanga l'auteur du présent volume, qui forme le dix huitième de la série des «Actualités Sociales»; ses conclusions peuvent se résumer ainsi: L'avenir de l'agriculture du Katanga dépend de nombreux facteurs; les uns, presque fixes, qui sont d'ordre agronomique ; les autres, essentiellement variables, qui sont d'ordre économique.

L'examen de ces facteurs peut faire entrevoir la vérité ; mais il existe entre eux une si étroite relation, qu'aucun ne peut-être négligé. Cet examen, après une description générale du Haut Katanga, comprend l'étude des points suivants : 1° Le climat au point de vue de la culture et de la colonisation ; — 2° les sols ; — 3° l'appropriation des sols à la culture ; — 4° les cultures économiques possibles ; — 5° le maintien et l'élevage des animaux domestiques ; — 6° le régime agraire ; — 7° la main d'œuvre indigène ; — 8° les débouchés de l'agriculture ; — 9° les systèmes de culture adoptables ; — 10° le passé agricole du Katanga ; — 11° les conjonctures de la colonisation agricole.

L'avenir seul pourra établir la balance de compte entre les dépenses déjà fortes et toujours grandissantes, faites par l'Etat belge, au profit du cultivateur assisté par lui, et le bénéfice futur possible, pour la Belgique et sa colonie, de l'implantation de nationaux, maîtresfuturs du marché agricole au sud Katanga.

CHANOINE F. VAN CAENEGEM.

BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Baes (Emile). — **La physionomie du Christ dans l'art.** Préface d'Edouard Ned. — *Alost, Eug. De Seyn, 1912.* 1 vol in-12 de 112 pages. fr. 5.00

J'ai longtemps tardé d'écrire un compte-rendu de ce bel ouvrage. Il me semblait queje ne trouverais pas,dans le labyrinthe des mots d'une langue, des vocables assez purs, des mots assez emplis de divinité pour faire sentir et admirer et comprendre toute la béatitude que procure ce volume.

Faire revivre devant nos yeux et notre esprit les efforts des artistes de tous les âges pour représenter le Christ, n'est-ce pas faire toucher du doigt le summum, l'idéal des aspirations esthétiques ?

« Le Christ était le plus beau des enfants des hommes », dit l'Ecriture. Et les artistes, ceux qui sont créés le plus à la ressemblance de Dieu, ont passé devant cette physionomie de l'Homme-Dieu et ont tâché d'en saisir dans une forme matérielle ce quelque chose d'infini qui la sublimise.

L'œuvre de M. Baes est bien une synthèse de l'art chrétien. L'auteur

et l'éditeur ont rivalisé de zèle et de piété, de cette « benoite » piété des Primitifs, pour agenouiller le lecteur devant la divine physionomie du Christ.

Abbé ED. LOMBAERTS.

Flinders Petrie (W.-M.). — **Les Arts et métiers de l'ancienne Egypte.** Traduit de l'Anglais et précédé d'une préface par *Jean Capart*, conservateur des antiquités égyptiennes des Musées Royaux du Cinquantenaire. — *Bruxelles, Vromant & Cie, 1912.* 1 vol. in-12 de 180 pages. fr. 5.00

Jack (George). — **Le Bois sculpté.** Composition et procédés. Traduit & adapté de l'Anglais par de Wouters de Bouchout. *Bruxelles, Vromant & Cie, 1912.* 1 vol in-12 de 258 pages. fr. 5.00

Bulletin Bibliographique International

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Van Bever (Ad.). — **La Normandie** vue par les Ecrivains et les artistes. Recueil de textes et de Documents suivi d'un guide pratique. 110 illustrations.—*Paris, Louis Michaud*, 1912. 1 vol. in-12 de 384 pages. fr. 4.00

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Coubé (L'abbé Stephen). — **Gloires et bienfaits de l'Eucharistie.** 3e édition. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8 de 402 pages. fr. 3.50

Dans ses œuvres oratoires M. le chanoine Coubé célèbre avec une égale éloquence les *Gloires et bienfaits de l'Eucharistie*, les *Gloires et bienfaits de la Sainte Vierge*, les *Gloires et bienfaits des Saints*. Une voix autorisée a dit de lui qu'il est « décidément le chantre de l'Eucharistie et de Jeanne d'Arc ». L'héroïque Bienheureuse lui doit un vibrant poème et d'innombrables panégyriques, conférences et discours. Sans compter le roman *Ames juives*, l'œuvre eucharistique de M. l'abbé Coubé comprend, outre le recueil que voici, trois conférences données au Congrès eucharistique de Londres, en 1699, sur *La Communion hebdomadaire*.

Voici donc vingt sermons où l'on trou-

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

vera, « à côté des aperçus les plus profonds de la théologie, les accents les plus pathétiques que puisse inspirer le mystère de l'autel ». C'est dire qu'à la solidité du fond ces discours allient l'impeccable correction de la forme et tous les caractères distinctifs de l'éloquence sacrée. On a eu soin de mentionner chaque fois dans quelles circonstances les sermons furent prononcés : une lecture intelligente et fructueuse s'aide de ces indications et elles permettent de formuler sur l'œuvre un jugement mieux éclairé. L'orateur traite de beaux sujets : le Pain quotidien, le Vin qui fait germer les vierges, la Révolution sociale et l'Eucharistie, l'homme divinisé par l'Eucharistie, le prêtre, la gloire de l'ostensoir, Saint Joseph et l'Eucharistie, Saint Tharcisius et l'Eucharistie, Sainte Agnès et l'Eucharistie, le Pélican, etc. Des prêtres on fait, dit-on, de ce livre leur manuel de prédication eucharistique. Il n'y a lieu de s'en étonner et l'on peut affirmer que leur nombre ira croissant à mesure que la connaissance de ce beau livre se propagera dans le clergé.

Le chanoine Coubé a joint à ces sermons une série d'articles eucharistiques parues dans deux revues. Ils sont d'aussi belle venue et d'inspiration aussi élevée que les sermons et terminent dignement ce volume auquel l'éditeur a mis un soin digne d'éloges et d'imitation.

C. Caeymaex.

Janvier (M.-A.). — **Exposition de la morale Catholique.** Morale spéciale. — Tome II : La Foi — 2° partie : La vertu de Foi et les vices qui lui sont opposés. (Carême 1912.) — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8° de 378 pages. fr. 4 00

Lambert (Charles). — **Plus fort que la mort,** suivi de quelques nouvelles. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol in-12 de 238 pages. fr. 2.00

PHILOSOPHIE — MORALE

Augier (L'abbé Ernest). — **Apologie du catholicisme par les incrédules.** Exposé du dogme de la morale et du culte catholiques. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 310 pages. fr. 2.50

Bonet (Pierre). — **Bossuet Moraliste.** — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8 de 410 pages. fr. 4.00

Encore que ce volume se compose presque exclusivement d'extraits de Bossuet, M. le chanoine Bonet en a fait un livre original et personnel. Impressionné par le sentiment que, dans son auteur de prédilection, l'observateur attentif, le peintre profond et subtil de la nature humaine n'ont jamais été spécialement mis en lumière, M. Bonet s'est mis à relire tout Bossuet : cette lecture lui a fourni la preuve que « le moraliste, en Bossuet, n'est inférieur ni au Philosophe. ni à l'Orateur, ni à l'Historien, ni au Théologien. » Ce recueil est la demonstration péremptoire de cette assertion. L'auteur a détaché de l'œuvre immense de Bossuet un grand nombre de fragments qui, tout en montrant sous ses faces les plus diverses, l'incomparable éloquence du maître-orateur, servaient plus particulièrement son dessein. Ce n'est pas seulement, dit-il, l'homme abstrait que Bossuet connaît

et qu'il peint ; mais l'homme réel et vivant, les hommes, avec leurs faiblesses et leurs misères, avec leurs passions, leurs intérêts, leurs vices. Cette remarque lui fournit une division, une classification des passages à reproduire. (I. La vie, la mort, les passions, les plaisirs, l'orgueil, l'ambition, etc. II. Le monde, le 17e siècle. la cour, le roi, riches et pauvres, esprits forts, etc.) Ces pages sont précédées de quelques jugements sur Bossuet formulés par La Bruyère, Villemain, Sainte-Beuve, Faguet, etc. Les textes sont encadrés et illustrés de citations nombreuses, faites avec jugement et goût, et établissant d'utiles rapprochements entre la pensée de Bossuet et celle des moralistes d'autres pays et d'autres âges.

C. Caeymaex.

Bourdeau (J.). — **La philosophie affective.**—*Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 180 pages. fr. 2.50

Opposé au courant classique, intellectuel rationaliste de la philosophie « la philosophie affective aboutit à une conception de la vérité considérée non plus comme immuable et éternelle, mais comme mobile et mouvante, ainsi que la réalité même... elle cherche moins dans les choses leur valeur de connaissance que leur valeur d'usage » L'auteur étudie cette philosophie chez ses représentants contemporains les plus en vue : W. James, M. Ribot, M. Fouillée.

Jean Lovel.

La philosophie allemande au XIXe siècle par MM. Ch. Andler, V. Bosut. J. Benrubi, Bouglé, Delbos, G. Develshauwers, Groethuysen-Noecro. — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8 de de 254 pages. fr. 5.00

Le Roy (Edouard). — **Une philosophie nouvelle: Henri Bergson.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 208 pages fr. 2.50

L'exposé de la pensée de M. Bergson, dans ses propres ouvrages, est en plus d'un point difficile à saisir. M. Ed. Le Roy s'est chargé d'interpréter et de présenter au public les conceptions bergsoniennes de la philosophie. Le lecteur estimera sans nul doute que l'auteur a réussi dans sa tâche et M. Le Roy aura certes facilité la lecture et l'intelligence de œuvres de Bergson : car les vues du maître y sont nettement et fidèlement exposées. Le chap. I nous indique la méthode philosophique de Bergson pour nous donner, dans un second chapitre l'exposé des doctrines auxquelles aboutit pareille méthode. L'auteur a ajouté à son travail une seconde partie qui contient des « explications complémentaires » sur les points les plus importants et les plus difficiles. Mêmes ceux qui ne partagent pas les idées de la philosophie nouvelle devront estimer que l'étude de M. Le Roy « ne pouvait être plus consciencieuse ni plus fidèle ».

Dr A. Degrève.

Mirabaud (Robert). — **L'un-multiple.** Esquisse d'une métaphysique. — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 104 pages. fr. 2.00

Sortais (G.). — **Histoire de la philosophie ancienne.** Antiquité — Epoque patristique — philosophie médiévale — Renaissance. — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de XVIII-628 pages. fr. 6.00

L'auteur ne nous présente pas une simple édition séparée de son abrégé de l'*Histoire de la Philosophie ancienne* publié à la fin de

son *Manuel de Philosophie.* Divers changements ont été introduits dont les principaux sont : Développement considérable de la période de la Renaissance, complément de références dans lequel la bibliographie a été refondue et coordonnée, index des noms propres, etc.

M. G. Sortais a su exposer avec clarté et concision les doctrines fondamentales des grands penseurs des époques qu'il étudie. C'est surtout aux personnages d'avant-plan qu'il s'attache. De ce fait les vues d'ensemble n'abondent pas, au moins pour la période médiévale ; le milieu doctrinal n'est guère dépeint et l'on insiste pas assez sur les mouvements en sens divers qui, à certains moments, ont agité les centres d'études au Moyen-âge.

Il semble, à ce propos, que la nouvelle édition de l'étude du P. Mandonnet sur *L'Averroïsme latin* n'ait pas été suffisamment mise à contribution par l'auteur, non plus que la 4e édition de l'*Histoire de la Philosophie médiévale* de M. De Wulf, œuvre qui reste la principale en la matière, dont les précédentes éditions, d'ailleurs, ont rendu à M. Sortais de grands services.

Evidemment l'ouvrage ne prétend pas dépasser le rang de manuel : cependant l'envergure que lui a donnée l'auteur autorisait quelques amplifications suffisamment justifiées puisqu'il s'agissait de présenter sous son vrai jour une époque tant décriée pour sa prétendue pauvreté doctrinale.

Quant à la période de la Renaissance, l'auteur la développe plus qu'aucun autre historien de la Philosophie ne l'a fait jusqu'ici. Cette partie de l'histoire des idées est généralement négligée ou écartée : aussi les renseignements nombreux et instructifs sur cette époque augmentent-ils considérablement la valeur de l'ouvrage.

N'omettons pas de signaler la partie bibliographique, très complète, établie d'après un ordre très logique et constituant une source d'informations de tout premier ordre.

L'auteur prépare la 2me partie de son travail : L'*Histoire de la Philosophie moderne.* L'Œuvre entreprise est difficile : Les biographies de philosophes des derniers siècles abondent, les travaux d'ensemble font défaut, surtout dans le camp scolastique. M. G. Sortais, espérons-le, saura avec les qualités qu'on lui connaît, projeter en pleine lumière le vaste champ où s'entrechoquent les divers mouvements de la pensée moderne.

Dr Gaston Wallerand.

DROIT — LÉGISLATION

Del Vecchio (Giorgio). — **Sulla positivita come carattere del** diritto. — *Modena, Formiggini,* 1912. 1 broch. in-8 de 24 pages. fr. 1.00

Del Vecchio (Giorgio). — **La** comunicabilita del Diritto e Le idee del Vico. — *Trani, Vecchi,* 1912. 1 broch. in-8 de 14 pages. fr. 0.75

Del Vecchio (Giorgio). — **Sull' idea di una scienza del diritto universale comporato.** — *Torino, Bocca,* 1912. 1 vol. in-8 de 34 pages. fr. 2.00

Del Vecchio (Giorgio). — **Il progresso Giuridico.** — *Roma, Rivista italiana di sociologia,* 1912. 1 vol. in-12 de 6 pages. fr. 0.50

Duguit (Léon). — **Les transformations générales du Droit privé depuis le Code Napoléon.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 206 pages. fr. 3.50

Au cours d'Août 1911, l'auteur professeur à la faculté de droit de Bordeaux fut invité à faire une série de conférences sur ses théories générales du droit privé sous les auspices de l'Universités de Buenos Ayres.

Ces conférences ne furent pas un simple exposé des doctrines et des textes du code Napoléon : abordant la matière par son côté le plus élevé — et parfois le plus abstrait — le conférencier s'attacha à dégager les principes philosophiques du droit. Il mit en lumière le singulier phénomène de sa profonde transformation par voie d'interprétation, sous l'empire des théories nouvelles, sans que souvent les textes eux mêmes aient subi des modifications.

Successivement l'auteur étudie le droit subjectif et la propriété en rapport de la fonction sociale, la conception nouvelle de la liberté, l'autonomie de la volonté, l'acte juridique, le contrat et la responsabilité.

On sait combien nombreux sont les systèmes qui tendent à résoudre les problèmes de la personnalité morale, de l'abus du droit, de la solidarité. L'auteur les aborde tour à tour, abandonnant pour les résoudre la doctrine traditionnelle du droit naturel pour adopter celle de l'interdépendance et des nécessités pratiques, « Toutes les spéculations philosophiques il les admire et les aime, mais ce sont de beaux poèmes et pas autre chose. »

Ces conférences méritaient d'être fixées et conservées sous la forme de ce volume car elles renferment une étude dont on retirera le plus grand profit.

P. Wauwermans.

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Bourgeois (Léon). — **Solidarité.** 7e édition. — *Paris, Colin,* 1912. 1 vol in-12 de 294 pages. fr. 3.50

Si la grande généralité des citoyens pratiquait la doctrine de Léon Bourgeois, bien entendu avec les restrictions qu'il y met, le bien être des humbles y trouverait son compte.

Elle réclame pour les déshérités, des assurances sociales qui rallient des voix dans tous les partis : la limitation des heures de travail, un minimum de salaire, l'instruction généralisée, une sécurité parfaite dans le cas de maladie, invalidité etc.... En l'absence de ces garanties, l'homme ne saurait contracter librement. « Nous voudrions, écrit l'auteur, apprendre aux hommes qu'il y a entre eux un compte à faire et pour certains une dette à acquitter. » Laissons aux mots leur sens le plus large, réjouissons-nous de constater qu'un homme d'une influence sociale si considérable, ait voulu s'associer à d'autres missionnaires pour prêcher une morale, altruiste au moins en quelques points. Il se base sur deux constatations : il signale d'abord la solidarité humaine, dont on ne demande pas la preuve à la science biologique, mais qui est constatée dans le domaine social. Les progrès réalisés par les ancêtres profitent aux dexendants de même que leur seront transmises les tares physiques et psychiques.

Quelques privilégiés héritant d'avantages et de biens considérables deviennent ainsi débiteurs parce qu'ils trop reçu... L'autre fait, sur lequel il base les conclusions, est moral : il s'agit de l'instinct de Justice dont l'aiguillon se révèle en nous. Ce désir d'équité est il fondé, quelle est son origine, a-t-il évolué ?

Peu nous chaut, réplique Léon Bourgeois

personne ne nie le besoin d'équité que nous ressentons. Les débiteurs doivent restitution aux autres hommes, la Justice exige qu'ils paient la dette contractée.

Un quasi-contract les lie, ils le savent, si non, leur éducation sociale reste à faire. Pourquoi cette réconciliation, avec le principe métaphysique de Justice? Simplement, parce que le solidarisme pur ne solutionnerait aucune difficulté, ou que les solutions paraîtraient par trop radicales. Qui admettrait que les faibles de corps ou d'esprit doivent être supprimés, sous prétexte que leur progéniture tarée gâterait une race? Nous ne verrions aucune excuse à de telles extrémités. Cependant cette déducation barbare, semble logique et la suppression d'éléments inférieurs améliorerait la qualité de l'ensemble. On soulève énormément d'objections : Le fondement de ce sentiment de justice n'inquiète pas le théoricien du système ; aucune sanction n'effraie celui qui étouffe cet instinct. Le caractère essentiel du contrat fait absolument défaut, c'est à dire, la réciprocité de l'obligation : Nous recevons de nos parents et nous voilà tenus vis à vis de nos successeurs qui ne nous donnèrent aucun bien. Le solidariste a tort de parler de dette et de proscrire le terme, devoir, plus exact mais qui rappelle une autre philosophie et surtout une morale, pas du tout laïque celle-là. L'homme est libre quand il a acquitté sa dette sociale : la notion négative de liberté sort de l'ordinaire ! Une certaine équivalence entre les contractants est exigible pour leur liberté : Pourquoi la garantie contre les grands risques sociaux uniquement, maladie, invalidité.... suffit elle à écarter toute pression néfaste sur le libre arbitre? Pourquoi ne réclamerait-on pas une égalité parfaite de fait comme de droit entre les contractants ? Cette théorie découvre un système formidable de lourds impots ; elle n'organise pas la société future après que l'équivalence relative entre les citoyens sera établie. Léon Bourgeois répond à ces objections entendues à l'occasion de conférences contradictoires. La difficulté fondamentale à faire avouer la dette sociale résulte de ce qu'il l'a dit contractée vis-à-vis d'êtres réels, les hommes, et non pas vis à vis d'une entité réelle aussi mais moins définie, comme la communauté, la société, l'Etat ; il rejette expressément ces termes. Cependant il est manifeste que nous sommes les obligés de nos ancêtres, de la société, d'où la série d'obligations en cascade, dirais-je, vis à vis des générations qui suivent. Les développements et les précisions de Léon Bourgeois au sujet des idées de liberté et de Justice intéressent au plus haut point. Je signale spécialement ses déclarations touchant les limites de la solidarité et la différence entre son système et le collectivisme. Celui-ci impose un mode de production, de consommation qu'il estime excellents, le solidarisme ne fait pas violence en ces matières, il s'inquiète du nécessaire.Le solidarisme ne prétend pas mener au socialisme radical, au contraire, bien que certains théoriciens assurent que ses principes développés y conduisent inévitablement.

J. Van Doorslaer.

de Narfon (J.). — **La séparation des Eglises et de l'Etat.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 314 pages. fr. 6.00

Ce livre doit être considéré comme un instrument de documentation.A cet égard il constitue un ouvrage des plus complets sur les origines de la dénonciation du Concordat et les étapes de réalisation. Il consigne nombre de faits et de documents indispensables pour apprécier le nouveau régime et établir les responsabilités.

L'indépendance dont l'écrivain se réclame a pour résultat de lui faire condamner également et la politique du gouvernement français et « l'attitude intransigeante du St. Siège » Mais il prononce cette condamnation comme si aucuns intérêts spirituels ne s'étaient trouvés engagés dans ce conflit, et comme s'il s'agissait d'un débat d'ordre purement économique et commercial :

Aussi — quoi que l'auteur se réclame d'une foi religieuse profonde — il parait fort malaisé de lui reconnaître une parfaite orthodoxie dans la plupart des appréciations auxquelles il se livre.

P. Wauwermans.

Dupréel (Eugène). — **Le rapport social.** Essai sur l'objet et la méthode de la sociologie. — *Paris, Alcan,* 1911. 1 vol. in-8 de 304 pages. fr. 5.00

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Jubaru (Florian), S. J. — **L'aimable petite Sainte Agnès.** — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de 156 pages. fr. 1.50

Levillier (Robert). — **Les origines argentines,** La formation d'un grand peuple. — *Paris, Fasquelle,* 1912. 1 vol. in-12 de 328 pages. fr. 350

L'Argentine intéresse depuis quelques années les esprits studieux; si nous sommes instruits sur les mœurs et les ressources de ce grand peuple en évolution, les chainons le reliant à sa constitution primitive nous font défaut. Et cependant, au point de vue ethnographique, comment pourrions nous, sans le passé, expliquer les secrets du présent. L'âme d'un peuple, comme celle d'une famille, est chose complexe et subtile ; sa physionomie réelle ne se révèle pas à l'observation exclusive de sa vie actuelle ; elle demeure énigmatique, si l'on ignore ses attaches. Quelles sont les origines du peuple argentin ? Quelles furent ses caractères de race? comment s'affirment ils à travers la succession historique des péripéties de sa vie politique. Reconstituer l'Argentine primitive, d'après des documents inédits ; remonter au type primitif, à l'ambiance dans laquelle il se développa ; rechercher les circonstances de sa vie primitive et l'évolution de sa mentalité ; observer la race à l'époque où se dessine sa physionomie nationale, soumise à l'Espagne pendant deux siècles, ensuite livrée à elle même et devenue l'arbitre de sa destinée, payant à la Liberté son tribut d'apprentissage, pour jouir enfin à la force et à la souveraineté personnelles : tel est en quelques mots, le caractére de cette étude de l'Argentine d'hier. Ceux qui s'intéressent à la destinée des peuples latins d'Amérique trouveront ici, par l'évocation du passé, l'explication du présent.

Chanoine F. Van Caenegem.

Robiquet (Paul). **Le Cœur d'une Reine : Anne d'Autriche, Louis XIII et Mazarin.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8 de 308 pages. fr. 5.00

L'auteur de ce livre a voulu projeter une lumière nouvelle sur ce chaos qu'est l'histoire de la Fronde et de la Régence d'Anne d'Autriche. C'est dans une intrigue amoureuse entre la Reine et Mazarin, qu'il cherche et semble trouver la clef de bien des péripéties qui, pour des observateurs peu avertis, resteraient inexplicables ; c'est plutôt au cœur qu'à la raison qu'il faudrait, suivant l'auteur, attribuer la soumission constante et absolue de la souveraine aux directions et aux désirs de son ministre. Je dis : suivant l'auteur ; parce que, si de nombreux historiens, depuis Victor Cousin jusqu'à Levisse, placent la passion d'Anne d'Autriche hors de controverse, d'autres estiment les choses autrement, un des nou-

veaux venus sous la coupole de l'Accadémie des Sciences morales et politiques, M. Lacour-Gayet soutenait, dans la séance académique du 9 décembre dernier, que les relations d'Anne d'Autriche et de Mazarin étaient purement platoniques et d'une nature politique. Quoique nous ne soyons plus au temps des Mazarinades, les appréciations restent diverses, comme elles l'étaient au XVIIe siècle ; chacun jugera suivant son tempérammment et suivant ses goûts, la conduite d'Anne d'Autriche; il la taxera de même, de frivolité ou de sagesse. La figure de Mazarin n'en reste pas moins une des plus brillantes de l'histoire : celle de l'arbitre de la Guerre de Trente Ans et de la paix de Westphalie, le vainqueur de la Fronde, le diplomate habile qui sut imposer à l'Espagne la paix des Pyrénées et préparer à la France le règne de Louis XIV.

L'auteur a présenté son étude à l'Académie en 1911 ; cette société savante, nous dit-il, n'est pas exclusivement composée d'adolescents imberbes et ne peut être assimilée à une institution de jeunes demoiselles ou à une chambre de malade, dans laquelle il faut parler tout bas. »

C'est dire que l'ouvrage n'est pas destiné à tous les âges, ni à tout le monde ; ceux qui n'y rechercheront que la vérité historique, non les détails scabreux, avoueront que l'auteur a écrit par amour du travail désintéressé ; il a mené une enquête approfondie sur une question qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et qui en fera couler bien encore. Puisse cette étude ne scandaliser personne, dit M. Robiquet. Ce n'est pas ma faute, ajoute-t-il, si l'histoire vraie est parfois le plus extraordinaire et le plus invraisemblable des romans.

Chanoine F. Van Caenegem.

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Gentil (Louis). — **Le Maroc physique.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 320 pages. fr. 3.50

Le Maroc forme le prolongement naturel de l'Algérie : il offre un grand développement de côtes par la Méditerrannée et par l'Océan Atlantique ; il n'a pas de limites naturelles du côté du continent ; elles sont indéterminées physiquement du côté de l'Algérie ; au sud elles forment un passage insensible au Sahara.

Les premières notions acquises sur le Nord Ouest africain remontent vers le XIe siècle avant J.-C. Malheureusement il n'est resté aucune trace graphique des voyages des Phéniciens qui, d'ailleurs, ignoraient la boussole et les méthodes astronomiques.

A partir de la fin du siècle dernier, les travaux scientifiques sur le Maroc se sont multipliés et ont pris une forme de plus en plus précise. Un grand effort à été produit par la science française malgré le souffle d'agitation qui a passé sur le Nord Ouest africain au cours de ces dernières années.

Une mission organisée par le comité du Maroc en 1904-1905 a parcouru le Nord et et le Sud marocains ; une mission hydrographique a relevé la côte occidentale ; en outre, l'œuvre continue de la mission scientifique de Tanger a jeté plus de clarté dans le domaine de la sociologie musulmane et de l'archéologie. Enfin des voyages géologiques, économiques et sociologiques organisés récemment par des Français, ont singulièrement accru le patrimoine scientifique de la France et du monde dans le Nord Ouest de l'Afrique.

L'armée française n'a pas seulement entrepris une tâche de pacification dans ce pays ; elle a réalisé, après l'action militaire, une œuvre de civilisation, où son rôle scientifique s'est révélé en maintes circonstances, notamment au point de vue de la figuration géométrique du Maroc.

L'ère de l'exploration est terminée L'étude méthodiqne et détaillée de ce beau pays a été inaugurée par les levés réguliers du service géographique de l'armée, sous les auspices de généraux éminents.

M. Louis Gentil apporte sa contribution à l'effort national, par une suite de voyages ininterrompus depuis l'année 1904, et dont les conclusions essentielles sont énoncées au cours des pages de son beau livre : *Le Maroc physique.*

Des observations patiemment accumulées, bien que parfois insuffisantes, permettent à l'auteur de jeter un coup d'œil sur l'histoire de cette partie du continent africain dans le passé des temps géologiques, et de retracer la genèse de ses grandes chaînes de montagnes.

Il examine successivement les relations de ces différentes chaînes, en commençant par les ramifications probables de l'Atlas au delà des côtes du Maroc occidental.

Ses impressions d'un voyage fait en 1909 jusqu'à Agadir, le conduisent à remettre en question l'existence de l'Atlantide de Platon. On sait que des textes antiques ont conservé le souvenir de relations qui auraient existé, à une époque très reculée, entre l'ancien continent et une contrée située à l'Ouest de l'Europe ou de l'Afrique, qu'un cataclysme aurait fait disparaître. Ces textes désignent cette contrée sous le nom d'Atlantis et ses habitants sous le nom d'Atlantes. Les connaissances géologiques actuelles semblent devoir évoquer l'existence d'un continent effondré, mais à une époque relativement très récente.

L'existence de l'Atlantide des anciens n'est pas scientifiquement démontrée; mais pour M. L. Gentil, les observations qu'il examine dans le « Maroc Physique » constituent d'intéressantes présomptions en faveur de la légende transmise par Platon ; nous sommes encore loin de la solution définitive de ce problème important dans l'histoire du Monde; mais si les sciences naturelles doivent dans l'avenir y apporter quelques données définitives, c'est aux lumières et aux précisions de la géologie qu'il conviendra surtout de s'adresser, bien plus qu'aux études de la zoologie et de la botanique.

Après avoir étudié les rôles de l'Atlas et du Rif dans la configuration du Maroc physique, l'auteur étudie les différents facteurs qui contribuent au relief du sol marocain, l'évolution de ce relief lui même et celle du réseau hydrographique, intimement liées, pour aboutir au modèle actuel du pays.

Un chapitre est consacré à l'étude du climat ; le Maroc offre autant de diversité par son climat, que par la nature de son sous-sol. On ne peut pas en être surpris, si l'on songe au grand développement des côtes marines et à la présence des chaînes saillantes qui donnent à l'orographie du pays des caractères si singuliers. Malheureusement, les observations météorologiques ont été jusqu'ici fort négligées ; depuis quelques années des stations ont été établies à l'intérieur.

M. L. Gentil en a installé une, de premier ordre, à Mazagran en 1907 ; elle a été transportée en 1909 près d'Azemmour ; d'autres stations fonctionnent en quelques autres points. Ces observations vont certainement se multiplier et le Maroc va entrer, au point de vue de l'étude de son climat, dans une phase scientifique active ; ces questions présentent un intérêt particulier au point de vue de l'occupation et de l'exploitation de ce pays demeuré si longtemps fermé à la civilisation européenne.

Sous le rapport de la botanique, le Maroc est très peu connu. Seule la région du Sud Ouest a été l'objet d'herborisations importantes ; c'est de ce côté que sont portées les principales missions scientifiques.

La flore marocaine a besoin d'être étudiée méthodiquement, elle offrira aux botanistes un intérêt considérable ; jusqu'ici, cette étude est dans son enfance ; l'auteur doit se contenter d'appeler l'attention sur les principales essences forestières un peu mieux connues, parce qu'elles ont toujours frappé le voyageur.

Le livre se termine par une étude sur les

sols du Maroc ; sols argileux, terres rouges, sols marécageux, sables granitiques, etc.

Voilà, en résumé, la marche suivie par l'éminent professeur adjoint à la Sorbonne, dans ce livre aussi modeste que savant ; c'est une contribution importante au travail de relèvement qui s'opère sur cette terre, naguère encore inconnue et qui ouvre des horizons grandioses à l'expansion économique internationale.

Chanoine F. Van Caenegem.

Masterman (C.-F.-G.). — **L'Angleterre d'aujourd'hui.** Ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé F.-M. Le Meur. Préface de C. Struyienski. — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-8 de VIII-346 pages. fr. 6.00

On peut féliciter M. Le Meur d'avoir mis à la portée des lecteurs de langue française, ce livre intéressant « L'Angleterre d'aujourd'hui » publié en anglais par un Anglais et pour les Anglais.

Le titre du livre est alléchant. Pour qui l'Angleterre n'est elle pas un sujet de réflexion et d'observation ? tant de choses étonnantes s'y sont accomplies depuis quelques dix ans, dans les domaines de la politique extérieure, de la politique intérieure, de la vie économique, sociale, scientifique et religieuse, tant de transformations y semblent en fermentation, que l'on se demande parfois ce qu'il adviendra de la vieille Angleterre ; si c'est vers le progrès qu'elle est en train de s'aiguiller, ou vers la décrépitude ? Le livre de M. Masterman est une suite de causeries, de bloc notes, d'articles de revues et de journaux, formant un ensemble d'observations que le lecteur est disposé à admettre en tout ou en partie. Cependant le pessimisme a sa large part dans chacun de ces chapitres, trop large, pour ceux qui ont étudié et observé la vie de la nation anglaise autrement que dans les livres et qui l'ont appréciée par d'autres auteurs que celui que nous analysons. Sans doute, il y a lieu d'en rabattre pour l'optimisme de certains ouvrages, où l'idéal anglosaxon est prôné comme un summum de perfectionnement social ; il serait déraisonnable de lui dénier de graves défauts à côté de qualités incontestables et très marquantes. Mais voir tout en noir, presque tout, en ville, dans les faubourgs, à la campagne, dans la science, dans la littérature, dans la religion, — cela conduit à des probabilités sinistres et prédispose à voir en tous les phenomènes de la vie d'une grande nation des raisons de craindre (chap. X), — des illusions de sécurité et de progrès (ibidem) au lieu de certitudes, — et des possibilités de catastrophes (chap. 8) — que tout le monde ne se sent pas l'envie de partager, ni le gout de faire entrevoir.

Chanoine F. Van Caenegem.

Pradel (Jorge Fernandez). — **Le Chili après cent ans d'indépendance.** — Lettre-préface de don Rafael Errazuriz Urmenéta. — *Paris, Beauchesne,* 1912. 1 vol. in-8 de XXIV-294 pages. 5.00

« Je connais divers ouvrages contenant les impressions et jugements sur le Chili, qui se proposent de faire à l'étranger de la propagande pour notre pays ; mais je dois vous déclarer franchement, et sous aucune intention de flatterie, que, parmi ces livres, le vôtre est un des mieux conçus, un de ceux qui réalisent le mieux leur idéal. En peu de pages, mais avec méthode et clarté, vous avez touché les sujets les plus différents, et groupé un nombre extraordinaire de documents, d'ordre historique, géographique, social, pratique et financier. »

Ainsi s'exprime dans sa lettre- préface Don R. Errazuriz Urmeneta, Ancien Président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères, Représentant du Chili auprès du Saint Siège. En effet ce livre à été conçu et élaboré avec la méthode la plus ri-

goureuse ; l'auteur a puisé aux sources les plus sûres, ses conclusions sont basées sur des faits rigoureusement contrôlés, sur les documents les plus récents, sur les statistiques nationales et internationales les plus fraîches. C'est une œuvre de propagande nationale faite par un patriote, sans doute très attaché a son pays, mais d'une culture intellectuelle supérieure et d'un jugement droit, aussi éloigné de l'enthousiasme que de la critique à priorî, voyant les choses de son peuple sous leur angle réel, et se plaisant à les signaler à tous ceux qui suivent avec l'intérêt qu'elle mérite l'evolution décisive des Etats de l'Amérique du Sud.

D'autres ouvrages du même genre ne tiennent compte d'ordinaire que de ce qui a trait, au progrès matériel du pays dont ils s'occupent ; celui ci, sans rien ôter de l'importance du point de vue matériel, considère aussi le progrès moral et social du Chili et la part incontestable qu'y a prise l'Eglise Catholique. C'est un mérite de plus dont il faut féliciter l'auteur et que je suis heureux de signaler ici.

CHANOINE F. VAN CAENEGEM.

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Coloma (P. Louis). — **Boy.** Traduit de l'Espagnol par Demarés de Hill. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 318 pages. fr. 2.50

Coz (Edmond). — **Après la haine.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-12 de 268 pages. fr. 0.75

Delly (M.). — **Fleurs du foyer, fleur du cloître.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-12 de 248 pages. fr. 0.75

Descombes (Louis). — **Lamadou, détective amateur.** Vaudeville en un acte. — *Paris, Bricon & Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 52 pages. fr. 1.00

Dorchain (Aug.).—**L'art des vers.** 12e édition. — *Paris, Librairie des Annales*, 1912. 1 vol. in-12 de 424 pages. fr. 3.50

Il n'existe pas d'encyclopédie de l'art des vers comparable au trésor de M. Auguste Dorchain. A ceux qui s'étonneraient d'une appréciation aussi catégorique je ne donnerais qu'une réponse : lisez, jugez !...

Les premiers chapitres exposent admirablement les notions de la Poésie, l'essence de la Versification ; et déjà le lecteur se sent sollicité à une lecture passionnée,trop rapide du livre. L'auteur désire-t-il enflammer d'enthousiasme les cœurs avides d'idéal, illuminer aux yeux des indifférents et des distraits le fond de sensibilité qu'ils nourisrent inévitablement dans l'intime de l'âme ? Sans doute ! Beaucoup d'humbles intelligences se croient incapables d'apprécier les chefs d'œuvre de nos poètes ; elles refusent de puiser à la source abondante qui coule, disent ils, hors de leur portée. Erreur..... Cependant l'eau est si claire, si fraîche, si agréable et bienfaisante !... Voici un goblet élégamment forgé, un habile ouvrier l'a façonné avec un art ingénieux,vous allez pouvoir vous désaltérer parfaitement. Si elles suivent les indications précises de Dorchain les plus timides sont à même d'achever leur

éducation poétique, c'est-à-dire, de diriger l'aspiration au beau et aux mieux, essentielle à l'homme, vers les compréhensions géniales concrétisées par les grands rêveurs. L'idée n'est point tout, la rareté du marbre ne fait pas le prix de la statue, la forme que l'idée revêt rend celle-ci lumineuse et obsédante même, la joie est alors moins fugace.

Précisément l'analyse minutieuse des divers procédés, des règles généralement observées par les plus adroits marteleurs de rimes, soumet notre esprit à une excellente gymnastique qui nous prépare à gravir allègrement les cîmes, à glisser prudemment vers des profondeurs parfois ténébreuses. Cet excercice habitue aux repos nécessaires qualifiés par les méchantes langues de rêveries paresseuses, dont le mérite est de nous permettre de jouir des lointaines vues, ou de cueillir sous les herbes foulées les fleurs rares écrasées sous le pas follement affairé du passant.

L'art de comprendre les beaux livres s'acquiert en lisant avec la lenteur nécessaire par un travail intellectuel parallèle à celui de l'auteur lui-même. Deviner les difficultés vaincues, voir l'habile maneuvre qui rangea ces mots rares et justes en une strophe parfaite, saisir l'élégance de la coupe du vers, percevoir la cadence de la phrase, remarquer le groupement harmonieux des sons voilà ce qui vaut bien un arrêt et un geste, j'espère ! Lisons Dorchain, il vous formera le goût. Il vous dira le secret d'Alfred de Musset, l'art de Victor Hugo, les procédés merveilleux et multiples de Sully Prud'homme, de Gautier, de Coppée, de Verlaine, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Voltaire, de Marot etc. etc ...

....Au XVe et au XVIe on tâtonne.., Ronsard hésite entre les deux solutions, Molière lui même, le plus libre des versificateurs parmi les poètes du XVIIe n'y déroge que trois fois par des négligences dans lesquelles il ne retombe point... Dorchain est prodigue de ces précisions, J'ai donné ici un exemple de sa manière à propos de la valeur de l'e muet.

Rien de plus agréable à connaître que l'histoire d'une loi de la métrique et Dorchain vous donne ces synthèses sans dissertations théoriques ennuyeuses. Il décrit simplement l'évolution et la fixation d'une règle de la prosédie et note quelques exemples empruntés aux maîtres du style français. Ainsi encore il examine les formes consacrées par l'usage, les essais hasardeux, les innovations risquées et chaque fois des illustrations nombreuses agrémentent le texte. Art des vers de Dorchain contient des indications à tel point abondantes qu'on pourrait de grouper en une anthologie merveilleuse les pièces les plus parfaites et les plus caractéristiques de la poésie française. L'Art des Vers finit déjà sa douzième édition ; pareil succès n'étonne pas ceux qui ont l'heure de connaître le poète exquis, l'érudit consciencieux et le puissant écrivain.

J. Van Doorslaer.

Dorchain (Aug.). — **Œuvres de Auguste Brizeux.** Tome IV : Histoires poétiques. — Poétique nouvelle. — *Paris, Garnier,* 1912. 1 vol. in-12 de 416 pages. fr. 3.50

La harpe de Brizeux au moindre vent qui passe jette un son, et aussitôt les doigts agiles du barde inspiré de poursuivre les accords ! Aujourd'hui il narre l'histoire de Primel et de la Jeune veuve Nola dont les compagnes jalousent l'éclatante beauté, tandis que les jeunes hommes évitent de la rencontrer. Primel n'avait pas étouffé en son cœur les sentiments d'autrefois, et son bras vigoureux relève la pauvre Nola, épuisée par une marche qui l'avait abattue au bord de la route. La délicieuse idylle des deux âmes naives répond si ingénuement à la réalité et à la sinérité des amours tardives qu'on ne saurait mieux les décrire. Le cœur ne vieillit pas !

Dans son poème héroïque aux Ecoliers de Vannes, il glorifie le bonheur de la paix

est ce assez curieux ? Dans le Combat de Lez'Breiz, dans les Celtes il traduit des écrits anciens, en vers d'une énergie incomparable.

« Quels chants, j'aurais jetés dans l'ardente mèlée ! » Mais il est pour le barde un maître souverain : « Le temps. qui fait la lyre ou paisible ou guerrière... » Les évènements permirent à Brizeux d'élever la voix, à trois reprises, pour engager les soldats à défendre vaillamment la justice et le droit. Notons cependant la douceur foncière du poète ; jusque dans sa Paix Armée, le Chant de guerre, l'appel à l'Allemagne toute sa haine se dresse contre les ennemis.... de la paix. M. A. Dorchain rejette parmi les notes, avec infiniment de raison, un chant inédit intitulé lui aussi « A l'Allemagne ». La délicate réserve de l'éditeur mérite tous les éloges et la gratitude des amis de Brizeux ; celui-ci aura caché ces invectives autant par conscience d'artiste que par scrupule philosophique. J'ai hâte de revenir au barde de Bretagne, au conteur de légendes, à l'observateur de gestes gracieux, au chanteur des profondes joies et des douleurs intimes. Admirez ce tableautin : Un tout jeune enfant reste sourd à l'appel de sa maman inquiète....

.... Mais si Fanche aimait l'eau
C'était pour y tremper les feuilles d'un bouleau,
Y jeter des cailloux, et sous le vent rapide
Admirer le cristal mobile qui se ride....
Ruse charmante ! Enfin cette mère aux abois
Se mit à caresser un jeune ange de pierre
Dont la bouche versait les flots de la rivière :
« Celui-ci, c'est mon fils, mon enfant, mon amour !
Tranquille à mes côtés il reste tout le jour.
Il ne va pas courir quand sa mère l'appelle....
Sa joue, Oh! regardez, comme elle est blanche et belle!»
Et l'enfant oublieux des jeux, l'enfant jaloux,
Les deux bras étendus et heurtant ses genoux,
Vint, tout en agitant sa chevelure blonde
A cette heureuse mère offrir sa bouche ronde....

Voilà les traits charmants qu'il joint à ses chants pieux pour célébrer les Hètres de Lo'Thea, nous y trouvons quelques'uns de ses plus beaux vers. Je renouvelle, à plaisir, mon aveu : les courtes compositions groupées de ci, de là, dans les quatre volumes m'ont particulièrement émerveillé. Si j'en croyais mes annotations, il me faudrait les citer toutes. Dans le Journal Rustique, par exemple, nous relirons le Chevreuil, le chêne du Bourg, la Mort du Bouvreuil, la Tombe de René :

.... Et la nuit, lentement, lève la pierre blanche
Quand vers toi, Velleda, génie en pleurs, se penche.. .

Oublierons nous le Promenade, Aliza dont il donne en deux vers la légende, les Batteurs de Blé, A Auguste Argonne ?

Tes vers me suivent dans les blés ;
Je les ai dits à l'alouette
Et la mésange les répète
Aux petits près d'elle assemblés....

Heureusement, Dorchain apprend les chants de Brizeux

Au rouge-gorge, à l'alouette
Qui les répandent dans les airs,

Dois-je redire combien sont précieuses ses remarques, et instructifs les rapprochements signalés en marge, lorsque le poète rappelle quelqu'inspiration de Coppée, de Souvestre, d'Alfred de Musset et d'autres contemporains illustres ? Quant à l'essai de Brizeux de donner au sonnet une forme logique, en tournant la pointe vers les cieux, nous nous rangeons sans réserve de l'avis de Dorchain : l'essai est vain, tout le condamne. (Voir. Art des Vers, p. 371 et suiv. 12e édit.) Les plus divers génies accueillirent avec empressement la forme divine du sonnet.... Dante et Pétrarque, Ronsard et Joachim du Bellay, Camoens et St Thérèse, Shakspeare.... On sait que le poète détestait cordialement les inventions et les progrès modernes ; le chemin de fer, le monstre qui un jour dévorerait sa Bretagne, le château moderne, une fabrique de poison. Il aurait démoli volontiers la Bourse, dans laquelle il dresse la chaire du fougueux Poverello, au grand émoi des banquiers.

La Poétique n'eut jamais la prétention de grouper en un code les règles d'une prosodie nouvelle. L'auteur détaille succinctement un plan qui embrasse toute la matière poétique : la Nature et les Champs, la Cité, le Temple et tout ce qui s'y rapporte. Certes, les cent pages d'œuvres inédites ou non recueillies rendent ce quatrième tome inestimable : quelques vers et surtout les écrits en prose. D'après Brizeux, on s'est

mépris, dans l'insoluble débat du romantique.... puisque les censeurs condamnaient d'après des formules du beau, et formules très différentes. de Vigny, Lebrun, Lefèvre produisent de magnifiques œuvres littéraires, que la question soit ainsi tranchée ! Il défendit en deux études publiées dans le Mercure du XIXe siècle, Héléna et Eloa d'Alfred de Vigny. J'y relève une argumentation candide : l'obscurité, reprochée aux jeunes romantiques, est voulue, elle s'explique par la pudeur qu'ils mettent à la révélation de leur « moi », consentie d'ailleurs pour les seuls initiés. Un article paru dans le Globe à propos d'un vrai portrait d'André Chénier arrêtera certainement le lecteur. Il n'est plus besoin, après cette lecture, de contempler les traits d'André Chénier pour les avoir nettement dans l'imagination avec les détails caractéristiques. Dorchain a découvert aussi deux articles de l'auteur, signés seulement H. : une appréciation sur des Poésies d'Antony Deschamps publiée dans la Revue des Deux-Mondes en 1833, et un jugement d'un livre de pensées de Keratry inséré dans le Journal des Débats, en la même année. Voici enfin et surtout deux fragments d'un livre de Voyage, parus le premier dans la Revue des Deux-Mondes et le second dans la Revue de Paris. Ils contiennent des annotations curieuses, quelquefois anecdotiques, faites pendant le séjour du poète en Italie. Brizeux interroge les Vénitiens qui connurent lord Byron et rencontre Walter Scott, une ombre d'homme, épuisé par des travaux exagérés. Les deux fragments remarquables à coup sûr, furent ils les premiers essais d'un livre projeté par l'écrivain ? Dorchain ramène en notre mémoire un de ses Préceptes, (Vers la Lumière) par l'application éloquente qu'il en fait. C'est parce qu'il à tant aimé l'œuvre rayonnante de pureté et de naïveté du barde Breton, qu'il parvint à nous offrir une quadruple merveille : « Toujours sera ton œuvre, à ton amour pareille ! »

J. Van Doorslaer.

Lauvrière (Emile). **Edgar Poë.** *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 252 pages. fr. 2.50

(Les Ecrivains Etrangers)

La collection des « Grands écrivains étrangers » s'enrichit par ce volume d'une de ses plus belles études. L'auteur y a résumé en les corrigeant par les données nouvelles, son remarquable ouvrage « Edgar Poë, sa vie et son œuvre » publié à la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Ce résumé le met à la portée du public, en le dépouillant de tout appareil d'érudition.

Jean Lovel.

Leblanc (Maurice) — **Le Bouton de Cristal.** Arsène Lupin : Nouvelles aventures. — *Paris, Lafitte, & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 330 pages. fr. 3.50

Lichtenberger (Henri). — **Novalis.** *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 266 pages. fr. 2.50

(Les Ecrivains Etrangers)

Novalis, un des plus grands parmi les mystiques allemands, l'un des représentants les plus en vue du romantisme allemand, — unit en lui les éléments en apparence les plus disparates. Sa vie et son œuvre offrent un intérêt psychologique de premier ordre. M. Lichtenberger les étudie sous tous leurs aspects dans cet ouvrage d'une lecture captivante et instructive.

Jean Lovel.

Vézère (Jean). — **Leur péché.** — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-12 de 248 pages fr. 0.75

Villard (G.). — **Le ci-devant.** Drame en 1 acte. — *Paris, Lesot*, 1912. 1 vol. in-12 de 50 pages. fr. 1.00

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Chantavoine (Jean). — **Musiciens et poètes.**—*Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 218 pages. fr. 3.50

Ce recueil d'études est presque exclusivement consacré à examiner les rapports mutuels de la musique et de la poésie dans les hommes et dans les œuvres. On y ramène, avec Goethe, les principes de la musique à ceux de la philosophie naturiste. On y voit l'union de la poésie et de la musique allemande du romantisme donner naissance au genre de la ballade. On y voit Schumann à la fois musicien et poète. Quelques études documentaires complètent le volume. JEAN D'OUTREMEUSE.

Pillion (Louise). — **Les sculpteurs français du XIIIe siècle.**—*Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-8 de 272 pages. fr. 3.50

On ne se lasse pas des églises ogivales de la France. Y retourner vingt fois, en revoir cent fois les images, en entendre parler souvent, en relire fréquemment la description, sont choses agréables, aussi émouvantes, qu'au premier contact que l'on eut avec elle. A quoi tiennent ces dispositions ?

A ceci, sans doute, c'est que les églises sont le miroir fidèle d'une civilisation des plus nobles et des plus attachantes, la civilisation, non pas seulement ni étroitement française, mais la civilisation européenne annoblie par l'Evangile.

Certes, les églises ogivales françaises ne représentent pas adéquatement, à elles seules, toute la civilisation européenne du moyen-âge. Ste Sophie, les églises de Ravenne, les balisiques romanes de l'Allemagne, celles de la France, celles de Tournai, de Nivelles et de Soignies en Belgique, le dôme d'Aix-la-Chapelle, en sont des témoignages superbes et éloquents. Dans le style ogival même, on trouve ailleurs qu'en France, des types tout aussi révélateurs de la grandeur de la civilisation chrétienne.

Telles sont les cathédrales ogivales de l'Angleterre. Par l'ampleur, par la majesté, elles triomphent incontestablement des cathédrales françaises. Vainçues sur ce point, les cathédrales de France prennent, sur d'autres, une belle revanche. Plus modestes que leurs sœurs anglaises, les églises de France, sont plus humaines, plus vivantes, plus gracieuses, en un mot, elles sont plus *attachantes* que celles-là. Elles le sont par la souplesse de leurs formes, par l'élégance contenue et exquise de leurs ornements, par la splendeur de leurs vitraux, elles le sont, surtout, par cette multitude magnifique et impressionnante de statues en pierre qui peuplent leurs hauts portails.

C'est cette multitude que l'ouvrage de Mademoiselle Louise Pillion s'applique à nous faire connaître.

Il y parvient complètement en unissant à l'intérêt et au charme de l'exposé, des réflexions judicieuses justifiées par une documentation opulente. Par ces mots, il sera évident que les quelques lignes que nous voulons consacrer à l'ouvrage que voici sont une recommandation en sa faveur. Nous souhaitons beaucoup

de lecteurs à ces pages sérieuses et instructives.

Tout en les aidant à mieux apprécier la sculpture française du XIIIe siècle, ces pages leur donneront une idée exacte de ce que fut la civilisation chrétienne à une des plus belles périodes de son histoire.

Grâce à ces pages, ils auront le rare bonheur de se trouver face à face avec des sculptures exceptionnellement remarquables.

Inférieures pour l'exécution à celles que nous laissèrent les Grecs, les sculptures françaises du XIIIe siècle, ont néanmoins, avec celles-ci, des ressemblances étonnantes et plus nombreuses qu'on se le figure.

Ces sculptures démontrent que loin d'être incompatible avec la beauté physique, l'inspiration chrétienne la revêt, au contraire, d'une noblesse, dont, par elle seule, elle n'est pas toujours suffisamment pourvue.

Intéressant pour les raisons que nous venons d'énumérer, l'ouvrage de Mademoiselle Pillon, est, en outre, divertissant pour le lecteur étranger à la France.

Celui-ci ne pourra ni réprimer, ni modérer un sourire amusé lorsqu'il rencontrera les nombreux passages de ce livre dans lesquels, avec un tact contestable, s'étale une vanité patriotique française, qui est à l'orgueil patriotique ce que la manie est à l'usage.

FRANZ NÈVE.

Tiersot (Julien). — **Jean-Jacques Rousseau.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 280 pages. fr. 3 50

L'élite intellectuelle des nations civilisées a célébré cette année le double centenaire de Jean-Jacques Rousseau ; les uns ont fait l'apothéose du sociologue, les autres ont exalté les mérites de l'écrivain, d'autres enfin, ont chanté les louanges du musicien. C'est sous ce dernier aspect que M. Tiersot l'étudie dans son nouvel ouvrage, et il n'hésite pas à le ranger parmi les Maîtres de la musique. Cette classification paraîtra quelque peu risquée pour qui considère la médiocre valeur musicale du *Devin du village*, l'œuvre capitale de Rousseau, et d'autres œuvrettes dont il ne reste que le souvenir, et l'on ne se figure pas bien Jean-Jacques sur le même piédestal que les Bach, les Beethoven, les Mozart, les Glück etc. Mais pour M. Tiersot, l'œuvre musicale de Rousseau n'est qu'accessoire, c'est l'écrivain, c'est le penseur profond qu'il défend, c'est le semeur d'idées dont la réelle et heureuse influence s'est fait sentir jusqu'à nous, qu'il exalte, et ma foi, il le fait avec tant de sincère conviction, avec tant de talent que nous sommes tout prêt à nous laisser convaincre. Va donc pour Rousseau Maître de la musique..... mais que va dire Rameau ?

PHIL. MOUSSET.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Benoit (E.), Miss. Apostolique. — **Conditions d'efficacité du Tiers-Ordre.** — *Couvin, Œuvre de St-François*, 1912. 1 broch. in-32 de 30 pages. fr. 0.50

Champly (abbé).—**Avis au Public!** Petits grains de philosophie à l'usage des jeunes filles. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 168 pages. fr. 1.50

De Faviers (Baron). — **Lectures parallèles des Saints Evangiles** avec une carte et un plan. —

Paris, Lethielleux, 1912. 1 vol. in-12 de 368 pages. fr. 3.50

Dossat (A.) & **Montjovet** (J.). — **Convertis.** — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-12 de 64 pages. fr. 0.15

On a réuni dans cette brochure une série d'articles pleins d'intérêt qui, publiés l'an dernier en feuilletons dans la croix, furent unanimement goûtés, montrant à quel point l'église catholique séduit non seulement la foule des humbles, mais encore le monde des savants et des artistes, des « intellectuels ». On sera donc heureux de relire ces brèves et intéressantes notices sur quelques uns des plus marquants parmi les convertis de notre époque à la foi catholique : Coppée, J. Joergensen, Krogh-Tonningh, Brunetière, Chesterton, Ruville, Huysmans. La partie apologétique de ces pages, non moins que leur brièveté et la modicité de leur prix en permettront une diffusion plus facile et plus abondante.

JEAN LOVEL.

Gillet (M.-S.). — **Innocence et Ignorance.** Education de la pureté. — *Paris, Lethielleux*, 1912 1 vol. in-12 de 214 pages. fr. 2.00

Hilgers (Joseph) S. J. — **Livre d'or du cœur de Jésus** pour les fidèles. Indulgences et privilèges de la dévotion au cœur de Jésus. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-32 de 252 pages. fr. 1.25

A la fois recueil de toutes les indulgences et privilèges attachés à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, livre de prières et livre de méditations, recueil de tous les renseignements désirables concernant cette dévotion, ce petit livre est un véritable manuel et rendra aux prêtres et aux fidèles de grands services.

JEAN LOVEL.

Pérégrin M. Soulier (Le Père) — **La confrérie de Notre-Dame des sept Douleurs dans les Flandres.** — *Bruxelles, 29, Rue Washington*, 1912. 1 vol. in-8 de 70 pages. fr. 1.00

Saint-Yves (Jean). — **Une petite Sainte.** Visite au Carmel de hisieux, aux reliques, à la tombe de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. — *Paris, Lethielleux*, 1512. 1 vol. in-12 de 86 pages. fr. 1.00

Qui ne connaît cette douce et charmante « Histoire d'une âme » ? En voici le résumé où se trouve, pieusement receuilli, le parfum qui s'exhale de cette vie et qui suit le récit d'un pélerinage ému à la cellule, aux reliques et à la tombe de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. C'est beau et c'est bienfaisant. La lecture de ces pages vous pénètre de douceur, de pureté, de générosité.

JEAN LOVEL.

SOCIETÉ BELGE DE LIBRAIRIE *(Soc. An.)*
15, Rue Royale, 15 — BRUXELLES

Dernières Nouveautés :

PIERRE NOTHOMB

Notre-Dame du Matin

1 vol. in-8° fr. **5.00**

LOUIS COLIN

Pages Effeuillées

1870 - 1909

1 vol. in-12 de 316 pages fr. **3.50**

PAUL HALFLANTS

Religion et Littérature

1 vol. in-12 fr. **3.50**

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les chansons du Sol Natal.

Le Chansonnier André Chenal

Encore un ! Oui, et qui nous vient avec sa jeunesse ardente et tous les signes d'une définitive vocation : sensibilité d'artiste, amour profond des êtres et des choses, enthousiasme, labeur têtu et, par dessus tout, la sereine lumière d'un idéal. Les „*Chansons du Sol Natal*“ nous livrent une belle physionomie d'artiste et d'apôtre. Nous le saluons chapeau bas ! comme nous saluons ceux qui se sont attachés à aviver la petite flamme qui pétille au fond des âmes populaires.

Spahn a synthétisé dans la gravure liminaire des Chansons du Sol natal, toute l'inspiration de Chenal : Un berger grelottant et pensif s'en va par la grand'route suivi de la houle de ses moutons; des arbres frissonnent au bord du chemin ; non loin, des meules, somnolentes, aux flancs rebondis, évoquent les labeurs récents; la plaine féconde de la Beauce s'allonge jusqu'aux lointains bleus ; les toits rouges d'une ferme éclatent dans l'air calme à côté des clos, aux arbres penchants, — tandis qu'à l'horizon surgissent, imposantes, les tours d'une ca-

thédrale,... la cathédrale d'Orléans, probablement. Hommes des champs, labeurs obscurs, poësie du sol natal, fécondité des sillons, sérénité des foyers ruraux, symbolisme des clochers, Dieu, tels sont les autels où la muse de Chenal aime à chanter.

Tout ceci est bien grave, dira-t-on, et nous promet une poësie hautaine et sévère ! Qu'on se détrompe ! tout ceci est chanté par une voix souple et gracile, amoureuse de rythme et d'élan et qui garde à son lyrisme les accentuations comprises et aimées du peuple. Au reste, n'anticipons pas et, avant d'analyser l'œuvre de Chenal, présentons l'auteur et mettons en lumière les influences qui agirent sur son orientation et l'activité qu'il déploya dans le sens de sa vocation.

André Chenal est né à Orléans, le 1er avril 1881. Il appartient à une de ces familles bourgeoises, où les traditions d'honneur et de foi se perpétuent avec toutes les vertus, symboles et prérogatives de cette race française, qui a su donner au foyer toute sa prestigieuse compréhension de sécurité, de tendresses, tout ce qui en fait résolûment un nid d'âmes. Il trouva dans le milieu familial et dans le milieu scolaire les forces excitatrices qui devaient le conduire à l'apostolat de la chanson. Une étude sur Chenal serait incomplète, si on ne dégageait la signification et la portée de cette formation première. Pour lui, l'école fut la continuatrice de l'œuvre ébauchée dans la famille ; c'est là une prérogative dont les petits Français ne jouissent plus, à l'heure actuelle ; les sectaires de la troisième république ayant consacré impérativement le dualisme de l'école et du foyer.

La première enfance de Chenal fut bercée au rythme des vieilles chansons que lui fredonnaient une mère aimée et une grande sœur, et dès qu'il put chanter lui-même, son répertoire se composa de ces charmantes cantilènes qu'on lui avait apprises : *Chanson de la Mariée* (Bretagne) — *Le 31 du mois d'Août* — *Giroflée-Gi-*

rifla — Compère Guilleri, etc. Dieu donne la semence première ; mais, en fait d'éducation, la famille crée l'atmosphère propice qui fait germer la graine divine. La chaleur rayonnante de cette atmosphère s'épanouit autour du berceau de Chenal et les premiers enseignemenst tombèrent de lèvres chères qui savaient les mots qu'il faut pour ébranler et ravir les jeunes âmes. J'ai tant de fois signalé la vertu de l'initiation familiale par la chanson que je ne puis me défendre de souligner la corroboration qu'apporte à ma thèse la formation première d'André Chenal. Je voudrais que ceux qui liront ces quelques pages consacrées au jeune chansonnier Beauceron, comprissent le merveilleux apostolat que créent les refrains tombés des lèvres des mères et se rendissent compte de la vocation souveraine des acquisitions sensorielles auditives de l'enfant. Il y a là une mine très riche à exploiter systématiquement. Les vieilles chansons ont seules ce privilège d'ébranler les âmes d'enfants ; leur rythme naïf détient cette royale prérogative d'émerveiller et d'attendrir comme s'il emportait sur ses ailes, un peu de l'émotion qu'il suscita dans toutes les âmes ancestrales.

Le jeune Chenal entendit chanter et chanta lui-même au foyer pendant les heures heureuses de sa première enfance; et, lorsqu'à dix ans, il quitta la maison pour l'établissement d'éducation où il allait prendre un définitif contact avec la vie scolaire, ce fut pour retrouver plus intense encore cette athmosphère chantante qu'il avait connue jusqu'alors. Il entra dans le célèbre collège de Mgr Dupanloup et de M. Hetzch : *le Petit Séminaire de La Chapelle St-Mesmin*, près d'Orléans, maison délicieuse, aux cours, aux jardins splendides, au parc immense, s'étageant sur les rives de la « douce » Loire, maison déserte aujourd'hui, puisque le gouvernement en a chassé les propriétaires légaux, qui ont dû s'éloigner au collège de Pont-Levoy (Loire-et-Cher). A la vérité, ce ne fut point, pour Chenal, l'exil ; il lui

suffisait de lever la tête pour retrouver, encadré par la fenêtre de sa classe, les paysages du sol natal, fermés, dans le lointani, par la ligne souple des collines de l'Orléanais ; et il n'y manqua pas, je gage. Que de fois s'emplit-il les yeux des visions de la terre patriale : guérets puissants, arquant, là-bas, leur glèbe maternelle, métairies bruyantes, d'où partaient des chants de coqs et des abois de chiens, clochers piquant droit dans le vent au-dessus des tombes et des ifs des cimetières, eaux somnolentes du fleuve, où passaient, en chantant, les bateliers, rythme des semailles, rumeurs des fenaisons, symbolisme des soirs, brume des lointains, toute la symphonie, enfin, de la terre natale. C'est ainsi que, dans l'ambiance du milieu régional, son âme ardente dégagea sans secousse sa libre personnalité, qu'aurait pu anéantir une science trop livresque, puisée en quelque collège de ville, sans atmosphère et sans horizon. Il ne se laissa point submerger par cette influence classique, unilatérale, hautaine, abstraite, où les âmes communes trouvent leur commune mesure et l'empreinte intellectuelle dont elles ne se libèrent jamais. Mais Chenal n'était pas de ceux dont les adorations s'arrêtent aux poncifs ; deux forces externes répondirent à ses appels intimes pour sauver et développer sa personnalité et son originalité. Le pays d'abord, avec son histoire, ses traditions, ses légendes, toutes les forces souriantes de la terre et de la race qui l'enthousiasmaient et le milieu scolaire lui-même qui ménagea l'atmosphère propice.

Le Petit Séminaire de la Chapelle St-Mesmin était, certes, chéri des muses et particulièrement de celles de la Poësie et de la Chanson. Le Directeur des Etudes, M. l'abbé Monchard, était un bon poète classique ; le supérieur, M. Vié, était l'auteur du célèbre *Etendard*, dont la musique avait été écrite par un autre professeur, M. l'abbé Laurent. Enfin, le fameux chansonnier Mac Nab, avait, autrefois, dans les mêmes salles d'études, griffoné ses premières chansons.

Il y avait donc là tout un concours d'influences secrètes auxquelles Chenal ne pouvait échapper complètement. Il ne songea pas, du reste, à y échapper : aux dépens des thèmes et des versions, il crayonna, lui aussi, sous son pupitre, ses premiers couplets ; il eut bientôt, pour premier auditoire, ses maîtres et ses condisciples : ce ne fut pas le moins vibrant ; le théâtre du collège, où il paraissait régulièrement aux jours de fête, lui doit des heures de lustre qui sont restées gravées dans les mémoires. Entretemps — Chenal était alors en seconde latine — le premier volume des chansons de Botrel parut. Ce fut une révélation.

Il n'en pouvait être autrement : les chansons de Botrel, avec leur belle crânerie, leur bel élan sonore, leur émotion qui touche au profond de l'âme populaire, leur inspiration résolûment chrétienne et patriotique, leur lyrisme plein de spontanéités pétillantes devaient réaliser d'emblée dans une telle âme leur décisive emprise intellectuelle et morale. Dès lors, le jeune étudiant entrevit une voie originale et combien attrayante où pourrait s'orienter sa vie et s'exercer son apostolat. Déjà alors, en lui, les deux inquiétudes marchaient de pair. C'était l'heure ardente des beaux rêves de jeunesse, rêves qui devaient connaître plus tard, grâce à la volonté têtue de Chenal, l'ère des réalisations. Mais à cette époque, il touchait à la fin de ses études au petit Séminaire de la Chapelle St-Mesmin : il passa son baccalauréat ès-lettres, puis retourna à Fay-aux-Loges, petit village de la campagne d'Orléans, où ses parents s'étaient retirés depuis longtemps déjà. Sans quitter son ermitage, il étudia pendant cinq ans son *Droit*, n'allant à Paris que pour y passer — entre deux trains — ses examens, rimant de temps à autre et sans but déterminé, quelques chansonnettes, mais chantant à satiété et avec une prédilection non dissimulée, du *Botrel*. Il obtint son diplôme de Doctorat en Droit avec une thèse consacrée à sa petite patrie : *Le*

Présidial d'Orléans, ce qui lui permit de terminer ses études, comme il les avait commencées et poursuivies, à la campagne.

Chenal aurait donc pû devenir ou notaire en quelque canton ou avocat dans quelque ville; mais il ne se sentait ni l'âme d'un notaire, ni celle d'un procédurier. Un événement allait, du reste, décider de sa vocation : Botrel venait de lancer sa revue : *La Bonne Chanson!* Elle avait pour but l'apostolat des masses par la saine chanson française ; elle voulait populariser les œuvres des obscurs artistes qui rimèrent à diverses époques leurs refrains pimpants et qui restèrent presque inconnus, plus inconnus que leurs chansons elles-mêmes, populaires, mais anonymes, parce qu'elles s'adressent à ce peuple qui se soucie fort peu, quand il chante, de savoir qui rima les couplets ou composa la mélodie. *La Bonne Chanson* se fit aussi traditionnaliste, en ressuscitant les chansons de terroir des provinces anciennes; elle devint surtout une éducatrice qui rendit au peuple ses brevets de traditionnelle santé morale; elle fut enfin un cri d'appel à tous ceux qui sentaient s'émouvoir, en eux, l'âme des bardes d'autrefois. Chenal était de ceux-là ! La *Bonne Chanson* décida véritablement de sa vocation. Dès lors, il se lança dans cet apostolat nouveau, écrivant tout un répertoire de chansons saines et moralisatrices, célébrant surtout les paysans, au milieu desquels il vit, qu'il aime et dont il est aimé, ne quittant son village que pour aller donner un peu de tous côtés, dans l'Orléanais, des conférences, auditions sur la *Bonne Chanson*, la *Chanson de Terroir*, etc. Ses auditoires de métayers et de tâcherons vibrent d'ailleurs étrangement, malgré leur froideur naturelle à ce genre peu banal de prédication. Il ne se contenta pas de rêver, il fut délibérément agissant. Et ce sont ces chansons fredonnées dès maintenant par les paysans de la Beauce, de l'Orléanais et de la Sologne, que Chenal vient de réunir en un vo-

lume, sous le titre : « Les Chansons du Sol Natal. » Le volume n'est donc pas une révélation, c'est bien plutôt une consécration.

Mais, en analysant les Chansons d'André Chenal, c'est moins la personnalité du littérateur et de l'artiste qu'il faut dégager, que celle de l'apôtre, et c'est précisément cette particularité qui me pousse vers lui avec tous mes élans de fraternel enthousiasme. En ces temps de thalmudisme littéraire, qui ne recule ni devant la niaiserie, ni devant l'immoralité pour conquérir ces deux impuretés : le profit ou la notoriété, il est reposant, il est réconfortant de voir surgir de ci, de là, de ces physionomies loyales qui n'obéissent qu'à ce vieux mot simple et cordial : le Devoir.

André Chenal a voulu faire de sa muse, une éducatrice. Il l'a d'ailleurs indiqué lui-même, naguère, en une profession de foi dont j'aime à rappeler les plus pertinentes affirmations. Parlant de la Chanson, il écrit :

« Elle est tout d'abord un *moyen de récréation*, Le peuple, resté simple et jeune, a besoin de divertissements. Ses plaisirs, hélas ! il les prend où il peut les trouver... La chanson ne sera-t-elle pas toujours une excellente distraction et quelquefois aussi... un remède ?

Le chant est également un puissant *facteur d'éducation populaire*, en ce sens qu'il peut former, épurer le goût du public, en éveillant dans les âmes les émotions les plus saines et les plus nobles, en éclairant le peuple, en échauffant son cœur sincère et vibrant.

La chanson est enfin et surtout une *semeuse d'idées* et c'est avec raison que beaucoup voient en elle des moyens apologétiques les plus féconds de l'heure présente. Le charme et l'obsession de la musique font pénétrer couplets et refrains dans les esprits et finissent par y graver les idées exprimées par l'auteur. On a dit avec esprit : « *C'est une arme d'autant meilleure que son bruit attire au lieu d'effrayer et qu'elle est... à répétition ! la chanson rumine son idée et l'enfonce comme un clou à force de taper !* »

A notre époque où le peuple n'a ni le temps, ni bien souvent le goût de lire les livres des moralistes et des philosophes, les chansonniers sont — comme l'a dit Jules Claretie — ses véritables classiques. J'ajouterai : ce sont ses meilleurs « prédicateurs », car ils peuvent prêcher sans en avoir l'air, en faisant passer, sous le charme de la mélodie, l'utile leçon !

Vous voyez donc quelle portée philosophique et sociale peut avoir cette modeste muse entre les mains de bons auteurs, conscients de leur mission sociale, de ceux qui ont su faire de leur art un « apostolat. »

Au point de vue *religieux*, par exemple, que de bien pourrait faire dans les âmes la chanson franchement chrétienne, exprimant les purs sentiment évangéliques, célébrant la grandeur et la bonté du Créateur, les réconforts et les consolations de notre religion ! C'est ce but que j'ai voulu atteindre dans *la Croix du Carrefour*, *l'Angelus des Champs*, *la Prière du Paysan*, pour ne citer que quelques titres.

Au point de vue *social*, n'est-ce pas un excellent moyen de prêcher l'amour des Humbles, de mettre en relief les qualités, les vertus ignorées des déshérités de la vie, en s'inspirant ici surtout de notre sublime Evangile ? Cette tâche, j'ai tenté de la mener à bien dans mes *Chansons du Peuple* et mes *Chansons en guenilles*, dont le *Pater du Pauvre*, par exemple, a toujours produit une profonde et salutaire émotion sur le public.

N'est-ce pas faire encore œuvre sociale que de lutter contre ce fléau moderne de nos campagnes : *L'Emigration à la ville?* C'est, vous le savez, une des idées qui me tiennent le plus au cœur, et presque toutes mes chansons rustiques tendent vers ce but. Elles célèbrent les charmes de la vie champêtre, la noblesse du paysan, les joies et les consolations de son labeur journalier et flétrissent, quand il le faut, le « déserteur », qui se laisse attirer par les fallacieuses promesses de la Cité, comme les papillons par une flamme traîtresse. »

C'est ainsi qu'il démarque les déterminants essentiels de son labeur. Ils valent qu'on les mette en relief pour la netteté avec laquelle ils sculptent ce caractère. Chenal appartient à cette jeunesse catholique française qui a trouvé l'élan, l'enthousiasme dans l'action et qui a reconquis ses vaillances ataviques en se ruant à la lutte pour la défense des autels.

Ah ! les vaillants gâs qui, devant l'horizon noir et au cœur même de la déroute, crièrent : *Quand même!* Il y a, depuis vingt ans, dans les villes et les bourgs de France, de ces jeunes gens qui, obscurément, renouvelèrent le geste auguste des martyrs ; tout les poussait à l'apostasie et ils résistèrent à tout avec une égale indépendance. Déjà, on voit se dessiner un courant favorable au vieil idéal qu'ils défendent, et l'on devine au lointain, les aubes blanchissantes de la résurrection ; des appels déchirants ont retenti, qui ont ébranlé la vieille France chrétienne et catholique jusqu'en ses fibres. Une jeunesse ardente s'est jetée dans toutes les avenues de la pensée, de l'art et de l'action en déployant délibérément le drapeau catholique et en se réclamant des sources mêmes des croyances chrétiennes dans l'orientation de son inspiration et dans le sens de son activité. Je ne citerai pas de noms, ils sont légions. C'est un signe que des temps nouveaux se préparent, écrit Jean Lerolle (1), que ce mouvement des intelligences jeunes vers le catholicisme. Saluons-le avec sympathie et espoir. Sous des apparences différentes, peut-être, il est bien nôtre : il procède de la même foi et du même esprit. C'est le spectacle de l'anarchie sociale et des misères engendrées par cette anarchie, qui nous a fait chercher dans l'enseignement catholique les principes d'ordre, sans lesquels aucune société ne peut vivre : c'est le spectacle d'anarchie intellectuelle, le dégoût des fausses philosophies, des formules vides, qui

(1) Jean Lerolle — nº du 20 octobre de « La Vie Nouvelle ».

conduit d'un même pas vers l'Eglise, ces artistes en quête d'une discipline de l'intelligence et de la sensibilité. M. Homais peut gémir : son règne touche à sa fin. Il n'aura bientôt plus pour disciples que les attardés des Congrès de Libre-Pensée. Ce n'est pas suffisant pour maintenir sa puissance ridicule et discrète. M. Sembat a raison : Quand une idée cesse d'enthousiasmer les jeunes, elle va mourir. C'est un cheveu qui commence à blanchir.

Et c'est surtout pour avoir été, dans la mesure de ses forces, un des artisans de cette résurrection, que j'aime André Chenal. Qu'importe la ciselure plus ou moins réussie d'un vers, qu'importent les courtisanneries de l'opinion à ceux qui se battent pour un tel idéal; ils sont comme ces paysans qui s'arment de fourches et de socs, quand l'ennemi ravage leurs champs ou incendie leurs foyers. Et, en voyant surgir leurs mâles figures aux lueurs des incendies, nous frissonnons jusqu'au profond de nous-même d'un frisson que ne donnent ni la prose ni les vers de nos meilleurs esthètes.

Si Chenal avait voulu voir au bout de son labeur sa propre apothéose, il eût cherché dans l'impeccabilité du vers, dans le sybaritisme de l'impression, dans la ténuité des conceptions, la route vers la notoriété littéraire ; il eût traduit ses propres états d'âme, il eût évoqué l'âpre odeur des étables, juste assez, pour ne point effaroucher les délicats qui, dans une chanson rustique, cherchent une ligne élargissant l'horizon. Il ne l'a pas voulu. — Il entend que sa chanson reste l'accorte paysanne qui sourit aux portes à claire-voie des fermes, qui cambre son torse au milieu de la mer des blés ou qui illumine le foyer campagnard de son rire et de sa belle humeur.

« Figurez-vous, dit André Lamande (1), une paysanne jeune, robuste qui revient des moissons. Sa robe est

(1) De la *Démocratie* — 9 juin 1912.

de futaine et ses pieds sont nus. Mais le balancement du corps est harmonieux, la tête droite, les yeux clairs. C'est la sagesse antique, toute de joie et de simplicité. Quand elle rit, c'est d'un éclat sonore, quand elle chante, c'est d'une voie chaude... Mais, dans le lointain, que l'Angelus résonne ? La paysanne s'arrête ; ses mains se rejoignent sur son cœur ; la tête qui se fait grave s'incline sur le sol et de ses lèvres charnues, rouges, aimantes, sans volupté, les prières catholiques s'envolent.

La Chanson d'André Chenal est comme cette paysanne. Elle aime les blés mouvants, la fête de mai ou des vendanges.

Elle connaît aussi la mission sociale et morale qu'elle doit remplir. Elle aime sa petite patrie et adore la grande. Mais la Patrie n'est qu'un moyen ; pour elle, son but, c'est Dieu. »

Chenal est résolûment chrétien. S'il s'attache à fêter le pays, le foyer rural, la vie des champs, il n'oublie jamais d'indiquer aux paysans les clochers d'église et les calvaires.

Là-bas, tout au bout du village,
Lorsque je m'en reviens des champs,
Le soir, épuisé par l'ouvrage,
Menant devant moi mes bœufs blancs,
J'aime à voir se dresser dans l'ombre
La Croix debout sous le Ciel noir,
A l'heure où tout, ici-bas, sombre :
C'est le symbole de l'espoir !

Il ressuscite toutes les formules de foi : foi aux vieilles coutumes, foi au pays, à ses forces et à ses destinées, foi en l'Eglise et en Dieu. — De quelque manière, sa chanson retentit toujours d'une note grave comme un appel de tocsin ; il fait parler les voix anciennes, dont les enseignements partent des entrailles mêmes de la race ; il sait ce qui, tout au fond des

âmes, tressaille encore, et il est un excitateur des bons tressaillements d'âme. Il ne se place point à l'avant-plan, mais il voit plus haut et plus loin, le peuple qui attend la parole consolante, la forte et simple parole qui sort de son cerveau de rustre et de son cœur naïf. Chenal n'a pas chanté pour les beaux messieurs de Paris, mais pour les rustres en sabots dont il a noté le potentiel de pétillance, d'émotion et de cordialité.

La chanson de Chenal se penche sur toutes les inquiétudes rurales, les communs chagrins, les communes angoisses, les joies des chaumières, puériles et pourtant profondes, — Mais si elle s'exalte parfois en éclats farouches et étrangement douloureux, elle s'achève toujours en un rythme d'espoir et par là, elle est sociale et chrétienne. Elle fleure bon le terroir français ; elle porte en elle la tranquille sérénité des choses fortes comme la terre qu'elle fête, la religion qu'elle révère, la patrie qu'elle glorifie. — Toutes les voix conservatrices du pays et de la race sont exaltées en elle. Et c'est bien là l'essentielle impression qui se dégage de toutes ces chansons de plein air ou de veillée : « Fils de rustiques, Chenal garde au cœur toutes les croyances ancestrales et son catholicisme est vraiment une vie qui frémit dans ses moindres strophes. » (1)

« Ces chansons sont un « En avant » formidable pour le pays et pour la religion. Elles sont françaises par leur esprit, chrétiennes par leur inspiration. Demain tous nos amis des patronages les sauront par cœur ». (2)

André Chenal n'a pas manqué de faire revivre en ses strophes, les vieilles coutumes, les vieux airs ; je me suis parfois demandé pourquoi les poètes attachent aux choses vétustes : vieilles gens, vieilles maisons vieux chemins, une vocation de beauté ? Il y a une force imminente dans la tradition : elle est le grand artiste qui sculpte la physionomie spéciale des races. Beaucoup

(1) Revue Montalembert.
(2) La Vie au Patronage.

ont proclamé la faillite des choses traditionnelles, la mort des vieilles coutumes, la désuétude des vieux chants et, à toute évidence, les apparences leur donnent raison. Aussi bien, cent ans de centralisation à outrance, toutes les forces neuves de la modernité semblent bien devoir vaincre ce qui ne tient qu'au cœur de quelques manants obstinés. Mais il en est de la tradition comme de ces graines qui bravent, au profond des glèbes, les heures mauvaises des hivers et pour qui viennent, avec le printemps, les triomphantes résurrections... Depuis trente ans, tous nos meilleurs artistes du verbe se sont attachés à fêter les choses anciennes, à redire les contes de veillée, les légendes, à emprunter aux choses rurales leur trésor de force, de gravité, de poësie et de Beauté.

Parmi ces artistes, toute une pléiade de chansonniers s'est mise à l'avant-plan. Il est d'ailleurs acquis que ce fut la renaissance de nos vieilles chansons qui préluda à la résurrection de notre littérature régionaliste. Mais si Chenal est délibérément traditionnaliste, ce n'est pas, chez lui, du dilettantisme ou de l'érudition comme chez tant d'autres. Il s'est dit que le meilleur moyen de faire du bien au peuple par la chanson, ce n'est pas de composer des vers d'une impeccabilité hautaine, d'exprimer les sentiments subtils de citadins en rupture de ban au village, mais de traduire en quelques couplets la façon de penser, de sentir, de jouir des humbles pour qui il chante.

Les vers ne sont pas toujours impeccables à la mesure de nos minuties d'intellectuels, mais ils éveillent par leur rugosité même, une foule d'évocations, ils ressuscitent un passé singulièrement suggestif et attirant, ils stimulent les élans anciens en les rajeunissant et en les orientant aux vents des inquiétudes actuelles. L'odeur saine de la glèbe, les accents du terroir, la fine pointe d'ironie qui achève le portrait du paysan français, les appels fraternels, la bonne santé morale

des campagnes, voilà souvent le lot d'évocations qui se lèvent des chansons d'André Chenal. « C'est naïf, sain, honnête, coloré comme des joues de bergère et bon à respirer comme un bouquet de fleurs des champs. » (1)

André Chenal est peut-être, à l'heure acthelle, le chansonnier le plus délibérément traditionnel. Il est bien le successeur de tous ces bardes des chaumières qui, aux siècles révolus et notamment au XVIIIe siècle, composèrent cette gerbe admirable de chansons de métiers : et c'est là, de la part d'un intellectuel affiné comme l'est Chenal, un tour de force dont peu d'écrivains sont susceptibles.

Somme toute, s'abstraire de l'anonyme mentalité intellectuelle et artistique qui est bien celle de notre époque, substituer à ses propres conceptions artistiques, à ses propres tressaillements, les vraies conceptions rurales de la chanson, avec leurs incertitudes, leur bonhomie leur tranquille mépris du mot, c'est un tour de force dont peu d'hommes de lettres sont capables. La raison en est que Chenal subordonne tout à l'action de son apostolat et qu'il reste raciné au sol par des fibres saines et vigoureuses.

Chenal se fait, en quelque sorte, le prêtre du passé et le prisme à travers lequel il fait éclater les couleurs mélancoliques un peu des ans révolus, la piété avec laquelle il montre les ferveurs et les joies anciennes, tout cela est si magiquement caressant qu'on se sent ressaisi par le fil mystérieux qui nous relie à nos lointains atavismes ; des chapelles mystiques s'érigent en nos cœurs où tintinnabulent les sabots de hêtres et où panachent les coiffes anciennes. Qu'on lise ce délicieux „*Rouet de Grand'Mère*", qu'on ne sépare qu'à regret de la mélancolie pimpante qui l'accompagne :

(1) Hugues Lapaire — Berrichon de Paris — 16 juillet 1912.

I

Lorsque bonne maman filait
Durant l'hiver, à la veillée,
Tandis que le rouait tournait
Je dévidais sa quenouillée.
Le chat faisait son gai ron-ron
Assis devant la flamme claire.
Qu'elle était douce, la chanson
Du vieux rouet de ma grand'mère !

II

Pour dorloter ses petits fieux,
Elle filait de bien beaux langes
Pendant que les bambins joyeux
Gazouillaient comme des mésanges.
Mais aujourd'hui me voilà seul
Grand'maman dort au cimetière ;
Il a filé plus d'un linceul
Le vieux rouet de ma grand'mère.

III

Or, l'autre jour, j'allais cherchant
Dans la demeure paternelle
De ci, de là, tout en songeant
A l'heureux temps qu'elle rappelle,
Lorsque, dans un coin, tout rouillé,
Tout disloqué, gris de poussière,
J'ai retrouvé, bien oublié,
Le vieux rouet de ma grand'mère.

IV

Devant ce pauvre « tour » usé,
J'ai revu toute ma jeunesse,
Et le Passé, trop méprisé,
Que l'âme évoque avec ivresse ;

Le remords étreignant mon cœur,
Des larmes mouillant ma paupière,
J'ai mis à la place d'honneur
Le vieux rouet de ma grand'mère.

V

Nous dédaignons (trop oublieux
Des souvenirs de notre enfance,)
Le patrimoine des aïeux,
Vieux objets et vieilles croyances.
Amis, cessons de renier
Tout ce que vénéraient nos pères,
Ne laissons pas dans le grenier
Les vieux... rouets de nos grands'mères.

Je ne sais pas si Chenal caresse le rêve de réparer les brisures violentes qui nous séparent du passé, je ne sais pas si le lourd paganisme qui étreint les campagnes de France permettra à cette petite lueur mélancolique d'illuminer les âmes, je ne sais pas si les rythmes anciens garderont leur saveur, leur parfum et leurs saines suggestions, mais je crois en la vocation d'initiatrices des chansons de Chenal, je crois que les foyers d'aujourd'hui sentiront avec elles, grandir la portion d'âme qui fait leur charme. Nous mourons de vulgarité; l'éducation positiviste actuelle a voulu ignorer la petite fleur du sentiment et de l'imagination ; mais la petite fleur bleue a résisté; elle a puisé de ci, de là, dans nos églises, dans un bon livre, dans une chanson, la sève qui entretient, vaille que vaille, la lumière de sa corolle et la douceur de son parfum; et voici que la réaction vient, indécise encore, mais certaine, — dans tous les domaines s'annonce une renaissance de l'idéalisme. Chenal est un bon ouvrier de cette renaissance.

Le retour à la terre est une des plus pressantes formules de la réaction idéaliste : il semble bien que

l'agriculture, cette nourricière des corps, soit aussi une éducatrice des âmes ; le mystère des glèbes qui s'essorent au printemps, l'empreinte des saisons sur les herbes des champs et les frondaisons des bois, l'immensité de l'horizon et la profondeur du ciel ramènent l'âme aux essentiels pourquoi de la vie et inspirent à ses virtualités des décisions éminemment salutaires.

Et c'est pourquoi Chenal associe au culte des clochers et des calvaires, aux évocations des angélus, à la poësie des semailles et des moissons, à la symphonie des tâches morales, les appels angoissés des charrues qu'on déserte :

Parmi les champs déserts que couvre, au loin, la neige,
Sous le vol des corbeaux, j'ai trouvé — délaissé
Par quelque laboureur ingrat et sacrilège —
Un vieux soc culbuté sur l'ados d'un fossé.

Il gît là, dans un coin — tout rougi par la rouille,
Seul, oublié de tous — comme un vieux serviteur ! —
Les vers rongent son bois et la terre le souille,
Elle qui lui devait sa récente splendeur !...

***

Je suis resté pensif devant cette charrue
Et j'ai songé, rêveur, au stupide abandon
De la foule nombreuse et chaque jour accrue
Des Terriens, déserteurs du soc et du sillon.

Leurs cerveaux, fascinés par le luxe des villes
— Comme des papillons par de vagues clartés —
Se sont prostitués en besognes serviles
Troquant pour un peu d'or toutes leurs libertés...

Ingrats !... pouvez-vous bien trahir ainsi la Terre,
Dont la voix endormait tous vos serments, jadis !
Pourquoi donc avez-vous abandonné l'araire ?
Le trouviez-vous trop lourd pour vos bras affaiblis ?

Parfois, dans vos cités dont l'air impur vous mine,
Ne regrettez-vous pas, au fond du cœur, le temps
Où le grand air des champs gonflait votre poitrine,
Où votre voix vibrait pour de rustiques chants ?

Et le soir, fatigués par toutes les lumières,
Vos pauvres yeux meurtris, vos yeux de paysans,
Ne pleurent-ils jamais l'ombre de vos chaumières
Et le lit paternel, où vous dormiez contents ?

Ne croyez-vous jamais, en votre âme inquiète,
Au milieu des rumeurs d'un peuple soucieux,
Entendre tout à coup le cri de l'alouette
Comme un hymne d'espoir s'élevant jusqu'aux cieux?

Et ne voyez-vous pas en un douloureux rêve,
Les grands bois assoupis sur l'horizon vermeil,
Les vignes, les vergers aux fruits gonflés de sève
Et les blés frissonnant aux baisers du Soleil !

Vous tous, qui — sur le noir bitume de la rue —
Revenez chaque soir, épuisés, le front bas,
Songez — amis — songez à la vieille charrue
Qui, tristement, là-bas, vous tend ses deux grands [bras.

Les paysans, j'en suis sûr, n'échappent pas à l'émotion de ces accents et les intellectuels, en écoutant monter dans le martèlement de tels vers, ce cri profond et vibrant qui ne trompe pas, doivent saluer en Chenal un poète de race ; et le classer parmi « les plus sincères poètes du terroir. » (1)

***

Une étude, si brève soit-elle, consacrée à l'œuvre d'un chansonnier, serait tronquée si l'on ne joignait à l'examen des paroles, l'appréciation de la mélodie

(1) Marc Leclerc — *Angevin de Paris* — 21 juillet 1912.

qui les accompagne. La chanson moderne reste dans la tradition du lyrisme ancien. Les chansonniers actuels ont réalisé dans leurs œuvres une union étroite entre les paroles et la musique, n'admettant pour l'une ni pour l'autre, ni tyrannie, ni servitude. Cette conception semble proscrire toute collaboration, puisqu'une collaboration, si étroite soit-elle, met en présence deux orientations. Chenal a écrit la musique de presque toutes ses chansons, musique sans prétention, simple, aux phrases chantantes ; mais, je dois ajouter, qu'il a fait parfois appel à de très heureuses collaborations, celle entr'autres de M. le Chanoine Laurent dans „*La Croix du Carrefour*", si large, si pieusement enthousiaste, et dans l'*Angelus du Soir*, d'une douceur chantante comme l'appel d'une cloche d'église dans la sonorité des crépuscules ruraux. Mais, à tout prendre, je préfère encore la mélodie jaillie du même cerveau d'artiste en même temps que la parole ailée. Chenal s'est presque constamment tenu à cette conception de ses devoirs de chansonnier et sa chanson a gardé tout son élan, son muscle et son élasticité. Il est certain, toutefois, qu'il a obéi parfois dans le choix de la mélodie aux mêmes préoccupations qui guidèrent son inspiration de poète. On devine qu'il ne fait pas grief au peuple de s'attacher à un rythme facile. Je crains presque, que le souci de moraliser et de conquérir le peuple par la Chanson, n'ait incité Chenal à oublier parfois ses devoirs d'artiste. Si, à beaucoup de ses chansons, il a adapté une mélodie sainement populaire par ses origines et ses rythmes, parfois il a noté des airs de valse qui n'expriment rien et qui ne valent guère mieux que certains airs de rue aux inflexions canailles. Le mouvement de valse est très rare dans nos mélodies populaires ; ce mouvement rend trop prédominant le mathématisme de la musique, il est trop à la portée des médiocrités ; il ne prend pas le cœur ; il est violent, brutal et inintelligent. Il s'est

prostitué dans toutes les boîtes à musique et a retenti sur les lèvres blêmes des chanteurs ambulants. Je ne nie pas que le peuple n'en saisisse aisément le ryhme mais c'est une erreur de méthode que de moraliser le peuple en tirant parti de ses faiblesses et de ses défauts. Cette restriction que j'apporte à mes éloges part d'une impression personnelle qui prête, sans doute, à controverse, mais je me crois permis de mettre André Chenal en garde contre une tendance qui témoigne d'un admirable prosélytisme sans doute, mais qui, à mon sens, servirait mal la cause à laquelle il a voué sa vie. Au reste, je me hâte d'ajouter que la musique de Chenal reste presque toujours dans la tradition sainement populaire, et qu-elle a rencontré des accents qui caressent et qui émeuvent jusqu'aux fibres.

*
**

André Chenal manie l'ironie avec brio ; ses traits à l'adresse des singeurs des citadins portent dans les mentalités rurales et déchaînent des rires du meilleur aloi. Il a repris un à un les arguments que le peuple juge décisifs ; il en a relevé la causticité et le bon sens et le rire vengeur qu'il provoque jette le discrédit sur les sottes prétentions égalitaires de la mode.

Mes bons gâs, sans vous faire injure,
Vous ne croyez pas cependant
Que l'esprit des gens se mesure
A la coupe des vêtements ?
N'ayez donc point l'âme jalouse
De ces fats et de ces pédants :
Car nous savons que, sous vos blouses,
Battent des cœurs de braves gens.

Mais Chenal n'est jamais plus caustique que lorsqu'il s'attaque aux contempteurs de nos croyances, et, pour ce faire, il emprunte parfois, comme dans „*Nof*

vieux Curé", le rude patois beauceron qui rend sa dialectique plus savoureuse et plus irrésistible ; le peuple dans son patois, pousse souvent l'ironie jusqu'à l'agression et l'outrage et dans son robuste sens commun il est resté maître ès-flétrissures. A ce propos Mgr. Touchet écrit à Chenal :

« Vous êtes de la Beauce ; vous en êtes tout à fait. C'est elle que vous avez vue, qui vous a ému de sa beauté grave, que vous chantez de votre voix ferme et puissante.

« Et quand je parle de votre chant, quand je dis que vous chantez la Beauce, j'exprime un fait plus saisissant encore qu'on ne le croirait communément à me lire. Il faut, en effet, vous avoir vu et entendu chanter „*Not' vieux Curé*", par exemple ; quelle fête de vous voir et entendre chanter celle-là !

« Ça vaut mieux que n'importe quel prône de vieux ou de jeune curé. » (1)

Il faut entendre cette rude intonation beauceronne happer au passage un freluquet, paysan d'hier et qui renie ses origines. Comme les mots sonnent dur pour rappeler au transfuge l'estampille originelle dont il ne peut se défaire, et c'est bien là, la causticité rurale. — Chenal s'en sert pour souligner la fierté qu'il y a d'être et de rester un bon paysan :

V'là quat' matins qu' c'est à la ville,
Ça parl' pus gras qu' les bourgeoisiaux !
I' dit que j' sommes des imbéciles,
Vu que j' lisons point ses journiaux !...
V'là deux jours qu'il allait m'ner paître
Ses vach's dans les champs... et l' petiot,
A présent peut s'ment pus r'connaître
Eun' bett'rab' d'avec un naviot !

L'ironie, chez Chenal, est encore une méthode d'apostolat et non la moins décisive. Mais on sent que

(1) Mgr. Touchet — Préface des *Chausons du Sol Natal.*

toutes ses tendresses sont aux joliesses du sentiment. Parfois, sa chanson prend l'allure de complainte ; c'est une narration dont les couplets marquent les étapes et c'est bien là la formule traditionnelle et populaire de la Chanson. Parfois aussi, c'est une gracieuse élégie populaire qui s'épanouit en des clartés très tendres et qui s'obstine à chanter dans les mémoires dès qu'une fois on s'en est nourri le cœur et les yeux. Telle cette délicieuse „*Fleur de Bruyère*“ qui raconte une simple et lamentable odysée villageoise.

I

La « Solognote » aux jolis yeux
Qui gardait ses moutons frileux
Dans les clairières,
Charmait nos bois et nos taillis.
On l'appelait dans le pays
Fleur-de-Bruyère !

II

Quand elle allait par les chemins,
Répétant nos jolis refrains,
De sa voix claire,
Les oiseaux, cessant de chanter,
Se recueillaient pour écouter
Fleur-de-Bruyère !

III

Sa joue égalait en fraîcheur
La modeste et très douce fleur
Qui nous est chère.
Et c'est pourquoi, naïvement,
Nous lui donnions ce nom charmant :
Fleur-de-Bruyère !

IV

Mais voici qu'un très beau « Monsieur »
Vint — chez nous — faire les doux yeux
A la bergère...
Et dans le trouble du Bonheur
Elle donna gaîment son cœur
Fleur-de-Bruyère !

V

Puis, ils s'en furent tous les deux
En quête de destins heureux
Ou de misère...
A la ville dans ses beaux jours,
On eût pu voir en grands atours
Fleur-de-Bruyère !

VI

Mais, hélas ! le bonheur a fui !
La pauvrette dort aujourd'hui
Au cimetière !...
Tu ne pouvais, ô pauvre enfant
T'épanouir que dans ton champ,
Fleur-de-Bruyère !

VII

Un petit pâtre qui l'aimait
Au fond de son cœur... en secret,
Tout comme un frère...
Durant l'été, chaque matin,
Vient fleurir sa tombe de thym
Et de bruyère !

Le talent de Chenal est remarquable par la multiplicité de ses ressources : il a réalisé, en quelque sorte, toutes les formules de la chanson. Botrel a été le grand initiateur : le sujet, le mode de développement, l'os-

sature même de certaines chansons, l'attestent. Chenal se réclame d'ailleurs du grand chansonnier par les mêmes déterminants, les mêmes fièvres, le même idéal. La sympathie ardente que j'ai vouée, dès la première heure, au chansonnier Breton, sympathie qui s'élève à l'égal d'un culte pour son caractère et son génie, m'amène aussi vers l'un de ses disciples, avec la fraternelle quiétude que donnent la foi commune et les communs espoirs. J'ai salué Botrel, autrefois, au seuil de sa carrière ; depuis la Belgique toute entière, les enfants de nos écoles populaires, la jeunesse de nos universités et de nos patronages, nos foyers ruraux et urbains ont porté son nom jusqu'à l'apothéose. Aujourd'hui, ce m'est une joie profonde de présenter la mâle Chanson de Chenal : je lui souhaite le même chemin radieux.

Tous ceux qui se sont voués à l'apostolat du peuple et qui essaient de le moraliser,, en donnant une éloquence aux voix profondes de la religion, du pays et de la race, trouveront dans la chanson de Chenal une auxiliaire d'une puissance souriante. Et si, somme toute, il faut reconnaître en Chenal un écrivain dont l'art n'est pas encore complètement libéré des primes incertitudes, on doit, dès à présent, le louer sans réserve, pour la sérénité morale de son inspiration, pour les saines vitalités qu'il suscite et pour la formule d'art simple, ému et populaire qu'il réalise.

A quand les chansons nouvelles que nous attendons de son talent, de sa jeunesse et de sa volonté ? Ad multos annos !

PAULIN RENAULT.

La nouvelle école (1)

Septembre mourait doucement. Il fallait de nouveau penser à l'école.

Les deux enfants n'y avaient guère songé pendant les vacances. Les mappemondes et les tableaux d'histoire naturelle, les herbiers et les vitrines de minéralogie, cela valait-il les mille prodiges de la nature, les sinuosités vivantes de la rivière avec ses îles, ses golfes, ses détroits, les ba be bi bo bu des merles à la lisière des forêts, les rondes des papillons sur les scabieuses des talus. Mais les vacances passaient, les jours couraient après les jours, il fallait rentrer.

Les livres et les cahiers se rangeaient dans le sac de cuir jaune et dans le cabas de toile à fleurs Les plumes et les crayons emplissaient le plumier de bois peint. Un beau matin, Zik et Zoque, bien peignés, lavés, reluisants, raides dans l'empois de leurs tabliers neufs, s'en allaient, la main dans la main, traînaillant sur la route de l'école.

---

(1) D'un volume : *L'ombre du cœur* qui paraîtra prochainement, chez l'éditeur Mertens à Bruxelles.

Ah ! la longue route, et comme Zik l'eût encore allongée, sans petite Zoque qui le tirait en avant de toute sa force !

Cette fois-là, cependant, Zik ne traînaillait pas. Ni les appels de la rivière, ni les moqueries des moineaux, ni les querelles des coqs sur les fumiers, rien ne l'arrêtait. Il allait, il allait, et Zoque trottinait à côté. Il allait si bien qu'il dépassa l'école de la commune, sans tourner la tête vers la belle façade jaune en pierre de France. Dans la cour, des camarades de l'année dernière jouaient aux barres ou à la galoche. Quelques-uns, appuyés à la grille, riaient entre eux, se montraient leurs livres neufs. Sur le seuil de l'école, au haut de l'escalier, le maître se tenait debout dans l'encadrement de la porte. Il avait la calotte de velours noir sur la tête et les mains croisées derrière le dos. Un souci grave assombrissait son visage, et le gland de la calotte, suivant les hochements de la tête, frétillait fièvreusement, comme aux heures des remontrances et des pensums.

— Viens vite, Zoque.

On eût dit, vraiment, qu'il avait honte, qu'il se pressait pour échapper aux regards du maître, des camarades, de la façade jaune, comme s'il les fuyait, en transfuge, vers un autre maître, d'autres camarades, une autre école.

Il les fuyait, en effet.

Zik et Zoque s'en allaient vers la nouvelle école, qu'on appelait l'école de M. le Curé, ou l'école d'En-haut, ou l'école de la sœur Clodomir. Ils ne savaient pas très bien pourquoi ils quittaient l'école d'En-bas, où ils avaient épelé leurs premières syllabes, tracé leurs premiers bâtons d'écriture, connu les premiers éveils de l'esprit dans la joie d'apprendre. Ils ne savaient pas. Leur maman avait dit :

— Il n'y a plus de bon Dieu dans l'école du maître.

Ils le croyaient. Mais ils ne comprenaient pas très

bien comment Dieu, qui est partout, manquerait à l'école ancienne. Et ils avaient peur maintenant de rencontrer le maître, qui s'était montré bon pour eux, ou les camardes qui osaient encore à l'école d'En-bas.

Ils entendirent sonner les cloches de l'église.

La procession sortait : la croix, portée par un enfant de chœur en soutanelle rouge et surplis blanc, les garçonnets et les fillettes, rangés en deux lignes brisées par endroits, les deux sœurs de la Doctrine Chrétienne de Nancy, toutes noires avec la guimpe et le béguin blancs sous le voile, le prêtre entouré des chantres et des servants à l'eau bénite et au goupillon, les femmes et les hommes recueillis, le chapelet à la main.

Zik et Zoque se mêlèrent aux enfants, et les paroles latines passaient sur eux avec des frémissements ailés.

Veni creator spiritus
Mentes tuorum visita
Imple superna gratia
Quæ tu creasti pectora.

Les strophes, doucement rythmées, se succédaient, volaient de la bouche du prêtre à la bouche des chantres, s'accrochaient parfois à des fausses notes, à des angles de la phrase musicale. Cependant, malgré l'imperfection des voix et les éraillements des neumes, le latin sacré gardait sa grandeur, sa majesté infinie, qu'il doit à ses origines. Le plain-chant agissait. Encore qu'ils fussent très occupés de leurs jeux prochains et de reconnaître les têtes des curieux qui se collaient aux croisées des maisons, les enfants éprouvaient sa vertu pacifiante. Leur agitation se tempérait. Ils sentaient que ces paroles ailées, dont ils ignoraient le sens véritable, venaient d'au-delà des âges ; les sonorités ardentes des syllabes conservaient quelque reste des voix lointaines et profondes des premiers temps. Dieu passait avec elles. Zik et Zoque commençaient à comprendre pourquoi Dieu manquerait à l'école d'En-bas.

Les enfants ont ainsi des intuitions plus sûres que les longs raisonnements des sages.

Une fois l'école bénite et les places assignées, chacun s'assit à son pupître, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. La sœur Clodomir, debout sur l'estrade, appuyait la main gauche sur sa table. De la main droite, elle tenait son signal à claquet, par quoi elle réglait les mouvements d'ensemble.

— Clac ! Levez-vous. Clac ! Asseyez-vous ! Clic ! Clac ! Silence !

Au fond de la salle, des hommes occupaient les bancs qui restaient vides. Zik s'étonnait de voir là le vieux Christophe, qui tournait sa casquette entre les doigts, et le gros Damien, qui lissait ses moustaches, et d'autres hommes, qui semblaient heureux de se trouver là et qui, à chaque ordre du signal, disaient oui de la tête, comme pour encourager la petite sœur Clomir. Car elle était craintive, la petite sœur Clodomir. Ses yeux bleus contemplaient tout ce troupeau de garçons et de filles, de garçons surtout, et les garçons l'observaient à leur tour, curieux de démêler le mystère de ses yeux bleus.

Pendant qu'il la regardait, Zik entendit Monsieur le curé qui lui demandait :

— Allons, Zik, réponds-moi. Qu'est-ce que Dieu ?

— C'est un esprit, le créateur, seigneur et gouverneur universel de toutes choses, répondit Zik de la voix blanche et monotone des récitations du catéchisme.

Et Monsieur le Curé se mit à expliquer ces paroles de l'humble livre, disant la grandeur et la puissance du bon Dieu et qu'il est le maître de tout ce qui vit au ciel et sur la terre, mais qu'il est aussi la bonté même. C'est pour cela qu'il faut le servir, l'adorer, l'aimer. Il faut vivre avec lui et qu'il vive en nous. Il faut que sa pensée nous soit réelle, qu'elle s'incarne en belles images, qu'elle éveille au fond de nos âmes les tendresses, les admirations, les enthousiasmes.

Les enfants écoutaient la voix grave de Monsieur le Curé. Ils voyaient au mur, devant eux, une image de Dieu le Père qui sortait des nuages, avec sa barbe de fleuve, pour créer les soleils et séparer la terre et les eaux. Zik se souvenait d'avoir aperçu quelquefois, dans le ciel du soir, ce beau visage, immobile de sérénité, qui lui souriait, tandis que Zoque se cachait la tête dans son tablier.

M. le Curé continuait.

— C'est pour que vous connaissiez le bon Dieu, mes enfants, que vos parents vous envoient à la nouvelle école. Là-bas, on ne le connaîtra plus. Personne ne dira plus à vos camarades les merveilles de Dieu. Qui fait pousser le brin d'herbe des champs et l'arbre de la forêt ? Qui couronne de roses l'églantier et d'épis la tige de froment ? Qui arme, pour leur défense, l'abeille et la fourmi, vêt d'azur et d'or le papillon et enseigne aux oiseaux leurs musiques ? Qui ouvre la porte aux nuages pour la pluie et la referme pour les fêtes du soleil ? Qui allume les étoiles du soir et éveille le matin dans le ciel ? Qui fait tout cela ? Personne ne le leur dira plus. Ils ignoreront les choses essentielles. Vous les connaîtrez. Vous apprendrez les belles choses divines en même temps que la poésie, la géographie, les sciences naturelles, l'arithmétique, qui sont aussi des choses divines, puisqu'elles sont des reflets de Dieu.

Zik comprenait maintenant pourquoi Dieu n'était plus à l'école d'En-bas, et il se félicitait en lui-même de n'être plus semblable aux petits garçons de l'école communale.

Alors commença la classe.

La voix de la petite sœur Clodomir tremblait un peu pour les explications de la grammaire. Certes, il y avait de quoi trembler. De penser que Monsieur le curé l'écoutait, que les hommes, au fond de la salle, la jugeaient et de voir les yeux de Zik et de Zoque et

de tous les enfants qui scrutaient son visage, cherchaient ses faiblesses et ses défauts, la petite sœur était toute chose.

Mais la voix s'affermissait peu à peu. A l'arithmétique, elle se libérait des dernières hésitations, dominait la salle, jetait les chiffres qui retombaient dans les oreilles, où ils entraient en se jouant.

Elle était tout à fait assurée à l'histoire sainte.

Zik et Zoque adoraient l'histoire sainte. Leur goût passionné du merveilleux y trouvait une pâture abondante. Leur imagination y prenait des images de lumière et de mystère. Leur sensibilité y connaissait des musiques divines. Les dessins qui illustrent les bibles de l'enfance, les histoires qui racontent la vie des personnages de l'ancien et du nouveau testament offraient à leur âme une délectation et un enchantement.

Justement, des estampes enluminées pendaient aux murs blancs de l'humble classe.

Zik et Zoque les examinaient. Ils reconnaissaient le paradis terrestre, ses paysages exotiques, les jeux des loups et des agneaux et le pommier fatal. Ils savaient Caïn et Abel et leurs sacrifices, Noé et son arche, Babel et sa tour de la confusion des langues. Avec Isaac, ils portaient le bois de l'holocauste dans le pays de Moria ; ils suivaient Joseph en Egypte, expliquaient les les songes de Pharaon, présidaient aux moissons des années d'abondance. Moïse les conduisait ensuite du buisson ardent, d'où sortait la parole de Dieu, au haut du Sinaï, où Dieu parlait encore dans les tonnerres, par un chemin semé de prodiges dans les sables de Sur et de Raphidim.

Ces petits enfants de la glèbe voyaient se renouveler autour d'eux des scènes bibliques. Le vieux Dol qui gardait les moutons de la ferme et de qui l'on voyait parfois sur la montagne la haute silhouette se découper en plein ciel dans le mauve du couchant, c'était Jacob revenant de la Mésopotamie. Arsène le forgeron,

aux muscles saillants, qui pliait entre ses doigts un décime de bronze et soulevait aux ducasses les plus lourdes haltères des forains,, c'était Samson, enlevant les portes de Gaza. La vieille Agnès, qui souffrait d'une carie du tarse et du tibia et qui, assise sur le seuil de sa chaumière, arrêtait les passants pour les apitoyer par la vue de ses plaies et le récit de ses souffrances, c'était une sorte de Job féminin sur son fumier. Les moissons blondes amenaient dans les éteules, derrière les moissonneurs, des nuées de petites Ruth et de Noémi. Il n'y avait pas jusqu'aux bêtes des champs qui ne rappelassent quelque trait ancien. Bélier d'Isaac, moutons de Laban. sauterelles de la huitième plaie d'Egypte, veau d'or du Sinaï, ânesse de Balaam, abeilles de Samson, cheval d'Absalon, poisson de Tobie, chiens de Jézabel, corbeaux d'Elie, toutes ces bêtes vivaient dans les mémoires enchantées, s'éveillaient à l'appel de leurs congénères, faisaient dans les âmes un bruit lointain, mêlé de réalité et de songe.

Ah ! les belles histoires divines. Comme elles apprenaient à connaître le monde surnaturel, à sentir dans les choses la palpitation de Dieu.

Zik et Zoque percevaient cette palpitation dans leur minuscule univers.

Les frémissements de la classe se prolongeaient dans les jeux, dans les promenades, dans les événements quotidiens, entraient en eux profondément, donnaient à la sensibilité une telle habitude de l'émotion religieuse qu'un rien la réveillait.

Aussi, comme ils écoutaient, dans sa première leçon la petite sœur Clodomir ! Ils voyaient Monsieur le curé lui-même et les hommes du village, au fond de la salle, tendre l'oreille à la voix chantante, et sourire aux récits touchants et aux paraboles fleuries, comme à de bonnes vieilles connaissances un peu délaissées, un peu oubliées, qu'ils retrouvaient avec une joie neuve.

Et ce jour-là, dans l'humble salle de l'école pauvre, et les jours qui suivirent ce jour-là, et encore les autres jours, les esprits, les imaginations et les cœurs de Zik et de Zoque, et des autres enfants s'enrichirent du beau trésor divin.

EDOUARD NED.

"Coups d'Œil métaphysiques"

SUPPLÉMENT (1)

IV - DEVOIR:

V

Notre vie n'a de sens, et, par suite, de prix et de grandeur, que si nous vivons conformément à notre raison d'exister. Ainsi donc, dans le devoir, raison d'être de l'homme, réside exclusivement la dignité de l'homme.

Il va de soi que l'inexistence d'une loi détruit toute idée ou d'observance ou de transgression. Sans l'existence d'une loi morale, du moins de celle, fondamentale, de la conscience, il n'y aurait pour l'homme ni bien ni mal, ni vertu ni vice, et, par suite, ni mérite ni culpabilité. La loi est donc ce « glaive à deux tranchants », dont l'un guérit, et l'autre tue. C'est ce mur construit d'équerre avec le méridien, qui, dès qu'il est élevé, détermine fatalement deux régions très contraires : une lisière nord, froide et stérile ; une lisière sud, fertile et chaude.

Chacun, dit le proverbe, est « puni par où il pèche ». Qui brise ses ailes s'enlève le plus sûr moyen de franchir les abîmes ; qui ferme sa paupière au jour se

---

(1) Voir la Revue à partir du No de Mai.

condamne à marcher à tâtons ; le contempteur du beau se prive des jouissances de l'étude et de la contemplation du beau ; celui de la vertu se refuse les joies de l'amour et de la pratique de la vertu ; l'homme enfin qui « exile » la grandeur « s'exile » lui-même lamentablement de la grandeur.

Trajectoire glorieuse autour du soleil divin, notre vie dans le devoir, est faite de liberté et d'attrait : liberté qui, toute seule, nous eût « égarés » dans des régions obscures, froides et lointaines ; attrait qui, tout seul, nous eût précipités sur notre centre pour nous y dissoudre : attrait et liberté combinés qui nous font dessiner dans le ciel cette harmonieuse courbe dont les dimensions, savamment et minutieusement établies, permettent à la chaleur et à la lumière de nous parvenir dans la mesure voulue, et ainsi de provoquer dans notre âme une bénie fécondité.

C'est la définition même de notre conscience d'être un « tribunal » où se jugent et se délimitent respectivement les droits qui nous sont dévolus et les devoirs qui nous incombent. Aussi bien, dès que les droits d'un homme lui seraient totalement enlevés, sa conscience disparaîtrait, parce qu'elle n'aurait plus sur quoi exercer son rôle *essentiel* d'arbitre. — Mais un être privé de conscience est un être libre aussi d'obligations ! De sorte que l'oppression en ce qui regarde le droit provoque fatalement l'affranchissement en ce qui concerne le devoir.

La conscience est une « balance » qui indique et maintient fixe le point d'équilibre entre le droit et le devoir. Si l'un des plateaux s'alourdit, il faut, pour la réalisation de cet équilibre, que l'autre plateau se charge d'autant. C'est que, d'une part, à qui un nouveau devoir incombe, un nouveau droit est dévolu : celui de remplir ce devoir. C'est que, dans l'autre cas, le droit

n'est donné que pour agir « selon le bien », et dans la limite du bien: ce qui est dire encore, et équivalemment, « selon le devoir », et dans la limite du devoir.

Si un droit ou si un devoir s'inscrivent lumineusement au recto de notre charte, soyez sûrs qu'au verso — bien que plus obscurément peut-être — se formulent respectivement ou un devoir ou un droit correspondants.

Nous ne serions point parfaitement « libres » si, dans notre conscience, n'existait un parfait « équilibre » entre nos droits et nos obligations. La prépondérance des premiers mesurerait fatalement notre licence ; celle des dernières, fatalement notre esclavage.

Tout l'ordre matériel repose sur un unique principe : celui de l'attraction ; tout l'ordre moral repose sur une seule loi : celle de la solidarité. L'union est le grand devoir ; la désunion est le grand crime. Otez du monde l'attraction physique : la terre et les astres se désagrègent, et leur poussière obstrue l'immensité. Otez des âmes la solidarité morale : tous les êtres deviennent étrangers ou ennemis, et l'univers n'est bientôt plus qu'un vaste champ de mort.

L'ordre est l'ombre, et l'image, de l'unité divine. Rien sans l'ordre, en effet, n'est «relié» : c'est l'isolement dans la multitude. Par le moyen de l'ordre, tout, au contraire, se solidarise : nous ne sommes plus que les parties d'un ensemble ; ce qui est à chacun appartient à tous ; ce qui est à tous appartient à chacun.

L'ordre physique est le « devoir » des êtres inertes: le devoir moral est l'« ordre » des êtres libres.

Nous voulons bien du devoir d' « à côté », dont l'accomplissement nous attirera des éloges : mais nous ne voulons pas du devoir de « devant nous », qui satisferait notre seule conscience.

Le pire obstacle que l' « ordre » supérieur rencontre en nous n'est pas tant constitué par notre obscur « chaos » d'ignorances que par nos froids « arrangements » d'égoïsme.

Bien que, chez le même être, le droit et le devoir s'équilibrent minutieusement, le devoir est pourtant primordial eu égard au droit, attendu que le vrai rôle de chacun des hommes, même, et surtout, de ceux qui leur commandent, c'est de les servir tous.

Accepter peu ou prou d'entrer en compromission au sujet du devoir nous attire, de la part de certains, d'étranges indulgences. C'est là un Sésame qui fait s'ouvrir devant nous nombre de portes,... excepté toutefois celles sous lesquelles passent les grands fronts.

Devoir et obligation sont mots synonymes. Or, étymologiquement, l'idée d' « obligation » renferme celle de nécessité. L'accomplissement du devoir est, en effet, « nécessaire » à l'homme : nécessaire à sa vie, nécessaire à son bonheur. Aussi bien, l'homme trouve-t-il sa joie dans le devoir : et, dans l'héroïsme, sommet du devoir, le sommet de sa joie.

Le devoir n'existe que pour nous acheminer à notre fin. Il est donc *dans l'ordre de notre nature*, dans l'ordre de notre destinée, et, par suite, son accomplissement correspond, chez l'être obligé, à un besoin, à un bonheur. L'on comprend mieux, de ce point de vue, comment le devoir engendre le « droit » : le droit à la vie et au développement de la vie, le droit à la grandeur et à la perfection de la grandeur, le droit à la joie et à l'éminence de la joie.

Le désordre moral se répercute sur les organes physiques, et détermine ainsi, dans l'économie vitale, un déséquilibre funeste à la santé.

VOLONTÉ:

V

La fermeté du caractère dérive directement de celle de l'absolu des principes sur lesquels s'appuie normamalement le ferme caractère.

Il peut exister un abîme entre les valeurs morales respectives de deux dégradations apparemment identiques, si, au sein de l'une d'elles, se tient éveillée la ferme volonté du relèvement. Tel, en algèbre, le seul fait, pourtant tout spéculatif, de considérer une grandeur fixe en tant que point d'arrivée ou en tant que point de départ, fait parfois varier brusquement de l'infini à l'infini de signe inverse la valeur de l'expression dont elle fait partie.

Tel, en ce qui concerne l'étude, l'exclusif et trop commode usage des dictionnaires, qui, en supprimant le rude mais attrayant labeur et les savoureux fruits de nos méditations originales, est souvent funeste à l'acquisition de la science, ainsi l'excessive civilisation peut contribuer à déviriliser l'homme en le portant à restreindre son effort propre, à laisser s'assoupir sa personnelle initiative, en même temps qu'elle le prive par là des joies qui s'attachent à la grandeur du caractère, à la haute culture de la volonté, à la possession profonde de soi.

Tandis que le sang-froid résout les nuages d'orage en brumes inoffensives, à l'inverse le manque d'empire sur soi aggrave le danger là où il existe, et, souvent, le fait naître là où il n'est pas.

La réussite ne réclame pas seulement la volonté, qui crée les forces : elle exige encore la sagesse, qui les applique judicieusement.

Une idée qui s'appuie sur la raison ; un sentiment qui s'appuie sur cette idée ; une volonté qui s'appuie sur ce sentiment : voilà de quoi changer, sur l'écliptique, l'angle d'inclinaison de l'axe du monde !

C'est seulement en tant qu'elle est, normalement, le fondement radical de la vertu, que la volonté jouit du privilège de pouvoir sauver l'homme.

A la condition que la parfaite loyauté dans les agissements reste sauve, la manifestation d'une grande volonté, fût-elle tyrannique, peut bien provoquer la haine : jamais, pourtant, à ce seul titre, elle n'inspirera le mépris.

L'âme sans volonté forte ressemble à une machine dépourvue d'un moteur suffisant : en dépit des merveilles possibles de son mécanisme, elle reste à peu près, et tristement, vouée à l'inutilité.

Pour la réussite et la joie de notre vie, il ne suffit pas que l'œil de notre esprit scrute le monde moral, fût-ce jusqu'à ses derniers linéaments : il faut encore que les « puissances » de notre cœur tiennent ce monde en respect, et en équilibrent les forces brutales.

COURAGE :

V

Le courage est le fruit normal et la récompense de la droiture d'esprit. Car la droiture d'esprit conduit au vrai : et le vrai doit à ceux qui l'atteignent la communication de sa lumière, l'impulsion de son ressort, l'appui de sa solidité.

Etant données les éventualités, si nombreuses et si cruelles, de la vie, qu'un seul jour parfois, si nous n'y prenions garde, aurait de pouvoir pour nous vieil-

lir, de triste vertu pour nous décourager ! C'est pourquoi nous devons fréquemment entreprendre le travail du « renouvellement » de nous-mêmes. Il nous faut alors, dans un recueillement profond, procéder à l'examen de notre esprit, nous rendre compte des causes de ses troubles, de celles de ses langueurs, et l'en guérir par l'humilité, par la douceur de l'âme, par la remise et l'abandon complets de nous-mêmes aux mains divines. Ayant ainsi, en quelque sorte, fait abstraction de notre passé ; dotés, pourrait-on dire, des vertus d'une seconde naissance, nous « reprenons » alors la vie avec un cœur nouveau, un esprit rajeuni, un courage transfiguré.

Le cœur repose directement sur Dieu. C'est pourquoi le « courage », fruit du cœur, est si efficace et si consolant. Et c'est pourquoi Dieu, racine du cœur et de son fruit, est le dernier, même après l'homme, à « se décourager » de l'homme.

La peur est le plus bas degré de la misère morale. C'est plus que l'effondrement de l'être, plus que la mort, qui, du moins, eussent été suivis d'un semblant de repos. Car c'est une activité encore, mais *à rebours* de l'activité normale ; une énergie esclave, au lieu d'une énergie libre ; une accélération surajoutée à celle, déjà si triste, de la chute, et qui fait perdre à celle-ci son caractère de pure passivité pour la transformer en une « course » active : la course aux abîmes. C'est une armée de garde soudain devenue transfuge. C'est un cri de victoire mué soudain en lugubre « Sauve qui peut ! »

Quand le cœur défaille, l'œil perd son expression, le bras perd sa force. — Ainsi, quand le courage fléchit, l'esprit s'éteint, l'œuvre se paralyse.

On dirait que le courage et la volonté « bandent » énergiquement tout notre être. Sans eux nous ressemblons à ce rameau inerte et rigide, à peine capable,

dans notre main, de détourner une à une les pierres de la route : eux survenant,, ce rameau se ploie, et se transforme en un arc puissant qui lance jusqu'au loin, et dans tous les sens, des flèches redoutables.

La constance du courage, plus encore que sa grandeur en telle occurrence donnée, lui crée son mérite, lui vaut son efficacité.

Le courage procède de l'amour : il ressemble au fer, qui prend corps et se forge au sein du feu.

V. — DOULEUR:

V

Ce n'est, au département extérieur, qu'un des effets normaux et qu'une des manifestations de la loi si féconde et si glorieuse du sacrifice, que les insoucieux de la mort soient les maîtres de la vie et de tous ceux qui, égoïstement et illusoirement, placent la vie au sommet de tout.

Tout amour s'expose à susciter l'ingratitude ; toute lumière qui frappe des objets y attache des ombres; tout acte tend à déterminer une « réaction » en sens inverse. Il n'est pas jusqu'à l'inertie ensommeillée des corps, qui, troublée par l'intervention d'une force extérieure, ne se réveille et se révolte, et n'agisse alors *activement*, sinon pour la briser, du moins pour la tenir en échec.

Parce que des fluctuations douloureuses nous agitent, irons-nous demander, à l'exemple de quelques poètes, que la nature physique se départe de son impassibilité ? Le flot soulevé se plaint-il de la rigide immobilité de ses rives? N'est-ce pas elle plutôt qui le contient, le refrène, et finit par le calmer? N'est-il pas bon,

d'autre part, que, du moins pour nous servir de repère et de modèle, un spectacle de stabilité soit offert à notre trouble ? — Cependant, supposons-nous exaucés : voici que le soleil ne se lève plus, ou, du moins, se garde voilé parce que notre deuil intime persiste. Que vont penser alors ceux que, dans ce même moment, des joies intérieures illuminent, et qui, en dépit de toute sa magie déployée, trouvaient déjà le ciel trop pauvre de rayons ?

Si étrange que puisse sembler l'affirmation, le bonheur et la souffrance ne sont point incompatibles, puisque le bonheur, du moins celui que nous expérimentons, réside surtout dans le courage et la science de l'acceptation de la douleur.

Illusions physiques, symboliques de nos illusions morales au sein de la douleur, au sein de la joie! — Bien que tout l'espace interstellaire soit, pour nos yeux du moins, obscur en fait, cependant, quand luit sur nous notre soleil, la réverbération de l'atmosphère semble, en profondeur comme en surface, éclairer tout le firmament. A l'inverse, bien que l'atmosphère reste alors, d'ordinaire, en très grande partie lumineuse, elle nous paraît s'enténébrer toute entière dès que, en plein jour, l'ombre de quelques nuages d'orage vient à nous envelopper.

Les hommes dénués d'idéal se trouvent à l'aise sur terre. Ceux qui en sont hantés s'agitent plus douloureusement, et le niveau de leur souffrance correspond à celui de leur grandeur. Tels les êtres qui n'ont que des pieds vivent en sécurité sur le sol, alors que ceux qui portent des ailes s'y sentent plus inquiets, et que plusieurs même ne s'y posent jamais que sur l'extrême pointe des rocs.

Il y a des temps où tout se décolore : imagination et nature ; où tout s'éteint : rayons de joie et rayons de

soleil ; où tout se glace : amours intimes et chauds effluves physiques. L'air et l'âme sont pourtant calmes : mais c'est le calme de la mort. En tous deux, pourtant, quelque lumière existe : mais c'est la lumière blafarde des cierges. La vie paraît vaine ; le labeur de l'esprit, illusoire ; le cœur, il ne sait pourquoi, s'oppresse. Le chant des oiseaux s'interrompt ; le bruit de nos propres pas paraît s'assourdir ou lugubrement résonner Tout est morne. Ce n'est pas la nuit; ce n'est pas le jour : c'est plutôt l'éclipse. Ce n'est pas la vie ; ce n'est pas la mort: c'est plutôt l'engourdissement. C'est le travail, sans la flamme de l'inspiration. C'est le sphinx, sans l'attrait du mystère. — ...Mais tout ceci n'est-il pas l'assoupissement qui précède l'orage ? et, tout à l'heure, un éclair ne va-t-il pas illuminer l'espace, un coup de foudre réveiller tous les échos de la terre, tous les échos du ciel ?

Quelle que soit notre condition sur terre, le seul fait d'exister nous oblige à souffrir. Ou bien, en effet, nous souffrons, tristement et ténébreusement, dans l'égoïsme, car notre vie n'est pas faite pour rester confinée en soi. Ou bien, réprimant précisément cet instinct dénaturé, nous entrons dans la « douloureuse » voie du sacrifice. — Mais, ici, notre souffrance est pacifique, et même joyeuse, parce qu'elle est, cette fois, lumineuse, méritoire et féconde.

Parce que l'homme est appelé à participer librement à l'œuvre de sa formation propre, Dieu, afin de tout reprendre en sous-œuvre avec lui, doit d'abord « mortifier » en l'homme ce qu'il lui a départi primordialement, et d'ailleurs nécessairement, en toute gratuité. C'est pourquoi, au grand scandale des faux philosophes, le sacrifice est le fond de la vie ; c'est pourquoi, pourrait-on dire, la vie n'existe que par la vertu de la mort. Dans l'ordre de la nature, d'où sort, par exemple, la fécondité des moissons, sinon de la dissolution des ger-

mes ? Dans l'ordre de la liberté, qu'est-ce, par exemple, que le héros, en qui la vie se manifeste si splendidement, sinon celui qui, d'intention du moins, « se sacrifie » pour une idée ?

L'expérience de la vie le prouve : nos plus grandes nuits de douleurs ne sont, en définitive, que des « éclipses ». Rien n'est éteint : tout est « masqué ». Soleil masqué par notre satellite : et c'est là l'éclipse scientifique. Soleil masqué par des nuages : et c'est là la lumière tamisée des jours. Soleil masqué par la terre : et c'est là la périodique nuit quotidienne, plus ou moins longue suivant les latitudes, et, d'ailleurs, presque toujours révélatrice d'astres nouveaux. Mais, et sans compter son retour inévitable, pendant ce temps le soleil cesse-t-il d'illuminer le reste du grand ciel, et même de dorer la surface des vapeurs ou du globe qui interceptent ses rayons ?

VERTU :

V

En fait de vertus, nous nous engageons volontiers dans de grands frais d'exhibitions et de renouvellements de « toilettes »,... à l'expresse condition, toutefois, que notre amour-propre soit toujours le fournisseur attitré de tout le stock des doublures.

Si notre vertu ne dessine que des reliefs si mous, n'est-ce pas, en outre de nos défaillances de vouloir, parce que notre connaissance — qui devait, en la rendant « intelligente », la doter de tout son caractère — ne projette sur elle que d'insuffisantes clartés ?

Les études ont beau succéder aux études, les méditations aux méditations : la haute science ne trouve son dernier couronnement que dans la vertu, parce que c'est

dans la vertu que se rencontre la meilleure et la suprême lumière, et, bref, parce que la vertu, du moins en tant que fin, n'est que la dernière « forme », la forme vivante, de la science.

Les doctrines d'ordre pratique ne revêtent dans notre esprit toute leur clarté spéculative que le jour où nous leur offrons généreusement en nous-mêmes un champ d'application.

Pour la justification de notre mérite il n'est pas nécessaire, loin de là, que notre amour pour la vertu nous désintéresse des récompenses attachées à la vertu : il suffit simplement que, dans notre esprit, cet amour « précède » et domine toujours la considération et le désir de ces récompenses.

Il ne suffit pas de bien agir : il nous faut encore, pour la perfection de notre acte, agir selon notre style propre. La femme doit agir en femme, l'homme en homme, l'enfant en enfant. Ce qui sied à l'un peut aller jusqu'à ridiculiser l'autre. L' « Ane » de La Fontaine avait les meilleures intentions du monde: mais il eut le tort de croire que ses caresses, à lui, devaient revêtir la même forme que celles du « Petit Chien ».

Rien, chez l'homme, autant que l'absence de la vertu, ne donne l'impression de la laideur; rien, au contraire, autant que sa présence, n'impose l'idée du beau. C'est que, sans préjudice d'ailleurs de son héroïsme et de ses mérites, la vertu est, en soi, une pure œuvre d'art, et, parce que vivante, l'exemplaire même de toute autre œuvre d'art.

En dépit de nos velléités de réforme intime, notre ignorance et notre honteuse lâcheté défigurent étrangement en nous, et dans le spectacle de notre vie, le caractère de la vertu. Au lieu d'être, en effet, à l'égard de notre organisme moral, le squelette vivant et assi-

milé qui nous eût redressés et soutenus, c'est le vulgaire fardeau, d'ailleurs maladroitement porté, qui, sans compter qu'il heurte durement les passants, nous courbe et nous écrase nous-mêmes.

Nous avons besoin de donner, autant que besoin de recevoir. Nous avons besoin, par exemple, de « donner » notre estime : et celui que sa conduite rend indigne de ce don, nous frustre. C'est un appui qu'il nous enlève ; c'est une sécurité qu'il nous ôte ; c'est une joie dont il nous prive : bref, c'est un devoir *envers nous* qu'il méconnaît.

En ce qui touche la vertu, il existe la même différence entre les spéculations, parfois si paresseuses, de l'esprit, et les œuvres, souvent si laborieuses, de la vie, qu'entre le levier idéal et sans poids, aux formules arrêtées et simples, et le levier pratique, déjà pesant par lui-même, et dont le calcul ne saurait, au préalable, et d'une façon mathématiquement rigoureuse, déterminer la puissance : — sans compter l'éventualité d'une résistance trop forte occasionnant, pendant la manœuvre, la déformation ou la rupture d'une barre trop mince ou d'un pignon trop fragile.

Toute gloire, en définitive, se réfère à Dieu. A cette œuvre qu'est la vertu, il faut, il est vrai, la coopération humaine : nous devons, selon le mot vulgaire, y mettre « du nôtre ». Mais c'est à la façon de l'agriculteur qui, en jetant la semence, ne saurait oublier qu'elle encore est un don venu d'en haut.

Le *travail humain* aurait beau se prodiguer : qu'en sortirait-il si nous ne semions encore à pleines mains, dans le champ de notre vie, ces germes *déjà venus du ciel*, et d'où, pour nous nourrir, doivent sortir toutes les gerbes des futures moissons ?

La différence entre ce que nous appelons, d'une façon parfois inconsidérée, l' « accomplissement du de-

voir », et ce que, d'autre part, nous nommons la vertu, c'est que cet « accomplissement du devoir » peut relever du pur formalisme, et ainsi se représenter coexistant avec l'orgueil : alors que la vertu suppose toujours, au contraire, l'élimination radicale de toute suffisance personnelle.

Le mal n'est que la contrefaçon et l'hypocrisie du bien. Il semblerait, de prime abord, qu'il dût posséder un vocabulaire spécial, contrepartie absolue de celui du bien : prôner, par exemple, la « déloyauté », la « déshonnêteté », l' « absence de scrupules », et, mieux encore, non pas seulement adopter des dérivés négatifs, mais fondre de toutes pièces des mots *positifs* pour représenter ses idées. Il n'en est rien : lui aussi se réclame de la « loyauté », de l' « honnêteté », de la « délicatesse ». L'usurier cherche un « bon motif » à donner à son usure, l'avare à donner à sa dureté, le vicieux à donner à ses vices. Une association de malfaiteurs elle-même ne saurait se concevoir sans la mise en pratique de « devoirs » et de « vertus » inhérents à toute association, tels que la « fidélité » au chef, le « respect de la parole donnée », la « justice » dans la répartition des fruits du vol, etc.

La vertu, c'est la force : mais la force au service de la sagesse, et, par suite, l'emploi de la force dans des conditions idéales d'efficacité.

Le monde est composé de gigantesques et d'admirables choses : il possède la longueur indéfinie du temps, la largeur indéfinie de l'espace, la profondeur indéfinie des mystères de l'âme. — Et cependant tout cela n'existe qu'en vue de provoquer l'apparition de la vertu ; de la vertu, si humble, et souvent si méconnue ; de la vertu, dont le seul regard de Dieu peut discerner toute la beauté cachée ; de la vertu, trésor unique du monde.

Nous appelons réussite ce qui n'est parfois, en réalité, qu'un dommage : par exemple, l'acquisition d'une

fortune ou l'obtention d'un poste, si les conditions de cette acquisition ou de cette obtention sont fatalement incompatibles avec la loyauté du caractère, l'élévation de l'esprit, la noblesse de l'âme. Que n'avons-nous alors plutôt choisi de rester dans notre indigence ou notre obscurité premières qui, du moins, nous eussent gardé ces biens incomparables !

Chaque homme sculpte une œuvre, qui est celle de sa vertu, de sa perfection. L'œil de ce sculpteur, c'est sa science ; sa main gauche, qui tient le ciseau et lui lui donne les inclinaisons voulues, c'est sa sagesse ; sa main droite, armée du marteau qui frappe, c'est sa volonté.

Non seulement la vertu est tout entière beauté, mais elle est seule à représenter l'intégrale et vivante beauté, puisque l'essence même de la vertu c'est l' « harmonie », principe du beau, et l'harmonie considérée dans le domaine le plus relevé qui soit : le domaine moral.

La vertu est si belle que le vice ne connaît pas de repos tant que, pour tromper les hommes, il ne croit pas être encore parvenu à simuler parfaitement ses dehors.

Nous nous ingénions, sur terre, à poursuivre partout la joie, oubliant que, en définitive, la joie procède de la seule vertu.

La mesure de la sublimité de la vertu dépend très étroitement de celle de la splendeur de la doctrine qui la fonde. Car, en somme, c'est la vertu le fruit normal et définitif du vrai. Car c'est uniquement en vue de la vertu que le vrai existe : d'abord pour la provoquer et l'éclairer ; ensuite — en tant qu'elle est tout entière « justice » — pour aller jusqu'à la *constituer* à lui seul réellement. Ainsi la vertu n'est encore que du vrai. Du vrai, toutefois, à l'état de transcendance : épi dans lequel la semence glorieusement se ressuscite, divinement se rajeunit, superbement se multiplie.

La vertu a horreur des étiquettes et des poses, si discrètes ou si peu indiquées qu'elles soient. C'est pourquoi nous ne sommes pas pleinement vertueux tant que notre entourage, du moins notre entourage vulgaire, peut s'apercevoir encore de notre vertu.

Si, grâce à l'intermédiaire des machines qu'elle crée, l'industrie transforme la force brute en force intelligente, de même, et moyennant l'intervention divine, nos âpres énergies naturelles peuvent aussi réaliser ce travail, si délicat et si précieux, qui se nomme l'œuvre de la vertu.

Exécuté dans le domaine vertueux, ou, du moins, en vue de nous orienter vers la vertu, qu'un acte énergique de volonté assainit l'âme ! qu'il en affermit les fondements ! qu'il en ravive la lumière ! qu'il en retrempe le calme ! Nous sommes à un « tournant » de la vie, au seuil d'une révélation nouvelle du monde et de nous.

Le caractère des principes, c'est l'absolu. Si donc l'outrage au bien refuse de se rétracter, la vengeance du bien outragé ne peut, elle aussi, que se poursuivre.

Notre vertu ressemble à notre savoir : plus nous en possédons, mieux nous nous rendons compte de son insuffisante mesure.

(A suivre.) EUGENE BERNIER.

à Marliens, par Genlis. *(Côte d'Or.).*

LIVRES BELGES QU'IL FAUT LIRE

POUR

Notre Vie Nationale

Ce ne sont pas les livres belges qui nous manquent; c'est qui leur manquent. *S.-G.*

I

LA LITTÉRATURE

« Nombre de productions littéraires d'aujourd'hui — écrit M. l'abbé J. de Smet dans « *La litterature belge d'aujourd'hui et nos Collèges* » — sont dangereuses et positivement malsaines au point de vue moral, par leur excès de matérialisme et de sensualisme, par leur impudeur et leurs tableaux passionnels inexcusables ; au point de vue philosophique et religieux, par leur dilletantisme indifférent, leur fatalisme païen, leur panthéisme — leur négation de Dieu, leur prostration vers la matière. » —

«*Il serait difficile de trouver dans l'œuvre de nos écrivains de langue française les plus réputés, quelques volumes qu'on puisse, en leur entièreté, mettre entre les mains de nos rhétoriciens...* »

Force nous est donc de nous en tenir ici, comme pour tant d'autres, presque exclusivement à des pages choisies avec discrétion et selon les conseils de la prudence chrétienne.

Mais comme S. E. le Cardinal Mercier le disait dans une lettre récente aux organisateurs de la *Bibliothèque choisie*, à Malines, « les obligations très précises du respect de la vérité dogmatique et de la culture

morale individuelle, avec les prudences particulières de direction qu'elles entraînent à leur suite, peuvent parfaitement se concilier avec les exigences légitimes de la culture générale de l'esprit ». —

Sous le bénéfice de cette réserve, nous ne pouvons contester que, à côté du florissant mouvement national de nos lettres flamandes, il existe aujourd'hui une littérature belge d'expression française. (1)

« Ces vingt-cinq dernières années ont vu apparaître, sur un sol jusqu'alors très ingrat aux lettres, une légion d'écrivains personnels — et quelques-uns véritablement puissants, qui ont donné dans leur pays un essor inattendu à cette branche considérable du savoir humain (Eugène Gilbert. — *Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui.*)

Et, ce qui distingue cette littérature nouvelle, c'est précisément ce qui manquait aux Stassart, aux Lesbroussart d'avant 1880 : le tempérament *national*, — le peuple belge y peut saisir « le battement de son cœur» —, et l'*originalité*, l'incontestable, l'extrême *personnalité*. Tous les critiques sont d'accord sur ce point. La littérature belge, dit le Père Boubée, S. J., très sympathique au jeune mouvement littéraire en Belgique est « *nationale* par le fond comme par la forme et fière à si bon droit de ses originales créations » (2). Cette littérature compte « des découvreurs de monde », comme on l'a dit, des « apporteurs de neuf » qui, « revèches aux imitations, arborent la belle sauvagerie ardente de la personnalité des écrivains nationaux par excellence, vierges de toute déteinte étrangère, s'alimentant à la pure sève patriale. » (3). « L'âme belge tressaille dans les livres. Flamands, Wallons expriment et exaltent les

(1) Abbé J.de Smet,profes. de Rhétor. au petit Séminaire de Malines. *La littérature belge d'aujourd'hui et nos collèges.* — Plaquette de 16 pages... qu'il fant lire pour ses utiles renseignements, et ses précieux aperçus. P. 8-9-10.

(1) Eugène Gilbert, op. cit.

(2) Joseph Boubée : *La littérature belge.* Dewit, Bruxelles.

(3) Firmin Van den Bosch. *Impression de littérature contemp.*

fortes qualités de leur race. L'esprit et le rêve de notre pays, pour eux, rayonnent et s'affirment » (1). Ces derniers quarts de siècle, écrit Dumont-Wilden, ont vu, dans ce petit pays, en apparence artificiel et disparate, une nationalité très forte sortir des profondeurs d'un passé qui l'avait obscurément préparée, mais où personne, depuis le visionnaire Charles de Bourgogne, n'avait songé à le chercher... Enfin, couronnement de ces longs efforts d'un instinct ethnique, une littérature originale est née dans cette nation qui, depuis si longtemps, avait oublié de penser par elle... Tout, dans l'écrasant voisinage de la France, semblait condamner les écrivains belges du XIXe siècle, à ne point se différencier des écrivains français. Mais, peu à peu, et d'abord à leur insu, une sensibilité particulière, une originalité nationale se manifesta dans leurs écrits... Et le pays, un beau matin, encore qu'il n'y voulut pas croire, s'aperçut qu'il avait une littérature et que cette littérature était l'expression d'une conscience nationale... qui, jusque-là, ne s'était manifestée que très fragmentairement (2).

***

Le goût, a dit Goethe, ne se forme que par la contemplation de l'excellent et non du passable... Or, si, dans notre littérature, il y a de l'excellent, — il y a aussi du passable et du très mauvais... Le style est parfois bizarre et fou ; la grammaire et la prosodie coiffés du bonnet le plus rouge des révolutionnaires et des anarchistes de plume, la morale est insultée et le sensualisme bestial la remplace... Que le style soit raffiné ? il n'en vaut pas mieux, car c'est à la même dégradation qu'il aboutit... La prudence s'impose... et si Rodenbach, Verhaeren, Van Lerberghe, Ivan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, etc., etc., ne doi-

(1) Edouard Ned. *L'énergie belge.*
(2) L. Dumont-Wilden. *Rapport du concours d'œuvres dramatiques belges.* Ostende. Centre d'Art 1907.

vent plus être ignorés de notre jeunesse belge... ce n'est qu'après un triage soigneux de leurs œuvres, opéré sous la direction d'un guide sûr et chrétien, qu'elle prendra connaissance de ces auteurs nationaux. —

Les Contes n'empêchent pas qu'on lise les Fables de La Fontaine, et Voltaire et Rousseau... et tous les poètes de France, Hugo, Lamartine, etc., ne sont pas bannis de nos classes pour avoir fait des œuvres que Rome même a mises à l'Index... Le goût ne se forme que par la contemplation de l'excellent et non du passable... Ces paroles de Goethe, que nous citions plus haut... il faut ne jamais les oublier, surtout en littérature. En tout, prenons la fleur... et prendre la fleur, se dit ici *Anthologie* ou recueil, dans les champs littéraires, des plantes au parfum sain et ravigorant. Il y en a dans les landes, les collines et les bois de chez nous... et voici que des mains sûres et expertes nous les présentent.

Haflants (Abbé P.), professeur à l'Institut Sainte-Marie, à Bruxelles. — *La littérature française au XIXe siècle,* 1re partie. Les Romantiques. — In-12 de IX-306 pag., orné de portraits, relié toile. 3.50

— *La littérature française au XIXe siècle,* 2e partie. 1850-1909. Publicistes, orateurs, poètes. – In-12 de 356 pages, relié toile.

— *La littérature française au XIXe siècle,* 3e partie 1850-1909. Romanciers. Auteurs dramatiques. Critiques. Historiens.

Auteurs belges analysés dans ce remarquable ouvrage : Van Hasselt — O. Pirmez — Frère-Orban — V. Jacobs — Ch. Woeste — G. Verspeyen — Père Van Tricht — Mgr Cartuyvels — M. Waller — G. Rodenbach — Em. Verhaeren — Y. Gilkin — A. Giraud — F. Séverin — Dom B. Destrée — Kinon. —

Haflants (Abbé Paul). *Religion et littérature. Les*

croyants. Comme auteurs belges analysés : le Cardinal Mercier, Dom. B. Desclée, Henri Carton de Wiart, H. Davignon, F. Van den Bosch, V. Rinon, P. Nothomb.

Les incrédules : Maeterlinck, 1911. 3,50

« Il m'a paru intéressant, écrit l'auteur dans sa préface, d'étudier le sort fait à la religion dans le domaine de la littérature. Là aussi, le catholicisme constitue la pierre angulaire, sur laquelle les uns bâtissent, où les autres viennent se briser.

Beaucoup de ces derniers doivent leur malheur à un aveuglement volontaire : ils négligent d'étudier le terrain sur lequel ils s'aventurent. Leur ignorance des éléments de la religion les entraîne à de grossières bévues, que les critiques littéraires, *trop occupés à louer le style, ne relèvent pas toujours avec assez de fermeté.* »

C'est nous qui soulignons ces dernières lignes. — Par camaraderie, par courtoisie, des écrivains catholiques font des accrocs à leur morale et à leur religion, plutôt que d'en faire à l'amour-propre des auteurs qu'ils analysent. Si un adverbe, si un adjectif sont merveilleusement à leur place, qu'importe, si la morale n'y est pas. La plume qui n'est qu'un outil à sensualités répugne aû chrétien, et on doit le dire tout net : On ne gagne rien aux capitulations. A force d'excuser, tout devient excusable, et nous arrivons à cet esprit d'anarchie morale qui est la plus pernicieuse des immoralités.

« Assurément, l'art et la morale sont deux choses bien distinctes, écrit l'abbé Halflants, p. 266, de son volume, et qui ont leur objet propre. Mais, en cas de conflit, laquelle des deux doit triompher ?... Est-ce l'art, dont le but est d'embellir la vie présente, ou la morale qui conduit à la vie future ?... Autant le salut éternel dépasse un plaisir temporel, si esthétique qu'il soit, autant la morale l'emporte sur l'art. Je sais bien

que mon raisonnement ne vaut rien aux yeux de ceux qui ne croient pas à la vie future, mais il suffit que j'y croie ; dès lors, je dois prendre garde à toujours donner, en cas de conflit, la préférence à la morale. »

Retenons cette règle, *nous, croyants*, et pratiquons-la.

***

Des critiques belges, rangés comme croyants par l'abbé Halflants, citons quelques-unes de leurs œuvres.

Firmin Van den Bosch. *Les lettres et la vie,* 1912. 3.50

Nous notons ces chapitres : Notre presonnalité nationale. Les lettres belges à l'exposition de 1910. — Un moine écrivain, Dom Bruno Destrée — Nos poètes (Pierre Nothomb) — Albrecht Rodenbach — Heures de jeunesses. Henry Carton de Wiart. —

Firmin Van den Bosch. *Impressions de littérature contemporaine.* 1905. Parmi les Belges : de Haulleville, La jeune Belgique, G. Rodenbach, Carton de Wiart, E. Picard, Verspeyen, Courouble, Van Overbergh. 3.50

Firmin Van den bosch. *La Littérature d'aujourd'hui.* Impressions et opinions. In-12 de 316 pages. 3.50

Parmi les Belges : Les Critiques : Eug. Gilbert, G. Rency, L. Dumont-Wilden, Fierens-Gevaert, F. Mahutte.

Les Romanciers : G. Virrès, Courouble, des Ombiaux.

Kinon (Victor). *Portraits d'auteurs.* Parmi les Belges : Maeterlinck, Ed. Picard, Séverin, O. G. Destrée, E. Gilbert, M. des Ombiaux, G. Virres, Th. Braun, Q. Spaak, Nothomb, etc. 1910. 3,50

Gilbert (Eugène). *France et Belgique :* études littéraires, trois poètes belges, 1905. 450 pages. 3.50

Gilbert (E.). *Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui.*

Les romanciers, les poètes, le théâtre.

Essaystes et critiques, 1906.

In-12 de 70 pages. 1.50

— *En marge de quelques pages,* ouvrage couronné par l'Academie française.

Eugène Demolder, Louis Delattre, Maurice des Ombiaux, Pol Demade, Critiques Catholiques belges, Maeterlinck, Ed. Picard, Spoelbergh de Lovenjoul, 1906. In-18 de XVI-497 pages. 3.50

De Smet (Abbé J.), docteur en philosophie et lettres. *La littérature d'aujourd'hui et nos collèges.*

In-4° de 16 pages. 1,00

Verhaeren (E.). Sa vie et ses œuvres. 1re partie 1855-1894. In-8° de 189 pages, avec 1 portrait, 12 grav. hors texte et 3 autographes. 3.50

Boubée (le P. J.), S. J. (1) La *La littérature belge. La sentiment et les caractères nationaux dans la littérature française de Belgique.*

In-8° de 79 pages. Excellente étude d'ensemble. 2,00

Boubée (le P. J.), S.J. et le P. Ch. Parra, S.J. *Pages choisies des auteurs belges.*

Tome I. Prosateurs. In-18 de XXXVII-462 pag., cart. toile. 3.00

Les Lettres Belges d'Expression française, au Congrès

(1) A titre documentaire : Chot (J.) et R. Dethier. Histoire des lettres françaises de Belgique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Préface de Paul Adam. Grand in-8° carré de 605 p., avec portrait. 6,00

Grignard (Jean). *Nos gloires littéraires.* Causeries sur les écrivains belges. Préface de Fuster, 1889. 4.00

Liebrecht (H.). Histoire de la littérature belge d'expression française. Préface d'Edmond Picard. In-8° de IX-471 pages. 4,00

Nautet (Francis). Littérature belge d'expression-franc. 2 volumes.

de Malines (23-26 septembre). 1 vol. de 152 p. chez Dewit, à Bruxelles.

Les assises solennelles tenues à Malines, ont mis en lumière bien des idées, bien des œuvres que le Belge même ignorait ; et il ignore surtout ses écrivains. Notre littérature d'expression française est cependant élogieusement appréciée à l'étranger : les Belges n'auront qu'à lire les rapports présentés au Congrès de Malines pour rendre à leurs compatriotes l'honneur qu'ils leur doivent.

M. G.

N'oublions pas la nouvelle collection « **DIAMANT** » : Lettres et arts Belges. Chaque volume illustré coûte 0,50. Société Belge de librairie, Bruxelles.

Volumes parus :

Léon de Monge, par P. Renault (épuisé).
Georges Ramaekers, par Cl. Perdieus.
Benoît Quinet, par P. Renault.
Le Chanoine Guillaume, par F. Dufour.
Georges Rodenbach, par E. Revil.
André Van Hasselt, par A. Dury.
Engène Demolder, par G. Ramaekers.
Henry Carton de Wiart, par P. Renault.
Ferdinand Loise, par Renault.
Adolphe Hardy, par P. Renault.
Marg. Van de Wiele, par A. Vierset.
Georges Virrès, par G. Ramaekers.
Franz Mahutte, par A. Vierset.
Comte Guillaume Verspeyen, par A. Dury.
Franz Gailliard, par G. Ramaekers.
Jules Sottiaux, par Fernand Bernard.
Guido Gezelle, par R. Van den Burght.

Ned (Edmond). — *Le Type wallon dans la littérature.* (1) Bruxelles, *Association des écrivaines belges* 1911. 1 vol. in 12° de 34 pages. 0,75

Voici l'évocation de la Wallonnie :

« Des sources naissent sur toutes les hauteurs, descendent en sautant sur les cailloux et le sable blond, chantent dans les vallées un chant très doux, changeant comme le ciel. C'est une orchestration de musiques divines, où se mêlent les bruits joyeux de la vie. Les routes blanches courent sur les cîmes, accroçhent leurs pas aux flancs des monts, rient dans la lumière, bondissent d'une colline à l'autre avec la grâce des bîches, traversent des hameaux rêveurs, des villages laborieux, des bourgs encombrés de fièvre, des villes ardentes. Les rubans bleus des rivières, les colliers blonds des routes, les bouquets verts des bois, parent de jeunesse et de grâce, toute notre Wallonie, où vibre un peuple allègre et bon, sentimental et tendre, rieur et dansant. » —

Il paraîtrait que nous avons eu à notre berceau les fées et les Nutons: de là notre mentalité.

« D'une part, il y a le côté fée; de l'autre le côté Nuton. D'une part, une sensibilité délicate et nerveuse; un rêve mélancolique qui enveloppe les êtres d'une tendresse singulière et détourne souvent de l'action les énergies trop lasses ; une douceur chantante comme les sources des bois; des demi-teintes de sentiments pareils aux clartés mauves et gris-bleus de notre ciel.

D'autre part un individualisme indomptable, joint à une sociabilité cordiale ; une verve frondeuse faite d'ironie et de gouaille... »

Edouard Ned retrouve cette double influence dans les œuvres de nos écrivains wallons. Ajoutons encore ces lignes : Le Wallon aime la nature avec ferveur,

(1) Destrée. *Etudes sur les arts anciens de Wallonie* —.

il l'aime, dit Albert Mockel, non pour sa seule splendeur, à la manière des Flamands; — non pas comme un décor, ce qui est, en général, la manière française, mais plutôt comme une personne vivante. »

Voilà beaucoup de belles choses sur notre caractère. Remercions Edouard Ned de nous les signaler.

Daumont (Fernand). *Le mouvement flamand en Belgique.* 2 vol. in-8°. 7.50

C'est aux Belges d'expression française, nous dit l'auteur, et spécialement aux Wallons, que cette étude est destinée. Voilà presque un siècle que le mouvement flamand existe et qu'il agit — car l'un ne va pas sans l'autre : *agere sequitur esse* — et nous n'avons eu pour nous renseigner sur sa nature et ses raisons d'être qu'on seul petit livre français : *Histoire politique et littéraire* de M. Hamelius, alors professeur à Charleroi. L'édition date de 1894. Depuis, un voile épais nous empêche de voir ce qui se passe dans la partie flamande du pays. »

L'auteur s'est chargé de soulever ce voile. C'est une grande clarté qui soudain surgit de ces pages.

Il y a le mouvement flamand et il y a le mouvement wallon. Qu'avant tout Paris et Amsterdam soient écartés du débat et que ce dangereux problème se résolve à Bruxelles, à la grandeur de la patrie belge une et indivisible.

Voici la table de matières des deux volumes.

TOME I. — LIVRE I. — *Les raisons raciques.*

La Race flamande. — La langue néerlandaise. — La population flamande. — Les lettres et l'art flamands.

LIVRE II. — *Les raisons pédagogiques.*

Les principes. — L'Ecole primaire. — L'enseignement officiel. — L'enseignement professionnel.

TOME II. — LIVRE I. — *Les raisons scientifiques.*

Les Universités au moyen-âge et aux temps modernes. — La mission des Universités contemporaines. — Les

arguments en faveur d'une Université flamande. — Les arguments contre l'Université flamande. — La circulaire de l'épiscopat belge. — La langue internationale et le rôle des Universités. — La néerlandisation de l'Université de Gand, — Transformation de l'Université de Louvain. — L'opinion des milieux universitaires, du monde politique et de la presse.

LIVRE II. — *Les raisons sociales et juridiques.*

La bourgeoisie flamande. — La presse flamande. — Le flamand dans l'administration. — Le flamand dans les prétoires. — Le flamand à l'armée.

LIVRE III. — *Les raisons économiques.*

Le commerce en Flandre. — Le travail à domicile. — La misère dans les Flandres. — L'émigration flamande. — Le programme et la nature du mouvement flamand. — Appendice : bibliographie du mouvement flamand.

Cormans (Edw.). *La littérature néerlandaise en Belgique depuis 1830* (1). 1 vol. in-8° de 168 pages. 3.00

C'est, nous dit le Chanoine C. Cayemaex, un sommaire de notre histoire littéraire depuis 1830, une page de l'évolution intellectuelle de notre nation, une initiation à une étude moins superficielle du développement littéraire dans nos provinces flamandes.

M. Coremans, certes, fait besogne utile : il faut, dans notre pays, fixer encore les yeux d'une foule de gens sur les faits de notre vie littéraire, sur son importance, ses tendances, ses résultats.

C'est une belle publication, interfoliée de 40 portraits traits d'auteurs flamands, appartenant au monde des let-

(1) Au lieu de fonder uniquement des *Associations* et des *Amitiés* pour faire connaître la littérature et les idées de nos voisins comment ne crée-t-on pas des conférences où Flamands et Wallons s'initieraient mutuellement aux œuvres de leurs littératures respectives. Ce seraient tout profit pour l'union et la culture des langues française et néerlandaise.

tres. Aussi bien, l'ouvrage ne s'occupe-t-il que des poètes, des romanciers, des auteurs dramatiques. 200 noms sont cités, et je n'affirme pas qu'il n'y ait pas eu d'omissions. Par ce que je viens de dire, on comprendra que M. Coremans n'avait pas pour but d'esquisser sous toutes ses faces la vie littéraire depuis 1830, mais qu'il s'est placé au point de vue spécial des belles lettres seulement. La gloire littéraire n'a pas fait défaut à la Belgique indépendante ; telle est la portée, la synthèse, la conclusion de cette publication très soignée.

II

LES ARTS

Fierens-Gevaert. *Les Primitifs flamands.* (La peinture en Belgique, Musées, Eglises, Collections, etc). Bruxelles. Librairie, Van Oest.

4 volumes, broché. 60,00

Ouvrage abondamment et soigneusement illustré, — texte très objectif, — tendances très bonnes.

« Cette publication constitue à la fois une histoire intégrale, par ordre chronologique, des maîtres flamands du Moyen-Age et de leurs ateliers, en même temps qu'un inventaire commenté de leurs œuvres notoires conservées dans les musées, églises et collections de Belgique.

Pour le curieux d'art, qui prépare un voyage en Belgique, ce sera le guide des tableaux gothiques flamands et wallons, consignant au sujet de chacun d'eux l'état actuel de la documentation. Pour celui qui en revient, cet ouvrage illustré remplacera l'ensemble de photographies, catalogues, notices, études et monographies qu'il aurait dû recueillir à grande peine et à grands frais isolément. »

Voici les divisions de l'ouvrage:

TOME I. — *Les Créateurs de l'Art Flamand.*

Les Frères van Eyck. — Roger van der Weyden. — Le Maître de Flémalle. — Thierry Bouts et ses fils. — Petrus Christus.

TOME II. — *Maturité des écoles de Bruges et de Gand.*

Hugo van der Goes. — Justus de Gand — Le Maître de la légende de Sainte-Lucie. — Simon Marmion. — Hans Memlinc. — Le Maître de la légende de Sainte Ursule.

TOME III. — *Débuts du XVIe siècle: Fin de l'idéal gothique.*

Jérôme Bosch. — Quentin Metsys. — Gossart dit Jean de Mabuse. — Joachim Patinir. — Henri Bles. — Le Maître des figures de femmes à mi-corps. — Bernard van Orley. — Les van Coninxloo. — Les deux van Clève.

TOME IV. — *Fin du XVIe siècle: Réalistes et Romanisants.*

Lancelot Blondeel. — Pierre Coecke. — Corneille et Jean Metsys. — Marinus van Reymerswaale. — Jan Mandyn. — Peter Breugel l'Ancien et les peintres de genre du XVIe siècle. — Breughel d'Enfer. — Peter Huys. — Jean Van Hemessen. — Peter Aertsen. — Joachim Beukelaer. — Lambert Lombard. — Pourbus le vieux. — J. Vermeyen. — Van Rillaert. — Antonio Moro.

Ces tomes, de format in-4° (25,5 × 32,5 cm.), contiennent *chacun* environ 100 pages de texte, imprimé sur papier de Hollande des Manufactures Royales de Heelsum et de 36 à 40 planches hors texte reproduisant une soixantaine de tableaux.

Fierens-Gevaert. *La renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres.* Un beau vol. gr. in-8°, illustré de 106 reproductions, dont 24 planches hors-texte. 12.00

Sous le titre de *Renaissance Septentrionale* le distingué critique M. Fierens-Gevaert étudie l'éclosion d'une école de peinture et de sculpture franco-flamande, depuis ses débuts jusqu'aux premiers maîtres, les Van Eyck. Il y recherche, dans les fresques et les statues, les caractéristiques initiales, étudie la première Renaissance des Valois, avec ses peintres et miniaturistes, l'Ecole de Dijon et ses sculpteurs, pour aboutir aux van Eyck, auxquels il s'arrête longuement, exposant le problème de leur collaboration, examinant leurs œuvres et racontant tout l'historique du *Polyptique de l'Agneau.* Cet ouvrage est comme une introduction à l'histoire de l'époque glorieuse de l'Ecole Gothique Flamande.

Destrée (Conservateur au Musée du Cinquantenaire). *Etude sur la Sculpture brabançonne du moyen-age.* Excellent et intéressant petit ouvrage — parfaitement documenté. Librairie, Vromant. 1212 p. 3,00

Destrée et Van de Ven. *Les tapisseries du Musée du Cinquantenaire.* Vromant 1911. 5,00

Ouvrage charmant d'aspect. Le nom seul des auteurs rend superflu tout éloge qu'on en voudrait faire au point de vue scientifique.

Nève (Abbé). *Décorations d'églises.* Principes appuyés sur une documentation fournie par les églises belges. Examine la question des vitraux, sculptures, mosaïques, retables, fresques et pavements. M. Cloquet, professeur à Gand a déclaré que ce travail est le meilleur ouvrage actuel en ce genre. (1910) Société Belge de Librairie. 1,50

Robida. *Les Vieilles Villes des Flandres.* Ouvrage à recommander surtout pour ses planches qui sont l'œuvre de l'excellent dessinateur Robida lui-même. Paris. Dorbon, ainé. 15,00

Cloquet. *Histoire de l'Ancienne école de sculpture de Tournay.* Ouvrage du plus haut intérêt et parfait au point de vue scientifique.

Cloquet. *Les maisons anciennes en Belgique.* Gand. Van Dorselaer, 1908. 3,00

Très intéressant et riche de documentation. Indispensable à ceux qui veulent jouir intelligemment de leurs promenades dans nos villes à pignons. Les ignorants d'ici, fort nombreux hélas ! s'obstinent à nommer nos pignons, *pignons espagnols* ! ! ! Nos pignons sont exclusivement belges et chaque ville importante du pays eut son style de pignon.

Henry Martin. *Les peintres de Manuscrits.* Paris. Laurens. 2.00

Les plus remarquables en France et en Belgique furent des Flamands.

Hymans. *Les Van Eyck.* (Paris. Laurens. Collection des grands artistes).Bon ouvrage de vulgarisation. Illustration abondante et soignée. 2.00

— *Bruxelles.* Paris. Laurens. Collection : *Villes d'art célèbres.* 4,00
Bruges et Ypres. » » 3,50
Gand et Tournai. » » 3,50

Helbig. *L'art Mosan* depuis l'introduction du Christianisme jusqu'à la fin du XVIIIe siècle par Jules Helbig et Joseph Brassinne. Ouvrage admirable de style, de documentation, de méthode et d'illustration.

« Cette histoire de l'art dans le pays de Meuse étudie en rapport avec leur milieu, des maîtres peintres et graveurs, tels que les van Eyck, Patenier, Lambert Lombard, Henri de Blès, Gérard Douffet, Damery, Bertholet Flémalle, G. Carlier, Suavius, Natalis, Duvivier. De nombreuses planches hors texte en reproduisent les œuvres les plus caractéristiques. L'orfèvrerie religieuse est représentée par des spécimens précieux empruntés aux châsses et aux reliquaires de Stavelot, de Visé, d'Amay, de Marbourg, aux travaux du frère Hugo d'Oignies, et à d'autres œuvres remarquables conservées dans les trésors de l'église ou dans les vitrines des musées.

Une part importante a été réservée à l'architecture mosane, sur laquelle les documents écrits et graphiques sont encore bien rares. L'auteur y étudie les origines et développements de l'architecture à Liége, Dinant, Tongres, Huy, etc. Enfin un certain nombre d'illustrations sont consacrées à la reproduction des œuvres les plus remarquables de la dinanderie, du mobilier, de la miniature et de l'art industriel.

« Cet ouvrage constitue ainsi une contribution importante à l'histoire de l'art et de la civilisation en Occident.

L'Art Mosan forme 2 beaux volumes gr. in-4°, comprenant plus de 200 reproductions, dont 65 planches hors-texte en héliogravure, héliotypie et typogravure, et un fac-simile de miniature.

Prix de l'ouvrage complet : 50 francs.

Bruxelles. — Librairie Van Oest.

A TITRE DOCUMENTAIRE NOUS SIGNALONS :

Les tirages spéciaux de l'Art Flamand et Hollandais.
Revue mensuelle illustrée. Directeur Buschmann.
Abonnement 20 frs.

— *Constantin Meunier*, par Auguste Vermeylen.
Une broch. in-4°, 14 pl. 3,50

— *L'Exposition des Primitifs Français*, par Henri Hymans. Une broch. in-4°, 20 pl. hors-texte. 2,50

— *L'Exposition de la Toison d'Or*, par Henri Hymans. Une broch. in-4°, 20 pl. 3,00

— *Les Dinanderies aux Expositions de Dinant et de Middelbourg*, par Jules Destrée (1).
Une broch. in-4°, 71 illustr. (épuisé). 2,50

— *H. Leys et H. de Braekeleer*, par Henri Hymans. Une broch. in-4°, 24 pl. 2,50

— *Alfred Stevens*, par Paul Lambotte.
Une broch.in-4°,23 illustr. Broché 2,50 et relié 3,50

— *Julien Dillens*, par Arnold Goffin. Une broch. iu-4°, 17 pl. 2,50

— *Jef Lambeaux*, par Herman Teirlinck. Une broch. in-4°, 20 pl. 2,50

Rooses. *Rubens.* 25,00
Bel ouvrage-richement illustré. Très bien documenté. Le nom de l'auteur garantit la valeur de ce travail.

Durand-Gréville. *Hubert et Jean Van Eyck.* Splendide ouvrage de luxe. Texte très savant. 20,00
Librairie. Van Oest, Bruxelles.

« En tenant compte des investigations de MM. J. Weale, Dvorak, H. de Loo, Hymans et d'autres, et grâce à la confrontation de panneaux peu connus des collections particulières avec les types des dépôts publics, reproduits les uns et les autres dans ce livre, Mr Gréville achève la répartition entre Hubert et Jean de l'œuvre jusqu'ici indivisée et tente pour la première fois d'établir dans l'ensemble de l'œuvre un classement chronologique.

(1) Destrée (J.). *Etudes sur les arts anciens de Wallonie.*

Cet ouvrage restera ainsi, tout au moins pour un temps, la monographie la plus complète et la plus importante consacrée aux van Eyck. L'illustration en est particulièrement intéressante. En outre de toute l'œuvre connue ou publique des van Eyck, elle reproduit pour la première fois certains tableaux et dessins tirés de musées éloignés et de collections particulières d'Angleterre, d'Espagne et d'Amérique. »

Van Coster (Chanoine). *Etude sur la dentelle de Malines.* Malines, Godenne.

Verhaegen. *La dentelle belge.* Ouvrage bien documenté.

Sander Pierron. *Histoire de la forêt de Soignies.*

Bel ouvrage abondamment illustré. Texte très documenté et d'une lecture agréable.

Bruxelles. Imprimerie Buelens. 7,50

Boinet. *La cathédrale de Bourges.* Paris, Laurens. 2,00

Ouvrage qui décrit et apprécie avec compétence un chef-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture belges, au déclin du Moyen-Age. — Parfois l'auteur se permet des mots peu aimables pour les Belges.

Cosyn : *le Brabant inconnu.* Joli volume, très intéressant et fort utile. Il révéle une foule de sites charmantes et de gracieux édifices.

La Semois : illustrations de S. M. R. Mme la Comtesse de Flandre texte de M. Carton de Wiart.

ÉGALEMENT A TITRE DOCUMENTAIRE.

Nous signalons la **collection des artistes belges contemporains.** Cette collection permettra au public d'apprécier un artiste isolé. Chacune des monographies explique sa carrière, ses directions esthétiques et donne un catalogue chronologique de

ses œuvres tout en reproduisant les principales.

— *Albert Baertsoen,* par Fierens-Gevaert. 10 frs
— *Henri Boncquet*, par Sander Pierron. »
— *Emile Claus,* par Camille Lemonnier. »
— *Frans Courtens*, par Gustave Vanzype. »
— *James Ensor,* par Emile Verhaeren. »
— *Henri Evenepoel*, par Paul Lambotte. »
— *Victor Gilsoul*, par Camille Mauclair. »
— *Fernand Khonpff,* par L. Dumont-Wilden. »
— *Eugène Laermans,* par Gustave Vanzype. 7,50
— *Victor Rousseau,* par Maurice des Ombiaux. 10 frs
— *Quatre Artistes Liégeois*, (A. Rassenfosse, F. Maréchal, E. Berchmans, A. Donnay), par Maurice des Ombiaux. 7.50

Onze beaux volumes, formant plus de 1100 pages de texte, illustrés de 550 reproductions de tableaux, sculptures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 170 dans le texte et 380 environ hors-texte, exécutées en héliogravure, en héliotypie, en camaïeu, et en typogravure.

Lemonnier. *L'Ecole Belge de Peinture* 1830-1905.

Relie 25,00

« Une Ecole Belge moderne de peinture existe. Elle s'est imposée avec éclat lors de l'Exposition Historique de l'Art Belge en 1875 et de la Rétrospective de 1905. Elle se manifeste au jour le jour par ses envois à tous les salons du monde et par des manifestations collectives comme celles au Salon d'Automne de Paris, à Venise, à Berlin ; elle est reçue au « Luxembourg », dans les musées de Berlin, Leipzig, Dresde, Vienne, etc.; elle est célébrée dans les revues d'art internationales. Aux Rubens, aux Van Dyck, aux Jordaens, à tous ces maîtres qui portèrent au loin le renom de l'art flamand, ont honorablement succédé les Wiertz, les

Leys, les de Braekeleer, les Stevens, les Rops et les Meunier. »

L'on connaît les tendances de l'écrivain réaliste...

A SIGNALER ÉGALEMENT :

Collection des grands artistes des Pays-Bas.

Cette collection a pour but de nous renseigner sur les anciens peintres, sculpteurs, architectes, ouvriers-d'art des Flandres, de Wallonie et de Hollande. Voici quelques volumes parus :

— *Thiéry Bouts*, par Arnold Goffin.

Citer un ouvrage de M. Goffin, c'est le recommander. Outre que l'auteur connaît son sujet, il le comprend et le révèle dans un style clair et agréable.

— *Quentin Metsys*, par J. de Bosschere.

Le peintre louvaniste joint à ses divers titres à l'intérêt, d'avoir été le premier en date des *romanisants* de Flandre.

— *Pierre Breughel*, par Charles Bernard.

— *Les Néerlandais en Bourgogne*, par Alphonse Germain.

Assez exact, quoiqu'un peu tendancieux en faveur de la France. Démontre bien les similitudes du génie belge et du génie bourguignon.

— *La sculpture Anversoise au XVe et XVIe siècles*, par J. de Bosschere.

— *Roger Van der Weyden* par Paul Lafond.

— *La sculpture belge aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par H. Rousseau.

Ces diverses monographies comportent un catalogue de l'œuvre de chaque artiste étudié et une bibliographie du sujet.

Chaque volume, de format petit in-8°, contient de 120 à 140 pages de texte et une trentaine de re-

productions tirées hors-texte. Bruxelles, Librairie, Van Oest. Broché 3,50 relié 4,50

Laurent (Marcel). — *Les ivoires prégothiques conservés en Belgique.*

Un volume in-8° raison (16 × 25) de 158 pages, soigneusement imprimé sur papier frictionné Académy, illustré de 47 gravures et planches. Bruxelles. Librairie Vromant. 7.50

Il y a un art, qui, à travers tout le moyen-âge, n'a pas cessé d'être pratiqué, qui fleurissait aux derniers jours de Rome et que le christianisme adopta d'emblée en Occident comme en Orient; qui réjouit le goût des Barbares et grâce auquel l'héritage antique leur fut transmis : c'est l'art de la sculpture sur ivoire. Avec les minatures, les ivoires sont les monuments qui nous font le mieux connaître sous quelles influences se développèrent nos arts industriels, et après eux, nos grands métiers décoratifs. Les étudier, c'est d'abord discerner les fils par lesquels notre moyen-âge se rattache au passé : celui de la Grèce et de Rome, celui d'Alexandrie, de Byzance et d'Asie-Mineure. C'est, ensuite, assister à l'éclosion des arts plastiques dans les abbayes, apprécier les influences qui s'exerçaient réciproquement d'un atelier à l'autre, mesurer l'apport de chaque pays et même de chaque région, à l'élaboration d'un grand art septentrional et chrétien. Toutes ces considérations ont déterminé M. Laurent à entreprendre *une étude particulière sur les ivoires conservés en Belgique.*

Ceux-ci sont nombreux et de grand intérêt. Il en est qui procèdent de la tradition romaine, d'autres témoignent de la participation importante de l'Orient grec à notre formation artistique. Certains jettent un jour éclatant sur l'état et la valeur des écoles aux époques carolingienne et romane. Et l'on peut dire que leur ensemble constitue un musée choisi, qui permet de pas-

ser en revue les problèmes les plus importants de l'histoire de l'art avant l'époque gothique.

C'est dire que l'auteur ne s'est pas astreint à un commentaire étroit. Il a essayé de replacer chaque pièce dans sa patrie et dans sa famille; il n'a pas craint de soumettre à une nouvelle étude des monuments qui ne se trouvent pas en Belgique, mais qui s'apparentaient, selon lui, à ceux qu'il devait examiner : et ces monuments sont assez nombreux. Il a eu la double ambition d'exposer autant qu'il était utile *l'état des recherches faites jusqu'aujourd'hui sur les ivoires en Belgique*, et *d'ajouter à ces recherches le résultat de ses propres investigations*. Son livre sera, selon son dessein, un catalogue critique en même temps qu'une sorte de monographie générale.

Pour atteindre à ce but, il fallait une illustration abondante : 47 gravures et planches reproduisent les pièces que l'auteur étudie, ou sur lesquelles il s'appuie pour établir leur parenté.

Les chefs-d'œuvre de l'art flamand : Memling — Van der Weyden — les frères Van Eyck, Breughel, Massys, Jordaens.

Chaque petit volume, d'un format commode et agréable, contient la reproduction, en similigravure, des principaux chefs-d'œuvre des plus grands artistes de l'école flamande, et donne en outre une notice détaillée sur l'auteur et une bibliographie concernant son œuvre.

Le volume : 0.75 fr.

Crooy (Let F.) — *L'Orfèvrerie Religieuse en Belgique,* depuis la fin du XVe siècle jusqu'à la Révolution française — Poinçons, Évolution des Formes, par les Abbés Louis et Fernand Crooy.

Un volume in-8° carré (23 × 17), illustré de 40 planches en hélioteinte et plus de 500 reproductions de Poinçons de villes, Marques d'Orfèvres, Lettres de décanat, etc. Cartonné. 10 fr.

Dans la première partie de l'ouvrage, on trouvera la description et la reproduction des poinçons de villes belges, depuis la fin du XVe siècle jusqu'à la Révolution française, ainsi qu'un aperçu concernant les marques des années et, accessoirement, les marques personnelles des orfèvres. La seconde partie traite plus spécialement de l'orfèvrerie religieuse, au point de vue de l'évolution des styles et des formes de la décoration.

L'ouvrage, imprimé sur papier vergé, est accompagné de 40 planches reproduites par un procédé nouveau. La beauté de ces illustrations n'en sera pas un des moindres attraits.

Heins (A.) — *Les Coffres et les Coffrets.* Etude sur ce genre d'objets anciens en Belgique, par Armand Heins. Un volume in-8 de 84 pages, illustré de 80 gravures d'après les dessins de l'auteur. fr. 1.50

Lemaire (R.) — *Les origines du style gothique en Brabant.* Première partie : L'Architecture romane par Raymond Lemaire, professeur à l'Université de Louvain.

Un beau volume in-8° carré de 320 pages, imprimé avec soin sur papier frictionné, illustré de 200 gravures, phologrophies, plans, relevés, restitutions, et croquis de l'auteur, accompagné d'une carte en couleurs. 10 francs.

M. Raymond Lemaire a entrepris l'étude des églises anciennes du Brabant et son ouvrage contient l'analyse détaillée, avec plans, vues, restitutions, de près de cinquante édifices de la province. Ce premier volume se borne uniquement à la période romane, jusqu'à l'apparition des premières influences gothiques, qui seront l'objet de la deuxième partie. Comme le sujet n'a jamais été traité, l'auteur a cru nécessaire de faire précéder son livre d'un essai sur l'histoire du style roman

en général et ses applications en Belgique. Il a été amené ainsi à décrire sommairement plus de cent cinquantes églises romanes ou de la transition. C'est donc un ouvrage de première utilité pour ceux qu'intéresse l'étude de l'architecture ou de l'archéologie.

Heins (A.) — *Contribution à l'histoire de l'habitation privée en Belgique*, par Arm. Heins.

I. Les Anciennes façades d'Ypres. — Un portefeuille contenant 50 planches en lithographie, format in-4° (25 × 18), d'après les dessins de l'auteur. fr. 8.50

II. Restes d'Anciennes constructions pittoresques dans notre pays et dans les pays limitrophes. Recueil de notes et croquis d'après nature : Façades, Gables, pignons et motifs divers. — Première série. Un portefeuille contenant 16 pages de croquis et 90 planches format in-4° (25 × 18), d'après les dessins de l'auteur. fr. 12

A l'occasion du Congrès d'histoire et d'archéologie de Gand, en 1907, un comité spécial avait organisé dans cette ville une exposition de photographies, vues, dessins, plans, etc., consacrée à l'histoire de l'architecture privée en Belgique, Cette réunion de documents graphiques obtint un vif succès de curiosité, et, tout improvisée qu'elle fût, en quelque sorte, elle permit de voir combien d'éléments d'étude et de comparaison entre les formes d'architecture de nos habitations anciennes nes du pays existent encore. Elle fit ressortir aussi l'utilité qu'il y aurait à reprendre l'idée en grand.

Devant la transformation de plus en plus radicale des centres urbains, il est urgent que soient entreprises des recherches sur les façades qui ornaient leurs rues et leurs places et que les pièces iconographiques qui en conservent le souvenir, soient inventoriées ou classées.

M. Armand Heins, a parcouru, depuis plusieurs années, toute la Belgique et les pays voisins, dessinant sur place la physionomie particulière des anciennes façades, notant les détails caractéristiques de chacune d'elles, en vue de procurer aux amateurs de documents anciens et authentiques, le signalement des choses, parfois superbes, jusqu'ici inconnues ou dédaignées.

A deux expositions auxquelles une partie de ces dessins fut envoyée, en dernier lieu encore à l'exposition du *Folklore*, à Bruxelles, en 1910, où ils occupaient tout un compartiment, ils obtinrent un vif succès de curiosité. Beaucoup d'archéologues et d'artistes architectes, etc., insistèrent pour qu'ils fussent publiés. — C'est fait. —

Van den Gheyn J. S. — *Les livres d'heures attribués à Jacques Coene* par J. Van den Gheyn, S. J.

Un volume in-8° (format 20 × 16 1/2 cm.), contenant 51 planches en phototypie et texte. fr. 15

Jacques Coene fut ce Brugeois, travaillant à la cour de Philippe le Hardi, qui fut appelé par le chapitre de la cathédrale de Milan pour dessiner l'église « depuis le fondement jusqu'aux sommets ». Il était connu à Paris pour son habileté dans la peinture et donna même quelques recettes fort intéressantes à l'Italien Giovanni Alcherio.

Dans l'étude qui accompagne les reproductions de ces deux Livres d'heures, le Père Van den Gheyn rappelle brièvement les quelques renseignements connus jusqu'à présent sur Jacques Coene, et il analyse, en les comparant, les miniatures de chaque Livre d'heure.

C'est une œuvre intéressante, non seulement sous le rapport artistique, mais aussi au point de vue historique, que cette reproduction intégrale, en bonnes phototypies.

Cronicques et Conquestes de Charlemaine. — Reproduction des 105 miniatures de Jean le Tavernier,

d'Audenarde (1460) par J. Van den Gheyn, S. J. Un volume in-8° (format 20 × 1/2 cm.), contenant 105 planches en phototypie et 24 pages de texte, dans un portefeuille. 20 francs.

Miniaturiste habile au service de Philippe le Bon, Jean le Tavernier, s'il n'a pas la science et la poésie de notre Jean Fouquet, possède du moins des dons brillants d'imagination et de mise en scène; il se plaît à la mêlée de batailles et à la représentation des grands coups d'épée, et, ce qui est plus précieux pour nous, il nous fournit un grand nombre de renseignements sur la vie publique et privée de cette époque : l'architecture y est largement représentée, et ce sont des artisans de son temps que l'auteur nous montre bâtissant une ville, élevant des remparts et des tours, construisant des ponts, avec les outils en usage alors; il nous montre ses contemporains se divertissant au jeu de la quintaine ou aux échecs, traitant leurs hôtes avec faste, assistant au supplice des traîtres, etc.

(Mercure de France.)

Histoire de Charles Martel. — Reproduction des miniatures de Loyset Liédet (1470) par J. Van den Gheyn, S. J. Conservateur des Manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique.

Un volume in-8° (format 20 × 16 1/2 cm.), contenant 102 planches en phototypie et 24 pages de texte, dans un portefeuille. 20 francs.

L'entreprise de la Maison Vromant se poursuit méthodiquement, et bientôt nous posséderons en excellentes reproductions phototypiques les plus importants manuscrits à figures de la Bibliothèque royale de Belgique.

Le P. J. Van den Gheyn, qui garde ce précieux dépôt avec tant d'autorité, a tenu à écrire la notice de ce recueil, comme il l'avait fait pour les *Cronicques et Conquestes de Charlemaine.* Il décrit minutieusement

les quatre volumes de l'*Histoire de Charles Martel*, dont la transcription fut commencée en 1463 par David Aubert, et s'attache ensuite à préciser la personnalité de l'auteur des miniatures — ce Loyset Liédet, l'enluminneur flamand si souvent mentionné dans les comptes de la Maison de Bourgogne entre 1460 et 1470.

L'auteur complète son étude en dressant une liste des travaux de L. Liédet, d'après les comptes, et en identifiant, grâce à ces indications, les manuscrits qui peuvent s'y rapporter. Il termine en caractérisant le talent de l'artiste : s'il n'est pas de tout premier ordre, du moins a-t-il des qualités de composition et de coloris qui le recommandent à l'attention. *(Revue de l'Art ancien et moderne.)* E. D.

Destrée J. et Van den Ven. — *Les tapisseries des musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles* par J. Destrée conservateur des musées royaux et P. Van den Ven, attaché aux musées royaux et maître de conférences à l'Universite de Louvain.

Beau vol. in-8° carré (22 × 17 cm.), contenant 40 pages de texte formant on historique de la Tapisserie en Belgique et 44 planches hors texte en helioteinte — Vromant. 5 frs.

A côté de nos Musées de peinture et de sculpture, les Musées du Cinquantenaire possèdent, pour chaque ancienne industrie d'art, des séries d'objets qui peuvent continuer l'éducation artistique du public : tapisseries, broderies, dentelles, bois sculptés, dinanderies, orfèvreries, ivoires, meubles, céramiques comptent dans ces collections de nombreux spécimens de choix. Les tapisseries, en particulier, forment un ensemble, et non des moindres, où il est peu de genres et peu d'époques qui ne soient convenablement représentés, en ce qui concerne, du moins, la fabrication nationale. Cet ouvrage reproduit en détail la presque totalité de ces tentures,

en ne laissant de côté que les pièces de moindre importance ou celles dont la publication constituerait un double emploi.

La notice historique, la table descriptive et les légendes particulières dont M.M Destrée et Van den Ven ont accompagné leur publication sont présentées de telle sorte que l'amateur d'art, même étranger à l'art de la tapisserie, pourrait se contenter de lire le texte et d'observer les tapisseries ou leurs reproductions pour avoir de cette industrie une connaissance sommaire et être à même d'apprécier la perfection artistique des plus belles tentures.

Ainsi se trouve réalisé le double but poursuivi par cette publication : 1° intéresser les visiteurs des Musées, qui ne se contenteront plus de regarder, le plus souvent avec indifférence, les tapisseries exposées, mais en comprendront la beauté et pourront, à l'occasion, en parler en connaissance de cause; 2° permettre à ceux qui s'intéressent à l'art, à nos Musées ou plus spécialement à la tapisserie, d'étudier et de mieux connaître cette industrie, qui fut si prospère dans notre pays.

Van Overloop. *Dentelles anciennes.*

Prix de l'ouvrage en portefeuille. 125,00

La publication des « Matériaux » pour servir à l'histoire de la Dentelle en Belgique », un moment interrompue, reprend actuellement avec la présentation d'un ensemble important : *Dentelles Anciennes des Musées des Arts décoratifs et Industriels à Bruxelles.*

Depuis quelque dix ans, la collection d'anciennes dentelles des Musées royaux de Bruxelles s'est accrue dans de notables proportions. Grâce aux recherches patientes de leur conservateur en chef, guidées par une connaissance sérieuse en cette matière, maintes pièces rares ont été acquises, toutes d'une réelle valeur, soit pour la perfection technique du travail, soit pour la beauté du dessin, ou encore à cause de leur importance

historique. Petit à petit, cet ens mble est devenu le plus important que l'on connaisse, et l'on peut dire qu'il surpasse actuellement la célèbre collection conservée à l'ancien hôtel seigneurial de Gruuthuuse à Bruges.

On comprend dès lors l'intérêt capital qu'il y avait à reproduire et à commenter une collection si importante au point de vue de l'Histoire de la dentelle en Belgique.

A TITRE DE RENSEIGNEMENT POUR LES HISTORIENS DE L'ART ET LES AMATEURS

Chefs-d'œuvre de l'art ancien à l'Exposition de la Toison d'Or à Bruges en 1907.

Afin de fixer définitivement le souvenir de l'exposition de la Toison d'Or à Bruges en 1907, maintenant que les œuvres exposées sont dispersées à nouveau et retournées vers les galeries particulières, les collections lointaines, les trésors d'églises, un ouvrage de grand luxe a été publié, qui les perpétue en héliogravure pour la facilité des historiens d'art et l'agrément des amateurs.

L'ouvrage forme un beau et fort volume in-4°, contenant 103 planches hors texte admirablement exécutées en héliogravure et en héliotypie.

PRIX : en portefeuille 120 frs; reliure ordinaire 125 frs.; reliure amateur dos et coins maroquin 140 frs.

Tapisseries et Sculptures Bruxelloises. *A l'Eposition d'art ancien à Bruxelles en 1905,* par J. Destrée.

L'Exposition d'Art ancien, à Bruxelles, en 1905, permit l'examen, l'étude et la comparaison de certains chefs-d'œuvre de la sculpture brabançonne et de nombreuses tapisseries des ateliers de Bruxelles.

Il importait de profiter de cette circonstance pour reproduire ces œuvres dispersées par le monde et dont plusieurs, extraites de collections particulières, sont souvent mal éclairées ou parfois tout à fait inaccessibles.

Cet ouvrage permet de confronter les sculptures aux poinçons de maîtres bruxellois : le Retable de Lombeek, le Retable de l'Hôtel de ville de Bruxelles, le Retable de Saint-Georges, etc.

Mais il sera surtout précieux pour les amateurs de tapisseries. L'ouvrage, en effet, consacre 40 planches in-folio, dont 4 coloriées à la main, aux plus belles pièces des ateliers de Bruxelles, par exemple *Le Triomphe du Christ*, appartenant à M. Pierpont-Morgan ; *La Présentation de Jésus-Christ au Temple*, à M. Martin-Leroy ; *L'Episode de l'Histoire du Jeune Tobie*, à la marquise Arconati-Visconti, et autres.

M. Joseph Destrée, l'érudit conservateur aux Musées royaux des Arts Décoratifs et Industriels, à Bruxelles, a rédigé le texte de cet ouvrage avec une grande richesse de documentation et une précision vraiment scientifique. Cet ouvrage paraît indispensable aux bibliothèques, aux Musées d'Art ancien, aux écoles d'Art décoratif, aux antiquitaires et à tous les amateurs de tapisseries flamandes.

L'ouvrage forme un beau volume in-folio, comprenant 50 planches hors texte, dont 4 coloriées à la main.

Prix de l'ouvrage, relié ou en portefeuille : 75 frs.

Trèsor de l'Art Belge au XVIIe siècle. Près de 180 planches hors-textes, en héliogravure et en héliotypie. Prix de l'ouvrage. 200 frs.

C'est le digne mémorial de la glorieuse *Exposition de l'Art belge au XVIIe siècle*, qui eut un succès mondial.

Voici la division de cette œuvre :

I. — Beaux-Arts : Tableaux.

Introduction générale, par M. le Baron Descamps. — Avant-propos, par M. le Baron H. Kervyn de Lettenhove. — Rubens et son Ecole, par M. Fierens-Gevaert. — Van Dyck et les Portraitistes de

l'époque d'Albert et d'Isabelle, par M. Ch.-Léon Cardon. — Jacques Jordaens, par M. P. Buschmann. — Fyt, Snyders et les Peintres Animaliers, par le Dr G. Gluck. — Les Paysagistes : Siberechts, Breughel de Velours, etc., par le Dr G. de Térey. — Les Peintres de Genre et les Intimistes : les Petits Maîtres, par M. P. Lambotte.

II. — Beaux-Arts, Art Applique, Milieu Social.

L'Architecture, par M. H. Rousseau. — La Sculpture, par M. Paul Vitry. — Les Dessins, par M. E. W. Moes. — Les Tapisseries, par M. Jules Guiffrey. — La Gravure, par M. R. van Bastelaer.

Le Musée moderne, avant-propos, par M. Cyr. van Overbergh. — La Noblesse, par M. A. de Ridder. — L'Art Militaire, par M. le général Comte de t'Serclaes. — La Ville, par M. J. Cüvelier. — Le Corporation, par M. Joseph Destrée. — L'Habitation, par M. L. Gilmont. — L'Art Religieux, par M. l'Abbé F. Crooy. — Sciences et Lettres, par M. A. Roersch.

NOS MUSÉES

C'est là que nous irons retrouver les vestiges des époques étudiées; c'est là que revit l'âme ancienne de ceux qui furent nôtres. Et puis, c'est une leçon impérieuse pour les descendants. De tous ces tableaux, de toutes ces œuvres d'art, il y a comme une voix d'orgueil et d'espoir qui leur crie : En avant ! Voilà ce que nous avons fait ; faites plus, faites mieux, mais jamais moins; marchez sans défaillance dans la route de lumière et de gloire que nous vous avons tracée. Soyez dignes de nous ! —

« Nous avons, certes, le droit d'être fiers de nos

grands musées, écrit M. René Dubois dans son livre de cicerone discret et averti, *Promenades esthétiques au Musée ancien de Bruxelles*, ils sont vastes, imposants, bien ordonnés et regorgent littéralement de chefs-d'œuvre. On peut pourtant leur reprocher d'être des organismes encore par trop aristocratiques. L'extrême concision des renseignements, qui figurent au bas de chaque œuvre, suffit peut-être à la curiosité avertie d'une élite, mais ne satisfait que médiocrement le besoin de savoir qui anime la grande majorité des visiteurs.

« A une époque comme la nôtre, où les foules sont si vivement travaillées par le besoin d'une culture plus complètes, où elles aspirent à une communion plus intime avec la beauté, le rôle de nos musées doit être élargi. Ils peuvent être un puissant moyen d'éducation, et il faut faire en sorte qu'ils le deviennent. Il faut qu'un guide s'offre aux foules qui pénètrent dans nos grandes galeries, qu'il les arrête devant chaque œuvre, qu'il la leur explique, qu'il s'attache à leur en faire sentir toute la beauté. Et ainsi les chefs-d'œuvre cesseraient d'être des énigmes pour le grand nombre; la visite des musées, d'ennuyeuse qu'elle était pour beaucoup, deviendrait agréable ; de stérile, elle deviendrait utile et profitable.

***

En lisant ces lignes, nous pensions au *Musée archéologique de Namur*. M. Dubois en serait satisfait. Des notes explicatives, claires, abondantes se trouvent suspendues aux vitrines, attachées à chaque objet. Le visiteur peut étudier à son aise. Quand il quitte la place, il est parfaitement renseigné. — On pourrait en dire autant des musées d'*Archéologie* et d'*Histoire naturelle* de Bruxelles. Il serait difficile d'agir de même dans un musée de sculpture et de peinture. Cependant, on pourrait placer dans chaque salle des tableaux récapitulant une époque et signalant avec quelques détails les chefs-d'œuvre exposés.

MUSIQUE

Paulin Renault. *La chanson éducatrice.* Lettre préface de Théodore Botrel.

« Le peuple qui fait la nique à toutes les rhétoriques, chante et va s'alimenter à l'éventaire du libraire. Arrêtez-vous un instant, si vous l'osez, devant ces vitrines et vous serez édifiés : c'est un étalage de turpitude et de honte que je renonce à vous détailler ; mais les petits jeunes gens de nos collèges y coudoient les fils d'ouvriers, et les pauvres petites ouvrières des ateliers proches.

Que chante-t-on à l'atelier ? Est-ce l'hymne sain et triomphant du travail ? Est-ce la vieille chanson de veillée qui scande le rythme de l'outil ? Est-ce le cri d'un chaste roman ébauché à vingt ans ?

Que chante-t-on à la caserne ! Est-ce le saint amour de notre terre patriale ? Est-ce l'obstination de nos pères à défendre le sol natal et ses libertés ? Est-ce le chant des forces saines de l'esprit et du cœur ?

Partout s'élèvent la chanson inepte du café-concert, le chant sans muscle du music-hall, la scie à la mode. »

pages 96 et 97.

« Quelles chansons chanterez-vous à vos enfants ?

Est-ce bien à moi à vous désigner les berceuses dont vous trouvez en votre maternité, les rythmes primitifs et je dirai éternels. Laissez-moi vous recommander à côté des chants maternels qui fleurissent d'instinct des lèvres des mères, à côté des berçeuses de nos chansonniers modernes, laissez-moi vous recommander, dis-je, les vieux chants de la race, ces chants qui font corps avec elle et qui portent en eux un peu de l'âme de nos morts et du pays, un peu de nos horizons, de nos beffrois et de nos tours d'églises. L'enfant y saluera d'instinct le cri profond et lointain de ceux de sa race. » Page 101.

« Il y a trois ans, Botrel fondait sa revue : La Bonne Chanson, qui est comme le code et l'anthologie de la chanson. Les services qu'elle rend sont inappréciables

et de ce chef je me fais un devoir de vous la recommander sans réserves. *Henri Colas*, le vaillant chantre du Sillon, vient, lui aussi, de faire paraître sa revue : Nos Chansons ». Voici qu'en Belgique, *au pays de Liége*, une revue „*Li bone l' Chanson*" s'est attelée à la même tâche. » pages 105 et106.

En Belgique, les évocateurs de la Terre et de la Race se confinèrent, en général, dans une conception hautainement intellectuelle. Il n'y eut en eux qu'un accident d'inspiration et non une véritable vocation. — pages 32.

Les meilleurs ouvriers de cette conception régionaliste furent notre grand Emile Verhaeren, Georges Rodenbach, Georges Eeckhoud, Max Elskamp, les interprètes de l'âme flamande ; Paul Gérardy, qui, dans ses *Pages de Joie*, dit Albert Mockel, fait triompher en Wallonie « la chanson populaire, devenant le lied légendaire et profond des Terres germaniques, renouvelé des grâces françaises qui lui prêtent une vie inconnue ; « Adolphe Hardy, l'exquis poète des *Emaux Wallons* et de la *Route Enchantée;* Albert Bonjean, l'évocateur des légendes de la Haute-Fagne; Jules Sottiaux, le chantre de l'âme boraine, le frère d'âme du grand Constantin Meunier; Paulin Bregneaux et Grégoire Le Roy, le poète attendri de la *Chanson du Pauvre.*

La poésie wallonne, par contre, fut plus résolument populaire ; elle nous donna d'admirables pages comme ce „*l'avez v' veyou passer*" de *Defrecheux*, qui égale en art et en émotion cet épisode où Mistral raconte l'entrevue de Vincent avec la jolie fille des fermiers de la Crau.»

Ses œuvres, tour à tour, rêveuses ou goguenardes, ont reçu du peuple un accueil enthousiaste, qui constitue leur meilleure consécration, la seule qu'elle ambitionne du reste. Ces poètes de terroir, dont les noms ne peuvent rester obscurs, furent: *Delmée*, *Leray*, *Mestdagh*, pour le Tournaisis ; *Dufrasne*, pour le Borinage; *Pierre Montrieux*, *Benoît Quinet*, *Deschamps* et les chansonniers lillois *Desrousseaux* et *Mousseron; Bosseret*,

Wérotte, pour le Namurois; *Vermer*, pour la Famenne; l'immortel *Defrecheux*, *Etienne Lempereur*, *Vrindts*, *Chaumont*, *Brahy*, *Hoeck*, *Schoenmacker*, *Jean Lejeune*, pour le pays de Liége ; *Jacques Bertrand*, *Rainchon*, *Horace Piérard*, et *Léon Bernus*, pour le pays de Charleroi.

En Flandre, le peuple a gardé plus fidèlement encore les chansons ancestrales ; le rêve toujours, l'essor vers l'idéal, vit dans ce peuple admirable, dont la vocation d'art constitue l'une de ses plus incontestables prérogatives. Et je me permettrai de saluer ici Monsieur *Emile Hullebroeck*,, qui propage inlassablement la chanson flamande et popularise les mélodies de *Peter Benoit*, de *Blockx*, de *Thuysbaert*, des *Gilson*, des *de Boeck*, des *Mestdagh*, des *Tinel*, et de tous les maîtres flamands.

Wérotte (Châles). *Chansons wallonnes et ôtes poésies.* 4e édition avec musique. Auguste Godenne-Namur. Fort volume de 432 pages. 4,00

« Nous avons tout perdu, tout jusqu'à ce gros rire
« Gonflé de gaîté franche et de bonne satire,
« Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux
« Qui jaillissait du cœur, comme un flot de vin vieux. »

Hélas ! l'on ne rit plus, parce qu'on ne chante plus les bonnes vieilles chansons, les chansons du vieux temps.

Les nouveautés d'un jour, les « scies » grotesques échappées des « beuglants », les « Tonki-ki » et les « Ninette » fadement niaises et grossièrement immorales ont détrôné les spirituelles satires, les savoureux badinages et les tendres romances de nos anciens chansonniers populaires.

Qui donc fera s'épanouir à nouveau sur nos lèvres le bon rire des aïeux ? Qui fera refleurir parmi nous les chansons du passé ?

Voici un volume précieux pour qui voudra tenter cette résurrection du rire et de la joie. Charles Wérotte, le regretté poète namurois, y a réuni plus de 50 de ces bonnes chansons pleines de saveur, fleurant bon le pays mosan, qui firent, autrefois, les délices de nos pères, ses contemporains.

Les sujets sont divers, mais tous sont marqués au coin d'une bonne humeur, un peu frondeuse peut-être, mais si bonne au fond et si joyeuse !

A ces chansons, l'auteur a joint quelques monologues de belle facture littéraire et la traduction wallonne de quelques fables de La Fontaine.

Celles-ci sont de réels petits chefs-d'œuvre d'une bonhomie et d'un réal parfaits. Chansons (le volume renferme et paroles et musique), monologues et fables, seraient, nous n'en doutons pas, accueillis avec faveur dans les concerts et fêtes de nos sociétés dramatiques, car, si le wallon « dans ses mots brave l'honnêteté » il ne brave jamais ici la morale. J. R.

Ernest Closson. *Chants des provinces belges,* la belle onthologie qui synthétise tous les efforts des folkloristes belges.

III

L'HISTOIRE (1)

Aimer c'est connaître — Les historiens nous font connaître l'histoire du pays. Les anciens racontent l'histoire du foyer, fixent la date de telle naissance,

(1) *Pour l'éducation patriotique de la Jeunesse et du Peuple.* — Ni l'esprit militaire, ni la foi patriotique n'existent suffisamment chez nous et cela tient au fait qu'il est peu de familles et peu d'écoles où l'on parle à l'enfant de l'armée et de la patrie. Et cependant qui ne voit que, pour une petite nationalité comme la nôtre, dont l'existence peut,

précisent la parenté entre telle famille, remémorent les malheurs qu'on a soufferts, les difficultés traversées, les ennuis supportés, les joies ressenties, ou le courage, la prudence, le dévouement de tel et tel membre mort, mais à qui l'on doit la prospérité, le renom, l'aisance... L'historien fait de même. Il empêche le souvenir de s'éteindre dans nos cœurs, il perpétue la race par la vie des mots. — Allons à ces mots, aux pages qui les offrent. C'est faute de connaître qu'on n'aime pas... Belges, nous connaîtrons, et nous aimerons ardemment !

Kurth (1) *Notre nom national...* 1,00

« Notre nom national est, avec celui des Grecs, le plus ancien de l'Europe, puisqu'il est antérieur à l'ère

---

un jour, être mise en question sinon en péril, un vivant sentiment national importe plus encore que chez les grands peuples voisins, réservoirs presque inépuisables d'hommes et d'énergies où, partant, des défaillances individuelles comptent peu ? Sans doute, le Belge est peu démonstratif de ses sentiments intimes et de ses convictions profondes, vu cette « réserve » du Belge, il ne faut pas être trop surpris si l'on n'a pas assisté à une explosion de colère patriotique au premier cri de séparation administrative et surtout d'annexion à la France poussé par certains socialistes du Hainaut. Mais si, comme nous en sommes persuadés, ces excès de langage sont réprouvés dans le secret de leur cœur *par l'immense majorité des Belges*, il n'en est pas moins pénible de ne pas voir se manifester une réprobation publique. Et l'on peut conclure de ce « fait nouveau » à la nécessité de plus en plus urgente de développer, non pas l'esprit chauvin et l'esprit sabreur qui sont une déformation et une hypertrophie, mais l'esprit patriotique et l'esprit de sacrifice militaire. Sinon qu'adviendrait-il de nous un jour de guerre et de bataille ?

Aussi, tout ce qui peut contribuer à donner à notre jeunesse le sursaut désirable doit être entretenu comme un feu sacré (LIONEL).

(1) A signaler : NOTRE PAYS. 2 vol. Édition de grand luxe. 200 frs. Véritable monument littéraire et artistique à la gloire de la Belgique. La Ier volume est paru. Il a pour titre : *La race et le milieu belge.*

Voici ses divisions : *Avant-propos*, par A. Braun ; *L'Esprit national*, par le baron Deschamps et M. Benoidt ; *L'Ame populaire*, par L. Dumont-Wilden, L. Hennebicq, E. Ned, E. Joly ; *Mœurs publiques*, par H. Carton de Wiart, Edm. Picard, G. des Marez, M. Vauthier ; *Les Sites*, par E. Verhaegen, V. Gille, J. d'Ardenne, Fierens-Gevaert, G. Van den Bosch, Th. Braun, M. Renard ; *Les Villes*, par F. Mahutte, E. de Bruyn, C. Buysse, P. Bergmans, A. Rouvez, L. Delattre ; *La Maison*, par E. Cattier, P. Saintenoy. — Le tome comprend 400 illustrations en couleurs et en noir plus 20 planches hors texte, eaux fortes etc. de nos meilleurs peintres et dessinateurs.

Dans le tome II, MM. Courouble, Gilbert, Goffin, Hymans, Kinon, Kufferath, Lemonnier, Maubel, Maus, des Ombiaux, Spaak, Virrès, Wilmotte, etc., célèbreront nos lettres, nos arts et notre vie publique et privée.

chrétienne et que les autres datent, tout au plus, de l'époque des invasions barbares ou même de celle de Charlemagne. Il s'en faut toutefois de beaucoup que nous l'ayons toujours porté. Francie — (Les Francs), Lotharingie — Lothier — Pays-Bas, Bourgogne, Belge, tels sont les vocables sous lesquels notre Patrie a été connue tour à tour. C'est seulement depuis quelques générations, que nous avons reconquis le nom de notre famille nationale. Il valait la peine, je crois, de raconter à des lecteurs belges les vicissitudes de ce nom glorieux, qui est entré dans l'histoire sous les auspices de Jules César (qui proclamait les Belges les plus courageux des Gaulois) et que, sous ceux de Léopold II, nous avons porté au cœur de l'Afrique comme un mot d'ordre civilisateur. » pages 1 et 60.

Kurth (Godefroid). *La patrie belge*, 1898. Namur, Picard-Balon. 0,10

Vive le Christ qui aime les Francs!...

Cette parole sublime, inscrite par un grand poète inconnu en tête de la Loi Salique, c'est le premier cri par lequel l'âme belge s'est affirmée dans l'histoire.

Et ce cri, toute la nation n'a cessé de le répéter après lui, le transmettant de siècle en siècle, comme le mot d'ordre de la civilisation. —

Il a été la devise de Clovis et de Charlemagne, ces deux puissants qui ont forgé l'épée franque -- c'est-à-dire l'épée belge — et qui ont fait de notre peuple, au seuil du monde moderne, le *bon sergent de Jésus-Christ*.. Dans toutes les grandes occasions, c'est un des nôtres que l'Europe a placé là-bas — à Jérusalem ou à Constantinople — au poste de danger et d'honneur. Et de tout le sang chrétien qui a coulé dans les guerres saintes, sur les champs de bataille d'Asie et d'Afrique, c'est nous qui pouvons revendiquer le flot le plus abondant. —

Paladins de la foi catholique, nous ne l'avons pas

seulement servie par l'épée : nous l'avons conservée pure et intacte au cours des siècles — sans permettre à aucune hérésie d'en souiller le virginal éclat...

Notre devise nationale pourrait être celle de la ville de Malines : *In fide constans.* Notre sol fut de tout temps le boulevard du catholicisme dans le monde...

pages 3, 4 et 5.

Pirenne. *La Nation Belge :* 1,00

Synthèse lumineuse de notre histoire, nous y lisons:

« Il est faux que nous n'ayons pas de droit à une histoire nationale propre, faux que nous soyons sans passé et, par conséquent, sans avenir, faux enfin que nous n'ayons des raisons d'être que des combinaisons de politique européenne, d'autres titres que des traités internationaux ».

Borchgrave (Baron de) de l'Acad. royale de Belgique. *Les precurseurs de notre nationalité.* Notre patriotisme ne date pas d'aujourd'hui. Ce discours fut prononcé en 1874 et nous n'en sourions trop recommander la lecture tant il est d'actualité ardente.

Picard (1) *Essai d'une Psychologie de la Nation Belge.* Larcier, Bruxelles.

« Individualistes irréductibles, travailleurs acharnés, caractères mesurés et modérés, faciles et prompts à

(1) A titre documentaire : *L'Ame Belge* par Georges Eekoud n°1-1905. Belg. artistique et littéraire.

Pour l'âme belge par Delattre. Brochure pour le rapprochement des Wallons et des Flamands par l'étude de nos langues nationales.

Pro Juventute par Hennebicq. Seize années de harangues de 1895 — à 1912. — Voici quelques titres : Petite et grande Belgique, l'expression économique et la patrie belge. — La poussée coloniale et la fierté belge. — L'expansion maritime. — L'entente hollando-belge. — La mer impériale. — La Belgique bourguignonne. — Rubens-genie occidental. — Anvers et l'impérialisme anglais. — Le roi Leopold II. — L'art industriel Wallon — etc. etc. 6,00

Il y a là des pages vraies et charmantes, des pages chaudes de rayonnant patriotisme. Mais ce patriotisme a du 93, dans son élan ; car M. Hennebicq tient pour le drapeau rouge. C'est de l'illuminisme révolutionnaire avec de belles envolées à l'*Etre Patrie.*

s'associer, recherchant jovialement le bien-être, tels nous apparaissons dans ce fonctionnement total et grandiose qui nous a valu ce beau titre : « *LA RUCHE BELGE* » ! sur laquelle, de «plus en plus, se fixent les regards dans la terre entière. » p. 73.

« Thémis en Belgique, ne se travestit pas en Marianne. — *Nous sommes des législateurs d'Evolution, et non de révolution.* »

p. 97. *L'idée du droit en Belgique.*

Carton de Wiart (1). *La Bourgeoisie belge depuis 1830.*

1,50

Lorsqu'une nation ou une classe sociale commence à s'apercevoir de ses propres travers, c'est bon signe.

Du jour où l'on se mit à rire de Don Quichotte, s'en fut fait des romans de chevalerie.

Du jour où la bourgeoisie découvrit tout le ridicule de M. Prudhomme, elle commença à se corriger.

Et c'est ainsi qu'en ces dernières années, le succès que le public belge a fait à la famille Kaekebroeck et à Mlle Beulemans, revèle de sa part une tendance à abandonner ce parler composite que notre bilinguisme excuse et même justifie suffisamment — Un croyant ne rit pas de l'objet de sa foi. — Un amoureux ne rit pas de l'objet de sa flamme.

Voici un autre phénomène dont nos idées ont reçu et subissent de plus en plus le contrecoup.

C'est le réveil du sentiment national. C'est le désir d'adopter les hommes d'aujourd'hui et leurs actes aux conditions qui régirent leur dévoloppement historique.

(1) N'oublions pas du même auteur les romans historiques tout à la gloire du passé belge : *La Cité Ardente*, 3,50 et les *Vertus Bourgeoises* dont M. Godefroid Kurth a dit : « Voilà bien les Belges du temps de Joseph II, un peu lourds, un peu bornés, un peu têtus, mais d'une fidélité morale et patriotique si puissante et dont il a suffi d'élargir l'esprit pour en faire un premier peuple du monde. Je félicite l'auteur de la touchante idylle qu'il a placée dans un cadre d'une historicité irréprochable, et j'applaudis au moraliste qui fait rentrer dans les voies de l'idéalisme le roman belge. »

— *C'est le besoin — impérieux pour un peuple — comme pour un arbre, de vivre non seulement par ses feuilles, c'est-à-dire par son présent, mais aussi par ses racines, c'est-à-dire par son passé...*

— « Le labeur pour le labeur ».

Ah ! ceci est une heureuse caractéristique, demeurée bien belge. — Et, en ces derniers temps, elle a été notée aussi par Charles Morice et par Charriaut. — « Race d'accomplisseurs », dit le premier. — Et le second proclame « Le mérite capital de la Belgique est de s'attester une nation de travail dans une époque où c'est surtout dans les champs de bataille économiques que les nations donnent la mesure de leur valeur. »

Ce compliment, la bourgeoisie peut en prendre sa part sans fausse modestie. Car elle donne généralement le spectacle du travail et la vieillesse même n'est pas toujours pour elle le droit au repos. » —

Les noms de Beernaert, de Woeste, de Jansson, de Picard ne s'éveillent-ils pas d'eux-mêmes dans nos mémoires ?

A cette passion de travail, noble en elle-même, ajoutez cette paire d'ailes : l'amour des Arts, l'amour des lettres.....

De tels exemples, auxquels s'associa l'effort de tous nos écrivains, ont singulièrement contribué à intellectualiser la bourgeoisie belge.

Et ce n'est pas reconnaître assez cet effort commun que de dire qu'il a conquis aux Lettres une place d'honneur parmi nos forces nationales !

Il faut ajouter que cet effort a délivré notre nationalité en pleine croissance d'une servitude humiliante pour elle ; qu'il a défendu contre l'investissement des influences étrangères nos façons personnelles de penser et de sentir, et qu'il tend toujours davantage à soustraire notre Nation et notre Bourgeoisie à l'utilitarisme qui dessèche, à l'immobilisme qui tue !

Camille Lemonnier a écrit naguère un livre auquel il donna pour titre : *La fin des Bourgeois.*

La fin des Bourgeois. Est-ce une prophétie ?

A notre Bourgeoisie elle-même, si elle le veut, de la démentir.

Comment ? En élevant son propre niveau intellectuel et moral ; en élargissant à la mesure des progrès universels la notion de ses devoirs envers cette communauté humaine dont elle prétend être l'élite ; en résistant à l'excès des préoccupations matérielles ; *en faisant non seulement de la richesse, mais de la pensée ; en vivant un peu moins par l'estomac, un peu plus par le cœur et l'esprit.*

Il n'y a pour les classes sociales qu'une seule maladie mortelle : C'est l'impuissance ou le refus de s'améliorer. »

Livre à lire et à relire pour ses graves et patriotiques enseignements.

Segers (Paul) ministre de la marine belge. Les raisons de notre patriotisme.

Smeeters (avocat). L'âme belge.

Ned (Edouard). L'*énergie belge.* Opinions d'une élite. Volume illustré de 24 portraits. 3,50

Mertens (J. L.). *Belgique et France.* Vol. de 58 p. 1,00

Petite somme de vérités que le Belge ignore. Cela ne plaira peut-être pas à nos voisins ; mais, repond l'auteur « *amicus Plato sed magis amica veritas* ».

HISTOIRE GÉNÉRALE : (1)

Pirenne (H.), professeur à l'Université de Gand, qui par ses savantes recherches historiques — écrit

(1) Van Hasselt (A.). *Biographie Nationale ;* vie des hommes et des femmes illustres de la Belgique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 2 vol. in-4° ill. de deux frontispices en couleurs et de nombr. pl. hors texte et de grav. dans le texte.

Fetis (E.). *Nos artistes à l'étranger.* 2 volumes. 1865.

E. Picard — révéla aux Belges leur âme commune et dégagea leur conscience nationale. — *Histoire de Belgique* (publiée en volume in-8° avec cartes.

Tome I. — *Des origines au commencement du XIVe siècle*, in-8° de XIV-462 pages. 7,50

Tome II. — *Du commencement du XIVe siècle à la mort de Charles le Téméraire*, in-8° de X-509 pages, avec une carte. 7,50

Tome III. — *De la mort de Charles le Téméraire à l'arrivée du Duc d'Albe dans les Pays-Bas (1567)*, in-8° de VIII-489 pages. 7,50

Tome IV. — *La révolution politique et religieuse. Le règne d'Albert et d'Isabelle. Le régime éspagnol jusqu'à la paix de Munster 1648*, in-8°. 7.50

« La magistrale histoire du Professeur Pirenne se poursuit dans ce nouveau volume avec un intéret croissant. Si le second volume passait le premier, si le troisième était au-dessus du second, ce quatrième l'emporte sur tous les autres. Avec celui-ci, nous entrons en plein dans le drame, dont le précédent nous a exposé le prologue.

. . . . . .

« La Belgique se félicitera d'avoir rencontré dans Henri Pirenne un historien de race. Il en a tous les dons : une puissance de travail qui lui permet de dominer une littérature énorme de textes, de documents, de publications volumineuses et d'un nombre incalculable de monographies ; un art merveilleux de ranger dans une synthèse lumineuse cette multitude de détails recueillis de partout, et quant à la forme, s'il n'a pas les grandes envolées oratoires de son maître Godefroid Kurth, il a le seul style convenable à une œuvre d'aussi longue haleine, une élégance sobre, soutenue, jointe à une heureuse justesse d'expression. Mais pardessus tout, il faut priser chez lui la qualité maîtresse de

tout historien digne de ce nom, une sereine impartialité. » (1).

(s) Ch. Mœller.
Prof. d'hist. à l'Univ. cath. de Louvain.

Revue Bibl. Belge. — Mars 1912 — p. 107 et 130.

Decamps (Baron). *La neutralité de la Belgique au point de vue historique, diplomatique juridique et politique.*

640 pages. 1912.

Puisse ce beau livre, écrit Prosper Poullet, être lu et médité par tous ceux qui, dans les assemblées publiques ou dans la presse, contribuent à diriger l'opinion. « Ils sentiront, comme l'auteur, se développer en eux une confiance plus lumineuse dans les destinées de notre pays. » —

Vander Linden (H) et **Obreen** (H.). *Album historique de Belgique.* Format in 4°. 21 frs.

MM. Vander Linden et Obreen, ont pris à tâche de retracer notre histoire par l'image, toujours authentique, en limitant le texte au minimum.

Ce n'est pas seulement dans les portraits ou dans les vues de batailles que les auteurs recherchent les étapes de notre civilisation, mais plutôt dans les scènes

(1) Ne l'avait on pas invité, il y a quelques années à se départir de la belle impartialité lorsqu'il aurait à raconter les troubles de XVIe siècle et ne lui avait-on pas indiqué dans quel sens on entendait qu'il les interprétat ? Ceux qui formulaient ces desiderata auront été deçus... Le nouveau volume est l'œuvre d'un historien et non d'un polémiste. Rien que je sache n'est nouveau dans les faits racontés, mais tout est présenté d'une manière originale et personnelle. Je ne dis pas que je me rallie sur tous les points ou vues de l'auteur, il en est plus d'un sur lequel j'aimerais, si c'était le lieu, à lui soumettre les raisons de mon dissentiment....

Il (Guillaume d'Orange) n'a pas à mon sens dans le livre de M. Pirenne la place qu'il a prise dans la tragédie du XVIe siècle.

Il m'est impossible d'accorder à M. Pirenne que Guillaume d'Orange n'avait pas de plan (p. 35).... Et quand M. Pirenne nous dit que Guillaume subit la Pacification de Gand plutôt qu'il ne l'inspira, je crois qu'il le prive en réalité d'un de ses plus beaux titres à l'admiration de ceux qui font de la politique un art indépendant de la morale. Pour moi, je ne sais s'il y a dans l'histoire du monde une partie plus magistralement jouée que celle qui aboutit à la Pacification de Gand. Tolle et lege... tel est le dernier mot de Kurth.

Archives belges — 25 juin 1912 pages 204-205. G. Kurth.

de mœurs et de vie publique et privée, dans l'évolution de l'art, de l'architecture et de l'archéologie, dans celle du costume, des armes, voire des industries. L'illustration, en grande partie inédite, n'est exécutée que d'après les documents de l'époque : reproduction de monuments, de l'architecture religieuse, civile et militaire, miniatures, tableaux, estampes, sceaux, etc., etc.

Kervyn de Lettenhove de l'Acad. R. de Belg. *Histoire de Flandre* de 1700 avant J.-C. à 1500. 4 volumes. — *La Flandre pendant les 3 dernières siècles.*

Swolfs (Chanoine). *Précis d'histoire nationale d'après le cours de Mgr Namèche et mis au courant des derniers travaux historiques.* Volume de près de 500 pages. 3,00

Gerlache (Baron de). *Histoire du royaume des Pays-Bas depuis 1814-1839, précédée d'un coup d'œil sur les révolutions religieuses du XVIe et XVIIIe siècle.* 2 volumes. Livre d'un grand chrétien et d'un grand patriote.

Kurth. *Manuel d'histoire de Belgique.* 1.50

Van Doren. *Histoire politique et religieuse* de la Belgique pendant ces 3 derniers siècles.

HISTOIRE CONTEMPORAINE :

Balau (Abbé). *Soixante-dix ans d'histoire contemporaine 1815-1884.* 4.00

L'enfance, l'adolescence et la jeunesse s'écoulent souvent dans l'ignorance du présent. Il est donc essentiel que les jeunes hommes, et je serais tenté d'ajouter les hommes murs (car l'oubli est une des grandes puissances de ce monde) que tous, ils aient à leur disposition un manuel qui serve de fil conducteur dans le passé, qui permette de remonter à l'orgine des évé-

nements du jour, qui expose la politique de nos grands partis, les évolutions de l'opinion libérale, les causes de l'observation de notre vie nationale, les dangers qui menacent la société chrétienne en Belgique. Tout cela se trouve clairement dépeint, fidèlement détaillé dans l'ouvrage de M. l'abbé Balau.

(Préface du livre par M. Woeste).

— La librairie Dessain (Liège) vient de faire paraître un remaniement du volume précédent : « *Précis d'histoire contemporaine de Belgique*,(1789-1911)» par l'abbé S. Balau. Livre vraiment utile. 2,50

Woeste : *20 ans de polémique*. 3 vol.

A travers 10 années. 1885-1894. 2 vol. (1)

Echos des luttes contemporaines. 1895-1905. 2 vol.

Grunne (de Cte). *Vingt cinq années de gouvernement 1884-1905*. (Le parti catholique belge et son œuvre). Dewit, Bruxelles. 15,00

Moreau (R. P. de). *Adolphe Dechamps* (1807-1875). Avec une préface de M. Woeste, Ministre d'Etat. In-8° de XVII-549 pages. 8.00

Il est regrettable qu'en Belgique les biographes nous manquent, quand les hommes politiques, les hommes illistres dans les sciences et les lettres, les hommes remarquables par leur vertu et leurs hauts faits ne manquent pas. — Nous souhaitons, pour le bien de notre patrie, des écrivains comme le R. P. de Moreau.

— *La mort et les funérailles du Roi Léopold II. L'Avènement au trône du Roi Albert.* Quelques documents. In-4°, avec 3 héliogravures. 10,00

Trannoy (Baron de), docteur en sciences politiques

(1) Voici quelques chapitres : *Les catholiques, les indépendants, Mr Nothomb. — Les rapports de l'Eglise et de l'Etat — La question de l'enseignement. — Eudore Pirmez. — La question militaire. — La question sociale.* etc.

et sociales. — *Jules Malou*, 1810 à 1870. Avec une préface de M. Woeste, Ministre d'Etat.

In-8° de XVI-590 p., avec un portrait en héliogravure. 8,00

Ce que nous disons du R. P. de Moreau, nous le disons également de M. de Trannoy — que leur exemple entraîne. — Tant de vies belges attendent leurs historiens!

Monthaye (Lientenant-Colonel d'Etat Major). Notre Dynastie. In-8° de 400 pages avec de nombreuses illustrations et une carte du Congo. 6,00

Haulleville (de). *Portraits et Silhouettes.* 2 volumes. le vol. 3,50

Voici les personnages belges que l'auteur a analysés : *Jules Van Praet*, *Jules Van den Peereboom*, *Adolphe Dechamps*, *Ducpetiaux*, *Thonissen*, *Le baron d'Anethan*, *Leopold II et le Congo*, *Paul Devaux*, etc.

Lebrocquy. Types et profils parlementaires.

Frère Orban, *J. Malou*, *Ch. Rogier*, *Bara*, *Anspach*, *Alph. Nothomb*, *Pirmez*, *Cooremans*, *Mgr. de Haerne*, *Baron Snoy*, *Kervyn de Volkaersbeke*, etc. (1873).

Robiano (Comte de). *Lambermont.* Vie du grand diplomate et du grand patriote. 4,00

A TITRE DOCUMENTAIRE.

Hymans (député libéral de Bruxelles), *Frère Orban.* 2 vol. 7,50

— 1830 —

Que cette « guerre d'indépendance » ait été, avant tout, l'œuvre du peuple, nul n'en peut douter. Lui seul n'avait pas désespéré de la cause de la justice et de la

liberté. Quant aux chefs bourgeois du mouvement de libération, leur foi en la bonté de leur cause n'avait pas été assez robuste chez la plupart d'entre eux pour résister à la panique, causée par l'annonce de l'arrivée des troupes du roi Guillaume. Félix de Mérode, désespérant de tout, s'était retiré dans ses terres en France, Gendebien était à Valenciennes, Vande Weyer était au loin, Rodenbach était à Lille, de Potter n'arriva en triomphateur qu'après les journées de septembre, Charles Rogier, au début, s'en était allé par la forêt de Soignes. Et parmi ceux qui restèrent, combien ne firent pas d'imprudentes, ou d'insolites, ou mêmes d'inexplicables démarches « conciliatrices » au quartier général hollandais ?... Si bien que le peuple en armes, n'avait guère pour principaux chefs que des étrangers comme Don Juan van Haelen et Mellinet, ou des humbles comme Kessels. (1) (Lionel — XXe *Siècle.)*

Van Neck. *1830 illustré.* 2,00

Nombreuses illustrations et abondante bibliographie sur cette époque.

Poullet. *Les premieres années du Royaume des Pays-Bas.*

Delplace (L. S. J.). *La Belgique sous Guillaume I roi des Pays-Bas.* Abondante bibliographie.

Terlinden (Ch.). *La Révolution belge de 1830 racontée par les affiches.* 127 pages. 2,00

— Dr en sciences morales et politiques. *Guillaume I roi des Pays-Bas et l'Eglise Catholique* (1814-1830). 2 vol. de 526 et 470 pages. 10,00

(1) Toutes les classes de la Société sont en Belgique capables des plus beaux dévouements — la mort héroïque du brave comte Frederic de Mérode fera à jamais la gloire de l'aristocratie belge ; mais il nous semble juste de reconnaître la part prise par le peuple, le vrai peuple belge, honnête et vaillant à la conquête de notre indépendance. D'autres ont eu le mérite de régulariser le mouvement, mais c'est lui qui a porté les premiers coups ; et combien ne se sont associés à ses glorieux efforts qu'après avoir vu que le succès leur était assuré ? Il paraît utile d'insister sur ce fait.... Sylvain Balau.
(70 ans d'histoire contemporaine, p. 404).

Le temps n'est plus, dit l'auteur, où, pour l'étude de cette période (1830), l'on pouvait se contenter de l'*Histoire des pays-Bas* de M. de Gerlache. — Cet ouvrage a vieilli, et le rôle joué par son auteur dans les événements qu'il raconte, fait de ce livre une source historique de haute valeur, plutôt qu'une histoire proprement dite. — On ne peut se contenter davantage des introductions plus ou moins développées placées par les historiens de notre révolution, tels que *Juste (1)*, *de Bavay (2)*, *Nothomb* (3), en tête de leurs ouvrages, ni des travaux généreux de *BAlau-Neuyens*, de *Bosch-Kempen*, quel que soit, du reste, leur mérite.

L'histoire du royaume des Pays-Bas demande à être approfondie, à être étudiée d'après les sources. Le moment de procéder à ce travail semble arrivé... Certains coins du voile sont soulevés. Les savantes recherches de M. Poullet au *Quai d'Orsay* et à la *Hofburg* ont jeté un jour nouveau sur divers épisodes du règne de Guillaume Ier. (*Les premières années du royaume des Pays-Bas* (1815-1818). *La Sainte Alliance et le Royaume des pays-Bas; Relations inédites sur les débats de la Révolution Belge de 1830*).

Tout récemment encore, dans son livre sur la révolution belge, *M. Colenbrander* signalait l'importance des correspondances et des rapports accrédités par les puissances près la cour des Pays-Bas. (*De Belgische Omwenteling*. — La Haye. 1905.)

Parmi les causes de notre révolution, il en est une qui a spécialement fixé notre attention ; c'est la cause religieuse. — A côté des facteurs économiques, dont une école, aussi célèbre par le talent de ses chefs que par la sûreté de sa méthode voudrait faire la

(1) Juste. *La Révolution belge d'après des documents inédits*. 2 volumes. Histoire du congrès national. 2 vol. — *Les Fondateurs de notre indépendance*, Léopold I. Lebeau, Le Régent, etc. etc.
(2) Bavay (de). *Histoire de la Révolution belge*.
(3) Nothomb. *Essai historique et politique sur la Révolution belge*. 2 vol. Ouvrage que nous recommandons vivement —.

principale, si pas l'unique cause des grands événements de l'histoire, il y a intérêt à étudier la marche et le développement d'autres facteurs, d'ordre moral, qui s'adressent aux facultés les plus nobles de l'homme, le portent à la poursuite d'un idéal, sans souci de ses intérêts matériels.

C'est cette considération qui nous détermine à examiner au seul point de vue de la religion catholique, l'histoire du royaume des Pays-Bas.

Après avoir montré toutes les difficultés d'ordre religieux que rencontra l'établissement de la nouvelle monarchie et exposé les fautes multiples de la politique de Guillaume I envers le Saint Siège et les catholiques, nous verrons cette politique avoir pour résultat immédiat l'alliance inattendue et surprenante des catholiques et des libéraux et aboutir ainsi à l'union patriotique qui assura le succès de la révolution belge.

Nous serons alors en droit de conclure que la question religieuse a été une des causes principales, si pas la principale, de la chute du royaume des Pays-Bas et du triomphe définitif de notre indépendance »

Cette œuvre n'est pas une œuvre de polémique. elle s'appuie sur les documents les plus sûrs. Il faut qu'on la connaisse.

Buffin (Baron C.), avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. — *Documents inédits sur la Révolution belge.* I. *Lettres de J. F. Staedler à S. A. S. le Prince Auguste d'Arenberg* (7 août-7 nov. 1830). II. *Relation du bombardement d'Auvers* d'après les papiers inédits du Lieutenant-Général Baron Chazal.

In-8° de XXIV-471 pages. 8,00

— *Mémoires et documents inédits sur la Révolution et la Campagne de dix jours.*

Librairie. Kiessling. Bruxelles. 2 vol. in-8°. 15,00

Collection de très intéressants mémoires entr'autres :

Mémoires du Baron Chazal ancien ministre de la guerre.

Mémoires du général Pletincks chef d'état major, pendant les journées de septembre 1890.

Mémoires du général du Monceau aide de Camp. du roi Guillaume II, etc...

Wauthoz. Une page d'histoire belge. Les chasseurs Chasteler en. 1830.

Intéressant volume abondamment illustré.

EMPIRE FRANÇAIS :

Balau (Abbé). *La Belgique sous l'empire et la défaite de Waterloo (1804-1815)*. 2 volumes accompagnés d'une carte. 8,00

Voici la conclusion de cet ouvrage :

« Les exigences de la vérité historique nous ont rendu forcément sévère pour l'empereur Napoléon... Belges et catholiques, attachés fermement aux libertés et à l'indépendance de la Patrie et de l'Eglise, nos ancêtres ont durement souffert sous le joug d'une ambition despotique...

Souvenons nous de la fière et courageuse attitude déployée en maintes circonstances par nos ancêtres et nos prélats, en face de la toute-puissance du maître terrible, qui écrasait toutes les volontés.

Delplace (L. S. J.). *La Belgique sous Napoléon I.* Abondante bibliographie. 1 vol. 3,50

RÉVOLUTION FRANÇAISE :

Voici quelques lignes qui nous fixeront sur la domination des Sans-culottes en Belgique.

Le ministère français, dit l'auteur de l'*Histoire des Belges à la fin du XVIIIe siècle — M. Borgnet* (1) — prit

(1) Borgnet, de l'acad. roy. *Histoire des Belges* à la fin du XVIIIe siècle. 2 vol.

dans la populace des clubs ce qu'il y avait d'êtres les plus vicieux ou les plus atroces pour leur donner des pouvoirs et les lancer sur la Belgique... Cette nuée d'oiseaux de proie fondait sur la Belgique à la fin de janvier 1793; notre malheureuse patrie fut alors livrée à un tel brigandage que Marat lui-même s'en scandalisa.»

« Les six commissaires de la Convention employés à cette opération — tirer tout le numéraire possible de nos provinces — étaient Danton, Lacroix, Camus, Treillard, Merlin de Douay, Gossuin. — A ces six commissaires on en avait adjoint trente-deux autres nommés par le pouvoir exécutif ou le Conseil, mais désignés par le club des Jacobins de Paris. Ceux-ci étaient pour la plupart *des bêtes féroces et des scélérats, qui n'entraient dans ces riches provinces que pour piller et massacrer.*

Ils s'étaient divisé ce malheureux pays et, en même temps qu'ils forçaient *à coups de sabre et de fusil* les habitants à demander leur agrégation à la République française, ils dépouillaient les églises, les châteaux ; pillaient les caisses, vendaient à bas prix le mobilier de tous les gens qui leur portaient ombrage qu'ils désignaient sous le titre odieux d'aristocrates, et envoyaient comme ôtages dans les places fortes de France des pères de famille, des vieillards, des femmes et des enfants. »

Dumouriez. — Mémoires.
Hambourg et Leipzig 1794 — pages 23.

« Le conseil des Ministres nommait ou laissait nommer par les Jacobins trente-deux commissaires du pouvoir exécutif auxquels il attribuait 10.000 livres de traitement, indépendamment de leurs frais de voyage *et de leurs voleries. Ces misérables ont été le fléau des Belges et y ont fait abhorrer le nom français...* »

Dumouriez. — Mémoires. p. 76

« Toutes les villes de la Belgique étaient gouvernées par un ou plusieurs de ces affreux proconsuls.

Ils commençaient par mettre sous sequestre l'argenterie des églises et les revenus du clergé et des nobles dont ils pillaient ou vendaient à bas prix le mobilier, ils supprimaient les impôts pour flatter la populace, cassaient les magistrats élus par le peuple, créaient des clubs et exerçaient une autorité purement arbitraire, soutenus par la force militaire qui leur obéissait aveuglément. —

Dumouriez. — Mémoires. — Tome II p. 40.

Et il y a des gens qui fêtent Jemappes et notre réunion à la France ! ! ! Où ont-ils appris l'histoire ?

Delplace (L. S. J.). *La Belgique sous la Révolution Française.* Abondante bibliographie. 1 vol. 7,50

Lanzac de Laborie (L. de). *La domination française en Belgique. Directoire. Consulat. Empire.* (1795-1814). 2 vol. in-8° de 465 et 409 pages. 8.00

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Van Caenegem (Abbé) (1). *La guerre des Paysans (1798-1799).* 3,50

---

(1) *La Terre qui prie ou les Chouans de la Belgique,* drame en quatre actes, par l'abbé F. Marchal, professeur au Collège Saint-Joseph de Virton. Godenne-Mamur. 1.50

Cette œuvre repose sur un fond historique et réveille des souvenirs patriotiques dont la Belgique catholique est toujours fière. C'est un épisode de cette *Guerre des Paysans* durant laquelle nos aïeux opposèrent aux funestes doctrines antilibertaires et antireligieuses de la révolution française l'obstacle invincible de leur foi ardente en courageuse. Elle met en scène un fils qu'un séjour à Paris a privé de la foi chrétienne et un père, vaillant chrétien, qui se voit contraint de lutter contre son fils renégat.

Il y a là des scènes d'une émotion poignante, des dialogues d'une énergie intense, des situations véritablement angoissantes.

L'auteur a admirablement taillé des caractères entiers tels que l'invasion des Sans-Culottes en mit à jour au siècle dernier en Belgique. Cette pièce est une œuvre bonne, capable de faire jaillir en l'âme des auditeurs un salutaire orgueil patriotique et chrétien.

ORTS : *La guerre des Paysons.* 1798-1799. Episode de l'histoire Belge. Bruxelles 1863.

Un vieux conte de fée a bercé notre enfance à tous. Il y est question d'une clef magique. Le sang l'a tachée d'une marque indélébile. Plus on frotte, vous vous souvenez, plus la tache se montre persistante sur

« En lisant ces pages intéressantes, plus d'un, écrit le *Patriote*, découvrira sans doute son propre nom parmi les noms cités et se verra ainsi rattaché à une lignée glorieuse, dont il ignorait l'indéniable grandeur. »

Poullet. *Les institutions françaises de 1795 à 1814.* Essai sur les origines des institutions belges contemporaines. 10,00

Poullet. *Quelques notes sur l'esprit public en Belgique* pendant la domination française.

RÉVOLUTION BRABANÇONNE :

Delplace. *La Belgique et la Révolution Brabançonne.* 1 volume, abondante bibliographie. 3,50

EPOQUE AUTRICHIENNE :

Piot. *Le règne de Marie-Thérèse.* 1 volume. 3,50

Huisman (Michel), avocat, professeur à l'Université libre de Bruxelles. *La Belgique commerciale sous l'empereur* CHARLES VI. *La compagnie d'Ostende.* Etude historique de politique commerciale et coloniale. In-8°, XII-557 pages. 10.00

EPOQUE ESPAGNOLE :

Lonchay (H.). *La rivalité de la France et de l'Espagne au Pays-Bas 1635-1700.* Bruxelles. Volume qu'il faut avoir eu.

---

le métal et nul effort ne saurait la faire disparaître. La lime et le sable s'usent impuissants.

C'est ainsi que marque et doit marquer dans le mémoire d'un peuple viril la tache du sang et de l'insulte faite par l'étranger. Mais ; pour qu'on la voie toujours, cette tache ; il faut frotter la clef souillée. Si l'on n'y touchait, la rouille viendrait ; et plus forte que la lime et que le sable, la rouille couvrirait tout de son voile sordide.

L'oubli c'est la rouille du souvenir.

Voilà pourquoi j'écris : *Pius est patriæ fata referre dolor.* L'histoire montre partout le doigt de Dieu.... La justice divine, venge à son heure les crimes politiques.

20 ans après l'occupation de nos provinces, l'édifice de conquêtes élèvé par la révolution française au prix de tant de larmes et de sang, se brisait foudroyé par la colère de l'Europe sur un sol belge, dans les plaines de Waterloo. (AVANT-PROPOS).

Villermont (Comte de). *Tilly et la guerre de trente ans.* 1860.

« Parmi ceux de nos généraux qui servirent l'Empire d'Allemagne... il faut citer au premier rang notre admirable Tilly, la plus noble figure de guerrier chrétien qui ait paru dans ces temps malheureux. On doit remonter jusqu'à Godefroid de Bouillon pour retrouver les plus hautes vertus unies à ce degré dans le même homme, au courage et au génie du chef d'armée. »

(Kurth. — Histoire de Belgique. — Le Siècle de malheur. — page 135.)

Je m'en voudrais de ne pas citer sur M. le Comte de Villermont, ces lignes élogieuses de M. Kurth :

Feu le Comte de Villermont, sans avoir acquis la formation de l'historien, en avait la vocation, et l'originalité de son talent consiste surtout en ce qu'il s'est formé lui-même en dehors de toute influence d'école et d'académie... Il excellait à suivre pas à pas un personnage de marque au cours de sa carrière, à retracer sa physionomie au moyen de ses actes et à faire revivre avec lui l'ambiance dont il était l'expression. C'est ainsi qu'il a doté notre littérature historiographique de plusieurs livres remarquables, parmi lesquels je place au premier rang son *Ernest de Mansfeld*, sans oublier son *Tilly* et sa *Marie-Thérèse...* ».

Villermont (Comtesse Marie de). *L'Infante Isabelle.* Gouvernante des Pays-Bas. Préface de Godefroid Kurth. 2 vol. in-8° de 500 pages chacun. 12,00

La Belgique avait une dette à payer envers son archiduchesse. Elle ne la connaissait guère, jusqu'ici, que par des notices banales se répétant invariablement d'un livre à l'autre ou par les diatribes passionnées de fanatiques qui ne pouvaient lui pardonner d'être fille de son père et d'avoir de la piété. Plus d'un lecteur, je n'en doute pas, en apprenant à la connaître par ce

livre, regrettera d'avoir été injuste envers elle et fera amende honorable à sa mémoire.

Déjà, il faut l'avouer, les progrès du savoir historique ont déblayé la voie dans laquelle s'avance Mlle de Villermont. — En ces tout derniers temps, les pénétrantes études de *M. Victor Brants*, l'exposé objectif et neuf de *M. Henri Pirenne* ont projeté sur la physionomie des archiducs et en particulier sur celle de l'archiduchesse une lumière abondante...

Elle n'était, à entendre ses détracteurs, qu'une bigote qui avait transformé la Cour de Bruxelles en un couvent et qui passait tout son temps à marmotter des *oremus*. L'histoire nous trace d'elle un tout autre tableau.

Certes, sa piété est vive... mais cette piété n'a rien de sombre ni de triste...

... J'ose dire que les lecteurs, pour qui le charme de l'histoire consiste surtout à leur faire voir d'aussi près que possible et dans toute leur réalité vivante les grands personnages dont la postérité a retenu les noms, trouveront un plaisir des plus vifs à parcourir ces pages.

..... Grâce à Mademoiselle de Villermont, nous possédons maintenant de la grande Infante un portrait de pied qui servira d'éloquent commentaire à ceux qu-ont tracé d'elle les pinceaux de Rubens et de Cœllo. Il est à espérer qu'on saura le reconnaître chez nous, et que ce livre n'aura pas à se plaindre de l'indifférence de notre public. La Belgique, généralement si tendre à ses artistes, n'a pas l'habitude de gâter ceux de ses enfants qui s'efforcent de l'honorer par leur travail scientifique. Je voudrais que cette fois du moins, elle fut plus accueillante pour l'œuvre laborieuse et méritoire d'une femme belge, et c'est dans l'espoir de contribuer à un acte de justice que j'ai écrit ces lignes.

Godefroid Kurth. (Préface 1911).

Abondante bibliographie relative à cette époque.

Un professeur d'histoire. *Lettres du Bien Public* sur la *Pacification de Gand.* 1576-1876.

Brochure de 126 pages.

Puissent ces lignes, dit l'auteur, contribuer à dissiper de regerettables erreurs et mettre les catholiques en garde contre les élucubrations du libéralisme. — Il y a là des pages vengeresses sur les Taciturne et les Gueux de mer, que tous devraient lire.

Kervyn de Lettenhove. De l'Acad. Roy. de Belgique. *Les Huguenots et les gueux.*
Etude historique de 25 années du XVIe siècle. 6 vol.

« Plusieurs chefs gueux qui parcourent la Flandre, ont déclaré que dans tout le pays ils ne laisseront la vie ni à un prêtre, ni à un moine. — t. VI. p. 218. Retenons-le : le soleil des gueux est un soleil qui n'éclaire que ruines, incendies, et meurtres...

Moyen-age (1) — Différentes époques

Brochgrave (Baron de). *Histoire des rapports de droit public qui existent entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne depuis le démembrement de la monarchie carolingienne jusqu'à l'incorposition de la Belgique à la République française.* Ouvrage auquel l'Academie royale a decerné le grand prix. Stassart. In-4° IV-422 pages. Bruxelles, 1870.

« C'est la première fois qu'on ouvrage spécial est consacré en Belgique aux relations de droit public qui ont existé entre les anciennes provinces belges et l'empire d'Allemagne pendant le moyen-âge et dans les temps modernes. Faute d'une notion exacte du caractère et de la portée de ces relations, un grand nombre de faits de notre histoire sont demeurés obscurs ou inexpliqués.

Au moment où les questions de nationalités agitent les esprits et servent de prétexte à d'aucuns pour en appeler aux annexions, il n'est pas sans utilité peut-

(1) Vanderkindere (L.), professeur à l'Université libre de Bruxelles. *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge.* Deux vol. grand in-8°. 20,00

être de rappeler les vicissitudes internationales de notre pays et de montrer ce qu'ont pensé, fait et souffert nos pères pour obtenir de légitimes alliances et résister aux empiétements de l'étranger. »

Kurth. *La cité de Liége et la civilisation au Xe siècle.*
2 vol. 12,00

I. — La naissance de Liége. — Liége cité. — L'administration des échevins — La commune de Liége — L'ennemi national. — Lutte entre le prince et le chapitre. — Patriciens et plébéens — Henri de Dinant — Régime patricien — L'avènement de la démocratie.

II. — Les luttes constitutionnelles — La Constitution communale du XIVe siècle — La vie économique — La vie religieuse, morale, intellectuelle. —

III. — Le conflit de deux absolutismes — Nouvelles expériences — Réalités franco-bourguignonnes — Mambournie et dictature — La destruction de Liége.

Cette simple énumération des chapitres dit assez l'intérêt puissant de ce magistral ouvrage.

Kurth. *Notger de Liége et la civilisation au Xe siècle.*
2 volumes. 12.00

L'Etat liégeois avant Notger. — Notger avant l'épiscopat. — Premières années d'épiscopat — Notger au service d'Othon II et d'Othon III. — Notger au service d'Henri II. — Formation de la principauté de Liége. — Notger second fondateur de Liége — Travaux accomplis dans la principauté — Le diocèse — L'instruction publique — Le mouvement artistique — Notger écrivain — Vie privée et mort de Notger — Conclusion. — Appendices.

L'histoire du pays de Liége, lisons-nous dans la préface — est un vrai champ de brousailles et l'on dirait que, depuis Gilles d'Orval, tous ceux qui ont entrepris de la raconter dans son ensemble, n'ont fait qu'en augmenter la confusion.

Les narrateurs du XIXe siècle se sont contentés, en ce qui concerne le moyen-âge, de redire ce qu'ils lisaient dans leurs devanciers. Ainsi ont procédé Dewez, de Gerlache, Polain, Ferdinand Henaux. Quand il s'agit d'une histoire comme celle de Notger, qui est tout entière à constituer fragment par fragment, ils ne servent qu'à rendre plus difficile la tâche du critique.

« Depuis la renaissance de la critique, dit Henaux, on n'a plus osé faire l'apologie de ce prélat (Notger), coupable de si odieuses violences et qui a laissé de si pénibles souvenirs ».

Est-il besoin de le dire, reprend Kurth ? c'est précisément depuis la renaissance de la critique (qu'est-ce donc que Henaux appelle Renaissanec?) qu'on a été obligé de réhabiliter la mémoire de Notger. — On en aura la preuve dans ce volume dont le lecteur comprendra maintenant l'opportunité. »

L'Allemand (A). *La lutte des Etats de Liége contre la maison de Bourgogne.*

Pirenne. *Les anciennes démocraties des Pays-Bas.* 3,50

Les seules démocraties qu'aient connu ces régions avant nos jours, ont été les démocraties urbaines et l'on ne s'étonnera donc point qu'il ne soit question que des villes dans ce petit livre. (Avertissement de l'auteur.)

Divisions: — Origines des villes — l'époque romaine et l'époque francque — Château et cités — *Portus* et immigrants — Le rôle des Gildes — *Formation des institutions urbaines:* princes laïques et princes ecclésiastiques — Courtrai — Les villes flamandes — Conditions des personnes et des terres dans les villes — Types primitifs et types dérivés de constitutions urbaines. — le type liégeois — le type flamand — etc., etc. — Les villes à l'époque de la renaissance — les villes à l'époque de la Réforme — les villes au XVIIe siècle.

Petit livre très grand d'enseignements.

Kurth. Clovis. 2 volumes.

Ouvrage couronné par l'Académie française. 8.00

La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France.

2 vol. de 558 et 155 pages avec cartes. 12.00

Ouvrage qui fait taire bien des préventions et apaiserait ces luttes intestines entre Flamands et Wallons.

La science, peu à peu, dissipe les préjugés...

Demarteau (J.), professeur à l'Université de Liége. — L'Adenne belge, romaine. Volume illustré.

Loë (Baron de). *La Belgique ancienne. — Les fouilles.* 0,50

Nous le répétons, nous n'avons pas pour but de faire la nomenclature de tous les volumes d'histoire belge. — Nous avons voulu signaler quelques ouvrages afin d'éveiller la curiosité du lecteur, et de le pousser à prendre de nos différentes époques historiques une connaissance qui, jusqu'ici, laisse trop à désirer.

Si quelqu'un désire se livrer à une étude plus approfondie, nous lui recommandons :

Pirenne (1). *Bibliographie de l'histoire de Belgique.* 2e édition. 6.00

C'est le catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages principaux (il y en a 2586) relatifs à l'histoire de tous les Pays-Bas jusqu'en 1598 et à l'histoire de Belgique jusqu'en 1830.

L'ARMÉE — LA BRAVOURE BELGE

Colonel Rouen : *L'Armée Belge* (2). Exposé histori-

(1) A consulter également :
Archives belges : Revue critique mensuelle d'histoire nationale fondée par Godefroid Kurth et publiée avec la collaboration des historiens-archivistes et bibliothécaires belges.
Adresser toutes communications, rédaction abonnements etc à M. Jules Closson charge de cours à l'Université, 1, rue Fabry, Liége.
10,00 fr. par an.

(2) Leconte (s/lt L.). *La Marine belge de 1831-1910.* Organisation, rapports avec le commerce, uniformes, armement. 1910.
In-8o, une planche. 2,00

que de son armement et de sa tactique depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours.

100 planches coloriées et 50 planches monochromes, fort volume de 300 pages.

Du lieutenant-général GUILLAUME, les volumes si suggestifs — si évocateurs de gloire : *Histoire de l'infanterie wallonne sous la maison d'Espagne.*
— *Histoire des bandes d'ordonnance des Pays-Bas.*
— *Quatre régiments wallons au service des deux Siciles.*
— *Histoire des Gardes wallonnes au service de l'Espagne.*
— *Histoire des régiments nationaux des Pays-Bas au service de l'Autriche.*
— *Histoire des régiments nationaux Belges pendant les guerres de la Révolution* (1).
— *Histoire des regiments nationaux Belges pendant la guerre de sept ans.* etc...

(1) C'est cette période, tout à fait inconnue de l'histoire des régiments nationaux wallons, que je me propose de retracer aujourd'hui, d'après les rapports officiels des généraux qui commandèrent les armées autrichiennes. Tout en m'associant à l'admiration bien légitime qu'inspire la noble conduite des Belges qui ont combattu sous les glorieux étendards de la France, Je ne puis n'empêcher d'éprouver une vive sympathie, pour les braves soldats des vieux régiments wallons qui conservèrent presque seuls le sentiment national tandis que le sert de leur patrie flottait incertain pendant le révolution et sous la domination française.

Mon cœur bat au récit de la gloire des *Dumonceau* des *Evers* des *Jardon* etc ; mais je ne suis pas moins touché de l'héroïque dévouement des *Plortzheim*, des *La Marselle*, des *Gontrœul*, des *Briey*, des *l'Olivier*, der frères *Mesmaere*, et d'une infinité d'autres.

Si les derniers n'ont point parmi nous la popularité des premiers, la faute n'en est point à eux, mais à nous ; ou plutôt *c'est la faute de nos historiens qui se contentent trop souvent de puiser exclusivement aux sources françaises où les faits relatifs aux Belges ne sont pas cependant toujours présentés avec une impartialite irréprochable.*

En retraçant ici les titres glorieux dont peuvent s'enorgueillir les Belges qui servirent dans les rangs autrichiens, loin de moi de vouloir amoindrir la brillante renommée de ceux qui servirent dans les rangs opposés. Du reste, les vieux soldats belges des armées républicaines en sont-ils pas les premiers à rendre hommage à la bravoure et à l'héroïsme que déployèrent leurs compatriotes dans les rangs ennemis ? Depuis *Jemmapes* jusqu'à *Marengo* n'ont-ils pas été en présence et

C'étaient des soldats de chez nous
Amoureux de rouges batailles,
Disciplinés, braves et doux
Mais cognant d'estoc et de taille,
A travers tout !

A travers tout, coute que coûte,
Pleins d'entrain ils frayaient leur route
En clamant un couplet wallon ;
Et c'était beau, et c'était bon
De se donner l'illusion
Qu'on risquait mille fois sa vie,
Pour sa lointaine Wallonie.

Dans le délire des combats,
Ils traversaient les Pays-Bas
Ou chevauchaient en Allemagne,
Et s'ils tombaient, les bras en croix,
Leurs yeux s'emplissaient de nos bois
De nos vallons et de nos fagnes.

---

et n'ont-ils pas appris dans mille combats à s'estimer mutuellement ? Ce sont les Belges qui à *Jemmapes* enlevèrent aux Autrichiens les fameuses positions de *Quaregnon ;* mais ce sont aussi les Belges, ces *héoriques* soldats qui a *Marengo* disputèrent aux Français, avec tant de Vaillance le ruisseau de *Fontanone* et s'emparèrent de cette position après des prodiges de bravoure. Peu de personnes savent aujourd'hui que ce fut un bataillon du sixième régiment d'infanterie wallonne (Archiduc-Joseph), formé des nobles débris de tous les anciens régiments nationaux belges, que ce fut, dis-je, un bataillon Wallon, le seul à peu près qui resta dans l'armée d'Italie, qui le premier traversa ce ruisseau célébre, s'établit sur la rive opposée, en bravant audacieusement le feu meurtrier de toute une division française, et se sacrifia noblement pour couvrir la construction du pont qui devait donner passage à toute l'armée autrichienne et amener la défaite de Bonaparte, si un événement imprevu n'était venu changer le sort de la journée. — Guillaume.

Histoire des régiments nationaux belges pendant les guerres de la Révolution française. (Préface —). VII. VIII. IX.

La Belgique a fourni à l'armée française, pendant les guerres de la révolution, dix généraux, savoir : *Boussard* et *Dumoneeau*, généraux de division ; *Evers, Jardon, Lahure, Ledoyen, Osten, Prévost, Ransonnet* et *Van Merlen*, généraux de brigade ; mais pendant la même période, elle en a fourni un nombre infiniment plus grand aux armées impériales et entre autres : *Clerfayt, Beaulieu, de Latour* et son frère *de Baillet, d'Arberg, d'Aspre, Chasteler, de Mesemaere, Moitelle, La Marselle, de Gavre, de Briey, de Spangen, Lelouchier, Prouvy, d'Argenteau, Rousseau-Soudain, Thierry, Le Loup, Scovod, Flettenfeld, d'Happoncourt, Rol, Mondet, Vogelsang-Rayniac-de Brady* etc. etc.

Guillaume, op. cit. page VII préface note.

La lyre ardente de Schiller (1)
Pour les chanter rythma des vers,
Des vers auréolés de gloire ;
Tant que le Wallenstein vivra
Leur héroïsme restera
Dans nos mémoires.

C'étaient des soldats de chez nous ;
Ils disaient l'ave à genoux,
Avant que leur fougue se rue
Bride abattue ;
Corps pantelants, têtes fendues,
Tout s'écroulait à leur chocs fous :

C'étaient des soldats de chez nous !

Jules SOTTIAUX.

(Les Gardes Wallonnes. — La Wallonie héroïque)

Lorsque le gouvernement autrichien envoya les documents qui constatèrent l'admirable conduite des régiment belges, le directeur des archives de la guerre, DE HANNECART, écrivit dans la lettre d'envoi : «Dans cette période de 77 ans (1725-1802) si riche en événements, les braves Wallons ont glorieusement pris part à toutes les guerres de l'Autriche et ont toujours été les dignes membres de l'armée autrichienne, tant par leur courage héroïque, leur fermeté constante, leur fidélité à toute épreuve, que par le véritable esprit militaire qu'ils ont montré en toutes circonstances, même au milieu des graves événements politiques dans lesquels s'est trouvé leur patrie; aussi le souvenir de *leurs actions héroïques*, s'est-il conservé vivace jusqu'à ce jour, non seulement dans les régiments dont ils faisaient partie, mais même dans l'armée entière. »

(1) C'est un Wallon. Respect à cet homme... Ce sont les meilleurs escadrons de tous. — Schiller (Camp de Wallenstein).

Cruyplants (E.). *Histoire illustrée d'un corps belge au service de la République et de l'Empire.*

Bernaert (Fr.) (1). *Fastes militaires des Belges au service de la France 1789-1815.* 1 vol. in-8° de 300 p. 3,00

Tant de Belges ignorent ce que furent et firent leurs pères. Nous fûmes les meilleurs soldats de l'Europe ; après lui avoir donné notre argent, nos gloires, nos artistes, nous lui donnions encore largement notre sang.

Ah ! si l'on nous a aidé en 1830, croyez bien que ce n'était qu'un rendu...

« Il y a trente et quelques années, s'exprimait un général français, l'un des glorieux débris de l'armée Impériale, je combattais déjà dans la Haute-Egypte avec le 20e Dragons, presqu'entièrement composé de vos compatriotes. Ce régiment avait la réputation justement méritée d'être l'un des meilleurs dans une armée qui n'en comptait pas de mauvais. Depuis lors, j'ai vu des Belges sur tous les champs de bataille où la France a porté ses armes et, partout, ils ont soutenu leur réputation. »

De Bas (F.) colonel des hussards, ex-Directeur de la section historique de l'état-major des Pays-Bas, et le comte J. DE 'T SERCLAES DE WOMMERSOM, général-

(1) Cet ouvrage donne une haute idée du courage et des qualités militaires de nos compatriotes, et peut fournir à nos soldats des exemples propres à entretenir dans leurs rangs les vertus qui font la force et qui sont l'honneur de notre armée. *Extrait du rapport de M. le lieutenant-général Brialmont.*

Une nouvelle revue vient de paraître : *La vie militaire* ? Ce périodique est mensuel et illustre : 5.00

« Dévoiler notre armée à nos compatriotes, en révéler l'activité intérieure, en détailler la vie, le travail et le progrès, parfois en démonter un ressort afin d'en expliquer le jeu et le but, surtout montrer comment nos soldats comprennent leur devoir et se préparent à l'accomplissement éventuel de leur mission ; bref, faire connaître, comprendre, apprécier nos institutions militaires, montrer les améliorations dont elles sont susceptibles, intéresser ainsi la nation à leur développement indispensable et par là susciter chez nos compatriotes la confiance dans leur armée et la foi dans l'avenir du pays. »

C'est parfait —.

En vedette sur la converture ces mots « *Tout ee qui concerne l'Armée et la défense nationale, hormis la politique* ». La bonne chose.

major de l'armée belge. — *La campagne de 1815 aux Pays-Bas d'après les rapports officiels néerlandais.* — Tome I. *Quatre-Bras.* Tome II. *Waterloo.* Tome III. *Notes et plans.*

3 vol. in-8° de XXXII-547, VI-495 et XI-577 pages, avec cartes. 25,00

Ouvrage qui venge nos ancêtres comme «*1815*» d'Henry Houssaye.

Alors qu'en Angleterre, écrit M. Picard, on essaie de déshonorer le courage du peuple simple et vaillant que nous fûmes toujours, il était bon de remettre les choses au point et de refréner un peu la vantardise et les outrages de ces insulaires sans difficultés, et de montrer que si leurs Ecossais ont du poil au shako, nous avons, nous, du poil... aux dents. (1).

---

(1) *La dotation du prince de Waterloo.* — Nous avons, au budget de la dette publique, un poste ainsi conçu : « Dotation de S. G. le duc de Wellington, à titre de prince de Waterloo (Arrêté royal du 3 juin 1817), 80,637 fr. 50 c. »

Ce poste est inscrit sous la rubrique : « Rentes sans expression de capital ».

Tous les ans, la Belgique verse cette somme aux descendants du duc. Le titulaire actuel est Arthur-Charles Wellesley, quatrième duc de Wellington, frère du troisième duc, neveu du deuxième et petit fils du premier.

Dans la « Revue de l'Université », M. Paul Errera consacre une substantielle notice à cette dotation qu'il voudrait voir disparaître du bugdet de la dette publique.

Il rappelle que ce fut le roi Guillaume des Pays-Bas qui conféra à Wellington, un mois après la bataille de Waterloo, le titre de prince de Waterloo. Par la suite, il attacha au titre une dotation d'un revenu annuel « d'environ 20,000 florins de Hollande pour être possédée irrévocablement et à perpétuité par le prince de Waterloo et ses descendants légitimes ».

1,083 hectares de bois domaniaux, situés entre Nivelles et les Quatre-Bras, étaient affectés à la dotation.

L'idée de mettre en plus grande valeur ce domaine forestier ne tarda pas à naître dans l'esprit du bénéficiaire qui, le 3 juin 1817, obtint

IV

L'ASPECT DU PAYS

Nous dirions plutôt le visage de la Patrie. Après avoir fait connaître son histoire, l'histoire de son cœur, de ses vaillances et de ses peines, voici sa physionomie, sa parure, ses joyaux.

Les poètes, en strophes ardentes, émues et fières, ont chanté ses villes, ses beffrois, ses plaines, ses monts, toute sa multiple splendeur, ses fleuves !

Escaut, Escaut !
Tu es le geste clair,
Que la patrie entière,
Pour gagner l'infini, fait vers la mer...
.....

---

uu roi Guillaume l'autorisation de défricher. C'est ce défrichement — dn malheur pour la région — qui, terminé vers 1852, représente pour le majorataire la rente qu'il touche actuellement.

En effet, le montant de la vente des arbres devait, d'après l'arrêt de Guillaume, être placé en biens fonds ou en inscriptions au grand-livre et consolidé avec la dotation.

En 1872, â la suite d'une convention avec le majorataire, les inscriptions au grand-livre furent annulées et la rente fut inscrite annuellement sans expression de capital. Cette convention fut signée par Jules Malou. Elle fut avantageuse pour le majorataire car, depuis 1872, il coutinue à toucher du 4 1/2 p. c. pour une partie de son majorat alors que, depuis longtemps, le 4 1/2 p. c. est remboursé pour tous les autres crédirentiers ; et il en sera ainsi tant que durera la situation créée par le roi Guillaume.

Le duc de Wellington touche donc de l'Etat 80 mille 637 fr. 50 c. Ce n'est pas tout ce que produit son majorat. Il y a la location annuelle des terres. Bréf, on peut, d'après M. Errera, évaluer à 210,000 francs environ le revenu « qu'après un siècle le descendant du vainqueur de Waterloo touche annuellement en Belgique. »

Nous voilà loin des 20,000 florins de Hollande !

Dans la suite de son étude, M. Errera examine le point de savoir si la Belgique ne pourrait pas se libérer de cette charge. En France, dans des circonstances analogues, on a racheté les dotations napoléoniennes. M. Errera termine ainsi : « Guillaume disposa d'une parcelle du domaine national comme Napoléon avait disposé du domaine extraordinaire seulement. Il est temps d'effacer pareil souvenir. La Belgique n'a-t-elle pas enccore asez payé la triste gloire d'avoir servi de champ de bataille à l'Europe ? Un beau geste serait à faire. Pouvons-nous l'espérer ? »

Tu es l'ample auxiliaire et la force féconde
D'un peuple ardu, farouche et violent,
Qui veut tailler sa part dans la splendeur du monde.
Verhaeren. — *Toute la Flandre.*

La Meuse...
Tu pleuras nos chagrins, nos deuils, nos débacles,
Tu gémis avec nous, tu chantas avec nous,
Et toujours s'éleva ta grande voix d'oracle,
Ta voix de liberté, dont nous étions jaloux !
Sottiaux. — *La Wallonie héroïque.*

Et du même :

O mère des Nerviens ! O Sambre !...

LES POETES.

Toute la Flandre. — „*Les Héros*". par *Verhaeren.*
Le souci du futur crie en leurs cœurs battants
Plus haut que tous les flots hurlants, sous les tonnerres.
Les fils hériteront du front têtu des pères
Dans cet œuvre qui va de cent ans en cent ans.
Et tels, sous les cieux lourds et les brouillards de cendre
Avec leurs yeux, leurs dents, leurs reins, leurs pieds, [leurs bras,
Violemment inventent-ils ce sol ingrat
D'où surgira, un jour, aux temps d'orgueil : *la Flandre !*
„*Les Ancêtres*".

Soit instinct, soit hasard
Toujours
Au long des âges et des jours,
Ceux de la Flandre ample, rouge, féconde
Ont défendu à coups de dents
Leur part
Dans la chair du monde ;
Ils possédaient comme un bon sens ardent;
Ils savaient prendre et longuement attendre;
Quand ils tenaient, ils ne lachaient
Jamais !
„*Les Communiers*".

La Wallonie héroïque (1), poèmes par Jules Sottiaux. Un vol. aux Editions de *Belgique artistique et littéraire,* 26, rue des Minimes, Bruxelles. 3,50

Divisions :

Nos Héros: Les Celtes — Les Nerviens — Ambiorix — Charlemagne — Les six-cent Franchimontois — L'épée wallonne — La jambe de bois — Jean Beck — Anne Laveau — Les Dames de Crève-Cœur. —

Nous aimons particulièrement ces trois dernières pièces, pour leur charme de légende.

Les Maîtres: Roger de la Pasture — Le Frère Hugo d'Oignies — Froissart — Roland de Lattre — Grétry — Boulenger — Zénobe Gramme — César Franck — Constantin Meunier — etc., etc.

Nos paysages héroïques: Charleroi — Tournai — Dinant — Liége — La Meuse — Nos plaines héroïques : Jemappes — Fleurus — Mont-Saint-Jean — Valmy. Jemappes, *nom joyeux comme un matin*, dit l'auteur.

La jeune liberté chantait parmi nos plaines.

Nous n'aimons ni ce nom, ni cette chanson-là... Il nous rappelle de peu joyeux souvenirs... A part cela, prenez la *Wallonie héroïque.* C'est un livre fier de vrai patriotisme !

Verhaeren chante *la Flandre...* et Sottiaux lui répond en chantant *la Wallonie...* Est-ce dualisme ? Non; c'est un duo; duo ardent en l'honneur de notre mère commune : la Belgique. Ce sont deux fils de tempérament différent, mais d'un même amour. Chacun cueille son bouquet là où il le trouve : celui-ci dans ses plaines, celui-là dans ses collines; mais c'est à la même personne aimée qu'ils l'offrent, à la mère patrie que nous aimons tous d'un cœur fervent.

Et maintenant, signalons quelques livres qui feront de leurs lecteurs des pèlerins émerveillés de leur patrie révélée.

(1) N'oublions pas le chantre connu de l'*Ardenne* Adolphe Hardy.

Rouvez (A.-Th.). *Cités et villes belges* (1).
Avec lettre préface par Edmond Picard. 3,50

A tous ceux qui aiment leur pays, dit l'auteur, aux amis des sites et des monuments, je dédie ces pages.

A tous ceux-là... nous disons, nous, prenez ces pages... pages émues, pages filiales, pages patriotes, dont tout le but « est de faire aimer notre pays et d'inspirer aux Belges le souci de le connaître dans tous ses moindres recoins. »

« L'on ne devrait jamais passer à l'étranger avant de connaître à fond son propre pays, ses richesses, ses originalités, ses particularités, autrement que dans la sécheresse des renseignements succincts de manuels à l'usage de la jeunesse. On recueillerait, en les vérifiant sur place, en les voyant de ses yeux, des impressions plus profondes, un fruit sérieux et considérable des voyages postérieurs par des comparaisons plus spontanées....

« Nos adolescents, qui vivent en un milieu déterminé, détaillent mieux le plan de l'ancienne Rome et organisent plus aisément des voyages d'Athènes à Carthage que de Hasselt à Tournai. Il n'y a pas si longtemps que les jeunes filles belges sortant du couvent énumeraient, sans perdre haleine, la longue série des départements de France et ne pouvaient citer celle bien courte de nos arrondissements. »

« La Géographie belge s'apprend dans des manuels, fruits de labeur en cellule. *C'est de ses yeux que l'on doit voir la Belgique, que l'on doit discerner les beautés pittoresques, artistiques qui la parent.* »

pages 10, 12 et 14.

---

(1) A titre documentaire : Fierens-Gevaert. *Figures et Sites de Belgique.*

Par des conférences, des monographies, des articles, l'auteur s'est appliqué à faire ressortir les aspects littéraires et artistiques de notre pays, sa géographie morale. Dans ce volume l'on trouve des études sur *Charles de Coster, et Guido Gezelle,* des essais sur *Gand, Anvers, Bruges,* des notes sur *Waterloo légendaire,* etc. 3,50

—— *Psychologie d'une ville.* Essai sur Bruges. — In-16. 2,50

Divisions: Notre pays — les villes des Flandres — les cités Flamandes — La Wallonie — Les petites villes wallonnes — Leur poésie — leur mission — les monuments du Peuple — Croquis anversois — leçons d'énergie.

Notez que l'ouvrage compte 45 planches représentant des villes belges aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Elles sont reproduites avec une grande finesse, d'après des estampes et gravures du temps. — Volume vraiment artistique... il n'en pouvait être autrement, sortant des presses de la librairie van Oest. — Bruxelles. ——

Promenades esthétiques, historiques et pratiques aux environs de Bruxelles. — Huit jolies plaquettes, chez l'auteur, M. Michel, 16, rue de Turquie, Bruxelles.

1. *De Bruxelles à Ninove* par Lombeek-Notre-Dame et les deux Lennick. 0,30
2. *De Bruxelles à Waterloo* — avec extraits de V. Hugo et le rapport du prince d'Orange. 0,50
3. *De Bruxelles à Koekelberg, Jette, Ganshoren,* la nouvelle église de Saint-Remy à Molenbeek-Maritime. 0,30
4. *De Bruxelles à Meysse, Bouchout et Grimberghen,* avec les Nuages, conte Brabançon. 0,30
5. *Dieghem et Saventhem.* 0,50
6. *De Bruxelles à Groenendael* — avec notice sur la forêt de Soignes et Monastère de Groenendael. 0,30
7. *L'Eglise Sainte-Gudule* — avec une étude sur les plus belles cathédrales gothiques. 0,50
8. *Le parc Josaphat.* 0,30

Ces guides répondent absolument au programme ainsi tracés par M. Fierens-Gevaert : « Une bonne besogne pour nos écrivains et critiques belges : décrire les coins

de poésie et de beauté dans de petits guides clairs, où ils apporteraient non seulement de l'érudition mais encore l'âme qui manque trop souvent aux archéologues, j'entends le solide, l'inébranlable courage qu'il faut pour garder la force et la lumière à la parole écrite, en un mot pour bien écrire. »

Nous voudrions que ces petits guides fussent faits non seulement pour les coins du Brabant, mais pour toutes les localités intéressantes du pays flamand et wallon. — Quelle bonne et patriotique œuvre que de révéler ainsi à ceux qui l'ignorent les sites et les merveilles qui font mieux aimer notre pays, car connaître n'est-ce pas aimer ? ?...

Cosyn. *Les sites brabançons.* 3,50

Ouvrage illustré qui devrait servir de stimulant et de modèle aux écrivains « pittoresques » de nos diverses provinces.

2 cartes, 75 photogr.

Rahir. La Lesse ou le pays des grottes.

— Merveilles souterraines de la Belgique 1909.

— Promenades dans les vallées de l'Ambleve et l'Ourthe, 1899.

Touring-Club de Belgique. Voici une excellente publication illustrée qui s'efforce avec combien de succès, de révêler aux Belges les beautés, les coins pittoresques de leur pays. — Le bulletin est bi-mensuel. La cotisation qui donne droit à de multiples avantages n'est que de Fr. 3.

Bruxelles. Touring-Club. 3,00

L'abondante bibliographie qui se trouve dans chaque numéro me dispensera de nommer les nouveautés parues et les guides spéciaux des diverses localités de la Belgique.

Thomas Braun. *Propos d'hier et d'aujourd'hui.* Discours sur la Belgique et l'Eglise, Ruysbroeck l'admirable, L'Ardenne, etc. Pages d'un chrétien et d'un patriote. 3,50

La Pays Wallon, par Louis Delattre.

Paradoxal et versatile, travailleur et ami du plaisir, mordant et hospitalier, jamais semblable aux autres, rarement pareil à lui-même, le Wallon « ondoyant et divers », tient, nous dit M. Delattre, de la nature même du vieux sol où il a construit sa maison. Il est de la nature de l'eau qui fuit, du roc sonore où les fleurettes poussent dru et les céréales guère, il est de la nature de ses forêts bruissantes, chantantes, où tout est mouvement, gazouillis, gaîté.

Fort différentes des larges cités flamandes, étalant leurs palais massifs au milieu des plaines grasses, fertiles et lourdes, de ces larges cités flamandes qui ont un passé glorieux et un air de rancune, les villettes wallonnes exposent au soleil ou à l'averse le continuel sourire de leurs maisonnettes blanches, aux courettes propret-tes, — toutes en diminutifs ; les villes wallonnes aussi ont un passé, mais bast ! elles l'ont oublié ! Les ancêtres se sont bravement battus ! allons, tant mieux ! s'il le faut, nous ferons de même, mais, en attendant, qu'il fait donc bon vivre et manger des « dorées » crèmeuses, des tartes « à l'djotte » bien réussies, des « gozettes », des « robosses », des « couques » de Dinant chaudes, et mille autres délices ; qu'il fait donc bon boire ce généreux bourgogne, et qu'il est agréable de jouer à la balle d'Ath sous le ciel du bon Dieu ! Si le voisin nous regarde de travers, ah ! quel plaisir de le narguer ou de le frosser, et puis ensuite de l'emmener boire un « péquet » au coin.

Insoucieuse autant qu'active, la Wallonie pétillante est le sourire de notre pays.

(Paul André. — *Belgique artistique et littéraire.*)

Alexis (M.-G.). *La Belgique pittoresque,* avec gravures et cartes, relié toile. 3,50

Dumont-Wilden. *La Belgique illustrée.* In-4° avec 570 reproductions photographiques. 22 cartes et plans en noir, 10 planches en noir, 6 cartes et 3 planches en couleurs. Broché 20 frs. Relié 26 frs.

Très soigné comme illustration, très soigné comme texte, c'est-à-dire comme esprit, comme idée, il est regret table que l'écrivain libéral se soit parfois oublié à faire de la politique plutôt que de la géographie. — Cet ouvrage belge, a été édité en France.

Massart (*J.*). *Pour la protection de la nature.*

Volume grand in-8°, illustré de 350 figures et d'une carte des stations à protéger. 5.00

« Plus strictement moderne apparait cette raison nouvelle du respect dû au site dont M. J. Massart fait le sujet de son récent livre : nous voulons dire, le scrupule scientifique. Il est le fait du géologue, du botaniste, du biologiste. On respectera une portion du littoral, de la roche ou de la forêt, parce qu'il s'y conserve une plante, une pierre, un insecte qui intérssent l'observateur et fixent la constitution primitive de la flore, du sol ou de la faune ; on aménagera des *réserves* scientifiques, que ne pourra point violer l'envahissement de l'industriel. Cette idée à fait le tour du monde : Java, les Etats-Unis, la Suisse ont leurs *réserves.* D'autre part, et dans le même but, « des mesures internationales assurent la préservation des girafes, de l'aurochs, de certains oiseaux.

« La Belgique n'a rien fait dans cet ordre d'idées (1) et il est déplorable de penser, comme le dit justement M. Jean Massart que « si l'on ne prend pas des mesures immédiates, les générations qui suivront ne pourront plus se faire la moindre idée de ce qu'était notre

territoire avant sa défiguration par la culture et l'industrie ». Wallonia. — 1912.

— *Nos Arbres.* Volume in-8° carré, illustré de 238 figures dans le texte et d'une carte forestière de la Belgique. Demi-rel. 4,00

« Le magnifique livre de M. J. Massart sur Nos Arbres a pour but de susciter l'amour et le respect des arbres. Pour cela, il en fait la description simplement mais rigoureusement scientifique. Car pour M. Massart, il n'y a pas de poésie plus sublime et plus empoignante que la réalité dans la nature... Les nombreuses illustrations, toutes originales, puisque ce sont des photographies prises par M. Massart lui-même dans ses excursions scientifiques ininterrompues, sont comme autant de tableaux magiques qui parlent à notre esprit et à notre cœur. »

Rapports du jury chargé de décerner les prix De Keyn, pour la période 1910-1911. (Académie royale de Belgique. Classe des Lettres et Beaux-Arts. Bulletin d'avril 1912).

Nève (Abbé). *Nos Arbres.* Intéressante plaquette qui lue dans nos écoles éveillerait le goût du beau et donnerait le respect de cette vie de nos arbres qu'on vandalisme imbécile s'amuse à détruire —.

Wery (Mlle J.). Régente. *Sur le littoral belge :* La Plage, les Dunes, les Alluvions, les anciennes Rivières.

2e édition Revue et Complétée avec figures dans le texte et vingt-quatre planches en phototypie. Beau volume grand in-8° de XII-228 pages. 5,00

(Ouvrage qui a obtenu le Prix De Keyn, pour la période 1906-1907).

« Voilà ce qu'on peut appeler un livre de valeur. Nous l'avons lu depuis la première page jusqu'à la dernière et il nous a intéressé, très intéressé, jusqu'au bout. La chose est plutôt rare... En route, un caillou,

une herbe, un ver de terre, un oiseau, un insecte sont autant de sujets qu'il développe à fond... Mlle Wery est régente aux cours supérieurs de la ville de Bruxelles ; c'est un écrivain de talent : style clair, coloré, plein de dissertations extrêmement attrayantes. »

La Tribune Horticole, — 1907.

Wery Schouteden (régente). *Dans le Brabant.*

Beau volume in-8° illustré de 60 figures dans le texte et de 32 planches en phototypie. 5,00

Voici le second volume qu'écrit Mme Schouteden-Wery sur les excursions organisées par l'Extension. L'auteur a choisi cette fois les promenades qui eurent le *pays brabançon* pour objet. Elle les a relatées en suivant l'ordre des saisons et de telle façon que ces récits forment une étude d'ensemble du Brabant,, pris non en tant que province, mais en tant que région naturelle bien caractérisée.

Barzin (Mlle Jeanne) régente. *Sur les bords de la Meuse :* de Samson a Preyr, beau vol. in-8° illustré de 65 figures. 31 phototypies simples et 40 phototypes stereoscopiques. 5,00

« *Sur les bords de la Meuse*, par Mlle Barzin, fait partie de la collection des *Excursions scientifiques* de l'Extension de l'Université Libre de Bruxelles, sous la la direction du professeur J. Massart. Déjà le jury De Keyn a couronné un autre ouvrage de cette série : *Sur le littoral belge*, par Mlle Wery. Il n'héste pas à proposer la même distinction pour l'ouvrage de Mlle Barzin, qui, avec une admirable clarté, met à la portée du public curieux de science des notions scientifiques exaçtes et de niveau relevé. Comme les autres ouvrages de la série, le livre traite de la botanique et de la zoologie de la région explorée, mais il donne surtout en très forte proportion des observations géologiques. La structure si variée du sol dans cette région classique, l'histoire du creusement si particulier de la vallée de la Meu-

se, l'origine des cavernes répandues dans ce pays, les rapports entre la constitution géologique du sol et la répartition des plantes et des animaux, constituent la part importante et lui donnent son cachet particulier. Le tout est abondamment illustré de figures et de phototypies bien choisies et exécutées à la perfection ».

Rapport du jury pour le prix Joseph De Keyn,
XVIe concours : première période (1909-1910).

Fagnart. *Nismes-Villégiature.* Brochure grand in-18 de 85 pages avec 10 gravures hors texte, 1911.

L'auteur, M. Adolphe Fagnart de Couvin, dépeint dans cette intéressante brochure les beautés de l'Entre-Sambre-et-Meuse ; il cache sous une forme très littéraire un véritable *Vade-mecum* à l'usage des touristes, trop rares malheureusement, qu'attirent les sites si charmants, si pittoresques de cette région trop peu visitée.

Van den Broeck (E.), **Martel** (E.-A.) et **Rahir** (Edm.). *Les cavernes et les rivières souterraines de la Belgique.* Etudiées spécialement dans leurs rapports avec l'hydrologie des calcaires et avec la question des eaux potables. 2 vol. grand in-8° d'environ 1750 pages, illustrés de 26 planches et de 435 simili-gravures, cartes, plans et coupes. 25.00

La région des cavernes et des rivières souterraines correspond aux merveilleux sites rocheux calcaires de la Moyenne-Belgique, les plus pittoresques et les plus captivants de notre pays ; leurs phénomènes d'orographie, d'hydrologie et de spéléologie que le tourisme admire, trop souvent sans en apprécier l'intérêt, méritent toute l'attention de l'ingénieur et de l'hygiéniste, trop fréquemment sédentaires : ils pourront, dans ce livre, se mieux renseigner sur la multiplicité et la répartition des faits matériels pouvant favoriser leurs recherches et études.

L'intérêt de cet ouvrage est évident si l'on consi-

dère que ses auteurs, après vingt années d'explorations poursuivies dans la Moyenne-Belgique, ont établi que les phénomènes spéciaux du calcaire s'y présentent *bien plus nombreux et plus accentués* qu'on ne l'eût jamais soupçonné. Si l'on scrute en effet ces régions, depuis l'ample vallée de la Meuse jusqu'aux moindres vallons et ravins secondaires de ces affluents du Sud : le Viroin, la Molignée, le Burnot, d'une part ; ceux de la Lesse, du Bocq et du Crupet, d'autre part ; si l'on parcourt ses affluents septentrionaux : le Samson, la Méhaigne, le Hoyoux, l'Ourthe, l'Amblève, la Lembré, le Néblon, la Magrée ou la Vesdre, *partout* le Géologue, le Préhistorien, l'Hydrologue, de même que l'Ingénieur et l'Hygiéniste, trouveront dans l'exposé des faits qui s'observent en ces sites, si évocateurs par eux-mêmes aux yeux du Touriste, de l'Artiste, de l'Archéologue de l'Historien, des notions souvent insoupçonnées, toujours utiles pour leurs spécialités respectives.

Les éléments scientifiques ou pittoresques, arrachés aux profondeurs du sol par ces recherches, constituent donc pour le public une œuvre d'un réel caractère de nouveauté.

Van Overloop (E.). *Les Origines du Bassin de l'Escaut.* 1890. In-8°, avec 2 grandes cartes. 5,00

Verhas (Georges). *Les coquillages du littoral belge* (1). Texte et dessins. In-8° avec 6 planches hors texte représentant 50 figures. Cart. toile anglaise. 1,25

(1) *La Belgique sanitaire.* — Le littoral, l'Ardenne, la Campine !... Que de richesses sanitaires et combien peu les connaissent et les apprécient comme il convient.

La mer n'est point seulement la mer élégante des mondains obligés à une villégiature annuelle, elle est aussi la curatrice incomparable, et il n'y a que vingt ou trente ans qu'on s'est avisé de lui demander systématiquement de prêter à notre thérapeutique indigente son précieux secours.

Même chose ou à peu près pour l'Ardenne. En ce qui concerne la Campine, c'est pis. Elle était à peu près ignorée, au point de vue mé-

Un livre qui sur nos rayons figurera à côté de l'ouvrage de Pirenne : *Bibliographie de l'Histoire de Belgique* parce qu'il en est l'heureux complément c'est :

Le *Répertoire Bibliographique* à l'usage du touriste en Belgique, par M. Edmond Somville.

Touring-Club, Bruxelles.

---

dical, il y a dix ou quinze ans. On s'aperçoit aujourd'hui qu'elle fait des merveilles.

Nous avons ici les sources célèbres de Spa qui par suite de notre incurie,furent un moment délaissées au cours du siècle passé.Elles ont repris aujourd'hui leur vogue méritée, mais combien d'autres sources bienfaisantes existent ici dont l'exploitation est difficile, combien d'autres sont absolument inutilisées : « A quoi bon ! Les Belges vont prendre les eaux ailleurs ! »

***

La Campine, ce sont les vastes espaces découverts, l'atmosphère d'une pureté idéale, l'air frais et vif qui coule comme une onde à travers la plaine. C'est la bruyère en fleurs, les bouquets de noirs sapins ; c'est le calme et la paix.

Point de fumées d'industrie viciant l'air, moins de brovillards que partout ailleurs et, dès lors, le soleil peut exercer toute son action vivifiante à laquelle se joint l'action de l'ozone dont la teneur est maxima en ce bon pays de Campine.

***

On connaît mieux la mer, cet admirable littoral belge, tout entier aujourd'hui couvert de stations où l'Europe entière, l'Allemagne surtout, envoie annuellement des villégiaturistes.

Région favorisée entre toutes grâce à la constitution des plages, à la proximité du Gulfstream.

Tandis qu'à Bruxelles les écarts de la température diurne sont de 12° C, à Ostende on compte 6° C seulement. En hiver, la température est en moyenne supérieure de 6° à celle de Bruxelles. Moins de pluie sur nos plages belges que sur les autres plages européennes. Moins de vents âpres et durs, puisque les vents dominants sont ceux du sud et du sud-ouest

***

L'Ardenne évoque naturellement à l'esprit les merveilleux paysages infiniment variés où le rocher, l'eau, la forêt, le vallon et la montagne s'accordent — ainsi que disait le bon Fénélon — pour le plaisir des yeux.

L'Ardenne est miséricordieuse au malade et au débilité. Tous les ans des milliers de citadins fatigués ou affaiblis vont lui demander la force et la santé.

Mais, chose étrange, elle a mille richesses cachées que nous n'apprécions pas du tout : ce sont les eaux minérales.

On connaît Spa et ses eaux ferrugineuses souveraines contre l'anémie.

Mais, ce que l'on ignore généralement, ce qu'il faut dire et répéter c'est qu'il existe en nos Ardennes vingt localités peut-être où se trou-

Le prix est dérisoire... mais quelle fortune pour les amoureux de notre Belgique... Il y a là 150 pages grand format, contenant près de 3000 ouvrages relatifs à la géographie nationale.

M. Pirenne nous donne la *Belgique Historique* et M. Salmon la *Belgique monumentale et pittoresque*... nous sommes donc admirablement servis.

Après quelques généralités qui indiquent les relations de voyages faits en Belgique, les guides, itinéraires, albums de vues, les dictionnaires et les cartes, la toponymie, les mœurs et les usages, l'archéologie et les beaux-arts — en tout 205 ouvrages — l'auteur s'étend très en détail sur chacune de nos provinces : Anvers, Brabant, Namur, Hainaut, etc.... Il donne d'abord tous les ouvrages généraux, puis il énumère tout ce qui a trait aux différentes régions de ces provinces. Sur le Brabant il y a ainsi 464 ouvrages... sur la province de Namur 212, etc.

Avec la *Bibliographie de l'Histoire de Belgique* par M. Pirenne, et la *Bibliographie historique, monumentale et pittoresque* de M. E. Somville, vous possédez un merveilleux catalogue de près de 6000... vous lisez bien : *six mille ouvrages belges*... Dites après cela qu'il manque des livres pour vous intéresser au pays. N'est-ce pas plutôt *vous* qui manquez aux livres de votre pays.

---

vent des eaux dont l'action est identique. Quelques-unes sont exploitées, timidement et sont loin de connaître la vogue qu'elles méritent, d'autres n'ont jamais été utilisées et ne le seront peut-être jamais!

C'est inouï est cela est.

En Allemagne, il existe une foule de stations infiniment moins favorisées par la nature et qui sont florissantes.

Pendant que Chaudfontaine, jadis célèbre, tombait à l'oubli Rugatz, Wildbad et Gastein connaissaient une prospérité extraordinaire, alors que leurs eaux sont identiques à celles de la station belge.

***

La société d'hydrologie médicales de Belgique sous la présidence du Dr Mœller s'efforce depuis longtemps de réagir *contre l'indifférence et l'apathie du public belge et même du corps médical à l'égard de nos richesses sanitaires.*

C'est là une belle œuvre que l'on ne saurait trop encourager et à laquelle nous avons voulu nous associer dans la faible mesure de nos moyens.

Dr Fafner.

Patriote, 16 août 1912.

V

LE CONGO (1)

LA BELGIQUE AFRICAINE

Il serait impardonnable de n'avoir pas sous la main des livres qui nous parleraient de cette lointaine patrie où tant des nôtres sont morts glorieusement à sa conquête... où tant des nôtres vivent pour sa grandeur et sa prospérité. (2)

Michiels (Abbé), professeur à l'Institut Ste-Marie-Bruxelles. — *Notre Colonie*. Géographie et notice historique ; nombreuses illustrations et cartes. Préface de Mgr. Roelens, Vicaire Apostolique du Haut Congo. Bruxelles 1912.

Quand vous aurez parcouru ces pages luxueusement éditées et d'une documentation très précise, vous aurez une claire vision de notre lointaine province et

(1) L'on ne peut que se réjouir du nombre toujours croissant de nos concitoyens qui se rendent à Tervueren afin de s'instruire au Musée du Congo des merveilleuses ressources de notre riche colonie.

(2) De Lannoy (Ch.) et Vander Linden (H.). *Histoire de l'Expansion coloniale des peuples européens.* Tome I : Portugal et Espagne jusqu'au début du XIXe siècle. — Tome II : Les Pays-Bas et le Danemark. Chaque vol. d'environ 500 p. in-8o et cartes hors texte. Se vend séparément. 8.00

Il manquait jusqu'ici à la littérature coloniale un exposé systématique de l'expansion des différents peuples, rédigé d'après une méthode scientifique.

L'ouvrage de MM. De Lannoy et Vander Linden comble cette lacune. A l'histoire des entreprises portugaises et espagnoles, parue précédemment, s'ajoute aujourd'hui celle des colonisations néerlandaise et danoise durant les temps modernes.

Dans ce volume, comme dans le précédent, les auteurs s'attachent surtout à mettre en lumière les traits saillants des expansions, à dégager les causes et les effets essentiels de celles-ci, en montrant comment la métropole a acquis ses possessions d'outre-mer, comment et dans quelle mesure elle les a mises en valeur, quel fut enfin pour elle-même le résultat de ses entreprises. Des références multiples permettent au lecteur soit de vérifier la valeur des sources utilisées, soit de compléter certains passages. Quatre cartes facilitent la lecture de l'ouvrage, qu'une table détaillée permet de consulter aisément.

(Ouvrage ayant obtenu le Prix du Roi.)

vous pourrez parler de ses villes, de ses habitants et de ses productions comme vous feriez du Brabant ou du Hainaut.

« C'est le manuel des hommes mûrs qui ont besoin de compléter leurs connaissances sur notre colonie. — C'est aussi, écrit Mgr. Roelens, le manuel de la jeunesse. Nous voudrions le voir dans les mains de tous les Belges. » Donnons raison à sa Grandeur, notre science et notre patriotisme ne peuvent qu'y gagner.

Pâque (R. Père). S. J. Vice-Président de la Société Royale de Botanique de Belgique. — *Notre Colonie.* Etude politique sur le Congo. 1910.
Librairie, Wesmael-Charlier, Namur. 2,00

Comme l'ouvrage précédent, livre très artistique de forme et riche d'illustrations.

« Faire connaître NOTRE COLONIE à tous ceux qui peuvent s'y intéresser, c'est-à-dire à la grande masse du peuple belge ». Tel est le but du savant auteur. Ce but, il l'atteint tous les jours, car son livre est très demandé et se lit avec le charme d'un roman. — Nous signalons surtout les lignes que le célèbre spécialiste à consacrées à la flore congolaise...

Pâque (Père). *Onze Kolonie.* 92 photogr. 205 pages. 1911. Bulens, Bruxelles. 2,00

Cet ouvrage flamand du même savant jésuite n'est pas une simple traduction. Nous le recommandons aux établissements de Flandre qui veulent un bon manuel d'histoire et de géographie du Congo.

Dans toute Bibliothèque du Belge se trouvera l'un de ces livres aussi nécessaires à notre connaissance que les volumes de l'histoire et de la géographie nationale. (1)

(1) A signaler également l'excellent ouvrage de M. l'abbé STEENACKERS, directeur du Collège St-Rombaut, à Malines. — Le Congo belge. Cours de géographie physique, politique, économique et historique. In-12 de 96 pages, avec grav. et 1 carte, cart. toile. 1.50
Ouvrage dont l'emploi est autorisé, par le Conseil de Prefectionnement, dans les Établissements d'Enseignement moyen du 1er et du 2me degré.

En dehors de ces livres indispensables, nous donnons à titre de curiosité et de bonne lecture :

Hertog (A. de). *Notre Colonie.* 104 pages illustrées de 197 vues photographiques. De Boeck. 3,50

Véritable panorama de la faune, de la flore, des paysages et des habitants de notre riche et pittoresque Colonie.

Goffart et Morissens (G.). *Le Congo Physique et Economique,* avec illustrations, Bruxelles 1908.

OEuvre scientifique, faite par des hommes très compétents.

Janssens (E.) **Cateaux** (A.). *Les Belges au Congo.* (1) Nombreuses illustrations, Tome I. 1908.

Voulez-vous connaître nos compatriotes qui se sont distingués là-bas sur le sol Africain; voulez-vous hausser votre patriotisme à la hauteur de ces vies courageuses, lisez ce livre.

Lavigerie (Cardinal). *L'Esclavage Africain.* 1888.

---

(1) *Le Sergent de Bruyn*, drame lyrique en 2 actes 4 tableaux, par A. Le Chevallier. Musique de F. Simon. Godenne-Namur. 0,50

Cette pièce, célèbre en vers bien taillés la conduite héroïque de ce petit soldat belge qui là-bas, dans la brousse africaine, accepta de sang-froid une mort bien douloureuse pour ne pas abandonner son chef dans le péril. Elle fut exécutée pour la première fois pendant les fêtes du Jubilé national de 1905, à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, et tous les journaux en ont fait le plus vif éloge. C'est une haute et tangible leçon de patriotisme. Elle se prête aux décors les plus luxueux ! mais elle peut se jouer aussi sans musique et dans les décors ordinaires — et les maisons d'éducation qui l'inscriront on programme de leurs fêtes peuvent être assurées d'un plein succès.

Le Sergent de Bruyne drame patriotique en quatre actes par l'abbé F, Marchal. Godenne-Namur. 1,25

Voilà un vrai drame, tout en action. Dans une préface remarquable, l'auteur nous dit le but qu'il s'est proposé en écrivant cette pièce: populariser l'héroïque physionomie du petit sergent, mort sous le poignard arabe pour ne point manquer à la parole donnée, et rester aux côtés de son chef, le lieutenant Lippens. Vraiment, il a réussi, et le succès a consacré son œuvre. Plusieurs journaux ont fait le plus bel éloge de ce drame tout débordant de vie et dans lequel abondent des scènes émouvantes et des beautés de tous genres. Ces pages sont vibrantes de patriotisme. A les entendre, on se prend à aimer de toute son âme le valeureux petit soldat. Représenté en flamand, joué jusqu'à quatre fois la même semaine dans certaines cercles, ce drame, se recommande à l'attention de nos collèges et pensionnats.

Il est bon de revivre par la pensée l'effroyable martyre qu'endurèrent les malheureux habitants de l'Afrique... nos frères, il est bon de comparer leur état passé, avec la brillante étape où les a conduits le dévouement et l'héroïsme de notre civilisation chrétienne et belge.

Picard. *Notre Colonie* en 1909.

« Après la prise de possession politique, il importe que se réalise la prise de possession psychique. J'ai apporté ma contribution à cette œuvre de description et de propagande par mon livre de 1896 en *Congolie*. Je veux, pour ce qui va suivre, y ajouter un effort nouveau en décrivant le Congo tel qu'il m'apparait en 1909. »

Rosenthal (S.). *Le Développement Economique du Katanga* 1911. Bruxelles.

Travail consciencieux et de nécessaire consultation dans les difficiles questions des sociétés minières et concessionnaires.

Katanga (Province Belge). Volume publié par l'Association des licenciés sortis de l'Université de Liége. 6 cartes, 1911. 2,00

Le Katanga est tout d'actualité et voici un livre qui répond parfaitement à tous les besoins d'une curiosité désireuse de vraie science et de sérieuse documentation.

Van Dorpe (A.). *Belgisch Congo.*

Livre que les Flamands devraient répandre à profusion. Clair, richement documenté, patriotique, il est appelé à faire aimer ardemment notre Colonie par ce peuple flamand qui lui a donné déjà tant d'hommes de valeur.

Vermeersch (A.). *S. J. Sur-Nègres ou Chrétiens* 1911. 1,50

Les Missions Catholiques au Congo Belge 1909.

Réfutation victorieuse de toutes les attaques contre nos courageux missionnaires. Inutile de recommander

le savant écrivain Jésuite que nous retrouvons toujours au premier rang quand une question politique ou religieuse se trouve plus fortement attaquée. Sa science juridique nous a donné sur la création de l'Etat Indépendant du Congo ce livre retentissant :

La Question Congolaise 1906, Bruxelles. 3,50

Et son clairvoyant patriotisme ces pages suggestives:

Les destinées du Congo Belge. 1906. Bruxelles. 1,50

Wauters (A. J.). *L'État independant du Congo Belge. Histoire politique du Congo Belge.* Ouvrages intéressants et intructifs mais non exempts d'esprit de parti. 5.00

QUELQUES REVUES CONGOLAISES

Revue Congolaise (la) (1). Vromant-Bruxelles.

Renseignement de l'OfficeColonial : extrêmement pratique. 1.00

---

(1) Les hommes politiques ne peuvent plus se désintéresser des problèmes que soulève la colonisation. Des médecins sont de plus en plus appelés à soigner des maladies contractées au Congo ; les avocats sont consultés au sujet de contestations survenues au Congo ou à propos du Congo; les ingénieurs et les industriels ont le plus grand intérêt à perfectionner le matériel destiné à la Colonie.

Les classes dirigeantes ont donc besoin d'une revue. Nous leur recommandons la *Revue Congolaise.* Celle-ci leur fournira une documentation complète et variée. Ses articles de fond leur permettron s'ap profondir certains détails ou d'avoir des vues d'ensemble sur certaines questions ; la chronique les tiendra au courant des actes officiels, des règlements, du mouvement de la vie sociale et sa bibliographie leur renseignera tous les ouvrages qui ont paru sur le Congo.

***

Pour être parfaitement au courant sur la question congolaise nous renvoyons aux ouvrages suivants :

Wauters, A. J. et Ad. Buyl, *Bibliographie du Congo.* Catalogue méthodique de 3,800 ouvrages, brochures, notices et cartes relatifs à l'histoire, à la géographie et à la colonisation du Congo. In 8°, Brux. 1895. 7,50

Bibliographie congolaise de 1895 à 1910, publiée par Th. Simar, au Ministère des Colonies, dans la *Revus Congolaise*, 2e année 1912, fasc. 3 et 4. (à fasc. fr, *2*,50).

Bibliographie raisonnée et méthodique, de grande valeur. Comprend les ouvrages parus en toutes langues ainsi que les travaux scientifiques publiés dans les principales revues belges et étrangères.

Onze Kongo.

BULLETIN *de la société belge d'études coloniales.*

Un an 10,00

Missions Belges de la Compagnie de Jésus, mensuel.

fr. 5,75 par an.

Missions d'Afrique des Pères Blancs.

Missions de Scheut (Bulletin des).

Expansion (L') *Belge,* mensuel. fr. 12,00 par an.

Caritas. Revue illustrée sur les Missions du Congo par les sœurs de Charité de Gand.

Paraît tous les deux mois. fr. 2,50 par an.

CONNAIS TOI TOI MÊME ! ! !

Laissez-moi vous quitter sur ces mots : *Connais-toi toi-même!* Le précepte antique s'applique au chrétien comme au patriote. — Qui s'ignore : s'efface, s'annihile.

Savoir ce que l'on est, ce que l'on peut, ce que l'on se doit, c'est la grande force des peuples comme des individus... Pourquoi tant de chrétiens... nuls ? mais parce qu'ils ne savent pas. Leur ignorance les met sous le joug de leurs adversaires. Pourquoi tant de nos compatriotes ont été — et beaucoup le sont encore — *Franco*-Belges — *Germano*-Belges — *Anglo*-Belges, et jamais BELGES tout court ? ? ? — C'est que le « *Connais-toi toi-même* » n'était pas... et n'est pas encore, chez eux, mis en pratique. — C'est illogique et profondément triste. — Il faut que cela cesse... Connaissons-nous avant les autres et plutôt que les autres... *Connaissons-nous...* et je vous en réponds, vous n'aurez aucun regret... si... le regret de vous avoir privés pendant si longtemps d'une joie si légitime et si fière.

Marcher selon sa destinée — marcher selon l'esprit de sa race, n'est-ce pas là chose souverainement

douce, et j'ajouterai, souverainement exaltante lorsque surtout l'on peut se dire... chrétien et... Belge ? (1).

DIEU ET MON PAYS !

SYLVAIN GRAWEZ.

---

(1) Je reçois à l'instant deux catalogues de livres d'étrennes. Tous deux sortent de maisons belges — dans l'un sur 19 librairies renseignées *une seule* est belge et *tout le reste est frauçais* — dans l'autre on ne cite même pas une librairie du pays — le catalogue arrive directement de Paris, la maison belge y a mis sa firme et c'est tout !!!... Et ces livres français, d'idées foncièrement françaises sont destinés à nos enfants belges ?!? Quelle singuliere manière de travailler à l'éducation nationale. J'espère que ces pages aideront à réagir contre ces mauvaises tendances. Il faut que les enfants de race belge — soient élèves avec les idées de leur race — et ces idées là ce n'est ni à Paris ni à Berlin qu'on les trouve mais chez nous en terre belge.

Distinctions

S. M. le Roi vient d'inscrire au livre d'or de nos gloires nationales le nom d'éminents écrivains Belges. Nous avons le bonheur et l'honneur de souligner la nouvelle promotion de notre très distingué collaborateur, S. E. le Cardinal-Archevêque de Malines. La renommée du fondateur de l'Institut de philosophie néo-scolastique attire en Belgique l'élite des intelligences chrétiennes. Sa critériologie, traduite dans toutes les langues, fait autorité et balancera victorieusement l'influence du critisme kantien, dont le corosif a brûlé tant de cerveaux. Sa psychologie, au niveau des derniers progrès de la science physiologique, jette dans l'admiration les plus prévenus et trouble le dogmatisme de certaines écoles médicales. Il adopte toute explication raisonnable des faits, peu lui importe la tendance philosophique de l'auteur. Il a pu voir, en étudiant les origines de la philosophie contemporaine, combien d'erreurs et de confusions auraient été évitées à ceux qui dédaignèrent superbement la métaphysique. Dans cet ordre, Mgr Mercier a dressé un véritable monument, dont les proportions attirent les regards, de moins en moins hostiles. Ses livres ascétiques, qu'on trouve dans la bibliothèque des prêtres catholiques à côté du sacerdoce éternel de Manning, prisés par les esprits sérieux, avides de réflexion profonde, obtiennent un succès éclatant. Le cardinal Mercier, Grand-Officier de l'Ordre de Léopold, a été appelé à la présidence des Académies de Belgique. Nous prions Son Eminence d'agréer les respectueuses félicitations du Comité de rédaction, honoré de si précieuses sympathies.

V. D.

Edouard Ned, (Glouden,) le spirituel chroniqueur du PATRIOTE, professeur distingué et dévoué collaborateur de la Revue Bibliographique Belge, a été promu Chevalier de l'Ordre de Leopold. Son sourire amusé nous révéla les petits travers, dont nous serions tentés de tirer gloire, tandis que nous ignorions les trésors latents de l'énergie nationale. Il nous a remis dans le droit chemin et aida beaucoup à nous rendre conscients de l'âme belge. Nous présentons nos chaleureuses félicitations au noble écrivain, au conférencier applaudi. V. D.

Mort du Comte Guillaume Verspeyen. — Mardi, 26 novembre, est décédé à Gand, le Comte Guillaume Verspeyen, rédacteur en chef du BIEN PUBLIC.

Nos lecteurs se souviennent d'avoir lu dans la COLLECTION DIAMANT DES LETTRES ET ARTS BELGES une biographie du vénéré journaliste auquel la presse toute entière, sans distinction d'opinion, vient de rendre un unanime et solennel hommage.

Ses adversaires. en bataillant contre lui, ont souvent loué la force de sa polémique, la vigueur de sa plume, la vaillance, la noblesse et la courtoisie de son talent.

Guillaume Verspeyen, qui eût pu briller au premier rang des lettres, fut « journaliste avant tout », comme il le dit lui-même, mais comme il honora singulièrement la Corporation dont il était l'orgueil !

Pendant 50 ans, avec le même vibrant enthousiasme, la même allègre vaillance, il ne donna jamais une conférence, il n'écrivit jamais un article, qui ne fut dominé par la noble pensée qui inspira son énergique protestation sur les bancs de l'Université de Gand.

Nous nous inclinons avec respect et admiration devant la mémoire de l'illustre polémiste, qui connut les plus flatteuses distinctions sans en avoir recherché aucune et nous présentons à ses confrères du BIEN PUBLIC et à la famille Verspeyen l'hommage ému de nos chrétiennes condoléances.

Revue Bibliographique Belge

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Knoch (A.). — **L'onanisme conjugal et le tribunal de la pénitence.** Troisième édition. — *Liége, Dessain, 1912.* 1 vol. in-8 de 68 pages. fr. 1.50

Il est des sujets que le moraliste ou le médecin n'aborde que par nécessité. Celui-ci est de ce nombre. La *Revue Bibliographique* s'est déjà occupée de la monographie que M. le chanoine Knoch lui a consacrée. Elle en a signalé à la fois l'opportunité, la solide documentation, la valeur et la sagesse normatives. Notre appréciation a été manifestement ratifiée par le public compétent, par le clergé. En faut-il d'autres preuves que cette troisième édition, qui suit la deuxième de si près ?

Ce n'est pas une simple réimpression que l'auteur vient de donner. La première partie de son œuvre se présente à nous avec de sérieux enrichissements. Les tableaux et résumés statistiques, en particulier, ont été soigneusement mis à jour, et, autant que possible, d'après les sources officielles. Il en résulte avec une douloureuse évidence que le mal n'est pas près de diminuer et

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

que le devoir de la réaction s'impose aujourd'hui autant que jamais. Les conclusions de la seconde partie sont restées en somme ce qu'elles étaient et, par conséquent, excellentes : nettement formulées, motivées brièvement et clairement, bien adaptées aux circonstances, elles se recommandent à l'attention et s'imposent à la pratique de tous ceux qui exercent l'auguste et redoutable ministère du tribunal de la pénitence. J. FORGET.

Knoch (A.). — **L'Education de la chasteté.** Les ennemis de la chasteté ; chasteté chrétienne et code mondain ; formation d'une jeunesse pure et chaste. Nouvelle édition. — *Liége, Dessain, 1912.* 1 vol. in-8 de 100 pages. fr. 1.25

S'il était seul, le titre principal de ce petit volume ne nous dirait qu'une partie de son contenu, celle qui prime sans doute et vers laquelle tout le reste converge, mais une partie cependant. Plus explicite, le sous-titre nous annonce quelque chose sur « les ennemis modernes de la chasteté » et sur le « code mondain » concernant cette vertu.

C'est qu'en effet l'auteur passe d'abord en revue les grandes aberrations morales de nos jours, toutes issues en ligne droite du rationalisme : elles vont des utopies, des rêves des partisans de la culture exclusivement intellectuelle, des déclamations sur la puissance moralisatrice de l'école, jusqu'à la revendication publique, éhontée, produite dans de récents congrès, et par des femmes, ne vous déplaise, du « droit à la vie sexuelle » sans restriction aucune. En quelque vingt pages, on nous met sous les yeux un tableau singulièrement édifiant des conséquences logiques et des suites réelles et tangibles du principe de la morale sans religion. C'est écœurant ; mais combien suggestif pour qui a gardé une lueur de bon sens ! A ce tableau succède une courte énumération, avec réponses motivées et pertinentes, des objections et des sophismes qui courent le monde : la nature étant bonne, comment ses instincts seraient-ils condamnables ? le célibat, idéal de l'Eglise, est absurde autant qu'impraticable ; il faut que jeunesse se passe ; jouissons de la vie ; les meilleurs maris sont ceux qui se sont amusés, etc.

Après cela, M. le chanoine Knoch aborde directement le problème délicat, brûlant, qui sollicite de plus en plus l'attention du public cultivé : « *L'éducation de la chasteté, la formation d'une jeunesse pure.* » Sur la question préalable du silence à rompre ou à garder, il se tient sagement à distance des deux solutions extrêmes, il n'est ni pour le système de *tout cacher* obstinément ni pour le système de *tout dire* absolument et indistinctement. Il s'élève, naturellement, avec force contre les excès de la soi-disant « éducation scientifique »,

qui se flatte de préserver l'enfance en l'initiant de bonne heure, même par voie d'enseignement collectif et intuitif, à tous les détails les plus techniques du «chapitre secret». Mais aussi, et par les faits qu'il relève et par les judicieuses considérations qu'il développe, il commente excellemment ces lignes, de forme humoristique et de fond très sensé, tombées, il y a deux siècles, de la plume d'un philosophe anglais : « Lorsqu'un jeune homme resté enfant malgré les progrès de l'âge apparaîtra dans le monde avec la gravité d'un hibou qui sort de son nid, il est sûr d'appeler sur lui l'attention et le bavardage de tous les étourneaux de la ville, auxquels se joindront quelques oiseaux de proie qui viendront infailliblement s'abattre sur lui. » Au moment où, dans les jeunes gens des deux sexes, se produit ou va se produire l'éveil des sens, l'ignorance, délibérément et soigneusement entretenue, des mystères relatifs aux origines de chaque vie humaine est pleine de dangers ; l'expérience et les autorités les moins suspectes sont d'accord là-dessus. Une initiation est donc nécessaire, dans l'intérêt même de la vertu des enfants, des adolescents. Mais cette initiation ne sera salutaire, elle ne remplira son rôle préservatif que moyennant certaines conditions : il faut qu'elle soit morale avant tout, qu'elle comporte une forte discipline de la volonté, qu'elle s'appuie donc sur les idées et les pratiques religieuses ; elle exige la collaboration effective et constante de la famille et de l'école ; surtout, elle devra être mesurée, progressive, adaptée aux circonstances d'âge, de milieu, d'ouverture plus ou moins précoce ; enfin, elle ne pourra recevoir ses dernières précisions intellectuelles que de l'enseignement individuel et familial. M. Knoch a su distinguer et définir avec une grande netteté les divers aspects et les étapes successives de cette entreprise ardue ; et précisément parce que la tâche est difficile et qu'il y faut un tact exquis, il a été bien inspiré en joignant aux règles, aux préceptes, quelques exemples ou canevas d'instructions, qui les concrétisent et en facilitent l'application. Dans son petit livre, où tout me paraît utile et recommandable, ces modèles d'initiation constitueront, spécialement pour le jeune clergé, une des parties les plus utiles. J. FORGET.

Prevel (P. B.), SS. CC. — **Theologiae dogmaticae** elementa ex probatis auctoribus collegit. Editio Tertia, aucta et recognita secundum documenta ab Apost. Sede noviter promulgata opera et studio P. M. J. Miquel, SS. CC. — *Parisiis, Lethielleux, 1912.* 2 vol. in-8 de 712-696 pages. fr. 16.00

Rien, on l'a dit souvent, n'est plus difficile à faire qu'un bon résumé, un bon manuel élémentaire. La raison en est simple : les qualités requises dans

un travail de ce genre, qui sont surtout la concision et la clarté, semblent s'exclure mutuellement. Tout au moins exigent-elles de celui qui veut les faire marcher de pair des aptitudes et un effort non ordinaires. Une première condition qu'il doit réaliser est d'être absolument maître de son sujet, de le dominer, de l'embrasser d'un coup d'œil puissant, de pouvoir en distinguer et en marquer les points culminants, comme ferait un aviateur militaire chargé d'explorer la configuration générale d'une contrée et ses positions stratégiques. Une seconde est d'être assez versé en psychologie et en méthodologie, pour saisir le côté des vérités et des esprits par où les unes et les autres se toucheront plus opportunément, de sorte que celles-là non seulement soient aisément accessibles à ceux-ci, mais leur deviennent, même dans une brève formule, suggestives et stimulantes. Ces considérations, vraies en n'importe quelle matière didactique, me paraissent se vérifier spécialement dans le domaine de la théologie. Ici, en effet, chaque question confine en quelque sorte à des horizons infinis et rend ainsi plus délicate la tâche de celui qui essaie de se borner sans rester trop incomplet ou trop énigmatique : *brevis esse laboro, obscurus fio.*

Quoi qu'il en soit de ces difficultés, il semble qu'elles ont été très heureusement surmontées par les deux auteurs ou collaborateurs des *Theologiæ dogmaticæ Elementa* que nous avons sous les yeux. L'impression que me laisse de cette œuvre un examen sérieux est des plus favorables. On y reconnaît vite le produit combiné d'une science théologique approfondie et d'une longue pratique de l'enseignement.

Clair, le manuel l'est assurément. Il le doit, d'abord, à la solidité et à la distribution du fond, au choix judicieux des arguments, à un enchaînement très naturel de toutes les parties ; mais il le doit aussi à ce fait que l'objet de chaque paragraphe est nettement défini sous forme de demande initiale, à une rédaction où l'on a évité jusqu'à l'ombre de recherche, voire à une disposition typographique intelligente qui comporte de nombreux alinéas avec numérotage bien apparent et emploi de plusieurs caractères. Pour le lecteur, le travail de l'intelligence se trouve comme amorcé déjà et facilité par l'œil, qui est satisfait et conquis, pour ainsi dire, au premier aspect. Que, d'ailleurs, aucune thèse ou vérité théologique importante, qu'aucun côté saillant du dogme ne soient restés dans l'ombre, c'est ce dont chacun se convaincra facilement par une rapide comparaison entre ces deux volumes et les grands traités de théologie. Sur les points controversés entre théologiens, les arguments des diverses opinions sont fidèlement et substantiellement indiqués.

L'esprit des *Elementa* est évidemment et franchement traditionnel ; on y a pris pour règle de s'attacher aux directions aussi bien qu'aux enseignements formels de l'Eglise. Saint Thomas est souvent cité, et, plus fréquemment

encore, des notes marginales nous signalent les endroits de ses ouvrages où nous pourrons chercher des éclaircissements supplémentaires. Après lui, parmi les théologiens auxquels MM. Prevel et Miquel en appellent le plus volontiers, je note Billuart, Franzelin, Zigliara, Wilmers, Palmieri, Hurter, Billot, C. Pesch, Tanquerey. Comme il convient à toute œuvre de théologie positive, les renvois aux sources patristiques et aux décisions de l'autorité ecclésiastique abondent. Pour les définitions et condamnations authentiques, l'*Enchiridion* de Denzinger a été largement utilisé. Quant aux saints Pères, il est peut-être regrettable que l'on n'ait pas régulièrement ajouté à chaque renvoi l'indication du tome et de la colonne de la *Patrologia Latina* ou de la *Patrologia Græca* de Migne. Ce détail est fourni assez ordinairement dans les 200 ou 250 premières pages du premier volume ; mais on s'est trop tôt, à mon gré, lassé de marcher dans le bon chemin. Il y a là pourtant un petit appoint d'information précieux pour tous ceux — et ils seront nombreux, je n'en doute pas, — qui feront des *Elementa* le point de départ d'études plus vastes, de recherches ultérieures. Je remarque encore, en ce qui concerne particulièrement les données d'exégèse et de critique bibliques, que plusieurs références datent déjà un peu ; il y aurait eu parfois avantage à mentionner, à côté de tel livre qui remonte à quelque vingt-cinq ou trente ans, l'une ou l'autre production mieux à jour. Mais je me reprocherais d'insister : ces désidérata sont de ceux qu'on doit tenir pour inévitables dans un résumé. Un *manuel élémentaire* finirait par mentir à son nom, s'il devait contenir tous les perfectionnements, tous les compléments imaginables et théoriquement désirables.

J. FORGET.

Reck (Chanoine François-Xavier). — **Le Missel Médité.** Conférences sur les textes liturgiques de la Messe. Traduit de l'Allemand par Dom André Noblet, O. S. B. **Tome** I^e^ : *Du 1er dimanche de l'Avent au dimanche dans l'Octave de l'Ascension.* — *Liége, H. Dessain, 1912.* 1 vol. in-8 de 634 pages. fr. 6.00

L'auteur, supérieur de l'Institut Wilkemstift à Tubingue obligé, de par ses fonctions, d'adresser une série d'allocutions aux séminaristes, ses disciples, a pris pour sujets de ses entretiens, le Missel romain. Suivant le cours de l'année ecclésiastique, il s'est inspiré de cette collection admirable de textes sacrés et d'oraisons et il y a puisé une foule de motits d'édification. S'appuyant tour à tour sur la liturgie, et la patristique, il a mis ses auditeurs à même de comprendre l'inéffable beauté des prières ecclésiastiques et de saisir toutes les réserves de force et de sainteté qu'elles dissimulent. Excellente pré-

paration à la grande dignité du sacerdoce, mine d'or inépuisable pour les homélistes et les prédicateurs, ce livre, résumé des allocutions prononcées, a sa place marquée, une place d'honneur, dans toutes les bibliothèques sacerdotales. JEAN D'OUTREMEUSE.

DROIT — LÉGISLATION

Hennebicq (Léon). — **Genèse de l'impérialisme anglais.** — *Bruxelles, Larcier, 1913.* 1 vol. in-8 de 296 pages. fr. 6.00

Maus (Is.). — **Commentaire législatif de la Loi du 15 mai 1911 sur la protection de l'enfance.** — *Bruxelles, Larcier, 1912.* 1 vol. in-8 de 590 pages. fr. 5.00
(Publication du Ministère de la Justice.)

Smeeters (Constant).—**Droit maritime et droit fluvial.** — *Bruxelles, Larcier, 1912.* 3 vol. in-8 de 504-756-328 pages. fr. 30.00

Statistique judiciaire de la Belgique. 14eme Année 1911 *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-folio de 446 pages. fr. 7.00
(Publication du Ministère de la Justice).

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

de Laval (Le P. Robert), Franciscain-capucin. — **Souvenirs d'un pélérinage de Pénitence.** Une semaine sainte à Jérusalem. — *Couvin, Œuvre de St-François d'Assise, 1912.* 1 vol. in-12 de 146 pages. fr. 2.50

Théo-Dœdalus. — **L'Angleterre Juive — Israël chez John Bull.** — *Bruxelles, Lancier, 1913.* 1 vol. in-12 de 384 pages. fr. 3.50

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Van der Elst (Fernand). — **Le Katanga.** Son administration. La législation. — *Bruxelles, Larcier, 1913.* 1 vol. in-8 de 250 pages. fr. 6.00

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Boucher (Colonel Arthur). — **La Belgique à jamais indépendante.** Etude stratégique. — *Paris, Berger-Levrault, 1912.* 1 vol. in-8 de 62 pages. fr. 1.00

Mélotte (Paul). — **Petits mémoires de Monsieur Trouilleboulard.** — *Liége, Vaillant-Carmanne, 1912.* 1 vol. in-12 de 156 pages. fr. 2.00

Rency (Georges). — **Propos de Littérature.** — *Bruxelles, Association des Ecrivains belges, 1912.* 1 vol. in-12 de 349 pages. fr. 3.50

Sanguenet (Léon). — **Le hêtre pourpre.** Essais. — *Bruxelles, Van Œst, 1912.* 1 vol. in-12 de 346 pages. fr. 3.50

Van der Burght (R.). — **Guido Gezelle.** Etude bio-bibliographique. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-12 de 76 pages. fr. 0.50
(Collection Diamant, n° 20).

Vierset (Auguste). — **Le Coffret.** Comédie en un acte. — *Bruxelles, La Belgique Artistique & Littéraire, 1912.* 1 vol. in-12 de 42 pages. fr. 1.00

Les lecteurs de la *Revue Biblographique* savent avec quel vigoureux talent Auguste Vierset sait analyser l'œuvre d'un écrivain : ils connaissent sa phrase abondante, claire et d'une facture si essentiellement et si purement française. Nous leur conseillons la lecture de ce joli opuscule « Le Coffret »,

une manière de petit chef-d'œuvre où Vierset a réalisé pleinement sa formule d'art.

Il faut souligner en premier lieu l'absolue sérénité morale de cette œuvre, — voilà qui nous change des insanités, des situations d'à-côté, et des basses paillardises que le théâtre contemporain accueille trop bénévolement. J'ai parlé tantôt de la formule d'art d'Auguste Vierset ; cette formule, à en juger par le ton impeccable de la phrase, semble bien être celle des grands classiques rajeunie au souffle de la modernité ; on se sent envelopper dans une ambiance de préciosité verbale qui ne va pas jusqu'au maniérisme ni jusqu'à l'affèterie, mais qui rappelle les grandes traditions d'urbanité, d'entregent et de politesse qui furent les qualités essentielles du théâtre classique. Mais si la phrase garde une impeccabilité parfois hautaine de ton et de mouvement, elle décèle pourtant d'impérieuses inquiétudes modernes qui la plient au gré de leurs rythmes et qui livrent toute entière l'âme de l'écrivain dominée par le souci de beauté, de grâce et d'émotion.

L'action ne traîne pas ; les situations s'enchaînent, sans incertitude dans un mouvement qui amuse et qui entraîne. Vierset a dessiné avec vérité le milieu bourgeois moderne, sans aller jusqu'aux extrêmes, jusqu'à la charge et il a su créer d'un rien c'est à dire d'un petit fait anodin et banal, le frisson qui s'élargit à certain moment jusqu'à l'angoisse.

Bref, un charmant et pur bouquet de beauté créé par un probe artiste du verbe et de la pensée, un bouquet où s'érige non seulement une fête de couleurs et de tons, mais d'où s'exhale un parfum subtil de cordialité et d'émotion.

PAULIN RENAULT.

Virrès (Georges). — **Le cœur timide...** Roman. — *Bruxelles, G. Mertens, 1913.* 1 vol. in-12 de 324 pages. fr. 3.50

Wilmotte (M.). — **La culture française en Belgique.** — *Paris, H. Champion, 1912.* 1 vol. in-8 de 370 pages. fr. 3.50

BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Lambotte (Paul) et **Goffin** (A.). — **Thomas Vinçotte et son œuvre.** — *Bruxelles, Van Œst & Cie, 1913.* 1 vol. in-4 de 25 pages et 50 planches. fr. 10.00

Mourier (J.). — **L'art au Caucase.** — *Bruxelles, Ch. Bulens, 1912.* 1 vol. in-8 de 150 pages. fr. 25.00

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Bremer (René). — **Patriote avant tout.** — *Bruxelles, Lebègue & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 216 pages. fr. 2.75

Dury (A.). — **Carnet d'Education.** — *Bruxelles, Education Familiale*, 1912. 1 vol. in-12 de 48 pages. fr. 0.75

C'est beau, regarde !... Faisons aimer la campagne... Tout dépend du commencement... L'Encouragement... Vers le sérieux... Il ne comprend pas !... La bonté intelligente... L'Enthousiasme... Un peu de poésie par les mamans..... sont autant de petits chapitres alertes, «pris sur le vif» ou dissertations occasionnelles, où A. Dury laisse courir une plume qui déteste la préciosité et la recherche : c'est précisément là ce qui fait qu'on goûte la forte saveur de vérité qui monte de ses pages, auxquelles ne manquent ni le mot vigoureux ni le souffle de l'enthousiasme. L'auteur est un pédagogue de rude bon sens et un observateur très avisé ; c'est un homme qui suit le mouvement des idées pédagogiques familiales modernes et l'un de ceux qui lui donnent l'impulsion la plus généreuse. A. Dury est un chrétien qui dit carrément ce qu'il veut. Nous souhaitons à l'œuvre de l'*Education familiale* et à son *Bulletin* maints polémistes de cette trempe-là. Les cercles d'Education populaire, les conférenciers, les hommes d'école, les prêtres répandront les tracts de A. Dury.... celui-ci et ceux que nous attendons encore de lui.

M. ROUVROY.

Plasky (Mme E.). — La protection et l'Education du peuple en Belgique : **L'Ecole pour la vie :** L'Education et l'enseignement technique à l'Ecole primaire. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie*, 1912. 1 vol. in-8 de 144 pages. fr. 2.00

Mme E. Plasky expose dans cet ouvrage comment l'enseignement populaire belge réalise l'adage célèbre : *l'Ecole pour la vie.* Tour à tour elle étudie l'enseignement des écoles frœbeliennes, l'enseignement des écoles primaires et l'enseignement des écoles d'adultes.

La partie concernant les écoles primaires montre bien les tendances qui caractérisent à cette heure notre enseignement populaire. Tous ceux qu'intéressent les questions d'enseignement et particulièrement la question d'organisation du 4e degré primaire liront avec profit ces pages abondamment et très ent documentées.

JACQUES HERBÉ.

Renault (Paulin). — **Le rôle de la famille dans l'éducation esthétique de l'enfant.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie*, 1912. 1 vol. in-8 de 36 pages. fr. 0.75

L'auteur de « *l'Ecole et la Chanson* », de « *la Chanson éducatrice* »..... poursuit son enthousiaste propagande pour l'éducation «in hymnis et canticis» des tout-petits. C'est vers les mères qu'il se tourne pour obtenir d'elles que leurs enfants apprennent « à saisir, sous les divers aspects qu'elle revêt, cette chose, une et simple, la Beauté, âme sereine, qui insuffle la vie au verbe du littérateur, à la palette du peintre, aux notes du musicien »..... à comprendre et à savourer surtout et enfin « toute la profonde et souriante poésie, toute la grandeur idéale, immatérielle, toute la souveraine beauté qui rayonne de cette chose suprêmement belle : une bonne action. »

Sa thèse est d'une psychologie fine et souple. Ce qu'il dit de la *Maison*, de l'atmosphère de clarté et de joie dont il la veut emplir, des *chansons* qu'il veut faire jaillir des lèvres maternelles et dont il devise si bien qu'on les entend qui contrepointent sa phrase en sourdine... tout cela remue.

Quand l'heure est là « de doter l'enfant d'une langue riche, souple, expressive, pour traduire ses éclats d'âme et pour en souligner les étapes, les harmonies et les contrastes », Paulin Renault multiplie ses conseils, tous d'une pédotechnie impeccable. Et lorsque c'est le temps « de le prendre âme à âme, de dégager ses forces qui le poussent vers le merveilleux, le mystérieux, l'inconnaissable, » son verbe se fait troublant pour s'émouvoir enfin à l'unisson des lignes attendries où Hugues, Le Roux et Edouard Ned épellent pieusement de lointaines souvenances : Le « *Magasin bleu* » des veillées.... *L'Histoire sainte* aux « tableaux benoîts »..... le « *bon Dieu de piété* » dans la forêt de chênes....

Car le chrétien qu'il est voit dans la religion « l'école par excellence de l'idéalisme. »

Que les mères le lisent et que « tout doucement, sans secousse, les âmes enfantines se haussent dans l'ambiance de tout ce qui vibre, de ce qui rayonne, de ce qui enchante par la grâce de la ligne, du ton, du geste, du conte, de la légende et de la chanson. »

Le petit curé d'Ardennes qui, dans « *Les cloisons branlent* », chante son évangile de paix et de courage a raison. Paulin Renault, c'est du bon, c'est du beau.

M. ROUVROY.

ANNUAIRES — VARIA

Annuaire Diplomatique & Consulaire. Huitième année : 1912. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie*, 1912. 1 vol. in-12 de 278 pages. fr. 5.00

(Publication du Ministère des Affaires Etrangères.)

Bulletin Bibliographique International

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Cohen (Henri). — **Guide de l'Amateur de livres à gravures du XVIIIe siècle.** 6e édition. — *Paris, Ronquette,* 1912. 1 vol. in-8 de 1246 pages. fr. 60.00

Recueil de bons mots historiques. Anecdotes, gasconnades et autres.—*Paris, Glomeau,* 1912. 1 vol. in-12 de 248 pages. fr. 3.50

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Augier (L'abbé Ernest). — **Apologie du catholicisme par les incrédules.** Exposé du dogme, de la morale et du culte catholiques. — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de 310 pages. fr. 2.50

« C'est une des gloires de la vérité, a écrit le P. Félix, de se faire affirmer même par ceux qui la nient. Ces aveux, arrachés à l'hérésie, au rationalisme et à l'antichristianisme, ont une portée qui ne peut échapper à personne, » Et n'est ce pas Voltaire qui a dit des incrédules : «Leur plume est comme la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle faisait » ?

Telle est la pensée qui a présidé à la composition de ce livre, recueil de phrases, de pages, de citations plus ou moins longues, dans lesquelles des représentants

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

notoires de l'incrédulité nous aparaissent comme contraints, à quelques-unes de ces heures inévitables où le bon sens et la conscience reprennent le dessus sur la passion, de rendre hommage à l'Evangile. M. le chanoine Augier a réuni par centaines les déclarations de ce genre. Il y en a sur les principaux points du dogme et de la morale : *La Religion et le Catholicisme, la Religion et la Société, la Religion et l'Education, Dieu, l'Ame, la Bible, Jésus-Christ, l'Eglise, le Culte, Devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, les Sacrements, les Fins dernières*, etc., etc. Ces extraits ont été judicieusement choisis ; tous ou presque tous sont très impressionnants ; plusieurs sont d'une rare éloquence. L'ensemble constitue, pour les conférenciers et apologistes, surtout pour les apologistes populaires, mais non uniquement pour ceux-là, un excellent vade-mecum, où ils puiseront à pleines mains et avec grand profit. Il est le fruit d'une lecture immense, en même temps que d'une infatigable activité de glaneur intelligent et attentif.

Mais pourquoi donc M. Augier ne s'est-il pas donné la peine d'indiquer constamment ses sources d'une manière un peu plus précise, c'est-à-dire en notant au moins, à côté du nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, ou, s'il s'agit de grandes collections, le volume ? Ce léger supplément d'informations aurait doublé la valeur pratique de son répertoire. Pour le lecteur qui voudrait soit contrôler l'une ou l'autre des citations, soit l'éclairer par son contexte, il est trop évident qu'un renvoi à « *Voltaire, Œuvres* », ou aux « *Goethe's Werke* », ou à la « *Revue scientifique, 1877* », est insuffisant. D'ailleurs, quand on nous annonce une « Apologie par les incrédules », à quel titre ranger sous cette étiquette, sans parler de protestants croyants assez nombreux, plus d'un catholique avéré et militant ? Tels Folie, Van Beneden, le vicomte Walsh. Voilà certes des écrivains que personne ne se serait attendu à voir cités comme incrédules !

J. Forget.

Boek (Jean-Pierre), S. J. — **Le pain quotidien du Pater.** Contribution à l'intelligence de cette prière et des questions liturgiques qui s'y rapportent. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8 de 500 pages. fr. 4.00

Boissarie (Dr). — **Lourdes.** Les guérisons : 2e série. — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-8 de 120 pages. fr. 1.00

Janvier (M.-A.). — **Exposition de la morale Catholique.** Morale spéciale. Tome II : La Foi — 2° partie. La vertu de Foi et les vices qui les ont supposés. (Carême 1912.) — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8 de 378 pages. fr. 4.00

La librairie Lethielleux vient de faire paraître le 10e volume des conférences de N. Dame par le R. P. Janvier.

Le brillant conférencier termine cette année le traité de la Foi. Il fallait toute sa science pour oser aborder un pareil sujet, car un cours de son exposé a été amener à traiter de matières particulièrement délicates et il l'a fait de main de maître, sans rien sacrifier de la morale catholique au profit de je ne sais quel sentimentalisme outré.

Il s'agit en effet de l'attitude des croyants vis-à-vis des hérétiques et des infidèles. Après avoir clairement établi en quoi consistent le péché d'infidélité et celui d'hérésie, l'orateur à résolument absorbé la question de nos relations avec eux. Il l'a fait avec une sureté de doctrine, une science profonde et une émotion facilement communicative. Aussi bien ne sera-t-il démenti par aucune intelligence loyale, quelle qu'elle soit. Seules des mentalités spéciales

tâchent d'obscurcir ses enseignements si clairs et lui en voudront d'avoir démoli les arguments qu'elles font valoir en faveur d'un certain apportumôme religieux d'aujourd'hui.

Quant à nous,nous pouvons nous féliciter de voir l'ignorance enfondue, la mauvaise foi démasquée et nous émettons le vœu que la lecture de ces conférences soit aussi fructueuse que l'audition le fut pour les milliers d'âmes qui se pressèrent au pied de la chaire de N. Dame pour entendre l'illustre fils et successeur de Lacordaire.

JEAN D'OUTREMEUSE.

Mainage (Le P.). — dominicain. — **L'heure des Ames.** Première série : A. de Ruville, Miss Baker, Johannes Joergensen. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 200 pages. fr. 2.00

Ward (Wilfrid).—**William George Ward and the Catholic revival.** — *Londres, Longmans*, 1912. 1 vol. in-8. fr. 900

Ward (Montignor Bernard). — **The Eve of Catholic emancipation.** Tome III. — *Londres, Longmans*, 1912. fr. 16.00
Tomes I et II : fr. 27.00

PHILOSOPHIE — MORALE

de Gomer (A.). — **L'obligation morale raisonnée.** Ses conditions. — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 274 pages. fr. 3.50

de Lapparent (A.). — **Science et philosophie.** — *Paris, Bloud & Cie*, 1913. 1 vol. in-12 de 254 pages. fr. 3.50

Durkheim (Emile). — **Les formes élémentaires de la vie religieuse.** Le système Totémique en Australie. — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 648 pages. fr. 10.00

Dans ce nouveau volume de M. Durkheim, on peut distinguer à première vue deux thèses, deux parties d'étendue fort inégale, mais toutes deux d'une très vaste et très ambitieuse portée. L'une, directement indiquée par le titre qu'on vient de lire, constituant l'objet propre et remplissant les neuf dixièmes de ce respectable in-octavo, doit nous montrer dans les lois sociologiques, dont le totémisme est une application concrète, la cause génératrice de la religion. L'autre, condensée dans les deux chapitres extrêmes, dans l'*Introduction* et la *Conclusion* du livre, traduit des visées bien plus grandioses encore, puisqu'elle prétend au moins esquisser une démonstration de l'origine religieuse et, par conséquent, sociale des « catégories de l'entendement », c'est-à-dire des notions essentielles qui dominent toute notre vie mentale.

Dans la première partie, on retrouvera, longuement déduite et entourée de l'appareil d'une érudition plantureuse, généralement puisée à de bonnes sources, la théorie, encore jeune, mais déjà célèbre, de l'école sociologique. Les faits religieux et en particulier les croyances, quand on les

observe suivant les règles de la méthode positive, se présentent avec le caractère d'autorité contraignante ; or, cette autorité, d'où leur viendrait-elle, sinon de la collectivité ? Pour la connaissance empirique, il n'y a pas de puissance morale au-dessus de l'individu, si ce n'est celle du groupe social auquel il appartient. C'est ce qu'établit historiquement l'ensemble, désormais assez bien exploré, des croyances et des rites totémiques ; car le totem n'est sacré et ne devient objet du culte que comme réalité symbolisant le clan ou la tribu dont il est la marque distinctive. L'Australie étant, d'après l'auteur, « le terrain le plus favorable à l'étude du totémisme », il « en fera, pour cette raison, l'aire principale de son observation ». Cette observation — est-il besoin de l'ajouter ? — n'est, de la part de M. Durkheim, que médiate et toute intellectuelle : c'est par les yeux d'autrui qu'il voit les choses, c'est aux récits des explorateurs et des missionnaires qu'il s'en rapporte. Ses informateurs sont nombreux et divers, et je ne puis, naturellement, songer à les examiner par le menu. Je remarquerai seulement que tous n'inspireront pas une égale confiance à tout le monde. Témoin cette appréciation que formulait naguère sur deux ou trois des plus habituels un spécialiste bien connu : « Pour les tribus australiennes, disait M. George Foucart, le fameux totémisme-exogamie de Spencer et Gillen, qui a été la substance même de tout ce qui s'est écrit chez nous sur la religion totémique, est de plus en plus révoqué en doute par ceux qui ont depuis étudié ces régions. Il n'est pas jusqu'au *Message tot anthropologists* de A. W. Howitt, résolu partisan des règles totémiques de l'Australie, qui ne contribue à accroître l'impression de défiance. »

Mais, si ingénieuses et si habilement présentées soient-elles, les conclusions essentielles de M. Durkheim se trouvent bien autrement compromises par les impossibilités et les apriorismes, maintes fois signalés, qui sont inhérents à la méthode sociologique : apriorisme dans le principe même ou postulatum du positivisme, ce système n'admettant comme science que la science expérimentale ; apriorisme et arbitraire dans le principe de l'évolutionnisme et dans l'application au domaine religieux de la loi universelle de l'évolution, lorsque tant d'indices plaideraient pour une loi de régression ; apriorisme dans la reconstitution d'une soi-disant psychologie du primitif ; apriorisme encore dans l'affirmation d'une différence essentielle entre les états individuels et les états collectifs, d'une hétérogénéité sur laquelle serait fondée la distinction du sacré et du profane, etc.

Quant au caractère utopique, impraticable, de la méthode, qu'il me suffise de rappeler la prétention des sociologues, affirmée une fois de plus par M. Durkheim, de ne point entreprendre la définition et la religion sans avoir au préalable « libéré notre esprit de toute idée préconçue », de toute « notion de ce qu'est la religion ». Comme si cette exclusion absolue, en la supposant elle-même réalisable, ne devait pas rendre impossible une recherche quelconque, paralyser toute marche en avant ! On nous dit : Ce n'est pas à des « prénotions, à nos habitudes que doivent être demandés les éléments de la définition ; c'est à la réalité même qu'il s'agit de définir. Mettons-nous donc en face de cette réalité. » Fort bien ! Mais pour « vous mettre en face de cette réalité », il faut, tout au moins, que vous sachiez où elle se rencontre, que vous puissiez donc la reconnaître, la distinguer parmi tant d'autres réalités. Et comment le ferez-vous, si vous n'avez nulle idée de ce qu'elle est, ou si, du moins, cette idée est par vous « rigoureusement tenue à l'écart » ? Bien malin, en vérité, celui qui trouvera un sens raisonnable à une phrase comme celle-ci : « Laissant de côté toute conception de la religion en général, considérons les religions dans leur réalité concrète et tâchons de dégager ce qu'elles peuvent avoir de commun ; car la religion ne se peut définir qu'en fonction des caractères qui se retrouvent partout où il y a religion. » L'impossibilité pratique

qui se cache dans ces formules est telle que l'aveu en a échappé à l'un des disciples de M. Durkheim : « Le choix même des faits, dit M. Hubert, et l'importance relative qui leur est donnée dans une histoire des religions implique une sorte *de définition préalable, une idee préconçue*, qu'il y a, selon nous, tout avantage à exprimer, dût-on confesser un préjugé. »

Arrêtons-nous ici. Aussi bien en voilà assez pour asseoir un jugement sur la thèse du caractère exclusivement social de la religion. Que si la théorie religieuse de l'auteur repose sur des bases aussi branlantes, que dire de cette autre théorie plus vaste, qui n'est qu'un développement de la première, et suivant laquelle les lois les plus fondamentales de la pensée humaine, sans en excepter les principes de causalité et de contradiction, seraient nées de la société et variables comme les conditions de la société elle-même ?

J. Forget.

Farges (Mgr Albert). — **La Philosophie de M. Bergson,** professeur au Collège de France. Exposé et critique. — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-8 de 490 pages. fr. 3.00

Frémont (Abbé Georges). — **Les principes à l'essai sur le problème des destinées de l'Homme. Tome XI.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1913. 1 vol. in-8 de 368 pages. fr. 5.00

Leclère (A.). — **Le bilan de la philosophie religieuse.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 62 pages. fr. 0.60 *(Science & Religion, n° 633).*

Leclerc du Sablon (M.). — **Les incertitudes de la biologie.** — *Paris, Flammarion,* 1912. 1 vol. in-12 de 336 pages. fr. 3.50

Pillon (F.). — **L'Année philosophique.** Vingt-deuxième année: 1911, publiée sous la direction de F. Pillon. — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8 de 290 pages. fr. 5 00

Le recueil dont M. Pillon dirige la publication, avec une connaissance si avertie des questions qui se posent dans le domaine de l'histoire de la philosophie, contient cette année une série d'études dont il suffirait d'indiquer le titre pour montrer que le vingt-deuxième volume de l'*année philosophique* maintient les excellentes traditions de cette collection.

A part une note de *M. G. Rodier* sur la politique d'Antisthène, — où nous trouvons une exégèse très intéressante de la philosophie platonicienne, — toutes les autres études se rapportent à la philosophie moderne ou contemporaine. *M. G. Lechalas* nous retrace les années d'apprentissage d'Eugène Fromentin, à propos de l'ouvrage que M. Blanchon a consacré à l'auteur de *Dominique.*

M. V. Delbos, au terme d'une analyse très pénétrante de la philosophie cartésienne, détermine la part de réalisme et d'idéalisme que contient cette philosophie.

M. L Dauriac publie deux études : l'une, — très originale parmi toutes celles qui ont paru depuis quelques mois — sur la philosophie de M. Henri Bergson ; l'autre sur la philosophie religieuse de J. J. Gourd, dont il faut inscrire le nom sur la liste des « parieurs », assez loin du nom de Pascal et beaucoup plus près du nom de M. Renouvier.

M. H. Bois, expose la doctrine de M. Hastings Rashdall et apprécie la valeur de

cette contribution à l'idéalisme personnel d'Oxford.

M. Pillon achève l'étude commencée l'an dernier sur la troisième antinomie de Kant. Après l'avoir rapprochée de la doctrine de Schopenhauer il la rapproche de la théorie de Lequier et de Renouvier.

Enfin *M. Ch. Maillard*, à propos des ouvrages publiés par M. Xavier Léon sur Fichte et par MM. Noël et Benedetto Croce sur Hegel, entreprend la critique des principes essentiels qui se dégagent de la philosophie allemande de la période post-krantienne.

Dans la bibliographie philosophique MM. Pillon et Dauriac rendent compte de 80 ouvrages parus en France dans le cours de l'année 1911. PAUL NÈVE.

Roustan (M.). **La Littérature française par la dissertation.** Tome II: Moyen-âge et XVIe siècle. — *Paris, Delaplane,* 1912. 1 vol. in-12 de 350 pages. fr. 3.00

Archambault (Paul). — **Stuart Mill.** — *Paris, Louis Michaud,* 1912. 1 vol. in-12 de 224 pages. fr. 2.00

Séverac (J.-B.). — **Condorcet.** — *Paris, Louis Michaud,* 1912. 1 vol. in-12 de 224 pages. fr. 2.00

On connait la valeur des ouvrages de cette collection. Sans doute, ces études n'apportent rien de nouveau, mais leur but est simplement de faire connaître les grands philosophes, par l'exposé des principes de leur doctrine et par un choix de textes puisés dans leurs principaux ouvrages. C'est une vulgarisation de très bon aloi. Peut-être pourrait-on regretter le désordre chromologique qui préside à la publication de ces études, mais on ne peut oublier que le respect de l'ordre chronologique ne pourrait être que très difficilement observé.

Les deux études qui viennent de paraître sont dignes de leurs devancières. Nous louerons cependant tout particulièrement celle de M. Archambault sur Stuart Mill, à raison des excellentes indications bibliographiques qu'elle contient. Un choix de textes n'est en effet tout à fait utile que si l'on peut facilement retrouver le texte reproduit, dans l'ouvrage dont il a été extrait. Les indications bibliographiques données par M. Séverac dans son étude sur Condorcet manquent de précisions. A part cela ces deux ouvrages se valent; ils sont également intéressants et instructifs. PAUL NÈVE.

DROIT — LÉGISLATION

Del Vecchio (Giorgio). — **La** comunicabilita del Diritto e Le idee del Vico. — *Trani, Vecchi,* 1911. 1 broch. in-8 de 14 pages. fr. 0.75

Le présent opuscule donne un résumé succint du problème philosophique de la communicabilité ou de la transmission du droit. J.-B. Vico, — philosophe italien, 1668-1744, auteur de la « Science Nouvelle » et des « Principes de la Philosophie de l'Histoire — a-t-il combattu et nié cette propriété? Del Vecchio l'affirme catégoriquement: Le principe de l'identité de l'esprit humain, qui est à la base de l'œuvre de Vico, suffit, d'après lui, pour écarter cette

hypothèse; d'ailleurs, nul exemple d'un peuple qui aurait accepté, en tout ou en partie, les institutions juridiques d'un autre peuple, ne se rencontre dans les ouvrages cités. Ces deux arguments étayent la thèse défendue par del Vicchio. Le professeur de Bologne constate, à propos, que des recherches ultérieures ont réduit à néant cette doctrine du maître; toujours est-il que la science du droit universel comparé n'est possible, si l'on n'admet, comme fondement essentiel, la vérité du principe primordial énoncé par Vico. A. C. lic.

Del Vecchio (Giorgio). — **Il progresso Giuridico.** — *Roma, Rivista italiana di sociologia*, 1912. 1 vol. in-12 de 6 pages. fr. 0.50

Le professeur Del Vecchio expose, dans cet article inséré dans la « Rivista Italiana di Sociologia » la théorie du développement ou de l'évolution empirique du droit. Plus la connaissance de la nature humaine sera adéquate, et plus complètes seront les notions juridiques; dès lors, la série des droits positifs particuliers tend à devenir la confirmation du droit naturel; celui-ci émerge graduellement, et aboutira à l'élaboration d'un droit mondial de l'humanité (jus cosmopoliticum), dont les principes sont déterminés par la nature de l'homme. A. C. lic.

Del Vecchio (Giorgio). — **Sulla positivita come carattere del** diritto. — *Modena, Formiggini*, 1912. 1 broch. in-8 de 24 pages. fr. 1.00

Le droit est-il un simple phénomène, affaibli d'une existence empirique, ou bien, possède-t-il une caractère positif et objectif? C'est à la solution de cette question, que le professeur del Vecchio consacre la leçon d'ouverture des cours libres de Philosophie du Droit. Tout prédicat juridique est transsubjectif et bilatéral: la licéité a comme complément, une obligation analogue. L'analyse de ce problème ne peut être un vain ornement de l'intelligence: elle est, avant tout, un moyen de promouvoir et d'élever le sentiment de justice, inné en tout homme. A. C. lic.

Del Vecchio (Giorgio). — **Sull' idea di una scienza del diritto universale comporato.** — *Torino, Bocca*, 1912. 1 vol. in-8 de 34 pages. fr. 2.00

La comparaison des institutions juridiques — telle est la thèse défendue par del Vecchio — est le moyen le plus efficace pour fixer le caractère et la tendance de l'évolution du droit. En cette matière, le juriste doit vaincre tout préjugé aprioristique; ce reproche, la célèbre « Historische Rechtsschüle » n'a pas toujours pu l'éviter. Divers principes doivent guider les recherches critiques: tout droit positif est un fait naturel c.-à-d. déterminé par des raisons suffisantes, et connexe avec l'expérience quotidienne; d'autre part, la confrontation doit établir les éléments sur lesquels repose la juridicité d'une institution; enfin, le rapprochement des statuts doit trouver à sa base la proclamation du dogme de l'unité de l'esprit humain, dont le droit n'est qu'une extériorisation nécessaire. On comprend, dès lors, que les normes juridiques aient pu être adoptées et parfaitement assimilées par des peuples bien différents de ceux qui les établirent. La science du droit universel comparé reste, donc un puissant instrument pour l'unification du droit positif. A. C. lic.

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Brouilhet (Charles). — **Précis d'Economie politique.** — *Paris, Roger & Cie*, 1912. 1 vol. gr. in-8 de 820 pages. fr. 10.00

Socialisme Jurique... des mots, tout cela ! Brouilhet désigne ainsi une méthode, un essai d'interprétation de la législation par les situations économiques et de celles-ci par les formules juridiques correspondantes. Ces deux ordres de faits réagissent certainement l'un sur l'autre, mais on se tromperait en recherchant dans ce double domaine uniquement la cause efficiente des transformations constatées. La preuve de cette simple remarque ? L'auteur la fournit lui-même... Relisons le chapitre du crédit et de la formation des prix qui forment d'après lui le cœur de la science économique. Précisément, il y met en lumière le rôle éminent joué par le facteur psychologique humain. Cette cause, à laquelle on attribue une influence prépondérante, n'est pas une formule juridique, ni une situation économique. D'autres exemples nombreux surgiront aux yeux du lecteur.

Quant à l'appréciation sur l'ensemble de l'ouvrage on ne saurait la rendre trop élogieuse. M. Brouilhet utilise les documents les mieux contrôlés, et nous permet d'entamer l'étude approfondie de toutes les questions de l'économie politique, Il ne pousse jamais son enquête jusqu'à la dernière limite : il remplit la fonction du juge d'instruction, puis il livre son dossier au jugement ultérieur du tribunal ordinaire, à l'appréciation d'un jury dont nous sommes. Je veux dire qu'il se confine dans l'inquisition, dans la mise au point scientifique des statistiques et des observations purement objectives et qu'il se défend contre la tendance naturelle de fournir en une « formule philosophique, la raison profonde des phénomènes. »

Il s'efforce de rester calme et neutre en présence des doctrines métaphysiques. Dans ce sens, (et l'auteur se félicitera de pareille déclaration faite sans rancœur), son travail reste inachevé ; les philosophes et les théoriciens en tireront toutes les conséquences logiques et autres. Brouilhet se réserve les constatations économiques, sans négliger pour cela de tenir compte des facteurs psychologiques et moraux qui influencent l'économie. Ainsi, voyez donc l'importance qu'il accorde au jeu de la volonté humaine dans les phénomènes démographiques. Ce chapitre déjà vous convaincra de la fructueuse nécessité de lire sans passer une ligne les 800 pages de l'in-8°, tant l'étude est intéressante, documentée et rigoureusement objective. J'y relève une expression imprécise : les agglomérations urbaines sont stériles... Nous constatons que dans certains milieux le chiffre des naissances par rapport à celui des décès accuse parfois un triste déficit. Ce n'est pas la même chose... Puis : la classe ouvrière est prolifique... à cause de la « bienfaisance publique » ! La méprise est manifeste. La présence de petits enfants dans un ménage de miséreux augmente incontestablement sa lamentable détresse... mais les pauvres gens n'employent pas des moyens raffinés pour assouvir leurs passions et écarter certaines charges. Leur cœur est généreux, leur confiance en la Providence instinctive ou leur bestialité plus nue et moins raisonneuse. Brouilhet professe une foi convaincue en la vanité des doctrines théologiques et même économiques, d'autre part il ne les ignore pas, il en note les conséquences : «... Pour les uns, je dirai pour des peuples entiers, le droit provient de Dieu. Je ne discuterai pas cette conception : elle n'est plus celle des civilisés *(?)*, bien que la doctrine théologique du droit ne soit pas un fait à négliger l'économiste ne scandalisera personne, vu que son dédain

des «doctrines» ne souffre pas d'exception. « Il vaudrait beaucoup mieux que les doctrines économiques n'existassent pas. Mais nous ne pouvons les négliger.. car elles valent comme facteur d'évolution écomique.

« Chaque doctrine naît dans un milieu.. Il existe naturellement entre elles le même conflit qu'entre les milieux dont chacune est originaire... » (719) « Les théoriciens de l'économie politique, lorsqu'ils perdent de vue leur rôle de savants, sont les interprètes, conscients ou non, des intérets divergents auxquels correspondent les idées, et se bornent à donner aux systèmes une apparence scientifique... » (718). Brouilhet constate, signale les faits caractéristiques, et les classes selon l'évolution qu'il observe. Le milieu crée-t-il la doctrine ou celle-ci le milieu, de quelle nature est la causalité de leurs influences réciproques ? Peu importe ! Brouilhet ne philosophe pas, il se contente de la besogne du savant. Il s'inquiète du comment, et rarement du pourquoi. Il cherche la cause immédiate et ne poursuit pas ses investigations jusqu'aux causes initiales ou la cause finale. Et quelqu'un d'approuver : » cette ridicule mentalité moyenâgeuse, scolastique, vieillotte a fait son temps. » C'est-à-dire ! Elle aida à résoudre ou à poser des questions de première importance que soigneusement on classe maintenant dans la vaste armoire de « l'inconnaissable ». La perspicacité de M. Brouilhet l'empêche de négliger le facteur moral. Il ne préfère pas la morale dite scientifique à la morale chrétienne, il les met dans un même sac. Le chapitre sur les besoins si élastiques de l'homme contient des remarques neuves et très justes. Il reconnait à morale une fonction modératrice à la laquelle inévitablement on doit avoir recours, dans les phénomènes de dépense et d'épargne, de repos, de luxe, etc... Il déclare même que certaines indigences exigent des secours moraux ; et nous sommes loin du sectarisme aveuglé... Les notations de l'auteur touchant l'organisation juridique commerciale et sociale des multiples modes de la concentration industrielle réflètent les préoccupations des récents enquêteurs, tout en indiquant les meilleures solutions provisoires. De même le chapitre sur l'urbanisme, avec ses servitudes économiques, sa plus-value congestionnée, ses services municipaux et ses habitations ouvrières ou leur absence, mérite une lecture attentive. Encore, les études de la vie des monnaies, de la formation des prix surtout et du crédit abondent en remarques curieuses et très conséquentes. Les aperçus sur les mille formes du parasitisme social avec ses avantages et ses inconvénients, sur les principales écoles économiques, et le résumé d'économie comparée manifestent son souci d'information sûre et complète. Le *Précis* n'approfondit pas les problèmes dans le sens philosophique, à raison de la mentalité de l'auteur, mais il donne cependant de ceux-ci une notion claire et des éléments pour les solutionner. Il nous documente parfaitement et nous éclaire judicieusement. J. Van Doorslaer.

Calippe (Abbé Charles). — **L'attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle. Tome III.** — *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 324 pages. fr. 3.50

Durand (Louis). — **La caisse rurale.** Système Raiffeisen. — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-12 de 54 pages. fr. 0.20

Garriguet (L.). — **L'évolution actuelle du socialisme en France.** — *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 292 pages. fr. 2.50

Joly (Henri). — **La Hollande sociale.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 62 pages. fr. 0.60

(*Science & Religion, n° 651*)

Maurras (Charles). — **La politique religieuse.** — *Paris, Nouvelle Librairie Nationale,* 1912. 1 vol. in-12 de 428 pages. fr. 3.50

Quoidbach (T.). — **La Conspiration Maçonnique.** — *Bruxelles, Action Catholique,* 1912. 1 vol. in-12 de 56 pages. fr. 0.50

(*Science & Foi, n° 27*).

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Bos (R.). — **Geïllustreerde schoolatlas der geheele aarde.** — *Groningen, P. Noordhoff,* 1912. 1 boekd. in-4 van 48 bladz. en 44 kaarten en 160 platen. fr. 4.00

L'Atlas de M. Bos rendra d'incontestables services aux élèves. On y trouve un choix judicieux de gravures faisant connaître certaines particularités de chaque pays : types de races et leurs mœurs, productions du sol et leurs industries les plus caractéristiques ; les sites et les monuments remarquables. L'auteur a le grand mérite de donner à l'enfant une notion claire et précise de toutes ces choses. Trop souvent hélas, les idées qu'ils s'en font par l'étude d'un simple texte sont fort vagues et souvent fort inexactes. Cet Atlas, d'un format pratique, aidera puissamment les jeunes intelligences, pour lesquelles une simple image est bien plus éloquente que la plus belle et la plus complète description.

B. C. prof.

Bruneau (Le Général). — **Récits tragiques de la vie Africaine.** — *Paris, Flammarion,* 1912. 1 vol. in-12 de 286 pages. fr. 3.50

Chénon (Emile). — **Histoire des rapports et de l'Eglise et de l'Etat du Ire au XXe siècle.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 252 pages. fr. 1.00

d'Annezary (Jean). — **Au pays des massacres.** Saignée Arménienne de 1909. — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-8 de 38 pages. fr. 1.00

De Lanzac de Laborie. — **Falloux-1811-1886.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 le 62 pages. fr. 0.60

(*Science & Religion n° 650*).

Jubaru (Florian), S. J. — **L'aimable petite Sainte Agnès.** — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de 156 peges. fr. 1.50

L'éminent auteur d'un important ouvrage d'érudition sur le sujet présent, et d'un livre qui condense les principales considérations en faveur des thèses, alligne les conclusions de ses patientes enquêtes. A lire cette biographie charman-

te de l'aimable Agnès nous ne devinerons peut-être pas toutes les difficultés et les questions nées de cette étude, mais nous connaîtrons les solutions. L'hagiographe armé d'une science sûre m'omet aucun détail touchant l'âge, la vertu d'Agnès, il décrit son vêtement, note les objets qui environnent son martyre. Jamais il ne nous préoccupe de recherches critiques, d'anxiétés érudites, d'objections au sujet d'une méthode historique, et la lecture du livre heureusement illustré, se poursuit plaisante et agréable. Sans nous fatiguer nous cueillons le fruit savoureux des longs efforts de l'auteur, nos yeux ravis glissent de ligne en ligne sans heurt, notre cœur s'échauffe, se dilate et brûle de sainte sympathie pour la gracieuse agnelle. Ce simple récit, d'un style si pur et si limpide, révèle la main experte ; il aura certainement l'honneur de nombreuses traductions. Le lecteur pressé mais difficile peut se fier au savant historien, tandis que la lecture pieuse y goûtera une joie parfaite et point vaine.

J. Van Doorslaer.

Lacoste (E.). **Les papes à travers les ages.** Tome I : De saint Pierre à saint Télesphore. — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-8 de 104 pages. fr. 1.00

Masson (Frédéric), de l'Académie française. — **L'Académie Française** -1629-1793. — *Paris, Ollendorff*, 1912. 1 vol in-8 de 340 pages. fr. 7.50

Méline (Pierre). — **P.-G -F. Le Play.** L'œuvre de science. — *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 62 pages. fr. 0.60 (*Science & Religion, n° 648*).

Proudhon (P.-J.). — **Les Femmelins.** Les grandes figures romantiques : J.-J. Rousseau — Béranger — Lamartine — Mme Roland — Mme de Staël — Necker de Saussure — Gurge Sand. — *Paris, nouvelle Librairie Nationale*, 1912. 1 vol. in-12 de 106 pages. fr. 1.00

Roure (Lucien). — **Figures franciscaines** : Saint François d'Assise ; Sainte Claire d'Assise ; Saint Antoine le Padouan. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1911. — 1 vol. in-12 de 280 pages. fr. 3.50

Les lecteurs des *Etudes* connaissent bien la signature de Lucien Roure et apprécient les articles dus à la plume qui vient de dessiner, avec autant de bonheur que d'attrait, trois *Figures franciscaines*. Des cinq volumes qu'il a publiés antérieurement, le dernier — *En face du fait religieux* — achemina l'auteur vers la psychologie des saints. Etude singulièrement attachante pour elle-même, mais, de plus, indispensable à l'heure actuelle pour aller à l'encontre de certaines théories modernes sur la sainteté et les grands hommes de l'histoire ecclésiastique.

Les *Figures franciscaines* que l'écrivain nous permet d'admirer sont S. François d'Assise, Ste Claire d'Assise et S. Antoine de Padoue. Le lecteur trouvera peut-être que le détail de la route et de la montagne au Mont des Stigmates est un peu long, et qu'on s'est étendu trop sur la prédication de S. Antoine. Sur ce point, mon avis est autre et je sais gré à l'auteur d'avoir traité avec ampleur cette question. On s'accordera à le louer d'avoir consacré aux stigmatines de Galluzzo, l'épilogue qui montre, par un exemple pris sur le vif, l'esprit franciscain toujours vivant et agissant.

Dans ce livre, c'est S. François qui est

particulièrement mis en évidence. M. Roure s'est plu à rechercher comment le saint s'est formé et ce qu'il s'est fait. S'il a eu l'avantage d'écrire après Sabatier, Jörgensen et Van Ortroy, il n'a pas moins l'honneur de fixer nettement, et définitivement, certains traits encore fuyants de l'admirable Patriarche des pauvres. C. Caeymaex.

Russell (Matthew). — **The three sisters of Lord Russell of Killowen.** — *London, Longmans,* 1912. 1 vol. in-8 fr. 8.00

Walle (Paul). — **L'Argentine telle qu'elle est.** 120 illustrations et 3 cartes. — *Paris, Guilmoto,* 1912. 1 vol. in-8 de 590 pages. fr. 8.50

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Barracand (Léon). — **La rançon de la Gloire.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-8 de 134 pages. fr. 1.00

Billaud (Pierre). — **Au moulin de Virelune.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-8 de 102 pages. fr. 1.00

Bordeaux (Henry). — **Jeanne Michelin.** Chronique du dix-huitième siècle suivi de **Les deux faces de la vie.** Edition difinitive. — *Paris, Fontemoing & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 292 pages. fr. 3.50

Christoff (Paul). — **Panteleï mon.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-8 de 140 pages. fr. 1.00

Conrad (Joseph). — **'Twixt land and sea tales.** — *Leipzig, Tauchnitz,* 1912. 1 vol. in-12 de 270 pages. fr. 2.00

D'Ars (Jacques). — **Les bœufs d'Alsace,** d'après le récit de M. René Bazin dans la *Douce France.* Monologue. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 broch. de 8 pages. fr. 0.50

Celui des Bœufs qui avait l'habitude d'être attelé à gauche, fut placé à droite par le paysan Alsacien et l'autre à gauche. Ils refusèrent d'avancer malgré les cris du conducteur et les coups des sabres Prussiens. Le canon abandonné, ne put être utilisé par les ennemis de la France. V. D.

de Cerfeuil (Jules). — **Un duel à l'Etouffée.** Folie-Vaudeville en deux actes. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 68 pages. fr. 1.00

Nous voici en pleine bataille : les traits d'esprit, les mots, les calembours volent. On se demande si toutes les illusions historiques seront comprises et gaitées. V. D.

De Laerousille (Jeanne). — **Le Roman des Fiancés.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 176 pages. fr. 2.00

de Maurelly (Paul). **Les héritiers de Madame Moulinard.** — *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 34 pages. fr. 1.00

de Maurelly (Paul). — **Une trouvaille imprévue.** *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 34 pages. fr. 1.00

Deux snobs, après avoir protesté que le moulin de Moulinard ne les inquiétait nullement, se retrouvent nez à nez, en blouse de meunier. Une clause du testament les obligeait de s'humilier ainsi et... l'héritage leur échappe. V. D.

Deroyre (Paul). — **Pendant la bataille.** Grande scène comique a effets... militaires. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 broch. de 8 pages. fr. 0.25

A la Trouvaille imprévue, (ou mieux : trouvailles par un charlatan improvisé, d'un dîner copieusement arrosé, et d'un anneau égaré dans la poche d'un honnête domestique), je prédis un franc succès. L'action est suffisamment serrée, les situations sont vraiment baroques, elles entretiennent l'hilarité des spectateurs. V. D.

Descombes (Louis). — **Lamadou, détective amateur.** Vaudeville en un acte. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-8 de 52 pages. fr. 1.00

Lamadou, du Midi, fera rire certainement. Ah ! le terrible détective détroussé par deux aides d'occasion et effrayé, par un... paisible voyageur qui rentre dans ses pénates ! V. D.

Des Gachons (Jacques). — **La vallée bleue.** Roman. — *Paris, Fontemoing & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 304 pages. fr. 3.50

des Verrières (J.). — **Même pour tant l'or du monde.** Pièce en deux actes. — *Paris, Bloud,* 1912. 1 vol. in-8 de 53 pages. fr. 1.00

Des Verrières (J.). — **Prêcherine** Comédie en trois actes. — *Paris, Bloud,* 1912. 1 vol. in-8 de 50 pages. fr. 1.00

de Vismes (M.-J.-H.). — **A la pointe de l'Epée.** — Conte en 3 actes. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 48 pages. fr. 1.00

A la pointe de l'épée nous présente gracieusement les personnages du conte intéressant, facile à mîmer, où les gestes sont très naturels et faciles à obtenir de tout jeunes acteurs. La princesse pleure, tire la langue, et embrasse le beau prince de ses rêves. Celui-ci s'empare par ruse de l'épée enchantée, et sans maléfice, du cœur de la princesse. Le prince Cornichon succombe ridiculement, sans qu'il lui en coûte une gouttelette de sang vermeil. Le rôle de la prudente marquise sera tenu avec brio par la fraulein et le succès de la pièce est assuré... J. Van Doorslaer.

Dupont (Paul). — **Ah ! Les bons motifs.** Bouffonnerie militaire en un acte. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 36 pages. fr. 1.00

Foley (Charles). — **La dame aux millions.** — *Paris, Fontemoing & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 340 pages. fr. 3.50

Galsworthy (John). — **The Inn of tranquillity.**—*Leipzig, Tauchnitz.* 1912. 1 vol. in-12 de 270 pages. fr. 2.00

Germain (José). — **Promenade matitunale.** Monologue. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 broch de 6 pages. fr. 0.25

Joyeuse, heureuse, elle était sortie de grand matin... Que son nouveau chapeau la rendait belle! Tout le monde la regardait... Malheureusement ce succès extraordinaire lui venait d'une affichette glorieusement exhibée: Occasion unique: 3.50 fr. au lieu de 35 francs. Se presser pour en profiter. V. D.

Germain (José). — **A bas les calottes.** Comédie en 1 acte. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 52 pages. fr. 1.00

Trois petits frères se mirent un jour en grève, très sérieusement, en grève. Leur programme de revendications sociales sans contenir des mots ronflants devait cependant soutenir aisément l'enthousiasme des grévistes: « A bas les calottes! Plus de parents, plus de punitions... A bas les calottes. » La comédie est très amusante, toute naïve et vraie. Quelle peine à maintenir en grève le cadet... qui aimerait tant de jouer aux billes! V. D.

Germain (José). — **La parole est d'argent, mais...** Saynète. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 vol. in-12 de 20 pages. fr. 0.50

La Parole est d'argent, mais le silence est d'or, et nous n'ignorons pas que le rôle silencieux n'est bien joué que par un excellent acteur. Bien exécutée la saynète plaira. V. D.

Hameau (L.) — **Les violettes.** Monologue. *Paris, Lesot,* 1912. 1 broch. in-12 de 6 pages. fr. 0.25

Lambert (Charles). — **Plus fort que la mort,** suivi de quelques nouvelles. — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol in-12 de 238 pages. fr. 2.00

Dupont s'enfle d'orgueil, la députation à la Chambre le fascine: se faire élire et pour cela utiliser les moyens sûrs, pression et protection gouvernementales et le reste! Il avait cependant rendu des services appréciables à la France: son usine prospère, bien tenue, représentait glorieusement à l'étranger l'honnête industrie française. Personne ne contestait à Dupont son droit au repos après son rude labeur. Le brave homme se voyait déjà à la tribune, à défendre par la parole et l'ampleur du geste les grands intérêts de la Patrie.

Malheureusement pour ses projets ambitieux, sa fille Irma ne consentira pas à épouser André, jeune homme très répandu dans le monde et qui occupait déjà une des hautes charges dans la hiérarchie administrative. Elle ne se fie pas aux dehors trompeurs, au luxe tapageur, tout au contraire l'amoralisme du candidat fiancé l'avertit de l'immoralité inévitable de sa vie. Les évènements nous apprennent les noirceurs de cette âme perverse: nous saurons que ce jeune Juif n'a pas la moindre honnêteté, qu'il est viveur, sans patriotisme et traître au pays. La déception de se sentir deviné allume en lui une haine horrible qui l'incite à désigner comme victime d'un sacrifice rituel l'innocente Irma; il aurait réussi à assassiner son rival heureux, le vaillant Charles d'Espinas, sans une intervention merveilleuse de la Providence. Le jeune officier n'avait dû son succès qu'à sa franchise, à son abnégation chrétiennement désintéressée et à son ardent patriotisme.

Ce récit vaut mieux que les ridicules et malpropres aventures répandues à grand rabais dans le peuple. Il convient à des lecteurs peu difficiles que l'extraordinaire et l'exagération n'effraient aucunement.

J. Van Doorslaer.

Lang (Ambrew). — **Shakespeare Bacon, and the great unknown.** — *Londres, Longmans,* 1912. 1 vol. in-8. fr. 12.00

Leclerc (Eugène). — **L'Héroïque Marius.** Saynète en 1 acte. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 broch in-8 de 20 pages. fr. 0.50

Un jeune Marseillais de Marseille, ville qui possède la Joliette (tandisque Paris n'a pas de port), raconte sa dernière aventure, et il trouve son maître. Marius obliera très tôt la confusion présente. V. D.

Lehmann (Rudolf). — **Die formelementi des stils von Flaubert in den romanen und novellen.** — *Marburg, Ebel,* 1911. 1 vol. in-8 de 102 pages. fr. 3.75

London (Jack). — **The Sea-Wolf.** — *Leipzig, Tauchnitz,* 1912. 2 vol. in-12 de 286+270 pages. fr. 4.00

Monlaur (M.-Reynès). — **Leur vieille maison.** — *Paris, Plon,* 1912. 1 vol. in-12 de 338 p. fr. 3.50

Ohnet (Georges). — **Le Revenant.** *Paris, Ollendorff,* 1912. 1 vol. in-12 de 324 p. fr. 3.50

Polard (Louis). — **Les Chiens courants.** Pièce en trois actes. *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-8 de 52 pages. fr. 1

Monsieur et Madame Valliers ont travaillé, vécu et pensé pour leur gracieuse Georgette, ils ont tout fait à sa place et elle n'a pas eu l'occasion de comprende le sens de la vie. Les bons parents.... mais ils se marieraient à la place de leur fille! Le jour des fiançailles est choisi par eux, et aussi le fiancé. Georgette apprend quel mari ses parents lui ont trouvé :... un chien courant!...

L'expression est forte et expressive. Qu'on le chasse l'affreux chien, il le mérite! L'action dans la pièce de Polart se résume en quelques scènes bien vivantes, le sujet contient une saine morale dont les conclusions valent d'être répandues davantage.

J. Van Doorslaer.

Guech (Jules-L.) — **Les Jeux de la Politique et de l'Amour.** — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 288 pages. fr. 3.50

Rosal-Berry & Carwald. — **Le Cavalier L'Ahmi.** Fantaisie militaire en 1 acte. — *Paris, Lesot,* 1912, 1 vol. in-12 de 72 pages. fr. 1.00

Sheehan (Rev. P.) — **Miriam Lucas : A Story of Irish life.** — *London, Longmans,* 1912. 1 vol. gr. in-8 fr. 8.00

Verd (Marius). — **L'Ami de Collège.** Comédie en 1 acte. — *Paris, Lesot,* 1912. 1 broch. in-12 de 36 pages. fr. 1.00

Verd (Marius). — **Georgette est si nerveuse !** Comédie en 1 acte. — *Paris, Lesot*, 1912. 1 vol. in-12 de 96 pages. fr. 1.00

La comédie de Verd contient une excellente morale : que certaine nervosité se corrige puisqu'elle est d'un ridicule tel, qu'il nous guérit infailliblement. V. D.

Villard (Georges). — **Fritz le Uhlan.** Pièce dramatique en un acte. — *Paris, Lesot*, 1912. 1 vol. in-12 de 56 p. fr. 1.00

Fritz n'occupe pas le centre du drame... Un soldat voudrait sauver son père acculé à la faillite. Il joue, et perd ; il ouvre à un voleur de documents militaires, et à ce prix hélas !... il sauvera son père ! Heureusement un Alsacien, vient s'engager dans l'armée française. Le traître d'un moment retrouve son enthousiasme patriotique, l'espion étranger tombe sous les balles ; la faute du soldat Français n'aura plus d'autre conséquence... Une trahison, une mort, il n'en fallait pas davantage !

V. D.

Wirzka-Tigy (E.)— **Le plus malin.** Paru en 1 acte. — *Paris, Lesot*, 1912. 1 vol. in-12 de 36 pages. fr. 1.00

Toute farce qui se respecte compte une dispute et une ripaille. Or donc Panard menaça la douce Perrine d'une bâtonnade a la rendre souple et muette ce qui aurait été difficile.

J'en veux jouer sur ton échine,
Trois fois par jour, le même jeu.

Perrine, bonne femme, ne manque pas d'expérience :

Je flatterai le vieux grondeur
S'il est de trop méchante humeur.

Bistour et Floche apprennent de Panard que Louis le Onzième voyage souvent en petit équipage, « A pied, voire à califourchon... Le plan de bataille pour conquérir un rôti succulent est d'une simplicité enfantine :

Tu seras notre cher Louis Onze
Moi Tristan. Sois froid comme bronze...
Et, Majesté, je vous invite !

J. Van Doorslaer.

Wirzka-Tigy (E.) — **Male-Fin ou le repas trop copieux.** — *Paris, Lesot*, 1912. 1 vol. in-12 de 36 pages. fr. 1.00

Tout rêve s'évanouit, et tout bon repas finit, mais on n'active pas toujours la digestion à coups de verge et de bâton.

Précisément, l'auteur nous renseignera sur cette matière, en termes fort bien trouvés, en vers harmonieusement rimés et que goûteront parfaitement des auditeurs difficiles et lettrés. Cette aimable moralité tout moyenâgeuse d'expressions, de ton, de symbôles mérite de vifs applaudissements. Le Seigneur gourmandise pour un repas trop copieux, en compagnie de Long-Souper, de Bonne-Vivante et servie par Friandise paie cher son excès. Il dédaigna l'avis de Dame Expérience, il oublia Le Fol, affamé, exilé dans un coin. La Jaunisse, La Goutte, La Colique entrent dans la salle du Festin sans qu'on les invite et comble de l'infortune : le Docteur Prolocuteur condamne Gourmandise à prendre pour légitime épouse, la malingre Diète...

Le Fol lui, a plus d'esprit qu'on pense :

Je ne vous inviterai pas
Bonsoir !... Jeûnez... et moi... je dîne !

J. Van Doorslaer.

Zaïdan (G.). — **Al Albassa ou la sœur du califi.** Roman traduit de l'arabe. Préface par Claude Fairère. — *Fontemoing & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 326 pages. fr. 3.50

PHILOLOGIE — LINGUISTIQUE — FOLKLORE

Verrier (Paul). — **L'isochronisme dans le vers français.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de 52 pages. fr. 2.00

TECHNOLOGIE — MÉTIERS — TRAVAUX PUBLICS

Moreux (Abbé Th.). — **Les autres mondes sont-ils habités ?** — *Paris, Gaulon*, 1912. 1 vol. in-12 de 134 pages. fr. 2.50

Vuibert (H.). — **Les Anaglyphes géométriques.** — *Paris, Librairie Vaubert*, 1912. 1 vol. in-8 de 32 pages. fr. 1.50

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Fabre (Abel). — **Pages d'Art chrétien.** Troisième série. — *Paris, Bonne Presse*, 1912. 1 vol. in-8 de 126 pages. fr. 1.00

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Compayré (Gabriel). — **Frœbel et les Jardins d'enfants.** — *Paris, Delaplane*, 1912. 1 vol. in-12 de 86 pages. fr. 0.90
(Les grands Educateurs).

Champly (Abbé). — **Avis au Public !** Petits grains de philosophie à l'usage des Jeunes filles. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 168 pages. fr. 1.50

Au dire de bonhomme La Fontaine, l'illustre esculape de jadis, quatre grains d'ellébore chassent la folie la plus naïvement rebelle. Champly a foi en la thérapeutique moderne, il triple le nombre de grains, mais l dose le remède et dore la pilule ; (art inconnu autrefois, disent les médecins). Il a surtout le talent d'intéresser, de rassurer le malade : « Vous pouvez manger avant et après que vous aurez avalé la pilule... Vous n'en ressentirez pas le moindre inconvénient. » Champly n'a pas l'intention de vous conduire au désert et de vous réduire à l'état miséreux des maigres anachorètes, aux yeux eteints et caves, aux gestes dolents et bas, aux poses somnolentes et accroupies. Il vous promène au boulevard, vous arrête aux pied d'un bâtiment inachevé... le public doit se garer. « Prenez garde à la peinture, mon enfant ! »

Il vous fait voir un appartement à louer, et après avoir interrogé la concierge qui est « dans l'escalier » il vous mène chez le patissier.....

L'ingéniosité spirituelle de l'auteur n'aboutit pas à la recherche des traits d'esprit

inévitablement fatigants ; et même les interprétations qu'il donne des « avis », en découvrent beaucoup d'autres.... cela prouve qu'il s'est borné aux plus intéressantes. Il nous amuse, nous charme, et nous instruit. Puis,il médit agréablement de nous mêmes, il analyse finiment nos sentiments. Il saisit au vol, les idées ou les images qui surgissent dans une tête volage, irrifléchie, boudeuse ; il compte les brusques éclairs d'une imagination folâtre et les sursauts d'une volonté fantasque. Que de portraits en lignes ténues, en hachures douces et délicates. «... Certes oui, les coursiers fougueux sont tout pareils. Pour une feuille tombée en travers de la route, les voilà partis, emballés, puis tournez donc ! Ils se brisent plutôt, contre le premier obstacle venu. Et c'est ainsi que vont se briser si souvent, avec leurs désirs, tant de jeunes filles, qui tombent vaincues, en larmes, échouées, au beau milieu de «Voie barrée !» Et puis, Mademoiselle, rien de dangereux comme l'habitude du commandement... on passe du petit au grand....

— Moi, je ne veux pas d'un commerçant ! — Ni moi. d'un blond !.... — Et puis, moi je n'aime pas la vie terre à terre de province ! — Ni moi les comptes, le livre de dépenses.... ! J'aime l'Art et la Pensée, la Poésie,... et j'adore la vie de l'Esprit !

...Et puis tournez donc ! et prenez donc par ailleurs, quand la réalité avec ses exigences vient crier : « Voie barrée ! »

— Mais, mon enfant, ce serait une excellente combinaison, qu'épouser un commerçant sérieux et honnête, travailleur, à l'âme sûre et élevée. Il vous eut offert plus de garanties, qu'un petit Monsieur poseur, et propre à pas grand'chose.

— Non, non, ce n'est pas mon rêve ! »

Champly aide efficacement à la réalisation du vœu de son évêque, Monseigneur de Gibergues : Que toutes vos lectrices s'emparent des trésors que la vue leur met sans cesse entre les mains.

J. Van Doorslaer.

Levrat (Le Dr Etienne). — **Des armes pour la vie.** — Conseils aux Jeunes gens. — *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 238 pages. fr. 2.50

Voici une œuvre vraiment chrétienne dans laquelle les jeunes gens trouveront des règles pratiques de vie morale, en marge et comme en soutènement des règles religieuses.

Après avoir défini *la vie* (théorie scientifique et doctrine catholique), fait apparaître *le sens réel de la vie* et établi *la morale nécessaire*, l'auteur examine, expose et justifie les règles de *l'eurythmie vitale*. Ses conseils sont d'un homme qui connaît la jeunesse et qui est animé du noble désir de lui venir en aide à l'heure grave où les passions risquent d'abscurcir les intelligences et de souiller les cœurs.

Les éducateurs trouveront profit à lire les chapitres consacrés à *la crise sexuelle* et au *mariage*.

Bon livre à recommander.

J. Renault.

ASCÉTISME — PIÉTÉ

Costa de Beauregard (Mise). — **Messe de Communion pour les tout petits Enfants.** — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-32 de 64 pages. fr. 0.30

Le but de ces courtes pages n'est pas seulement de fixer l'attention des enfants sur chaque prière de la messe, mais de les préparer, par chacune d'elles, à la communion qu'ils vont faire.

Trop souvent, l'enfant reste distrait pen-

dant la plus grande partie de la messe Et, lorsque le moment de la communion arrive, il lit ou récite ses actes avec plus de précipation que de ferveur.

Cet inconvénient semble pouvoir être évité par ces courtes élévations. Par elles, la messe toute entière devient une préparation — dès le Confiteor l'esprit de l'enfant est dirigé vers le grand acte qu'il va s'accomplir. — Le Gloria, l'Évangile — le Credo — la Préface — présentés dans leurs rapports avec l'Eucharistie, le maintiennent dans la même pensée... Puis, au moment même de la communion, quelques actes *très brefs* résument — en les accentuant — les sentiments de foi, d'espérance, d'amour, de désir, déjà exprimés.

Ainsi ménagée et graduée pendant toute la messe — la préparation peut conduire l'âme du petit enfant — sinon à la ferveur — du moins au pieux recueillement si désirable, dans sa première rencontre avec Dieu.

De Faviers (Baron). — **Lectures parallèles des Saints Evangiles** avec une carte et un plan. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 368 p. fr. 3.50

Sous ce titre, M. le Baron de Faviers, à qui la littérature édifiante est déjà redevable de plusieurs volumes excellents, a entrepris de nous donner la quintessence combinée des quatre Evangiles. Son œuvre n'est pas une traduction, elle n'est pas non plus une paraphrase continue; c'est plutót un tableau raccourci et disposé suivant l'ordre chronologique le plus vraisemblable, avec insertion de nombreux extraits de la lettre évangélique.

L'auteur a apporté à la succession historique des faits et des discours une attention très éveillée et largement éclairée. Il s'est beaucoup aidé de ce qu'il appelle « la synoptique de M. l'abbé Fillion », mais sans craindre de s'en écarter chaque fois que les textes eux-mêmes lui ont semblé le demander. Les différentes parties de son résumé narratif et doctrinal sont reliées entre elles par des indications et des réflexions, qui en justifient la place dans l'ensemble, qui en précisent le sens, qui en déduisent des conséquences morales ou pieuses. Ces déductions sont toujours assez bien amenées et assez discrètement concises pour que rien n'y sente le genre prêcheur. Du reste, point de recherche du style, nulle trace d'effort vers l'effet littéraire. C'est le Maître seul, en définitive, qu'on entend ; c'est sa parole, ce sont ses œuvres qui se présentent à nous dans leur simple et impressionnante beauté, dans leur native éloquence.

Ce livre est de ceux qu'il faut hardiment recommander à toutes les classes de croyants. Quiconque l'abordera et le lira avec les dispositions voulues éprouvera une fois de plus quels trésors de lumière et de force renferment les pages du Saint Evangile, spécialement quand on les envisage, quand on les médite dégagées de tout ornement étranger, de toute vaine superposition.

J. Forget.

De Lombaerde (P.-J.-M.) — **Ma Journée avec Marie** ou pratique de la vie d'intimité avec la douce Reine des Cœurs. — *Paris, Téqui*, 1913. 1 vol. in-12 de 462 pages. fr. 1.50

De Mathies (Mgr.) (Ansgar Albing). — **Prenez et Lisez.** Réflexions sur l'esprit du christianisme au XXe siècle. Traduit de l'allemand par l'abbé Ph. Mazoyer. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 300 pages. fr. 3.00

C'est une bonne fortune pour un nouveau livre de pouvoir se réclamer d'un grand succès dans une autre langue. C'est le cas

de ce très élégant volumeque présente aux lecteurs français l'abbé Mazoyer. Celui-ci n'est plus à ses débuts en fait de traductions : il sait choisir et discerne les œuvres de valeur. Il lui a semblé que celle de Mgr de Mathies en est une.

En effet, « préparé par ses études universitaires, familiarisé grâce à sa haute position sociale avec la vie du monde, venu du protestantisme au catholicisme, mis par son ministère sacerdotal en contact direct avec les âmes, chargé par son évêque de veiller à la formation religieuse de la jeunesse qui fréquente les Ecoles supérieures, » Mgr de Mathies avait autorité pour présenter ces *Réflexions sur l'esprit du Christianisme au XXe siècle.*

Quelle est, en somme, la question que ce volume essaie de résoudre ? La voici : «Par cela même que notre siècle a réalisé des progrès, multiplié ses conquêtes, sommes-nous dans l'impossibilité de vivre en chrétiens catholiques ? Ou, plutôt, n'est-ce point précisément l'heure de prouver au monde qu'en affirmant avec énergie et conviction notre foi catholique, nous sommes à même de coopérer très efficacement, dans l'esprit de J.-C., à ces progrès. « Ce livre servira, d'après les intentions de l'auteur, à rappeler que les articles fondamentaux de toute doctrine sociale ont le rapport le plus étroit avec les vérités capitales du Christianisme, et que, dès lors, la solution scientifique des problèmes sociaux dépend essentiellement de notre intelligence de la science du salut. »

Trente chapitres environ, trente lectures, nous entretiennent dans ces pensées et dans ces sentiments. Ces considérations portent immanquablement à la réflexion et aux conclusions pratiques, et ce n'est pas seulement en Allemagne que d'aussi importants avis seront médités avec utilité et fruit, par les catholiques en premier lieu et, ensuite, par tout esprit droit et toute âme loyale.

C. Caeymaex.

ANNUAIRES — VARIA

Annuaire du Bureau des Longitudes pour l'an 1913. Avec des notices scientifiques. — *Paris, Gauthier*, 1912. 1 vol. in-12 de 800 pages. fr. 1.50

L'incontestable utilité de cette publication est de rendre accessibles à un plus grand nombre de personnes une foule de notions de mathématiques, d'astronomie, de Physique, de Chimie, de Géographie etc., éparses dans des ouvrages spéciaux, articles de revues, communications aux sociétés savantes ; et cela, grâce à des résumés soigneusement travaillés, à des explications claires et concises ainsi qu'à un système de tableaux facilitant les recherches.

Cette année, les détails astronomiques et géographiques abondent. Beaucoup s'intéresseront au chapitre consacré aux *Tables de mortalité* et à l'étude des différents systèmes de poids et mesures et de monnaies.

Les *notices*, très remarquables, portent sur *l'Eclipse de Soleil du 17 Avril 1912 (Résumé des observations qu'elle a permis d'effectuer)*, par M. G. Bigourdan, et sur *l'Application de la Télégraphie sans fil à l'envoi de l'heure* par le commandant G. Ferrié.

G. Wallerand.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE *(Soc. An.)*
15, rue Royale, 15. — BRUXELLES

Edg. VERHOOST

Quatre Semaines en Norvège

1 beau volume in-8° de 402 pages, illustré de 200 photographies inédites, 3 hors-texte des toiles d'EUGÈNE PLASKY, 6 cartes et 2 plans de villes.

Prix : **3** fr. **50**

J. VAN DEN DRIESSCHE
Régente à l'Ecole Normale de l'Etat à Bruxelles

LA GYMNASTIQUE AU FOYER

1 vol. in-8° de 58 pages Prix : **0.50**

Cette publication est un fidèle résumé de l'ouvrage de l'auteur : « *La Gymnastique Rationnelle* ». Il sera utile aux familles et aux professeurs qui ne possèdent pas une méthode claire, précise, complète pourtant, des exercices de gymnastique.... Il importe, pour la santé des enfants, pour leur bonne tenue, pour l'élégance de leurs manières et la grâce de leur démarche, de pratiquer méthodiquement la gymnastique. Dans ces pages, l'on trouvera une série d'exercices que l'on pourra modifier à volonté en les combinant : ils peuvent s'exécuter dans chaque famille, sans appareils. Le meilleur désir de l'auteur est de les rendre pratiques et utiles pour tous.

LE DESSIN OCCASIONNEL

Etude par Melle A. VAN DEN DRIESSCHE, Régente à l'Ecole Normale de l'Etat
Préface de M. HENRY CARTON DE WIART

1 vol. in-8° de 70 pages Prix : **2.** — francs.

La publication de Melle Van den Driessche ne tend pas, je pense, à encourager nos enfants à charbonner ou à crayonner de leurs esquisses les murs de nos maisons et de nos monuments.

L'enseignement occasionnel, comme elle l'entend, c'est le constant souci du maître de saisir toutes les « opportunités » qui naîtront au hasard de ses leçons ordinaires afin d'éveiller et de développer chez l'élève le goût et l'habitude du dessin.....

Pour tout dire en peu de mots, il me semble que l'enseignement du dessin complète une bonne instruction et supplée à une instruction médiocre.....

H. CARTON DE WIART

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

TÉLÉPHONE 1364 (SOCIÉTÉ ANONYME) TÉLÉPHONE 1364

15, rue Royale — BRUXELLES

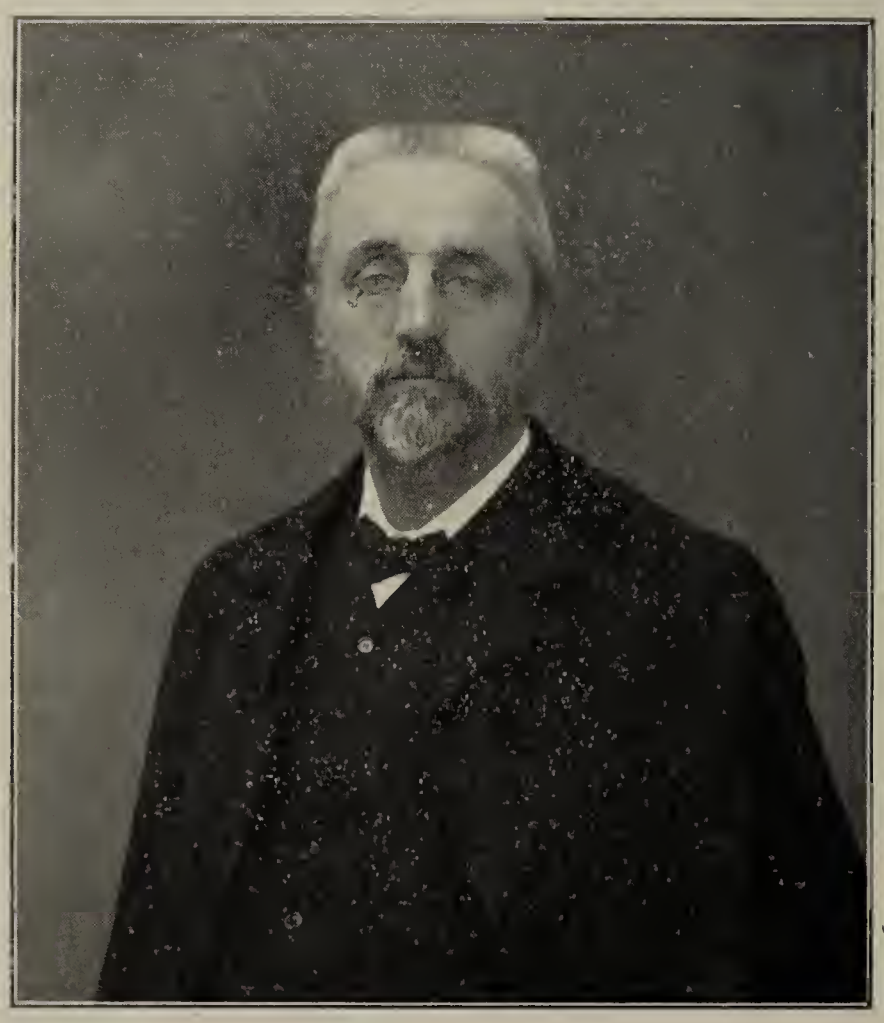
Comte Gaston de Looz-Corswarem

Docteur en droit

BELGIQUE & ROUMANIE

1 vol. in-8° net **3.00**

L'importance énorme de nos intérêts industriels et commerciaux et Roumanie, pays si semblable à la Belgique, est incontestable. L'auteur a su heureusement faire oublier l'aridité des artistiques par une piquante étude politique sur les analogies entre les deux pays. Nos commerçants, nos industriels et tous ceux qui s'intéressent à l'expansion belge à l'étranger liront avec utilité et plaisir ces pages intéressantes où le souci de l'exactitude puissée aux sources officielles les plus récentes n'ôte rien au charme du récit.



JAMES VANDRUNEN

CHRONIQUE

JAMES VANDRUNEN

Notice bio-bibliographique

Un certain soir de l'an IV de la «Jeune Belgique » Georges Rodenbach introduisait chez le père Colomb, débitant de vins d'Espagne, boulevard du Nord, un grand et solide gars d'une trentaine d'années qu'il avait connu dans la famille de Caroline Popp, et le présentait dans l'arrière-boutique à Max Waller, Francis Nautet et Albert Giraud.

Ce n'était pas la première fois que le nom de James Vandrunen était prononcé dans ce cénacle littéraire. Quelques mois auparavant, une après-midi de 1883, tandis qu'on buvait l'algarve quotidien, Max Waller, tirant un manuscrit de sa poche, en avait commencé la lecture :

« Flemm-Oso me disait... Mais vous n'avez peut-être pas connu Flemm-Oso... »

Depuis, ces pages admises à l'unanimité comme une bonne fortune pour la revue, avaient paru anonymement dans «La Jeune Belgique », puis en volume, toujours sans nom d'auteur.

Et voici que Flemm-Oso lui-même apparaissait en chair et en os; non pas l'indigène des îles Fidji, aux cheveux laineux, agité de mouvements bizarres, allant voûté, la

tête en avant comme pour avancer ses deux grands yeux gris et ronds, et vêtu drôlement, avec un cachet exotique, — tel enfin que Vandrunen le décrivait au début de son livre avec un souci caricatural trop outré, non; mais le véritable Flemm-Oso, le Flemm-Oso de derrière les ragots, pourrait-on dire, si le mot n'avait pas un sens péjoratif, et si l'on prenait au pied de la lettre l'aveu du nègre polynésien qui voulait « comme une jabotante portière, faire des cancans sur Madame notre Epoque. »

Ce que par modestie dénigrante, il appelait cancans, ce que beaucoup, sans doute, prirent pour d'amusants paradoxes, des piquantes boutades, des ironies malicieuses, des théories de pince-sans-rire, des plaisanteries colossales, ou peut-être — qui sait ? — pour les déblatérations rancunières et parfois féroces d'un esprit ronchonneur et chagrin, comment la critique d'alors l'envisagea-t-elle ?

Je l'ignore ; malgré mes recherches, ma curiosité a été déçue. De « ces notes sur la vie contemporaine » comme les désigna plus tard Georges Kaiser avec une exactitude un peu sommaire, je n'ai trouvé aucune trace dans les chroniques littéraires de l'époque. Tout au plus, dans un article d'Henry Maubel, écrit en 1889 puis-je piquer ces trois lignes: « *Flemm-Oso* qui fit émotion sans qu'on sût encore de qui venait le talent si spontané qui marquait de l'originalité la plus intime chaque page de ce livre. »

Il semble que devant l'anonymat de la publication, Dame Critique se soit prudemment abstenue comme si elle craignait après coup la déconcertante surprise d'une mystification littéraire.

L'aréopage de l'arrière-boutique du père Colomb montra en tout cas plus de clairvoyance et de sûreté de jugement ; mais sa perspicacité ne pouvait jusqu'à prévoir que tout l'œuvre de James Vandrunen, comme le germe dans l'œuf, se trouvait enclos dans *Flemm-Oso.*

Le globe-trotter des *Heures Africaines* et des carnets de route, l'amoureux du voyage et des horizons nouveaux, le descripteur minutieux de la Nature, le passionné de la mer s'y révèle, dès les premières pages, dans une évocation des paysages polynésiens, forcément conventionnelle par endroits, mais qui trahit déjà une prédilection de l'ailleurs, un sens pictural de la ligne et de la couleur et une singulière intuition du détail typique : « Un souffle passe, et c'est un balancement d'écharpes; des grappes roses frémissent dans une susurration douce... »

Dans cette œuvre de début, James Vandrunen s'affirme le précis notateur de gestes, le hardi scrutateur de mœurs, l'ironiste amusé ou fouailleur du *Trottoir* et des *Ritournelles.* Une philoso-

phie désabusée, acerbe ou railleuse, souvent mordante, d'expression vive et pittoresque, brode sur le canevas des banalités courantes le capricieux dessin de pensées épanouies — pétales mauves, gris tendre ou rouge vif — à la chaleur du cœur et à la lumière d'un jugement clair et pénétrant. Un air paradoxal né de leurs formes originales et de la fantaisie de leur groupement atténue quelque peu l'amertume qu'elles dégagent, et certains traits marqués d'une plume verveuse allègent le ton en lui gardant sa savoureuse acidité.

Lisez, par exemple, cette définition du « mot » :

« Le mot est le puissant du jour : vif, court, acéré, résumé, c'est un morceau d'idée, c'est comme une étiquette parlée qui se colle sur une individualité ou sur une pensée ; le mot pare comme une fleur à la boutonnière ou salit comme un crachat ; il se retient bien et reste, c'est comme une agrafe à laquelle on accroche des gloires et ridicules, et l'homme qui traîne un mot, passe, raillé comme le maître d'école quand les galopins ont attaché une queue en papier au bouton de sa redingote. Le mot est bien le fils de sa mère la Blague ; l'esprit gouailleur se dépêtre de tout avec un mot, c'est le pont que l'on jette au-dessus de tous les embarras et de toutes les difficultés ; il terrasse cent bonnes raisons à la fois, et un homme grave, aux compendieux raisonnements duquel on objecte la gaminerie d'un mot, reste penaud comme un âne devant une rivière. Le mot est un pétard qui a démoli des systèmes, brouillé la politique, pulvérisé des vertus, secoué la morale ; le mot a des sifflets et des bravos, il tient du pied de nez et de la révérence, il a rendu des princes grotesques et Guibolard célèbre. Avec ses insolences d'homme heureux, il dit bien nos sentiments rapides ; le mot, c'est la chiquenaude amicale ou méchante que donne en passant cette génération fantasque, disloquée, baroque, qui, dans sa cachexie morphinique, voit un point d'honneur dans un match international entre professeurs de billard, et compose des vins avec tant d'ingrédients divers que le vin n'est plus de tel cru, mais de telle fabrique, cette génération qui fait du sucre avec de la craie et de la gloire avec du bruit. »

La phrase, nerveusement concise, alerte et frémissante, file droit comme la flèche, soutenue par l'empennage bariolé d'images vives et colorées. Cela fuse et pétarade en un remuement d'idées dont l'acuité satirique s'aiguise d'une verve amusante et goguenarde.

Mais le clavier qui résonne sous les doigts de Flemm-Oso possède d'autres notes encore. Ecoutez-le se délecter à ce régal de gourmet : en juillet, ce mois d'or, passer des heures oisives dans une grande exposition de fleurs — et regar-

der les jeunes filles :

« ..... Cela chante. La couleur est une musique des yeux : des groupements de tons frappent comme de visibles consonnances. Ces oppositions, ces heurts, ces ententes de colorations forment, par les hasards de leurs rencontres, une harmonie fantastique et un long chantonnement de nuances. La rose fleurit une claire mélodie sur le barytonnement des verts qui descendent dans le sombre grave : à ce moment, le sourire limpide d'une fille moqueuse monte comme une note bleue, folle, envolée, indisciplinée. A côté du « Géant des batailles », la rose reprend sa musique, s'enfonce dans l'orangé, le vermillon, le sang-dragon, le lie-de-vin, tombe dans la basse profonde des boutons noir-sang, et tous les violets grimpent en roulades colorées jusqu'au blanc suprême, et plaquent leurs accords dans ce grand air des couleurs... Les sensations se brouillent en une molle confusion : on sent, hors de soi, des impressions douces, onctueuses, dominantes. Les couleurs se meuvent. Sont-ce les robes ? Sont-ce les fleurs ? Elles marchent, se balancent, embaument le vent et vous passent des caresses parfumées autour du cou... Les florules pâles ont des tendresses de chair, la rose carnée palpite, et des rosettes de rubans légers voltigent sur le «Nidularium». Des yeux ont des reflets de myosotis. Les feuilles d'Araucaria forment des ombrelles grandes sous lesquelles, au frais, sont assises, les unes droites, les autres penchées, des plantes dont les formes bizarres, évasées, rappellent ces feutres audacieux dont se coiffent les jeunes Américaines. Parfums et senteurs s'unissent et s'évaporent au-dessus de cette grâce falbalassée, enjolivée de pétioles et de verticilles, avec des retroussés coquets, des mèches tombantes et les plus tendres des soins féminins. Les fleurs sont en toilette. Les unes blanches, poudrées ; d'autres, d'un blond-friture ; d'autres froides, se blottissent gracieuses comme la «Frileuse» de Houdon ; et, plus loin, celles dont les grandes verdures se relèvent sur les bords et se retroussent, escalopées et craignant la boue ainsi que la jupe d'une soigneuse ménagère. Comme de beaux éventails, des feuilles découpées en dentelles avec des étoiles roses allumées au milieu, s'agitent et rafraîchissent les corsages de velours chiffonné des belles fardées dont les lèvres gourmandes se soulignent de gros traits à la sanguine. A côté du duveté des joues, au milieu des mines éveillées et vivaces, s'ouvrent, pareils à des yeux, des ronds d'un azur doux comme le bleu d'un lit de mariée.

. . . . . .

« Rien ne manque décidément. C'est une vraie fête, car voici, près des anémones mélancoliques, les

tristesses, les douleurs... Elles ont voulu venir, elles ont voulu assister à ce bal, le seul qu'elles verront. Ces fleurs coupées, affaissées, baissent la tête et n'ont pas la force du rire. Leurs pâleurs avivées étouffent. Elles sont nées ce matin, et elles revêtent déjà, frileuses et expirantes, ce jaune cruel — le deuil de la fleur — et leur langueur profonde est doucement lugubre comme un cercueil de jeune fille. C'est le coin des larmes ; la fête est complète ! On pleure, donc on vit ; on meurt, donc tu es sincère, ô grand rêve éveillé dans l'éclat de ce luxe qui, sous chaque branche et sous chaque feuille, cache la grandesse froide de la Mort. »

Dans ces pages, forcément écourtées, on aura remarqué combien

Les parfums, les couleurs et les sons serépon-
[dent.

Si James Vandrunen discerne si clairement ces subtiles correspondances, ce n'est pas seulement parce que son âme d'artiste comprend les regards familiers des symboles, mais surtout parce qu'à ses dons d'écrivain s'ajoutent ceux du peintre et du musicien. Toute son œuvre en témoigne ; mais il a pris soin de le noter lui-même en parlant de ce Flemm-Oso qui lui ressemble comme un frère :

« Ses années d'enfance libre au grand air l'avaient pénétré d'un culte pour la forme et la couleur. Il allait au diable passer de longues soirées dans un cabaret dont le papier était d'une nuance qui l'avait séduit. Pour lui, la femme, c'était la couleur et la forme réunies.» Et plus loin: «Il avait la toquade des parfums, l'idolâtrie des senteurs qu'il reniflait comme on déguste un vieux vin ; l'odeur avait pour lui une pensée, une physionomie. »

Quant à la musique, Vandrunen, qui fut un fidèle de Bayreuth, un wagnérien de la première heure, l'aime avec une ferveur enthousiaste, peut-être par atavisme, car il compte parmi ses ancêtres maternels un musicien nommé Longuet.

La Musique ! Il en parle avec une religiosité ardente, un lyrisme voluptueux, un mysticisme d'apôtre. « Elle tombe sur l'auditeur comme un sommeil magique, elle persuade, enchante et ouvre d'infinies extases, grisante symphonie autour de laquelle irrésistiblement nos imaginations viennent voltiger et brûler leur volonté. » Pour la définir, il trouve cent épithètes, il la commente avec une délectation inlassée, et en exprime la magie par un tableau pittoresque où s'atteste à nouveau sa curieuse originalité :

« Ils sont là, en masse compacte, quelques douzaines d'individus quelconques : des petits, des gros, des chauves, des enrhumés qui toussent, des myopes qui essuient leurs lunettes, des longs très chevelus et mal peignés, des mécontents qui se trémoussent, des têtes de notaires, de zingueurs, de

cabotins et de gentlemen, des types de touristes, des académiciens dignes mais assoupis, de jolis garçons qui posent avec des cravates de parfumeur, d'autres qui baillent paraissant digérer avec peine, d'autres rêvant à des infortunes conjugales ; on trouve de tout enfin, des langueurs de poètes et des naïvetés d'actionnaires, des débraillés bohèmes, des distractions de savetiers, des docilités d'électeurs, des têtes de financiers à côtelettes, des faces froides de ministre, des coiffures de commis-voyageurs, des balles d'huissiers, d'artistes, d'agents de police... il y en a qui se tassent un mouchoir sous l'habit, à l'épaule, d'autres se passent les ongles dans les dents ; et, en tête de cette page de journal amusant, le chef, transpirant déjà, secoue une tête désagréable — comme la tête de tout individu dont la chaise est plus haute que celle de ses voisins. De ce ballot d'êtres disparates sortent en confusion des sons étranglés, des cris, des râles maladifs, des essais, des appels, des vagissements étranges, des couics burlesques, des sonorités contorsionnées, des morceaux de gammes, des suites de quelques notes, brusquement cassées — et tout cela avec des mouvements, des gestes divers, des coudes en l'air, des têtes dodelinées en extase, des raclements d'archets, des joues gonflées de façon inquiétante, des doigts qui trottinent, des bras qui se balancent... Tout à coup, un signal discret — et la Symphonie disciplinée prélude, déploie ses ailes; les têtes disparaissent, les mouvements, les contorsions s'effacent, les bonshommes s'éloignent, se rapetissent, se perdent, évaporés... c'est la Musique. »

Ce n'est pas seulement l'écrivain, c'est l'homme lui-même qui se dévoile dans ce premier livre, avec ses goûts, ses préférences, ses haines, ses passions, ses pudeurs farouches, ses délicatesses, son sens affiné de l'intimité, son observation aigüe, sa curiosité en éveil, sa précoce maturité d'esprit, ses habitudes professionnelles — qui l'incitent à mettre en équation l'état de bonheur d'un groupe d'individus à des époques diverses. On y note les contrastes de ce caractère singulier, amoureux de l'action et des songeries, du mouvement et du repos, de la foule et de la solitude, et qui savoure le tout avec une joie égale.

L'auteur de *Flemm-Oso* a des violences d'exaltation et des crises de doute. Dans le trouble de sa personnalité mal affermie encore on devine des palpitations d'inquiétudes, des échecs du sentiment, une fermentation du désespoir, une désolation devant de grands riens démolis — et des envies de larmes qui lessiveraient l'âme.

A la façon dont il parle de la Religion, on acquiert la certitude qu'il connut la piété ardente et les croyances d'un pratiquant con-

vaincu ; et rien ne le montre plus éloquemment que ce profond souvenir de son jeune âge qu'elle lui laisse :

« C'était dans une de ces belles églises normandes, dans une petite localité au bord de la Basse-Seine. Je passais, et j'étais entré : on célébrait le service funèbre d'une gamine. La vieille église, avec ses siècles reposant en poussière sombre sur ses arceaux, s'était mise en deuil pour cette enfant d'une douzaine d'années ; le chœur était tendu de noir et des cierges jaunes portaient des larmes d'or, les flammes immobiles, droites, semblaient suivre l'ascension des prières... Au milieu du temple, le cercueil maigre sous un drap blanc. Une couronne de roses fraiches épandait une odeur douce, et, près du grave curé qui, l'eau bénite aux doigts, lentement priait, les petites amies de la morte, fillettes en blanc, portaient des bouquets et des corbeilles pleines de fleurs coupées. Un recueillement planait sur tous. Des femmes suivaient les grains de leur chapelet, et des matelots carrés, brûlés au vent, se courbaient prostrés devant cette Nature puissante qui secoue les bateaux dans les orages et emporte les enfants adorés... Un mousse en surplis balançait, songeur, son encensoir, et les deux porteurs, pâles et glabres, tête basse, se recueillaient, bien que leur habit à plaque d'argent se fut râpé au contact des morts. D'une voix timide les fillettes dirent un chant doucement grave dans lequel éclata un sanglot mal contenu, et le vieux prêtre, en ses oraisons, parlait à son Dieu de cette jeune âme envolée... Dans cette église dont les dalles étaient usées par les genoux des générations disparues, sous le demi-jour bleu qui tombait des vitraux, dans le chantonnement des prières, un saisissement tendre, un anéantissement ineffable pénétrait et idéalisait l'ombre effrayante de la mort; un détachement d'ici-bas vous enlevait par une pieuse élévation dans un oubli consolant — cette fillette morte n'était plus une indifférente pour moi, et je pense encore à cette enfant inconnue... »

***

Malgré les heurts d'une fatale lutte intérieure, les rudes contrastes de cette curieuse personnalité ne devaient guère s'émousser avec l'âge.

Quelques années après la publication de *Flemm-Oso*, Georges Kaiser les signale encore dans ce petit portrait :

« James Vandrunen, un grand et solide garçon, appartient à la race des timides déconcertants. Dès la première rencontre, on sent dans cet homme la volonté de ne se livrer qu'à bon escient, en même temps qu'une faculté d'observation pénétrante, dont on appréhende un peu l'exercice. Sa timi-

dité, qui est plus exactement une propension à l'effarouchement, ne va pas sans quelques audaces accidentelles. Elle ne l'a point empêché de produire beaucoup et de se produire un peu. Elle a laissé voir assez de lui pour que dans les deux mondes où il vit, celui des savants et celui des gens de lettres, on l'apprécie hautement. C'est un ingénieur de mérite et c'est un écrivain de valeur. Il est l'auteur de sérieuses études sur des questions techniques et de plusieurs écrits d'observation piquante et de séduisante fantaisie. Quand il n'est pas d'humeur chagrine et quand il s'anime à parler de choses qui l'intéressent, il s'exprime rapidement, par petites phrases pressées, scandées de brefs élans, avec des égards où défilent les curiosités. Ce taciturne est parfois bavard. »

Cette dualité de goûts et de tendances, cet égal attrait pour les sciences et les lettres, cette timidité et ces audaces, ces alternatives de mutisme et de loquacité, cette philosophie parfois âpre, parfois indulgente, et l'horreur du vulgaire, et le désir de l'ailleurs, toute cette complexité de tempérament que l'on retrouve dans l'œuvre de Vandrunen s'explique mieux à la clarté de quelques notes biographiques.

Né au Havre le 15 février 1855 d'une mère française et d'un père anversois — qu'il devait perdre à treize ans — il avait commencé ses études à l'école allemande d'Anvers et vécu ses loisirs d'enfant dans le décor captivant du port. Il en adorait le mouvement sans réflexions ni commentaires, fasciné par cette vie intense, grisé par les senteurs confondues de l'air salin, de l'huile et du goudron, l'œil amusé du fouillis des mâts et des cordages, heureux de se mêler aux matelots arrivés de tous les coins du monde «beaux diables muets à la barbe flave et profonde, les lèvres dégagées; des Italiens petits, nerveux; des noirs aux dents de craie; des Orientaux au fez rouge, le linge béant; des marins du Nord, sous des feutres lourds en dôme; des mécaniciens avec des afflux de sang sous les yeux, la chemise de couleur, le col ouvert, la poitrine charbonnée, des jeunes en vareuses épaisses, trop larges, qui font des yeux ronds et fourrent leurs mains tout au fond de leurs poches; des hommes immenses, majestueux, la tête battue par les embruns portant, comme des dieux, de belles barbes d'acajou... »

Qu'il la connait bien, cette foule bigarée que son enfance a fréquentée sur les quais, et qu'il retrouvera plus tard dans les ports de la Manche et de la Méditerranée, dans les beuglants du Havre et d'Amsterdam, à bord des steamers qui mèneront aux rives africaines ses vagabondages d'artiste. Tout jeune d'ailleurs, il a senti s'éveiller en lui des désirs d'in-

connu, que tant de fl...neries hors frontières ne parviendront pas à apaiser. Si les « Merveilles de la Science » de Figuier, favorisent ses aptitudes aux études techniques, son autre auteur de prédilection, Jules Verne, l'enfièvre en l'entraînant avec ses héros à travers les mers et les continents et jusqu'aux profondeurs mystérieuses du globe. Plus tard une furieuse admiration pour Victor Hugo s'exaltera davantage à retrouver dans le poète l'écho tumultueux de cet amour de l'Océan grandi au cours de ses vacances au Havre.

Car chaque année il retournait au pays natal, dans la famille de sa mère, et passait des journées à contempler les flots; si bien que c'est à lui qu'on pense quand il nous parle de ce gosse tout seul, sur la jetée, par un gros temps, tandis que la mer en folie cogne et se bat avec les falaises.

« Un joli mioche, en crâne marin miniature, s'est aventuré en insouciante gaillardise jusqu'au bout de la jetée. Les doigts accrochés à la clair-voie du banc et se poussant des genoux, enfin il parvient à se hisser pour voir le tumulte qui remue si formidablement de l'autre côté des grosses pierres du parapet.

Et il demeure, sans peur, surpris.

Le monstre, dont le dos est cinglé par la tempête, s'enrage et écume. Immenses, des vagues troubles se précipitent du large, emportées, grimpant les unes sur les autres et colossalement se ruent contre le granit, l'ébranlent et montent le long des murailles massives en poussant des hurlements d'impuissance désespérée. Elles crachent leur bave, et laissent la place à d'autres vagues assaillantes qui reprennent l'attaque vaine et pleurent des gouttes, lourdes comme des larmes de rage, et retombent épuisées. Des bouillonnements, qui frémissent en des remous grondants, éparpillent les galets et mâchent le sable.

Aux tapages de cette bataille, se mêlent les cris stridents des mouettes affolées, perdues dans le hôlement du vent qui fuit.

Devant cet infini en courroux — «inépuisable Océan», dit Homère, — ce chétif gaminet, ce rien d'humanité, ce drôlet — les cheveux trempés et le costume collé aux membres — inconscient, s'émerveille et s'amuse dans cette voltige d'embruns, au milieu d'un éparpillement de gouttelettes que les rayons du jour font multicolores. Il trouve que la mer, avec ses fusées bleues et vertes, ses panaches d'écumes, ses bouquets de poudrins, ses gerbes d'éclaboussures et ses grosses détonations, tire un feu d'artifice avec de l'eau.

Puis, il songe à l'heure qu'il doit être et, le nez dans la rude brise qui lui rabote les joues au vif, de la main, il veut arrêter les effluves salins qui passent. Son

geste apaisant — qui doit calmer les flots amis avec lesquels il jouait hier sur l'immensité tranquille des sables — signifie : Eh bien, grosse méchante, en voilà assez... il faut que je prenne mon bain. »

La mer il l'aime comme un marin, avec une ardente ferveur et une fringale irrassasiée. Il ne se lasse pas de la décrire, d'en suivre complaisamment les ébats, d'en noter les mouvements, les grâces félines et les paresses, d'en analyser les sautes d'humeur et les colères, d'en surprendre les nuances les plus fugaces avec une somptueuse richesse d'épithètes et une recherche d'expressions infatigables.

Il l'a vue « en grand limbe bleu amoureusement fixe» ; «unie et plate comme la surface d'une grande marmite d'eau tiède » ; élastique comme si elle était «montée sur tout un jeu de ressort» ; «miroir de bel acier qui nettoie le reflet rasant d'une voile blanche» ; ou bien encore «qui remuait un gros drap gris et des lourdeurs de feutre sur lequel roulaient des paquets blancs que le drap cherchait vainement à envelopper. »

C'est une moire que la proue, comme un taillant formidable, tranche, tranche et découpe. Toujours, la vague cède avec le crissement d'une déchirure.

« Domptés, les flots se rangent et font cohue sur les deux bords, s'attroupant et se bousculant avec agitation devant l'incident brutal qui se fraie route, — et passe.

Le long du bateau, des modulations singulières, plaintives et douces, chantent de l'inquiétude. Et derrière nous, le sillage blanc semble le raccommodage de cette interminable blessure allongée dans les soies bleues de l'Océan. »

Les vagues s'amusent, un peu grisées de lumière. «Volantes et gamines, elles évoluent follement et se tiennent comme des rondes de fillettes. Une harmonieuse turbulence se réjouit dans l'eau... Soudain, une empêcheuse, dans une espièglerie de ressac, culbute le bon ordre, chasse des précipitations qui trébuchent et dégringolent, embrouille des confusions, des essais de fuite et des débandades qui jaillissent et sautent avec des rires de jeunesse et de fraîcheur. »

Parfois, elles se tournent, se pelotonnent, se tordent en rouleaux immenses. Les ondulations s'enroulent comme de longs bandeaux mouvants. Il semble que la mer se fasse d'immenses papillottes, se tuyaute et se frise une colossale perruque. Et l'onde, qui déferle et s'ébouriffe, n'est qu'une défrisure, un échevèlement dans la brise, une taquinerie du vent qui chiffonne la parure et décoiffe la mer. »

Opiniâtrement il s'efforce à trouver le mot juste qui précise la vie de la couleur et de la forme, le terme qui fixe un moment cette cohue de mutations et de change-

ments, l'image ou la comparaison qui expliquent et évoquent, sans rappel de banalité.

Il lui arrive d'être un moment rebuté par les difficultés.

« Depuis dix jours, mon cahier «de notes a constaté dans la mer, des huiles, du lait, du plomb et du zinc, de l'encre, des pâtes chimiques, des électrolytes très complexes, des sauces mousseuses, du savon et de l'azur, du bleu de sulfate de cuivre, — et me voici perdu en cette confuse et baroque amalgamation, en cette purée disparate, macédoine tintamarresque... Quel assemblage, et quel travestissement de termes ! Et tout ce travail d'attention analytique aboutit à cette drôlerie, à ce comique d'impossibilité. Je me mets à rire, — et je ne sais plus... J'avoue: c'est tout bêtement l'indicible, l'indéfinissable malaxage toujours transformé, et que rien ne peut étiqueter. Devant l'infini, dans la décomposition du prisme. les qualificatifs s'échappent, tout le vocabulaire prend la fuite, ne laissant à l'ahurissement de la notation que la phrase de Verlaine:

Les mots ont peur comme des poules.

Heureusement, il sait l'art de les apprivoiser, et ce ne sont pas toujours les moins familiers qui tardent à son appel.

***

Cet amoureux de la mer, — étant à la fois peintre et psychologue — devait normalement se complaire au spectacle de cet autre océan: la foule, tout en gardant d'une enfance esseulée et songeuse un besoin d'isolement renforcé peut-être par les mois de pension à Franckfort-sur-Main, avant son entrée à l'Athénée de Bruxelles. Il semble qu'on puisse mettre à son compte ce rappel d'une page de Théodore de Banville, citée par Flemm-Oso ;

« Je me rappelle avec une triste horreur les années que j'ai passées, enfant, dans la pension où j'ai été élevé, car j'y faisais la douloureuse et brutale expérience de ce que sont partout les agglomérations d'êtres humains. Tous les élans d'âmes comprimés, toutes les délicatesses blessées, la platitude et la médiocrité triomphantes... »

La crainte des promiscuités vulgaires, des compagnonnages dissolvants, des amitiés encombrantes et tyranniques s'avère en maints passages de son œuvre, et — très nettement — dans les phrases empruntées à Guy de Maupassant pour servir d'épilogue au *Trottoir:*

« Celui qui voudrait garder l'intégrité absolue de sa pensée, l'indépendance fière de son jugement, voir la vie, l'humanité et l'univers en observateur libre, au dessus de tout préjugé, de toute croyance préconçue et de toute religion, c'est-à-dire de toute crainte, devrait s'écarter absolument de ce qu'on appelle les relations mon-

daines car la bêtise universelle est si contagieuse qu'il ne pourra fréquenter ses semblables, les voir et les écouter sans être, malgré lui, entamé de tous côtés par leurs convictions, leurs idées, leurs superstitions, leurs traditions, leurs préjugés, qui font ricocher sur lui leurs usages, leurs lois et leur morale surprenante d'hypocrisie et de lâcheté.

Ceux qui tendent de résister à ces influences amoindrissantes et incessantes se débattent en vain au milieu des liens menus irrésistibles, innombrables et presque imperceptibles. Puis on cesse bientot de lutter, par fatigue. »

Voilà pourquoi le contact des gens l'offusque; mais les hommes et leurs combinaisons l'intéressent continûment. Dans son rapport sur le concours quinquennal de littérature française (1903-1907) Albert Giraud le qualifiait de « flâneur passionné et confidentiel» ce qui est exact. C'est un solitaire qui a besoin des spectacles de la foule, un ermite pour grandes villes.

Elle lui est d'une divertissante observation, avoue-t-il, « cette parade de menues manies, des sournoiseries, des petits ridicules, des hypocrisies spontanées, des mines, des allures et rencontres, des incidents drôles ou cruels, dans le défilé des passants, la comédie de tout le monde en scène, les jeux de ce vous et moi comédiens.

Absorbante flânerie, travailleuse paresse, perdue à travers les rues à regarder la vie et ses acteurs, à détailler des dessins de tête, à déchiffrer museaux, binettes, gueules, frimousses, à gratter le fardeux sourire, à faire du paysage facial. »

Et pour mieux observer cette diversité de foule qui remue, et s'en va et se renouvelle, il étudie *Le Trottoir*.

« Le trottoir, dont le nom est à la fois canaille et drôle — puisque c'est à côté seulement que passe le trot; le trottoir qui reçoit les évacuations des hautes maisonnées où les existences s'empilent; le trottoir complaisant à tous et s'en fichant au point de compagnonner avec le ruisseau, cousin de l'égout; le trottoir, par le hasard des rencontres, est l'instrument du destin. Et c'est surtout le grand confident de la vie, ce ramasseur de toutes les vieilles réclames et les fleurs mortes, les triomphes de la veille et les paperasses couvertes d'engagements bien signés. Gouailleur et cynique, le trottoir, indifféremment accueille les férocités de la vantardise repue et le fiel des haines qui complotent, l'effronterie des tire-laine et la morgue du nouveau décoré ; le poète y pèche des songes, des jeunes ambitions y échafaudent l'avenir, des rêves y tombent, l'aile cassée, dans le crachat du voyou, et la fille à louer le caresse des volants de sa robe neuve. Le meurtre fouinard et les utopies du

moraliste se mêlent dans ce pétrissage d'êtres avec de l'indifférence, du mépris et de la haine.

« Puis, une averse, lavage venu du ciel, fait du tout une tourbe gluante qui entraîne détritus et déchets et ce qui fut succès et tapage. La rue emporte au néant de l'oubli les réputations en carton, les oripeaux fanés, les gloires démodées, hontes et scandales, astres usés, paillettes arrachées à nos illusions, toute la dédorure du monde.

« La rue est l'égout de l'humanité; un égout placé sur l'autre. Et l'on a réservé le premier étage pour la dignité de l'homme-. »

Le Trottoir, ce n'est pas seulement pour Vandrunen ce que l'on voit dans la rue, c'est aussi ce qu'en le voyant, on pense de la vie qui s'y meut. C'est, disait Fernand Brouez, « le symbole de la lutte des êtres, l'égoïsme triomphant, l'homme ennemi de l'homme, la bataille éternelle, non point la grande lutte, l'épique combat, mais la mesquine et brutale bagarre, le corps à corps barbare. Ce petit livre est comme le bréviaire d'un philosophe humaniste.»

La pensée s'y élargit, s'y généralise; l'observation se synthétise davantage — comme dans ce recueil de chroniques au jour le jour: *Des Ritournelles* où toute la vie annuelle d'une grande ville est croquée et commentée en ses aspects multiples, mouvants et capricieux, ses habitudes et ses coutumes, ses mœurs et ses plaisirs, ses fièvres et ses paresses, ses types et ses décors, ses paysages saisonniers, ses beautés, ses laideurs, son pittoresque, sa banalité et ses surprises quotidiennes.

Dans ces deux livres, comme déjà dans *Flemm-Oso*, James Vandrunen s'affirme de « cette race d'écrivains analystes, doués d'une vision nerveuse très intense et d'un tact délicat qui perçoivent les choses par leurs côtés ignorés et caractéristiques. En des formes artistiques, avec une précision exacte, apparaissent les menus détails de la vie, dissimulés aux esprits ordinaires (1).

Car, ainsi que le disait Henry Maubel, a propos du *Trottoir*, « c'est avant tout un regardeur, un croqueur de vie menue qui «attrape» au passage tout ce qui passe, des caractéristiques de gens et de choses, les sépare habilement, les isole de leur milieu banal, et remet la nature à sa place, dans des plis.

« Il est doué, pour ce travail d'observateur moderne, d'un œil extraordinairement coloriste et du flair compliqué et sensible qu'il faut à ces chasseurs de détails, détails imperceptibles, superficiels, dermiques et épidermiques. Il est doué du tact nerveux, de la souplesse et de la finesse sensorielles, sans lesquels on ne saurait,

(1) « Société Nouvelle » (août 1889) *Le Trottoir* par Fernand Brouez.

avec cette précision juste qui saute à la pointe extrême et se faufile et s'insinue au creux le plus dissimulé des choses, filer à travers la grosse foule de vie, la petite bête caractéristique, la petite bête, essence de vie, à piquer sur le papier.

« Ce sont ces qualités dont je parle, qui le ramènent à la lignée des Goncourt et, corrélativement, un style où ces qualités de sensibilité et de coloris, très surexcitées, se résolvent en sensualité. Néanmoins, c'est une sensualité d'art et cultivée, dont le son n'est jamais vulgaire; si délicate, si chatouilleuse, dirait-on, qu'elle résonne et se modifie de ton au moindre attouchement.»

Parfois les croquis sont enlevés en quelques traits d'une netteté et d'un mordant d'eau-forte, et la signification en est si précise que toute légende-commentaire devient superflue.

« Un cheval tombé fait embarras au milieu de la chaussée. Deux-cents curieux. Et chacun pense : Je vous demande un peu ce qu'on regarde là ! Faut-il vraiment que ces cent-quatre-vingt-dix-neuf imbéciles aient du temps à perdre !

« Un petit ramonneur a sauté en croupe d'un camion. Le conducteur s'aperçoit du forfait et cingle le coupable d'un formidable coup de fouet... Du sang barre de rouge la joue noire de l'enfant qui se sauve en hurlant de douleur; aucune émotion dans le public; ils trouvent cela tout naturel, ces passants parmi lesquels se trouvent peut-être des membres de cette société sensible qui commande aux cochers de faire stationner leurs chevaux à l'ombre.

« Dans une boutique à louer s'est installé un industriel qui grave des verres à la minute.

Un homme d'un certain âge, une compagne au bras, et tous deux l'air familièrement aimant, s'arrête. Avec une amabilité empressée, il offre un de ces gobelets, et demande :

— Veux-tu me dire tes initiales ?

« Une voiture de déménagement s'emplit devant une maison ouverte. Et le conducteur a jeté devant ses chevaux débridés une botte de paille que les deux maigres bêtes mâchonnent avec jouissance... Un voyou entraîne la botte de paille à deux mètres devant les chevaux. Les bêtes, suppliciées, tendent le cou, s'efforcent désespérément d'atteindre cette proie convoitée... Et les commissionnaires du coin la trouvent très drôle, la blague. »

D'autres fois, le croquis se fait tableautin, ou tableau, à moins qu'il ne se réduise à l'esquisse schématique indispensable à l'étayage d'une démonstration philosophique ou esthétique. Ou bien en-

core, comme pour le joueur d'orgue, il se confond adroitement avec le commentaire, sous forme d'une chronique spirituelle, nuancée d'ironie, de pittoresque et d'émotion. Toujours, il reste le museur dénichant de l'intéressant dans les choses d'observation quotidienne.

« Flaner dans une ville connue, connue par des années d'existence, est une expédition de découvertes, nous dit-il; des sensations en surprises s'éveillent, des banalités de coin de rue se pavoisent d'une joie familiale, des émotions en sourdine murmurent une musique de riens, heureux d'être compris... Il faut condenser ce qui passe vaporisé dans l'air et écouter l'âme des édifices et des places publiques, le souffle du plein air, la fierté historique et légendaire des vieilles rues, des quartiers anciens et fatigués. Et encore, dans ce milieu d'habitudes et de traditions, dans cette familiarité ouverte, détailler les scènes de la rue, ramasser les anecdotes du pavé,, les grands menus incidents, l'inauguration d'une boutique neuve dans un falbalas d'étalage à grand fracas, suivre les palpitations de cette vie courante jusqu'aux banlieues dans l'atmosphère tannée par les trépidantes industries, et voir s'amortir les détails de l'animation d'une ville en travail...»

Cet amour de la flânerie parmi les choses familières et connues le prédestinait à une existence sédentaire. En fait, si paradoxal que cela paraisse, il a horreur du changement, il est rivé à des habitudes, des manies, il a le culte du « chez soi ». Seulement, où trouver le « chez soi » rêvé ? Et comme il est tourmenté du souci de ne pas perdre sa vie, de la fièvre de goûter à tout, de tout connaître, de vivre lui-même les différentes vies des hommes, de chercher partout l'endroit idéal où l'on besognerait si bien, il part à l'aventure, parcourt le monde des bords de la Senne aux rives du Congo, des côtes de la Manche au littoral tunisien. Dans une ville, devant un site, il s'arrête, sincèrement charmé : voici son affaire, c'est bien ce qu'il rêvait. Déjà il cherche un coin de logis, il sent le besoin de s'y installer tout de bon. Le lendemain, il trouve une autre retraite, d'une séduction irrésistible. Ah ! qu'il voudrait y vivre depuis des années ! Qu'il est malheureux de ne l'avoir point connue plus tôt ! Et les villes succèdent aux villes, les paysages du lendemain se substituent à ceux de la veille. Son goût d'analyse, de scrutation minutieuse, de recherche du détail, ce don de picturalité que lui reconnaissait Camille Lemonnier dans sa conférence de la Libre Esthétique s'exercent à loisir.

Le voilà qui esquisse la physionomie d'une auberge toscane, nous conte le charme d'une fête chorale à Orsova, les élégances fastueuses de Perth, la tendresse attirante de la mignonne église de

Notre-Dame-de-Grâce, à Honfleur, les plaisirs assourdis d'un dimanche à Middelbourg, nous décrit le bariolage mouvementé du marché à Belgrade ou à Biskra, un douar kabyle, un campement de Zingaris en Valachie, l'animation joyeuse de Rouen en fête ; bourre ses carnets des croquis rassemblés dans ce vivant et verveux album des *Viennoiseries*,, d'impressions notées en Esclavonie, à Venise, à Alger, en pays bergamasque, à Matadi, à Sainte-Hélène, ou prises tout bonnement à Vleurgat, par une paressante matinée d'automne, — ou bien encore, au hasard des saisons, dans la forêt de Soignes, et qui lui permettront d'éditer avec une raffinée recherche typographique ces cinq poèmes en prose, d'une merveilleuse maîtrise: « Forêt bleue, Forêt rousse, Forêt blanche, Forêt rose, Forêt morte. »

Car, ainsi qu'il l'avoue dans des pages dédiées à sa lampe, flânerie ou voyage n'a été qu'une chasse aux impressions. « Je retrouve mes bibelots et mes paperasses, et mon encrier où j'ai tant pêché de lignes. Je repasse mon vieux veston de travail, et je te rallume, lampe fidèle. Alors dans les bras de mon fauteuil, je refais le voyage, très doucement, feuilletant un carnet, complétant des notes, rajustant des souvenirs, épinglant des sensations, donnant forme à une impression... Mais c'est le véritable et le bon voyage, le voyage sans bagages, sans formalités, sans porte-monnaie, le voyage exquis de la pensée évadée.

...C'est devant toi, sous ton œil bleu, que j'ai fait ces aquarelles minuscules en trois coups de phrase, ces bonshommes silhouettés à la plume, ces pastels amourachés de certaines harmonies de tons, ces pages qui s'entêtent dans une subtilité de notation, ces nocturnes rêvasseurs, ces duos de hasard, ces effets de soleil en vingt mots, ces peintures écrites... »

***

Nous avons constaté combien lui sont chères les familiarités du «déjà vu». Il aime aussi, selon son expression, étrenner des vieilleries: «fureter dans du bric-à-brac livré à tous les soupèsements et découvrir dans ce bien de tous un petit coin de fraîcheur, faire la trouvaille d'un repli ignoré, d'un détail omis... »

« Ces vieilleries, dit-il encore, sont comme des commentaires ou des illustrations, les images d'un cours d'histoire. Elles sont d'un intérêt attachant, parce qu'elles précisent des descriptions; ce sont des souvenirs que l'on peut toucher et manier, et l'on devrait en dire ce que les Goncourt, dans leurs «Idées et sensations» disent de l'anecdote: c'est la boutique à un sou de l'Histoire. »

Il leur fait la chasse, chasse

émouvante exigeant patience, flair, rouerie,, dans ses minutieuses expéditions au fond des arrière-boutiques, dans les caves et dans les greniers, dans la poussière et dans la crasse. Il s'y est surtout livré en Normandie,, pendant ses vacances en cette terre natale qui lui a inspiré tant de belles pages; et cela nous a valu une œuvre unique dans notre littérature, ce *Quillebœuf* à la langue si admirablement archaïque, tout imprégné du charme très doux des choses mortes, cette « vieillerie en bleu et noir» comme l'étiquète le sous-titre, parue sans date, sans nom d'éditeur, sans table et sans chapitres, toute parfumée de l'odeur des bibelots, des étoffes, des meubles anciens, et dont James Vandrunen nous a lui-même expliqué la génèse en ces termes:

«J'ai voulu écrire cette apparition d'un temps mort, réveillé un instant sous la mélancolie des rayons éteints du passé. Ce serait une grande histoire à bibelots, une scène de légende, candide et diabolique, enchâssant ce que j'ai admiré en cette région, meubles et joyaux rares et anciennes coutumes; et cela, décrit et dessiné avec des mots patients, fouillant le détail avec des manies de collectionneurs et des minuties qui retournent et qui soupèsent. C'est un travail de tapisserie littéraire, lentement accompli avec l'amour des plus menues choses et la poursuite passionnée de la nuance. Je voudrais encore coudre ces découpures, ces bribes d'étoffes et ces morceaux de légendes, au moyen d'un style particulier, d'un tour simple, qui, sans prétendre à la forme du langage de jadis, conservât cependant quelque chose de la lecture des paperasses d'alors...

« Dans cette évocation de la fin du XVe siècle, il a bien fallu animer un peu l'action, — encore trop, malheureusement. Car j'aurais voulu suspendre tout mouvement et ne faire qu'un spectacle rencontré au présent, se passant sous mes yeux et m'environnant de ses scènes.

« C'est un dessin d'aériennes subtilités, étudiées avec une désespérante passion, cette gerbe que j'ai tenté de cueillir dans les nues.

Comme au pied de ces vitraux merveilleux qui m'ont si longuement arrêté dans les fastueuses cathédrales de Rouen, — devant cette fantaisie dans le bleu, épanouie sur les splendeurs d'or rose d'un ciel d'été, je suis resté en contemplation amoureuse et sans fin, par une matinée enchantée, couché dans l'herbe, un jour de rêvasserie flaneuse. »

Que dire de ce poème merveilleusement travaillé, d'une délicieuse harmonie de couleur, d'une érudition si déconcertante, d'un art si raffiné, aux tableaux étonnamment précis, aux tournures à la fois naïves et fraîches, de cette évocation puissante où la légende

mystiquement se mêle à la vision moyen-âgeuse, et qui nous montre en une sobriété linéaire et une douceur de vitrail l'adorable silhouette d'Yvette ?

Rien de mieux que ces lignes empruntées à Ernest Mahaim : « il a été donné à M. James Vandrunen de réaliser entièrement un projet d'art : c'est, au dire de Flaubert, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre. »

***

Cet angélique pastel d'Yvette peint par James Vandrunen en des teintes exquisement suaves et qui éclaire tout le livre d'une idéale roseur d'aurore est le seul portrait qui trahisse son respectueux émoi devant la grâce pure de la jeunesse. Mais c'est là un rêve à peine matérialisé, une naïve et pieuse image de missel. C'est d'une psychologie à fleur de peau, d'une «chasteté à fleur de sens» selon l'expression heureuse de Henry Maubel. La vraie jeune fille, chez lui, semble échappée d'une page de keepsake avec ses fraîcheurs rosées et ses regards doux, sa taille souple et ses toilettes claires. Sa candeur liliale lui parait «une ingénuité blanchoyante, et un tantinet cornichonne.» Volontiers il la doue d'une niaise sensibilité, d'une puérilité bébête; il auréole son innocence d'un parfum de provincialisme honnête, de poésie familiale, de ce charme bourgeois d'un dizain de Coppée. Avant deux ans, pense-t-il, «elle sera, comme les autres, une petite personne aiguisée de coquetteries, bardée de prétentions et de pudeurs préventives.» Les sens embusqués feront d'elle une demoiselle maniérée et fausse, vaniteuse et rouée.

Pour lui, la femme, cette sphinge à pouf, cette poupée qui a des migraines, est un être adorable mais irréfléchi, audacieux mais absurde. C'est Ida de Barancy, la voltigeante linotte si joliment portraicturée par Daudet. « Elle n'a que des décisions emportées, tout ou rien, ange ou démon, parce que elle est l'amour, c'est à dire l'irréflexion... Elle veut cette enlaçante soumission faite de coquetteries machinées et de ces douceureux «comme tu voudras, mon ami» qui pensent: «comme je voudrai».

A ces nuances de dédain ou de mépris — qui ne sont peut-être que l'expression d'une trop aigue clairvoyance — s'opposent parfois le sentiment du devoir d'affectueuse protection, et d'une galanterie délicatement raffinée.

Car la femme ne lui est pas indifférente. «En mes voyages, dit-il, j'ai toujours trouvé la femme le plus attirant sujet d'observation dans une ville inconnue.» Il va même jusqu'à affirmer qu'on détermine le cachet, la caractéristique de la ville en regardant bien les passantes. Et il défend sa thèse avec assez de bonheur pour at-

ténuer ce qu'elle offre de paradoxal.

Ce qu'il voit surtout, dans la femme, c'est la forme animée, le tressaillement de la passion, le triomphe des lignes vivantes. » Aussi, pendant le séjour qu'il fait à Milan, et à Bergame en 1885 (pour y étudier cinq projets de voies ferrées en qualité d'ingénieur de la Société Générale des chemins de fer économiques de Bruxelles), au cours de ses flâneries à Venise, à Vienne, à Perth, à Belgrade, au bord de ce lac d'Iséo d'où il nous a rapporté la si vibrante aquarelle des lessiveuses, les croquis qu'il note en ses carnets ne retiennent, de la femme, que ses gestes de bel animal gracieux et passionné, aux formes élégantes et nerveuses.

Ce qui le séduit le plus en elle, c'est l'aspect, le dessin, la ligne. Elle est pour lui «un morceau d'art et de littérature, une littérature rose et bleu, un art qui s'agite, se cambre et fait des manières.»

Il établit en principe qu'il faut «se borner à les regarder», car l'amour véritable doit être immatériel. D'une connaissance trop intime naissent mille sujets de désillusion et de froissements, mille causes de concessions, c'est-à-dire d'amoindrissement du moi. Quand une femme nous séduit, c'est parce que nous trouvons en elle la silhouette d'une de nos pensées, l'allégorie d'un de nos songes.

« Quand une femme, rencontrée fortuitement dans la masse des passants, répond précisément à la conception quelconque qui, en cet instant psychologique, domine notre cerveau, nous nous jetons passionnément sur cette créature rare, unique parce que son profil, sa toilette, son attitude ou un simple mouvement, donne une forme précise, un contour tangible à la notion vague qui flottait en nous. » Cela explique « ce besoin réel que l'homme éprouve de prendre, dans une femme entrevue ou devinée, une compagne imaginaire, une maîtresse-fantôme, une conjointe spirituelle de quelques semaines ou de quelques heures.»

Ce besoin, James Vandrunen l'a ressenti et satisfait souvent. Il nous l'avoue en ces termes dans les belles pages qui servent de préambule à son volume *Elles:*

« Mon esprit s'est marié souvent ; tant de fois j'ai vécu une longue semaine très fidèlement avec le même femme, promenant à mon bras sa chimérique apparition, pensant pour elle et ayant, avec cette compagne docile, des causeries longues et minutieuses sur les sujets qui m'intéressaient. Ces bavardages n'avaient rien de fatigant puisqu'ils ne proféraient pas un mot sonnant ; ces ménages étaient délicieux parce que j'avais toujours raison, faisant, sans anicroche ni humeur acariâtre, tout ce qui me plaisait et pas autre chose; aucu-

ne concession banale, pas de note de couturière, pas de poignées de main données à mes amis derrière mon dos... Et ces grandes passions, je les finissais tout simplement par la rencontre d'une autre femme qui me plaisait davantage.

Ce mormonisme intellectuel, perfectionné, commode et si peu encombrant, m'a fait, sans scènes violentes, l'amant de quelques créatures splendides ou affreuses, jaunes, blanches, d'une diversité indicible, et, quelques-unes, si éloignées que je n'ai jamais pu contempler que leur portrait. Je dois même reconnaître que je ne suis pas très sûr que toutes ces exquises maîtresses aient jamais existé. »

Elles existent en tous cas bel et bien depuis qu'il leur a donné la vie en ces croquis d'une exquise féminité, enlevés à coups de phrases pimpantes, affinées, subtiles, joliment poudrerizées, à la blague pirouettante, avec un rien d'afféterie qui ajoute à leur grâce dix-huitième siècle, et des délicatesses de touche qui sont plus souvent d'un poète que d'un réaliste brutal. Car si le croquis s'envigore de détails de nature d'une très vivante acuité, c'est toujours traité avec ce que Maubel appelle « des égards de vision et d'expression » qui le préservent de toute vulgaire matérialité.

Et maintes pages s'imprègnent d'une pénétrante humanité, d'une douce pitié attendrie, comme dans « La Femme qui rit. »

Un prestidigitateur va rendre les objets que des spectateurs lui ont confiés pour ses tours d'escamotage.

« — A qui l'alliance ? A qui le mouchoir ?

Ma voisine, la créature pâle, avait donné le mouchoir; elle tend la main: le physicien lui présente l'alliance... Il y eut alors, devant cette bague, devant cette chose d'un bonheur honnête et défendu, une contraction aiguë, endolorie, dans le visage de cette femme; elle retira sa main vivement, craignant de toucher l'anneau symbolique. Il y avait de la honte, du regret, de l'envie dans ce mouvement — et elle se sentit alors, elle, la plus remuante, elle se sentit moins que ces autres, entourées du bruit de leurs enfants.

Elle baissa la tête, reprit son mouchoir, et elle souffrit véritablement, cette malheureuse de joie. »

***

Elles est peut-être, avec *Heures Africaines*, le livre de James Vandrunen qui trahit le plus l'influence des de Goncourt, restés ses auteurs de prédilection.

M. Georges Kaizer a fort exactement défini en ces termes ce styliste passionné :

« Etant donnée l'idée simple exprimée par le substantif, il la déforme, la modifie, la détermine,

l'augmente, la restreint, la contrarie jusqu'à ce qu'il obtienne, enfin, le mélange de densité et de nuance qu'il a voulu pour figurer exactement son impression. Aux premières touches indiquant le fond du tableau, il ajoute mille petits coups de pinceau. Il est la Providence des adjectifs sans emploi. Il en mettra deux, trois et jusqu'à quatre, deux devant et deux derrière, et décrira de « jolis, mignons bonnets, blancs, proprets. » Pour « rendre » une nuance, il se servira volontiers de néologismes et ses néologismes seront logiques comme ceux d'un ingénieur, évocatifs comme ceux d'un poète.

Il animera les abstractions et donnera ainsi à certains tableaux une intensité de vie extraordinaire... Il a avant tout, l'horreur des banalités et des lieux communs, la haine des « voix plus autorisées», et des « on ne saurait trop le redire », le mépris des formules administratives. Il est harcelé par l'impérieux besoin de renouveler les expressions courantes. »

Tout cela est analysé de main experte.

James Vandrunen a le souci du mot exact.

« Des casseurs de cailloux bocardent...

« Ces véhicules légers ont la fusée prolongée à l'extérieur de la roue et reliée au panneau par une petite jambe de force... »

Il a l'art des comparaisons neuves et savoureuses :

« homme doux et profond comme un psaume...

« des jeunes personnes plates comme des plaisanteries parlementaires...

« vieilles marquises aimables et vinaigrées comme une jolie lettre de félicitation...

« Un château triste comme la devise d'un glaive de justice... »

Il a la rage du pittoresque, l'amour des taches de couleurs juxtaposées, des enjolivements à outrance qui vont parfois jusqu'aux mignardises affétées :

« A la porte de leur galetas de négoce, ces Tunisiens bleus, coquets, une mignonne finesse de moustache sur un sourire au miel, avancent une gentillesse de manières en soyeuse invitation... »

Il a des raffinements de notation, des hardiesses de tournures, des concentrations de mots, des audaces de formes, des recherches de tons et des trouvailles d'expression qui atteignent une étonnante intensité de rendu :

« Un cavalier passe, suivi d'une agitation de manteau blanc dans le vent... »

« La fraîcheur d'un patio songe autour d'une fontaine d'albâtre...

« Une femme va, d'un pas lent, balançant des paresses...

« L'onde se hâte à petits plis...»

Selon le mot de Charles Demailly, « c'est un homme pour qui le monde visible existe. »

***

Et comme il s'intéresse autant à la vie intérieure, aux spectacle des passions, il était naturel que la comédie de la rue l'amenât à s'éprendre de la comédie de la scène et qu'il délaissât par moment le trottoir pour les planches. A la vérité, il a eu très tôt la passion du théâtre, ainsi qu'en témoignent maintes pages de *Flemm-Oso* et de *Ritournelles*. Avant de faire la critique dramatique au « Petit Bleu » et à « l'Indépendance Belge» il s'était essayé en 1887 en des comptes-rendus qu'il signait Jean Prouvaire dans le « Journal des Etudiants. »

La même année, il fit représenter au théâtre du Parc en collaboration avec Edm. Cattier une comédie en un acte « *Par Téléphone* » où l'on constate de la bonne humeur, de l'entrain, de l'esprit, et une grand entente de de la scène. S'en tint-il là par prudence, ou par sagesse, ou par haine des règles et des conventions ? Je ne sais. L'entreprise, en tous cas, eût été pleine d'intérêt, avec des chances de réussite; car James Vandrunen est de ces artistes qui font *juste* ce qu'ils ont résolu de faire.

***

C'est pourquoi il est aussi de ceux qui savent donner à la phrase la forme de l'idée. Et voilà, peut-être, ce qui explique la variété de ton et d'« écriture » qui différencie tant de ses œuvres. Rien ne ressemble moins à *Elles* ou à ses carnets de route que le style de ses études techniques; et les pages remarquables qu'il consacre à l'architecture du fer, en introduction à son volume sur *L'Acier dans la construction*, les forts beaux discours qu'il prononça en 1901 et 1902, comme recteur de l'Université Libre de Bruxelles, sur *La Philosophie de l'Industrie* et *L'Esprit mathématique* sont d'une forme impeccable, dépouillée de tout enjolivement qui y eût fait tache. Par le rythme de la phrase, la justesse des termes, la pureté de l'expression, la logique de l'enchaînement, la clarté de la démonstration, la profondeur des idées et l'originalité des aperçus, ces deux discours constituent un modèle de langue scientifique d'autant plus rare chez nous qu'une grande culture littéraire s'y trahit par endroits.

On retrouve ces qualités critiques dans le portrait pittoresque, fait d'observations sur des souvenirs, qu'il publia d'Octave Pirmez. Il avait connu celui-ci pendant le séjour qu'il fit en 1880 dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, quand il construisit le chemin de fer de Mettet à Acoz. C'est de cette période que date son livre *En Pays Wallon*, qu'il ne se décida à publier que 23 ans après, en 1903.

Un pur chef d'œuvre,, ce recueil de notes et impressions con-

signées au jour le jour au beau pays de Mettet.

Ce n'est point sans appréhension que le jeune ingénieur allait s'y enfermer tout un hiver « goûtant aux grimaçantes douceurs du genièvre en compagnie de lourdauds crachant comme des machines à vapeur et de grosses dondons qui sentent la pommade et poussent de larges rires nigauds. »

Le voilà au village. Il y dort à poings fermés sa première nuit dans un lit « aussi court qu'une reconnaissance éternelle », mais tendre. A l'aube, des gens dépeignés, attachant leurs bretelles et baillant encore, traversent candidement sa chambre qui sert de communication avec deux autres pièces de l'aile gauche.

A son tour il descend. On lui prête des sabots, et il s'assied, « dans la tiède cuisine, à côté du feu, en compagnie d'une rangée de souliers éreintés et boueux en dessication devant le four béant.» En attendant le déjeûner, il regarde travailler une des filles de la maison.

« En causant, elle me met un peu au courant, et, avec une bonne grâce satisfaite de mes ignorances, elle m'explique cette opération qu'elle répète « coutumièrement » toutes les semaines. D'un placard, elle sort les tèles pleines d'un lait gras, onctueux et tout à fait virgilien; elle installe le tonnelet sur un pied de bois. Et quand les parois ont été « dégourdies » à l'eau bouillante, elle dispose un linge fin pour passer le lait, — mais tout d'abord, en grave solennité, près de l'armoire, elle trempe deux doigts dans le bénitier, et, dévotement, asperge le linge d'eau sainte pour que le beurre se fasse plus vite et soit de meilleure qualité. Je suis tenu de constater aussi que le petit-lait a été enlevé, — et ce ne sera pas perdu :

— Nos cochons aiment ça...

Avec une large cuiller, la crême est versée en grosse pluie bruyante, résonnant dans le vide de la baratte. Puis, la fermière serre la bonde et met en rotation l'arbre à palettes qui barbotte dans le mélange, barbouille et malaxe le lait, patauge en pleine crême, tandis que la jeune fille tourne patiemment, toujours. »

Tout devisant, elle lui enseigne quelques termes wallons, lui apprend les coutumes... Le voilà de la maison. Il sera bientôt du village.

Il a fait connaissance avec le bourgmestre — qui fait ajouter par sa fille, à sa signature, pour les pièces officielles, un paraphe énorme d'une complication imposante. Il cause avec Chanchet, le garde-champêtre, qui a des idées pour le chemin de fer « qu'il faudrait faire passer ni trop haut, ni trop bas ». Il nous présente Thélesphore, le fils à Bouffiaux, une jeune gloire scolaire du canton, qui va travailler avec les ingé-

nieurs; le menuisier qui donne des leçons de musique, le pharmacien qui joue du cor, le vicaire qui fabrique des cages en fumant une grosse pipe et le ferblantier qui raccommode les parapluies. Il trinque avec de joyeux compères qui lui apprennent toutes sortes de choses. Il baragouine le patois, il s'intéresse aux cancans, il connait tout le monde : il sait que ce pré est à Xavier, que cette vache appartient à Jules et s'arrêtera à la troisième porte, à gauche. Et voici qu'il aime « son » village.

Il nous le décrit simplement, sans surcharges ni fioritures, avec cette sûreté de trait et ce sens du pittoresque qu'il possède à un si haut degré, avec une sympathie cordiale et une minutie dévote à faire s'extasier Louis Delattre. Il prononce avec fierté « notre cordonnier » parce que les villages voisins n'en ont pas.

Qu'on vienne à présent lui parler de ces lourdauds aux doigts gourds et remueurs de terre ! Les seuls vraiment sots, parmi les paysans, sont les vaniteux qui veulent paraître malins et brillants. « Mais le vrai, loyal et traditionnel campagnard, dont la perspective se limite aux bornes des champs, celui-là a la simplicité très fine et intéressante. Ce n'est pas de la clairvoyance méditée, c'est du flair, une condensation pratique. Un craintif défaut le retient dès que ses habitudes de tous les jours sont franchies... Pourtant il a des idées justes, saines, bien posées; mais cet irrésolu veut être poussé, entraîné à l'action, comme ces champagnes à bon marché qui ne sautent qu'avec un tire-bouchon. »

Il l'aime encore, le paysan wallon, pour son esprit, vif et son langage aux tournures expressives, qui se fait énergique et plantureux « disant surtout, avec des joies de faim et de soif, le plaisir gras de la bonne chère, de la frairie copieuse, et des vastes lampées de chopes, les rigolades imposantes et mémorables. » Il s'amuse à analyser ce patois original et pittoresque, franc et débraillé; et il en savoure la littérature chansonnière, naïve, blagueuse et assoiffée, qui, dans une ironie vive, résume si bien la race wallonne.

Il prend part aux plaisirs, aux habitudes, aux fêtes du village. Il goûte le grand repos du soir au cabaret, autour du poêle à bedon rouge, sur lequel chantonne, dans sa marmite, le fricot de la cabaretière. Il nous conte — avec quelle vie, quelle verve, et quelle délectation ? — la Ste-Cécile, St-Eloi, et les cougnous de Noël, et le gâteau de l'Epiphanie, et les joies du Carnaval ou du tirage au sort. Il consacre à la Tarte, aux parfums de confitures et de compotes, tout un chapitre délectable qui est un hymne, à peine nuancé d'ironie aimable, aux goinfreries joyeuses de la ducasse.

Puis, ce sont des tableautins enlevés par touches légères : la sortie de messe, la visite des pauvres le vendredi, les marchés au cabaret, la procession de Sainte Rolande, les boniments du charlatan de passage... Il y a dans tout cela, à côté de l'exactitude du croquis, de l'intensité de la vision, une extraordinaire bonne humeur. Qui donc prétendait que James Vandrunen était un misanthrope? Si son bon estomac ne suffisait point à protester contre pareille insinuation, la lecture de «« Au Pays Wallon », serait, à cet égard, péremptoire.

Il y a des pages d'une discrète et prenante émotion, des scènes d'un charme exquis, comme ce croquis de fillette allant porter le café au père, dans les champs, et qui s'attarde à questionner une coccinelle, le « pépin-martin », dont le vol lui indiquera la direction d'où lui viendra le futur mari.

Il n'a pas seulement fraternisé avec les gens; il a communié avec le pays qu'il nous décrit sous les dernières parures d'automne, par les superbes matins d'hiver, à l'heure grise des crépuscules ou dans la féerie des recommencements printaniers avec une étonnante maîtrise picturale et une intime compréhension de l'âme du paysage wallon. Et ces pages descriptives ne sont pas des hors d'œuvre, rompant par intervalles les récits familiers d'un large rythme sonore de symphonie. Tout, au contraire, est harmonieusement fondu de ton; et la beauté des choses s'anime de la vie des êtres comme en cette fin de croquis d'octobre :

« Sur le chemin en brisé, descendent lentement, retenues par un frein primitif, de longues charrettes évasées chargées de pavés.

Et ron, ron, ron, petit patapon
Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon...

Des fillettes qui reviennent de l'école, le panier au bras. Elles sont enveloppées d'amples tricots blancs, et leurs voix claires chantent dans le vent. Elles fond de soigneux détours pour éviter les flaques d'eau. Mais, voici qu'elles se taisent, un peu confuses, et elles murmurent en passant un timide et tout léger: Bonjour... »

Mais, l'heure a sonné, pour l'auteur, de reprendre le chemin de la gare, de dire adieu à ce pays qu'il a appris à aimer, à ces braves gens qui lui furent si accueillants et qui, tandis que le train s'ébranle, lui crient d'une voix embarrassée : « à revèie ! »

Au revoir !... Oui, il reviendra.

« Je viendrai relire ici les notes que, debout au milieu des champs, je crayonnais dans les colonnes d'observations de mes carnets de nivellement et de chaînage... Quand mes cheveux seront gris et mes pensées plus noires, je viendrai revivre ces quelques mois dans le souvenir. Mais, vous rap-

pellerez-vous le jeune ingénieur, Rose, devenue une vieille dévote, Félicité, promue solide commère, Chancet, le vieux garde éternel, et vous, Marcelline, grosse maman saboulant une file de mioches ?

Cascades de chopes, pétrole infâme, lard à toutes sauces, lits trop courts, braves gens, café à la chicorée, grosses filles sottisant avec verve, formalité du Boonekamp quotidien, brasillement perpétuel des pipes, godailles rigaudonnantes et journées tissées d'ennui, naïveté des très malins du village, ripailles et soûleries des dimanches, épouvantail des tartes indigestes, soirées sans fin, vaches et cochons, et vous tous, vieux amis de six mois, bons Wallons qui m'avez rendu attachantes ces premières études de chemin de fer et de mœurs... A revèie !»

Ah ! le beau livre, où bat le cœur, où chante l'âme, où rayonne la gaieté verveuse de Wallonie ! Quelle extraordinaire netteté de vision, quelle vérité dans le trait ! Quelle sympathie diffuse de chaque page ! Quel digne pendant, avec son analyse scrupuleuse et amusée, au poème synthétique de Louis Delattre ! Et quel regret à la pensée qu'une telle œuvre n'ait pas la notoriété qu'elle mérite !

Le très conscient coupable, il faut bien le dire, c'est l'auteur, dont les livres, publiés hors commerce, à tirage limité, n'ont guère franchi un cercle restreint d'écrivains et d'amis. « J'envie grandement, a-t-il écrit, ceux qui serrent leurs pensées dans un coffre-fort et qui gardent dans un solide tiroir des impressions écrites toutes fraîches. Après une douzaine d'années, on éprouve une joie si personnelle à ressusciter ces souvenirs attendrissants comme ce qui est passé et doux comme la mélancolie de penser à ceux qui nous ont oublié. »

C'est ce qu'il fit du manuscrit de « En Pays Wallon » daté de Mettet 1879-1880 et qui ne devait paraître qu'en 1903. James Vandrunen a des tiroirs-entrepôts pleins de feuillets noircis le plus souvent pour lui seul. Quand se décidera-t-il à les rouvrir encore pour la délectation de ceux qui l'admirent et le comprennent ?

Est-ce en guise d'adieu qu'il nous offrit son album de croquis Wallons ?

J'espère que non.

D'ailleurs, il y a promesse formelle. Il nous doit encore *Je me disais...* et *Les Nouvelles de Saint-Aubin.*

« A revèie ! »

AUGUSTE VIERSET.

24e Année. N° 7 et 8 Revue bibliographique belge Juillet et Août 1912

CHRONIQUE

LÉOPOLD COUROUBLE

Notice bio-bibliographique

« Je vais retourner à ma race. Il faut que, doucement j'en retrouve les allures spontanées, les mœurs libres et sincères, la grosse joie sociable et le verbe célèbre. »

LÉOPOLD COUROUBLE
(La Famille Kaekebroeck.)

Le prodigieux succès bruxellois, parisien et... international du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, comédie de MM. Franz Fonson et Fernand Wicheler, la vogue des romans bruxellois du condruzien George Garnir *(A la Boule plate, estaminet* et *Le Conservateur de la Tour Noire)* l'énorme succès des *Revues* patoisantes sur plusieurs scènes de la capitale belge, tout celà, qui semblait encore bien nouveau au début du XXe siècle, semble déjà chose naturelle à la génération qui monte.

Mais personne n'a oublié (dans les milieux lettrés s'entend) que le premier écrivain belge qui, en dehors des « revuistes » locaux et avec un art supérieur, sut fixer le parler typique et lamentablement «bilingue» de nos petits bourgeois de la vieille ville, n'est autre que l'auteur de *Mme Kaekebroeck à Paris* et du *Mariage d'Hortense* : **M. Léopold Courouble.**

N'avait-il pas opposé déjà dans ces deux livres le langage plus français des habitants du Quartier Léopold et de plusieurs parisiens, du jargon jovial et bourru de nos braves vieux commerçants du quartier Ste-Cathérine ?

Aussi peut-on dire que le *Mariage de Mademoiselle Beulemans* offre, avant la lettre et d'assez heureuse façon du reste, le type du théâtre de Courouble, celui qu'il eût pu écrire.

Mais, il y a quelque dix ans (pas même !) le succès des romans bruxellois de Courouble fut un phénomène si inattendu que je m'en étonnais moi-même dans *La Revue Générale.*

Je vais dire une chose inouïe, incroyable, m'écriai-je, alors. Un livre écrit par un belge, et — circonstance aggravante, — édité à Bruxelles, un livre s'est vendu naguère en Belgique, exclusivement en Belgique!

Ce livre privilégié eut jusqu'a dix éditions!...

L'heureux auteur de ce livre à qui la fortune a souri «chez nous» de façon extraordinaire se nomme Léopold Courouble et le livre lui-même porte un titre aujourd'hui fameux : *La famille Kaekebroeck.*

Ce titre donne à lui seul le motif d'un engoûment tout d'abord énigmatique.

Kaekebroeck ! A peine apparu à l'étalage des librairies, ce nom s'installa sans effort dans les mémoires — il y avait droit de cité — et s'infiltra, tel du faro, dans les gosiers de ceux d'ici, de ceux qui parlent «notre langue».

Kaekebroeck ! Ce joyeux nom patronymique devint bientôt dans le public et dans la presse le synonyme persifleur et amical de «Brusseleer».

Si Tartarin incarne Tarascon, Kaekebroeck résume Bruxelles. Tartarin désignant un personnage unique type en lui seul toute une race. Kaekebroeck s'offre plus complexe:

Il désigne toute une famille et ne semble au prime abord ne typer en somme qu'une ville, moins qu'une ville: un certain quartier d'une ville. (N'a-t-on pas reproché à Courouble d'ignorer les Marolles?) A le mieux considérer, on s'aperçoit vite que ce nom de Kaekebroeck est plus synthétiquement belge que d'abord il en a l'air.

Si «tout le monde en France est un peu de Tarascon», qui donc en notre Belgique n'est pas un peu de Bruxelles?

Et qui donc en notre Bruxelles se prétend indemne de toute accointance linguistique avec *la famille Kaekebroeck!*?

Parler Kaekebroeck c'est parler «bruxellois» sans doute, mais, à de faibles variantes près, c'est, avouons-le, parler « belge ».

Cela est vrai pour les flamands surtout: qu'ils soient de Gand, de Hasselt ou d'Anvers. Cela n'est pas tout à fait faux non plus pour les Wallons.

L'un d'entre eux, écrivain subtil qui fut directeur de *La Wallonie*, le poète Albert Mockel, le constatait dans les pages qu'il consacrait à Courouble au *Mercure de France* de septembre 1904:

«Quand deux idiomes se mesurent aux marches d'un pays, en un conflit constant, par des ruses sournoises, ils se pénètrent et se délèguent, d'avant-poste en avant-poste, des nuées de traîtres, qui, insinuées, bientôt s'imposent à la faveur d'un déguisement: idiotismes singuliers dont on reconnaît avec peine l'origine suspecte. La Belgique use de dialectes en qui s'assortissent de continuelles disparates; et pas plus le wallon parlé à Liège et à Tournai n'échappe à l'invasion résolue de maint germanisme, que le flamand de Dixmude à Turnhout n'évite la tournure intruse du français. La métropole triomphante, assidue et obstinée de l'irrationnel hybride et de la déformation imagée, comme un creuset au fond duquel, impertubable, le français devient un flamand maladif et le flamand un français galamment estropié, se tient au centre naturel et politique du pays : Bruxelles exprime les idées familières avec un luxe de métaphores et de tropes délicieux, soutenus par une prononciation originale, à la fois traînante et énergique, pâteuse et colorée, dont le rythme ne peut être goûté par quiconque de naissance n'en a pas cultivé le charme.»

De tous les écrivains nés sur notre terre, Léopold Courouble eut le premier l'idée audacieuse et périlleuse de réaliser en de petits romans locaux ce rêve à la fois de tendresse et d'ironie:

Manifester les bourgeois de Bruxelles, du vieux Bruxelles de la rue de Flandre et du quartier Sainte-Catherine, tels qu'ils sont et surtout *tels qu'ils parlent.*

Le succès de ses livres (*Pauline Platbrood*, le second de la série, vient d'atteindre la *neuvième* édition); ce succès, que j'ai dit sans précédent chez nous, est dû précisément au dialogue.

Ce qui manque le plus à nos romanciers belges, c'est (on l'a constaté cent fois) l'art d'animer de paroles leurs romans si puissament picturaux, si magistralement descriptifs.

Courouble, au contraire, y excelle. Sans quoi il n'eût pas été ce qu'il est: le persifleur réaliste et charmant de ce qu'il nomme «notre langue».

Faire tenir sans heurt comme sans mélange l'alternace perpétuelle d'un style personnel élégant, voire — qui plus est — châtié, et d'un dialogue où s'étale en toute sa rudesse flamande le langage le plus hostile, le plus réfractaire qui soit à toute accointance policée. Unifier en œuvre d'art cette linguistique antinomie: cela, sans que jamais la pure langue française, scrupuleusement respectée par l'auteur lui-même, mais incessament outra-

gée par les belgicismes plantureux de ses personnages, ne nuise au relief désirable de leur langage révélé. Cela sans charge, sans outrance, sans caricatural excès : sans foncer la note folklorique comme aussi sans l'amoindrir. Mais avec, au contraire, un naturel si grand, une connaissance si approfondie du vocabulaaire indigène, que nulle part n'apparaît la recherche ou l'intolérable vouloir du document «couleur locale». Cela enfin avec un art des transitions assez subtil pour passer, sans nous dondonner l'impression du plaqué ou du découssu, du ton le plus bouffon, le plus narquois, le plus «zwanzeur», au ton le plus gravement ému ou noblement attendri.

Voilà ce que l'auteur de *Pauline Platbrood*, des *Noces d'Or*, et de *Mme Kaekebroeck à Paris* parvient à réaliser.

Et sans tarder davantage, en voici un exemple. Je préviens que le passage n'a d'autre prétention que de cinématographier dans le brouhaha d'une gare urbaine les gens d'un quartier. Connaissant le but proposé, écoutez et jugez vous-même si l'auteur y aboutit.

Comme dans les mélos, cet épisode hilarant s'intitule : *Le Châtiment;* mais c'est : *Le Châtiment de... Mme Keuterings.*

« M. et Mme Keuterings se rendaient à Rixensart pour assister au mariage du fils cadet de M. Van Poppel, le petit Théodore, qui épousait Mlle Adèle Spineux. Car Mme Keuterings, née Van Poppel, était la *propre* cousine du futur... A la gare du Luxembourg, ils retrouvèrent les « connaissances » invitées comme eux au repas de fête.

C'étaient le jeune Ferdinand Mosselman, surnuméraire du ministère des finances, pianiste et grand diseur de chansonnettes ; M. et Mme Rampelbergs ,anciens droguistes ; M. et Mme Timmermans, poëliers-serruriers.

Il y avait encore M. et Mme Kaekebroeck, ex-marchands de draps depuis longtemps retirés des affaires. Ceux-ci, très âgés déjà, étaient fort cossus : leurs habits plus simples et mieux ajustés dénonçaient un rang bourgeois respectable. Mais ils n'en étaient pas plus fiers pour cela et montraient à tous une cordialité sincère.

Leur fils Joseph les accompagnait : c'était un grand garçon de vingt-neuf ans qu'ils avaient eu très tard et qui formait avec eux un étrange contraste. Long et mince, très élégant, il était d'une froideur, d'une taciturnité dont rien ne le pouvait sortir. On assurait qu'il vivait plongé dans ses livres, et on l'appelait le « savant ». A son air las et très distingué on eût dit d'un jeune et grave attaché d'ambassade fourvoyé dans une bande de Bruxellois en goguette.

Son ami Mosselman, gai, rose, souriant, était sa vivante antithèse.

Toutes les dames, fors la vieille Mme Kaekebrouck et l'opulente Mme Keuterings, ruisselaient de chaînes, de croix, de boucles d'oreilles, et se drapaient dans de longs châles des Indes. Et leur tête supportait des chapeaux à fleurs, quelque chose comme tout le mas-

sif de rhododendrons de l'avenue Louise.

Quant aux hommes, ils étaient coiffés d'un haut de forme et revêtus d'une redingote de drap noir, hormis Ferdinand Mosselman et Joseph Kaekebroeck, qui avaient endossé le frac et portaient un chapeau gibus.

Après mille cérémonies, les invités envahirent un compartiment de seconde classe.

Mme Keuterings surtout rayonnait, car elle sentait qu'elle était la plus belle. Sûre de sa royauté, elle s'agitait, s'étourdissait, s'épanchait en trésors d'affabilité coquette envers tout le monde, quand on vit accourir, sauter sur la voie la pimpante Mme Posenaer, suivie de son mari qui balançait comme une cloche un énorme bouquet blanc et criait tout essoufflé :

— Charlotte ! attention, attention !

C'étaient les derniers invités.

Aussitôt, le jeune Ferdinand se jeta à la portière ouverte :

— Vite, par ici, Madame; il y a encore une place !...

Il tendit la main à la jeune femme qui s'élança légèrement dans la voiture, tandis que M. Posenaer escaladait un wagon voisin.

La locomotive siffla et le train partit.

— Il était temps, s'écria Mme Posenaer haletante. Et elle salua gaiement tous ses compagnons.

Elle était charmante, Mme Posenaer, pleine de printemps dans sa jolie robe de foulard crème très ouverte, ceinturée de soie rose. Et sur sa tête vive, elle avait posé un immense, mais léger chapeau de paille où se pressaient un tas de petites roses mortes d'un ton délicieux.

A cette vue, Mme Keuterings se renfrogna. Mais son dépit s'accrut davantage encore quand Mme Posenaer, sous prétexte que de petits charbons volaient dans ses yeux, abaissa sa voilette sur laquelle se trouvaient appliquées deux mignonnes mouches noires.

Décidément, elle était à la dernière mode ! Mme Keuterings se sentait dépassée ! Alors, tous ces gens joyeux et bavards lui parurent odieux et communs. Sa fièvre heureuse la quitta. Elle devint morne et regarda jalousement la petite Mme Posenaer qui riait de toutes ses dents blanches, un peu séparées, en écoutant les histoires de *Marseillais* que contait Ferdinand, un garçon « farce », toujours si amusant en société.

Soudain, pendant l'arrêt à Boisfort, Mr Keuterrings interpella sa femme de l'autre côté du wagon.

— Clémence, vous êtes si pâle ! Qu'est-ce que vous avez donc ? Vous êtes malade !

— Mais, je ne suis pas pâle ! s'écria Clémence en rougissant de fureur.

— Moi je crains que vous êtes un peu serrée, savez-vous !

— Tenez, vous êtes stupide, dit Mme Keuterings en suffoquant de rage.

Mais, comme elle se redressait, sa poitrine, comprimée à outrance, fit entendre de longues plaintes.

Ainsi les soirs d'été, dans les soyeux roseaux, se lamentent les vertes grenouilles enamourées...

— Vous voyez bien ! fit son mari convaincu.

Par bonheur le train repartait. »

Bruxellois, mes frères, convenons-en de bonne grâce, le tableau est réussi... Au point que chacun de nous peut reconnaître dans ces voyageurs des « personnes de ses connaissances. »

De là, de cette vérité littéraire, réaliste avec bonhomie et victorieuse même du dépit d'être raillé, vient, n'en doutons pas, la meilleure part du succès de Courouble.

Il est incontestablement le créateur d'un genre : le fondateur du roman bruxellois. Seul, peut-être, s'il avait vécu, ainsi que l'affirma Giraud, Max Waller eût-il devancé l'heureux révélateur du plus beau jargon belge.

Quant à Courouble, quoique né à Bruxelles, je gage qu'il ne trouve à ce parler nul charme, hormis celui d'un ridicule immense et qui crispe ses nerfs en excitant sa verve.

Notre patois monstrueusement bilingue a le don de lui faire « grincer » les oreilles. C'est pour cela sans doute qu'il le connaît si bien.

Son ouïe, que ce patois blesse (et Dieu sait si dans Bruxelles cette occasion s'offre abondante autour de nous !), sa pauvre ouïe met en éveil la mémoire de ce délicat et son instinct de railleur blond lui fait implacablement épingler jusqu'au plus mignon de nos solécismes.

La rumeur publique, qui, pour la première fois en Belgique, s'inquiétait d'un écrivain après avoir lu son œuvre, eut tôt fait de se venger innocemment de son malicieux portraitiste. Elle le déclara Bruxellois pur sang, Bruxellois de la rue de Flandre, et s'écria qu'un hideux *fransquillonnisme*, et une *stoeffereij* demesurée l'avaient seuls rendu rénégat de ses origines. N'était-il pas évident que le nom, désormais fameux, de Joseph Kaekebroeck, le héros de son premier livre, n'était autre qu'un pseudonyme qui masquait mal l'auteur lui-même ? Ne trahissait-il pas une sorte d'amour-propre dans la sympathie de ce portrait :

« Joseph Kaekebroeck était un long jeune homme, très élégant et très simple, mais qui marchait un peu courbé, comme sous le poids de son nom, excessivement commun.

« De bonne heure, il avait compris quel serait un jour son état d'infériorité dans le monde, en face d'un monsieur qui s'appellerait, par exemple, Gilbert de Beauséant ou Guy de Fessensac, et la vision nette des redoutables épreuves auxquelles devait le soumettre une origine maléfique, avait tout de suite assombri sa vie.

« Cette difformité patronymique lui était insopportable, elle le désignait d'avance aux faciles quolibets des sots.

« Par contre, elle lui avait donné cette timidité charmante qui mettait une grâce infiniment douce, spleenètique, dans ses gestes sobres et ses paroles d'une attique

pureté de langue et d'accent. »

En vain objectait-on que la honte d'un nom ridicule n'existait pas pour l'auteur comme pour son « héros ».

La rumeur publique ripostait que le ridicule de ce nom servait simplement à souligner davantage la honte, chez ce *stoeffer* et ce *fransquillon*, d'une extraction à son gré trop vulgaire.

Pourtant Joseph Kaekebroeck s'était converti ; il était revenu de plein gré à de plus humbles et de plus tendres sentiments. Ne s'était-il point tenu, en un jour grave de sa vie, ce clairdisant monologue :

« Je vais retourner à ma race. Il faut que, doucement, j'en retrouve les allures spontanées, les mœurs libres et sincères, la grosse joie sociable et le verbe célèbre. »

La rumeur publique ne se tenait point pour battue. (On sait qu'en tout pays cette dame a la vie dure.) C'est là une ironie de plus à l'actif de ce pédant qui veut se payer notre tête, déclarait-elle avec humeur. Courouble a fait justice de ces fables taquines. Aux dernières pages de son livre, joliment titré : *La Maison espagnole*, il se défend de façon péremptoire et moqueuse avec gentillesse.

« Après *La Famille Kaekebroeck*, on insinua, dit-il, — on l'a même imprimé — que je devais être un « bon Brusseleer ».

« « Sans m'offenser de ce qualificatif aimable, et tout en convenant des intentions sans doute excellentes qui me l'ont fait décerner par quelques écrivains délicats, j'avouerai pourtant que je ne lui trouve rien d'attique ni de particulièrement satrapesque.

« Aussi, ai-je de vifs scrupules à m'en parer, il me semble un peu incompatible avec ma nature de snob, ou *snobneus* si l'on veut. Non, ce n'est pas parce que j'ai ébauché un tableau des mœurs du « bas de la ville » avec une brosse qui ne pouvait être évidemment celle de Watteau... que l'on doit absolument accoler à mon nom l'épithète sonore de « bon Brusseleer ».

« Il y a en elle trop d'alliage à mon gré. Je la décline avec modestie : je n'en suis pas digne.

« Et j'ai le droit, je pense, de ne la point mériter.

« On l'a peut-être compris ; il y eut des Bruxellois dans *La Maison espagnole*, des Bruxellois distingués, de mœurs simples, affectueuses, et qui regardaient avec un sourire cordial les gros « Brusseleers » d'alentour.

« Leur souche plonge très profondément dans la pleine terre bourgeoise. Certes, ce n'est pas moi qui me réclamerai jamais d'une noble et imaginaire ascendance : que me feraient d'ailleurs des « quartiers » que je n'aurais pas conquis moi-même ?

« Mais je ne suis pas non plus, comme mes faibles écrits l'ont fait croire aux bonnes gens, d'une si humble extraction que cela... Je

ne sors pas de l'impasse de la Pie ou du Polonais, ce dont je ne rougirais pas, je l'assure, ou du moins je l'espère.

« Dans *La Maison espagnole* mon enfance s'écoula joyeuse en des heures de plénitude et d'opulence. »

Après cela il ne reste au critique qu'à déclarer : « la cause est entendue » et à féliciter Courouble de son plaidoyer *pro domo*, en se souvenant par la même occasion que cet écrivain de mœurs bruxelloise est un avocat.

C'est même en cette qualité et sous le pseudonyme de Maître Chamaillac qu'il fit paraître au *Journal des Tribunaux*, puis en volume sous son nom vrai, avec préface d'Edmond Picard, alors bâtonnier de l'ordre, un plaisant recueil de bons mots et de drôleries judiciaires, qu'il intitula *Mes Pandectes*.

C'est dans ce même *Journal des Tribunaux* et sous le même pseudonyme que Léopold Courouble fustigea « notre langue », puis, sous ce titre et sous son nom il fit paraître chez Lacomblez, en une mince plaquette, le précieux lexique.

Maître Chamaillac redevenu Courouble, y enserrait comme en un écrin précieux les plus remarquables tropes, perles du parler bruxellois.

Là les syntaxes les plus inattendues ne le cèdent qu'à l'harmonie des vocables les plus élégants.

Là nos expressions patoisantes s'étalent en deux colonnes sous deux impératives et moqueuses formules, qui mènent les bruxelloises candeurs de Charybde en Scylla.

Exemple :

Ne dites pas :

Elle est tombée dans ses escaliers.

J'ai du goût pour boire, mais pas pour manger.

Vous voulez me zwanzer.

Ça c'est un vieze.

Dites avec élégance :

Elle a triboulé en bas de tous ses escaliers.

Soif, ça j'ai, mais faim pas.

Vous voulez tenir le fou avec moi.

Ah ! ça c'est une drolle.

Mais chut ! Le savant collectionneur de nos bizarreries syntaxiques s'interrompt de colliger pour nous tancer d'importance.

Moi je trouve qu'il a bien raison et de sa leçon je prendrai ma part :

« Nous parlons mal, dénonce-t-il, et nous parlons mal avec insouciance ; on dirait presque avec un certain contentement de parler si mal.

« Les générations qui montent et lentement viennent s'aligner derrière la nôtre, parleront aussi mal que nous. C'est bien triste. »

S'étonner de l'importance que cet écrivain et cet avocat attache à la manière dont nous vêtons nos *idées*, prouverait, outre l'inconsé-

quence, l'ignorance de personnes que quotidiennement préoccupe, voire avec excès — n'est-ce pas, mesdames ? — le soin de vêtir «selon la dernière élégance »... leur cadavre ».

Ceux qui, parmi nous, se moquent — or, ils sont les plus nombreux — d'un souci d'élocution qu'ils taxent volontiers de futile, en prenant l'air dédaigneux de ne point s'attarder à tels enfantillages, prouvent par ce beau dédain leur manque de psychologie et qu'ils ne soupçonnent même pas que les éducateurs belges formeraient, ainsi que l'augure Courouble, « des « générations d'autant plus dégourdies, qu'elles sauraient exprimer les idées en une langue plus leste, plus facile, et d'une élocution moins épaisse ».

« Une langue influe sur un caractère.

«Et la jeunesse ainsi allégée de ce confus, de ce lourd accent qui pèse sur elle en la déformant, deviendrait tout à coup vivante, s'éclairerait d'une plus riante et intense fraîcheur. »

Les Bruxellois de la ville haute protestent : — Ce n'est pas à nous vraiment qu'il vous faut enseigner ces choses et votre M. Courouble s'adresse aux bonnes gens du « bas de la ville » exclusivement.

— Dans le monde où je fréquente, Monsieur, s'écrie une haulte dame du Quartier-Léopold, on parle correctement le français. Je tiens votre façon pour une impertinence...

— Je n'en disconviens pas, Madame; pourtant, souffrez que je laisse, un moment encore, la parole à notre auteur :

« Nous parlons mal partout, déclare-t-il, à l'école, au bureau au Parlement, dans les salons.

« Dans les leçons, les plaidoiries, les harangues, les discussions et les conversations quotidiennes, notre langue bruxelloise, lente et tardive, comme la Senne, charrie des mots épais, noirs, des figures malsaines et triviales, des agrégations de vocables boueux et putrides.

« Il est temps, ce semble, qu'on nettoie cette syntaxe d'Augias. ».

A cet effet, Courouble inventa le fameux lexique dont je viens de vous donner quelques joyeux exemples.

Des locutions telles que : « Non, je saurais plus manger » ou un équivalent plus savoureux encore : « Non, savez-vous, je suis pour mourir. » — « Allo, on s'en va maintenant » ou bien : « Allo, on est pour partir, savez-vous », exhalent un parfum trop franc et par trop *sui generis* pour émailler encore comme de vulgaires *boterbloemekes* les parterres à la Le Nôtre des conversations bourgeoises « du haut de la ville ».

Malheureusement il importe de remarquer que d'autres fleurs plus discrètes et par là plus charmantes, vraies violettes de rhétorique, adornent les conversations de notre « bonne bourgeoisie policée ».

Impeccable connaisseur, l'historiographe de nos Kaekebroeck ne s'est pas fait faute de les cueillir. Cela lui fut d'autant moins malaisé que les dites fleurs de terroir s'ouvrent hiver comme été, dans les serres les mieux cultivées de nos élégantes.

Dites à « la dame » du notaire, à celle du médecin, à celle du géomètre, à celle de l'avocat lui-même (qui, toutes, se gaussent entre elles d'une de leurs amies « du bas de la ville » parlant le jargon Kaekebroeck) que les locutions suivandes : « Prendre le train, aller en chemin de fer, faire un beau parti, faire les poussières, faire expressément, se rappeler de quelque chose, aller à pied, qu'est-ce que c'est que ça ?... » toutes locutions qui leur demeurent coutumières, ne sont non plus, hélas ! qu'horribles belgicismes capables de faire bondir jusqu'à Paris quiconque est affligé en notre pays belge, comme ce pauvre M. Courouble, d'une oreille un tantinet raffinée ou simplement instruite.

De tels propos, non seulement nous attireront la haine inextinguible de ces dames, mais provoqueront chez elles un étonnement profond, aggravé d'une obstination incrédule. Pauvre de nous ! Il y a pis encore ! A supposer que nous parvinssions quelque jour, comme Courouble l'espère et comme je le souhaite, à parler français dans Bruxelles, il resterait alors à changer notre accent. Celui-là s'avère, à tout le moins aussi redoutable que notre syntaxe.

Ici une objection s'élève et notre auteur l'a rencontrée.

Plusieurs sont convaincus « que c'est une tâche chimérique et vaine de vouloir changer l'accent qui est dans la moelle d'un peuple comme quelque chose de confusément organique.

« Après tout, l'accent ne serait-ce pas une harmonie (!) tenant au sol, à l'air, au climat, partant incommutable ?

« Eh bien ! s'écrie Courouble, notre accent peut se transformer, s'adoucir, disparaître ! »

Lui-même indique le remède ; l'unique et lent, mais sûr remède :

« C'est dans l'école qu'il faut commencer la réforme, c'est le grand devoir des maîtres de tenter cette purification glorieuse. »

Ces propos graves, plus sérieux à se rencontrer tout à coup sous la plume d'un ironiste, indiquent assez dans quelle disposition d'esprit notre Aristarque a composé ses romans de mœurs bruxelloises. Lui-même, à la fin des *Noces d'Or* (le troisième volume de la série qu'il croyait clore avec ce livre) lui-même nous l'a déclaré. Ce qu'il visait par ces intrigues amoureuses c'était... uniquement redresser « notre langue », l'élaguer, l'émonder en faire un arbre sain.

Heureusement nous ne le crûmes qu'à demi. Car si tel avait été avant d'écrire et surtout de dé-

crire le mobile de ce labeur, le résultat c'est-à-dire l'œuvre écrite c'est-à-dire ces romans pleins de joie tendre et de magnifiques douleurs : *Pauline Platbrood*, *les Noces d'or*, *les Cadets de Brabant*, *La Maison espagnole*, tout cet édifice contemporain et si délicieusement folklorique dépassait de beaucoup le but.

Dans la préface qu'il consacre à la cinquième édition de *Pauline Platbrood* Georges Eeckhoud, dédicataire du livre remarque avec un parfait à-propos : « qu'en analysant le talent de l'auteur, la critique insista trop sur la verve narquoise dont il fait preuve dans ce bouquin bruxellois. Ce ton badin en réalité ne représente qu'une facette de son talent. Certes, Courouble blague délicieusement son monde. Mais derrière le dénonciateur du parler saugrenu de nos rudes populations, se cache un artiste vibrant et sensitif, épris des excellentes gens qu'il portraiture. Son attendrissement, quelque discret qu'il soit, transparaît en plus d'un passage et même aux moments les plus folâtres de ses récits. »

Car il en est que le ton pince-sans-rire du réalisme expressif qui caractérise en partie l'œuvre de Courouble réjouit ou irrite jusqu'à ne leur montrer rien que cela, sans plus.

Si bien qu'ils n'ont pas entendu l'autre cloche: celle qui, douce et émue, s'élève du cœur même de son âme, comme un carillon de fête au beffroi des villes flamandes un matin de kermesse ou de noces d'or.

Comment n'ont-ils pas deviné qu'une filiale tendresse sanglotait, humaine et sacré sous le masque ces sourires?

C'est à croire décidément que plusieurs de ceux qui lisent aujourd'hui, ne comprennent guère ce qu'ils lisent. La note tendre est, chez Courouble, presque aussi flagrante que l'autre... pour qui sait lire.

Déjà dans *Mes Pandectes* des cris de vraie pitié résonnent notamment dans le récit poignant de l'*Arrestation immédiate*, et Maître Chamaillac, qui n'est autre que Me Courouble, y fait ce clair aveu: «J'ai une pente naturelle vers la mélancolie.» Mais il se repent aussitôt de sa sincérité et la souligne par le contraste de ce badinage agaçant: «ce qui d'ailleurs est très chouette.»

Celui-là n'est point un marmoréen, je vous assure, qui devant la détresse d'amour de Pauline Platbrood, sa chère héroine, laisse échapper si naturellement à sa verve ironique cette exclamation à la fois populaire et littéraire, qui, résumant son art, a dévoilé son cœur:

«Ah! Pauvre Polintje!.. Pauvre petite Iphigénie de la rue des Chartreux! »

La verve du romancier ne s'est point bornée à sourire du dialogue

de ses personnages (dialogue si bien «attrapé» qu'il confère à ses romans l'illusion intense de la vie). Il a su malicieusement, en de nombreux croquis typiques, nous initier à leurs travers. Mais ici pas plus qu'en ses dialogues si habilement pris sur le vif sa plume n'a mis de méchanceté. Rien que l'espiègle vengeance d'un homme d'esprit resté un peu gavroche, un peu *ketje* à sa façon et s'attardant complaisamment aux balourdises inesthétiques de ses bonnes petites gens.

Telle la discussion fameuse durant le premier entr'acte lors d'une représentation de *Louise* « pour les membres de la Grande Harmonie».

« — Vous ne trouvez pas que ça est qu'à même drôle, disait M. Posenaer, cette fille qui attrape une « rammeling » de sa mère et ces gens qui boivent une jatte de cafais sur le theâtre ! On n'a pas besoin d'aller à la Monnaye, on sait voir ça tous les jours. »

Laissant aux Paul Bourget les hautes prétentions de psychologie littéraire, Courouble, en se penchant sur ses bons Kaekebroeck et sur leur entrourage, s'il ne s'est pas cru en demeure de nous faire palpiter d'angoisse aux états d'âme d'un fonctionnaire, d'un épicier ou d'un droguiste, n'a pas négligé heureusement de nous typer des caractères.

Déjà vous avez assisté au châtiment de la vaniteuse Mme Keuterings.

Ecoutez ce bref portrait d'âme d'un Bruxellois bien plus notoire.

« Quant à M. Platbrood « ce n'était pas un méchant homme, loin de là. Malheureusement, très vain de la situation acquise par son activité, il montrait une âme farcie de glorioles. On lisait sur ses cartes de visite :

HIPPOLYTE PLATBROOD

Propriétaire,

Capitaine de la Garde civique.

« Car il était capitaine de la « milice citoyenne » comme il disait.

«Mais l'heureux et brillant mariage de sa fille Adolphine avec Joseph Kaekebroeck semblait tout à coup avoir excité son appétit au grade de major, qui l'assoirait avec fanfare, sinon à l'aise sur un fier cheval. Et déjà il rêvait d'un portrait équestre par Herbo... »

Les moindres personnages, ceux d'arrière-plan comme les premiers rôles sont caractérisés par un observateur qui ne se laisse point surprendre au dépourvu. Parmi les « grosses légumes » du quartier, il convient de citer, outre les Kaekebroeck, les Platbrood et les Van Poppel, l'élégant Ferdinand Mosselman, premier commis au ministère, dont Kaekebroeck père disait : « Ferdinand, ça c'est un drolle de corps ». Celui-là, en effet, n'était-il pas le boute-en-train de toutes les fêtes bourgeoises, le lanceur de jeux de mots fameux, le conteur intarissable d'histoires de Mar-

seillais, le diseur applaudi et redemandé de chansonnettes comiques ?

C'est à propos de Fernand Mosselman que Courouble s'est révélé dans son premier livre le peintre sentimental des êtres et des choses, l'artiste qui sait chérir les jeunes hommes d'ici pour l'amour frais qui chante en eux, et les vieilles maisons d'ici pour le charme de leur âme empreinte des joies et des deuils des générations autochtones, autant que pour leur pittoresque et l'attirance très subtile de leurs vieux styles évocateurs...

C'est à propos de Ferdinand Mosselman que ce narquois nous a montré son amour du ciel patrial.

La scène se passe dans un bureau des ministères dont les fenêtres s'ouvrent sur le Parc.

« Ferdinand leva les yeux et s'attendrit.

« Dans le ciel tendu de pâle azur, s'avançaient lentement d'épais nuages blancs, de merveilleux nuages, pareils à d'énormes blocs d'ouate.

« Ah ! pensait-il, le beau ciel de quand j'étais petit. Sa joie s'accrut de jolis souvenirs... Une magie enveloppait son âme. Des bises amies frôlaient son visage. Les passants avaient un aspect bienveillant et doux. Les cloches dégageaient comme un sourire fraternel, humain. »

Courouble serait-il donc poète ? — N'en doutez pas...

Cet ironiste est psychologue; ce psychologue est un sentimental, ce sentimental est un peintre, le Van Moer écrivain du vieux Bruxelles, du Bruxelles qui disparaît; et pour le dire et pour chanter le cœur de ceux qui l'habitent, ce peintre devient un lyrique, heureusement sans romantisme faux et sans pathos.

Au fond, comme Me Chamaillac, Courouble est un mélancolique. Et c'est tout naturellement et comme à plaisir — le plaisir évangéliquement sublime de pleurer avec ceux qui pleurent — qu'il a fait que dans ses romans tout amour soit noyé de larmes.

Eekhoud a dit vrai. L'auteur des *Noces d'or* aime ceux qu'il raille pour leur parler hybride et leurs mœurs trop bourgeoises. L'amour vrai n'est-il pas en proportion du zèle à redresser les torts? Il les aime en les corrigeant, s'amuse de leurs ignorances enflées parfois de suffisance et se réjouit fort à leur goguenardise. Il se rit d'eux souvent, c'est vrai, mais il n'en sourit, je l'affirme, de l'esprit « zwanzeur » qui sied qu'à la façon à la fois tendre et cordiale dont un grand frère plein d'affection se rit des candeurs des cadets... même quand ces cadets ne sont pas de Brabant.

Son culte de leur vieux quartier m'est la preuve à lui seul de son sincère amour. Et comme Ferdianand Mosselman, devenu amoureux de Mlle Verhoegen, mais pour

des motifs plus artistes, donc plus désintéressés, Courouble mieux que son personnage, évoque, lui aussi, en ses rêves d'avenir, autour de Bruxelles port-de-mer, la résurrection merveilleuse d'un Bruxelles du temps passé.

Alors « les pignons denticulés, roulés en volutes avaient été reconstruits tels qu'ils étaient au temps où Uijlenspiegel aima la petite Sapermillemente dans le cabaret du *Pot d'or.* ».

Et cet amour des choses « de chez nous », nous vaut des peintures délicieuses, des recherches de mœurs locales tout à fait réussies. A preuve, cette énumération alléchante des friandises enfantines que les vieux bruxellois enserrent en d'antiques armoires renaissance et qui servent aux régalades des *mennekes* et des *fillekes*, aux grands jours.

C'est le soir d'avant le dîner de première communion. Tout un petit monde de cousins et de cousines s'agite dans la vieille maison où se célébreront un jour les *Noces d'or.*

« Alors Mme Van Poppel alluma un flambeau et passa dans la salle à manger. Elle revint bientôt, tenant contre sa poitrine une haute caisse en fer blanc, caisse séculaire et qui avait réjoui tant de générations de petits *sloukkers*, car elle contenait les bonnes friandises flamandes, et c'étaient les mastelles, les pains d'amandes, les éclairs, les cranskens, les peperment, les clippers, l'excellente et innombrable famille de couques, toute la pâtisserie sèche patriale, tant supérieure à tous les bonbons étrangers !

« Et dans un compartiment spécialement réservé à la confiserie se trouvaient aussi les boules noires anisées, qui râpent la langue, les sucres rouges embus et surtout les délicieuses *crottes* enfarinées à l'allongement virtuel, infini ».

C'est à ces bonbons populaires inventés par la gourmandise brabançonne que faisait allusion Edmond Picard, quand il déclarait à Courouble en préfaçant ses *Pandectes* : « J'ai sucé votre premier livre comme un bonbon bruxellois. »

On n'a pas assez remarqué l'art de courouble à bâtir ses romans de mœurs locales. Sans jamais oublier ni retarder l'intrigue, mais en la rendant plus vraie au contraire par la précision émue du décor, il sait dans chaque épisode trouver prétexte adéquat à nous remémorer telle coutume ou telle tradition populaire des bonnes gens du quartier Sainte-Cathérine. Sans doute son champ est-il restreint et les Marolles sont là qui l'attendent pour l'agrandir, et aussi ce Molenbeek dont Me Chamaillac a dit : « Par delà le canal, où glissent les lents bateaux, c'est Molenbeek, la banlieue vivante, où bruit l'incessant travail des hommes et des machines ». Mais pour exigu qu'il soit, son quartier lui semble

assez vaste, et comme Elskamp, le poète du peuple anversois, avec qui Courouble offre physiquement quelque ressemblance, il trouve déjà trop grande sa paroisse. Le parti qu'il en tire n'est-il pas merveilleux? Il est vrai que la matière d'art y demeure surabondante et jusqu'à lui inexploitée. Pourtant Courouble a laissé dans son œuvre bien des lacunes : le folklore religieux, par exemple, y est banal ou nul. Or, Bruxelles est riche entre toutes les villes flamandes en dévotions particulières. Omission qu'explique le milieu trop exclusivement « petit-bourgeois » où l'auteur évolue. L'œuvre, il est vrai, n'est point finie. Souhaitons que dans ses livres futurs elle aille vers le Bruxelles plus peuple, vers celui qui pare encore de fleurs de papier d'argent les petits autels des bonnes vierges isocèles en leurs robes espagnoles aux angles des ruelles à pignons en gradins.

En étendant son terroir jusqu'à lui faire englober l'agglomération de Bruxelles entier, Courouble ferait œuvre plus variée, plus puissante, et plus durable. Il a pour y réussir une qualité précieuse : celle de l'observation aiguë. Qualité qui lui valut, il est vrai, quelques mécomptes. Dans *Pauline Platbrood*, les *Noces d'or*, et les *Cadets de Brabant*, mieux encore que dans la *Famille Kaekebroeck*, chaque chapitre achève un tableau de genre. Tableaux réels et souvent réalistes. Or, le réalisme ne va pas sans quelques excessives audaces, voire sans quelque crudités. On en a voulu à Courouble d'avoir situé la scène des aveux de Pauline Platbrood et du brave plombier Cappelmans dans un endroit par trop mal odorant. Il faut répondre à cela que telle est bien la vie, la vraie vie du vieux Bruxelles essentiellement prosaïque et qui ne s'offusque guère dans la vérité vécue de ce qui le froisse et le blesse dans la réalité écrite. De ce reproche grave de vulgarité, l'auteur a pris soin d'ailleurs de se justifier, ou tout au moins de le tenter lui-même quand il a dit à la fin de la *Maison espagnole* :

« J'eus le courage parfois et seulement quand il le fallait absolument, à tout prix, d'être vulgaire en poursuivant le but honorable de faire un Bruxelles vrai et non un Bruxelles à l'eau de rose, pour petites dames qui s'évanouissent aux tubéreuses et à plus forte raison aux relents de la Senne. »

Heureusement, pour racheter ce que telles pages auraient de trop « risqué », d'autres pages — les plus belles, les plus fortement senties — se haussent à une puissance tragique qui sait atteindre à la grandeur. N'est-ce pas toute l'Humanité qui pleure devant notre rançon finale : devant la Mort, dans ce dernier chapitre de *Pauline Platbrood*, le plus poignant que Courouble ait écrit : La mort du vieux père Cappelmans.

Il couronne admirablement par

une suprême douleur cette ascension dans les larmes de deux pauvres amoureux que la grotesque vanité d'un bourgeois parvenu, M. Platbrood, persécute et contrecarre jusqu'à faire naître chez sa fille de calomnieux soupçons qui l'ont forcé à rompre avec le bien-aimé.

L'écrivain capable de susciter un tel émoi dans la grandeur de la simplicité, un jour s'expatria. Il est vrai que son exil le menait dans cet empire africain qui est un peu, pour ceux qui vibrent, comme un dédoublement splendide, comme un enfantement héroïque de la Patrie.

Me Chamaillac était nommé juge en Congolie. De cet exil dont il parle avec un accent de triste fierté, Courouble a rapporté un livre : *Profils blancs et frimousses noires*. Pages qu'il déclare « écrites d'un crayon cursif, rédigées la nuit sous la tente, dans le chœur des cigales et des crapauds africains. » Ce livre abonde en épisodes bien croqués : tel l'*Incendie* allumé par d'anthropophages Batétélas chez les Bengalas affolés et qui révèle, outre un styliste expert au dramatisme, de quel sang-froid épique il convient à nos Brusseleers aventurés là-bas de faire preuve tout à coup devant la mort qui rôde dans les mares pleines de serpents ou dans la foule démoniaque des sombres Congolais féroces...

Sans doute, cet éloignement a-t-il permis à l'auteur des *Noces d'or* de mieux voir dans le recul et le prestige du souvenir le vieux quartier où se dresse la *Maison espagnole*. Sans doute aussi sourait-il d'un sourire moins railleur et de plus en plus attendri au souvenir du parler Kaekebroeck là-bas dans la brousse de Congolie, ou en côtoyant le large fleuve qui promène sa majestueuse lenteur à travers les pays sauvages.

Et ce cri lui échappera au retour, le cri de son patriotisme : « J'eusse tant voulu dire comme on est fier de la patrie en revenant de là-bas et comme on porte plus haut son nom belge ».

Car tel est l'effet de l'exil. Ce qui semblait risible ou sot quand on vivait au pays, devient à l'étranger l'aliment de l'amour et fait jaillir des larmes. Quelqu'un m'a conté (1) un trait à la Courouble qui le prouve surabondamment.

Mettons que cela se passe au bord du lac de Genève.

Le ciel du soir est merveilleux d'étoiles. L'eau reflète le ciel du soir... Après deux mois « d'exil joyeux », trois excursionnistes bruxellois rêvent sur le rivage. Pas un n'ose élever la voix, craignant de rompre la limpidité de cette paix majestueuse. Une barque vogue sur l'eau. Elle se rapproche du bord. Sa grâce est légère et glissante. Tout à coup une voix bourrue interpelle, profanant le calme sacré :

— Potferdeke ! Rosalie ! vous pencheïe dó pas comme ça. Tan-

tôt vous triboulez didans et moi avec !

Et les trois Bruxellois n'ont pas ri. Aucun d'eux n'eut même le désir de s'esclaffer. *Tous les trois avaient les larmes aux yeux...* O Courouble, ne médisons plus des Kaekebroeck ! L'exilé retrouve en leur langue l'écho naïf de son pays !...

GEORGES RAMAEKERS.

(1) M. Léon Ryckx, avocat, qui fut directeur d'une revue catholique. *Pages d'art et de science,* parlant à l'Institut littéraire que dirigeait naguère au *Patria* mon ami Edouard Ned.

SOCIÉTE BELGE DE LIBRAIRIE *(Soc. An.)*
15, rue Royale, 15. — BRUXELLES

Edg. VERHOOST

Quatre Semaines en Norvège

1 beau volume in-8° de 402 pages, illustré de 200 photographies inédites, 3 hors-texte des toiles d'EUGÈNE PLASKY, 6 cartes et 2 plans de villes.

Prix : **3** fr. **50**

J. VAN DEN DRIESSCHE
Régente à l'Ecole Normale de l'Etat à Bruxelles

LA GYMNASTIQUE AU FOYER

1 vol. in-8° de 58 pages Prix : **0.50**

Cette publication est un fidèle résumé de l'ouvrage de l'auteur : « *La Gymnastique Rationnelle* ». Il sera utile aux familles et aux professeurs qui ne possèdent pas une méthode claire, précise, complète pourtant, des exercices de gymnastique.... Il importe, pour la santé des enfants, pour leur bonne tenue, pour l'élégance de leurs manières et la grâce de leur démarche, de pratiquer méthodiquement la gymnastique. Dans ces pages, l'on trouvera une série d'exercices que l'on pourra modifier à volonté en les combinant : ils peuvent s'exécuter dans chaque famille, sans appareils. Le meilleur désir de l'auteur est de les rendre pratiques et utiles pour tous.

LE DESSIN OCCASIONNEL

Etude par Melle A. VAN DEN DRIESSCHE, Régente à l'Ecole Normale de l'Etat
Préface de M. HENRY CARTON DE WIART

1 vol. in-8° de 70 pages Prix : **2.** — francs.

La publication de Melle Van den Driessche ne tend pas, je pense, à encourager nos enfants à charbonner ou à crayonner de leurs esquisses les murs de nos maisons et de nos monuments.

L'enseignement occasionnel, comme elle l'entend, c'est le constant souci du maître de saisir toutes les « opportunités » qui naîtront au hasard de ses leçons ordinaires afin d'éveiller et de développer chez l'élève le goût et l'habitude du dessin.....

Pour tout dire en peu de mots, il me semble que l'enseignement du dessin complète une bonne instruction et supplée à une instruction médiocre.....

H. CARTON DE WIART.

CHRONIQUE

CAMILLE LEMONNIER

Notice bio-bibliographique

Plastiquement, il est lui-même *le Mâle* du plus célèbre de ses livres.

Un masque de soudard puissant comme en ont brossé Jordaens et Frans Hals.

Le maxillaire, comme la carrure, affirme des appétits « solides ».

La bouche large rit de toutes ses dents. On dirait que ce rire veut mordre.

Le nez se retrousse, narine ouverte, chevauché de lorgnons dont le cordon géant vient rayer d'un brutal trait noir la luminosité sanguine du visage.

Oblique, l'œil glauque se fait ironique ou fuyant.

Sous les plis du front convulsif, drus et plantés à la Bismarck, les sourcils roux et la moustache en crocs achèvent, avec les mèches aux blondeurs automnales, cette face du guerrier des Lettres.

Car Lemonnier fut bien cela : le premier guerrier littéraire, luttant en un pays hostile, lui, seul, comme un hercule antique, contre l'apathique ironie de la foule mercantile et plate.

Quelques distants que nous soyons des tendances naturalistes et quand bien même un naturisme aussi frais que le cœur des forêts, brabançonnes ne pourrait nous

faire oublier les écarts de cet instinctif, il nous faut rendre hommage à un tel pionnier. Avec De Coster il fut le devancier vaillant qui ne céda jamais à la fortune adverse, mais sut garder sa volonté de vaincre et de demeurer, malgré tout, un grand manieur de mots, un vrai peintre-écrivain, un romancier « abondant et divers ». Lemonnier sut réaliser ce plan de vie dans la Belgique et le Bruxelles que Baudelaire venait de maudire en raillant.

Sans doute, l'auteur futur de l' *Hallali*, de l'*Ile Vierge* et de l'*Arche* le romancier folkloriste du *Petit homme de Dieu*, le critique plantureux et quelquefois subtil de l'Ecole Belge de Peinture, avait-il trouvé dans Charles De Coster un exemple admirable et sûr.

Le mutisme qui planait, funèbre, sur l'œuvre de son aîné, n'atteignit pas pour le débutant héroïque à l'éloquence destructrice de ses aspirations d'artiste. Il ne le jeta point comme une proie aux désespérances.

L'apathie intellectuelle où croupissaient les neuf provinces, ne détourna pas plus de sa carrière littéraire l'auteur futur de *La Belgique* et de *La Vie Belge*, qu'elle ne lui fit renier dans son œuvre son noble amour d'autant plus beau, pour tous ceux du sol patrial.

Plus et mieux que la « Mère » Patrie, la France littéraire sut gré à Lemonnier d'avoir compris dès ses débuts (ainsi qu'il l'écrira lui-même, constant l'incompréhension contraire du peintre David) : « que le sol des Flandres ne pouvait logiquement engendrer le même idéal que la terre de France et que c'étaient deux mères dont les mamelles avaient chacune un lait différent ».

De cet idéal propre à la Flandre, le Lemonnier des débuts s'était-il fait juvénilement une idée nette ? — Il semble bien.

La seule traduction authentique de l'idéal flamand paraît s'être bornée d'abord pour cet Hercule à l'œil païen, aux charnalités picturales comme aux redondances plastiques des coloristes renaissants.

En dehors de l'Ecole d'Anvers, en dehors de Jordaens et de Rubens « les maîtres de la pulpe et du sang » et des coloristes flamands ou gaulois qui les imitèrent, les yeux bleus de ce blondin mâle, si merveilleusement ouverts pourtant sur leurs toiles et sur la nature, semblent n'avoir rien retenu; pas le moindre élément plastique qui méritât de caractériser diversément et de façon plus complexe et plus haute l'Idéal de sa race.

Tout le sublime effort vers l'Amour Eternel des grands flamands mystiques: les pieta de Rogier van der Weyden, les vierges de Hans Memling, la légende de la Châsse de Ste-Ursule, et ces autres tragiques épisodes de la *Légende Doree*

hiératiquement perpétués par le pinceau d'un Thierry Bouts, et l'œuvre de Quentin Metsys, et les Gossaert, les Van Orley, les Van Hemskerk, et tout l'art chrétien flamand de la sculpture, du vitrail, de l'orfèvrerie, de la dentelle et de la broderie liturgiques; et l'hymnaire énorme aux élans fleuris des aériennes cathédrales, sans doute Lemonnier admire-t-il en plastique l'aspect extérieur de tant de merveilles. Mais l'âme de la Flandre mystique lui demeure presque inconnue. Dans maintes pages de *La Belgique* ses yeux de peintre s'extasient pourtant devant les trésors de couleurs légués aux coloristes sensuels de la renaissance païenne par les purs génies très chrétiens de la race de Jan VanEyck.

Si le peintre en lui s'émeut devant ces miracles gothiques, où l'art du pinceau s'éternise en des lointaines miniatures, le sens profond de cet art lui échappe, parce que pour le comprendre, le pénétrer et le chérir il eût fallu à Lemonnier comme à son ami Joris-Karl Huysmans la perspicacité native, et qui lui fait défaut, d'une âme naturellement orientée vers le mystère.

Si le futur auteur du *Mort*, des *Yeux qui ont vu* et du *Petit Homme de Dieu* s'attendrissait au temps de son pire naturalisme devant ces Vierges et ces Anges, c'est que le cœur flamand qui survit en son cœur faisait jaillir déjà de ses yeux les larmes filiales de l'émotion que provoquait en sa mémoire de peintre, l'évocation, soudain, au cœur des âges, du grand geste aimant des aieules, agenouillées en leurs mantes pieuses, devant les chefs d'œuvres chrétiens.

Mais l'écrivain naturaliste semblait oublier bientôt l'émotion d'art un instant ressentie devant cet immense art flamand du moyen-âge, pour ne plus se souvenir que des blondes géantes de Rubens et des godailles de Jordaens.

Dès que les noms de ces deux maîtres coloristes se retrouvent sous sa plume, cette plume, en vraie sœur ethnique de leurs prodigieux pinceaux, surnourrit sa phrase de vocables clairs, de vocables chauds comme leurs carantions. La langue de Lemonnier, dont il a trop médit, cette langue toujours adéquate, mais trop généreusement réhaussée de mots rares, de néologismes, cette langue solide et nombreuse de Lemonnier appelle alors à la rescousse, avec une verve diaprée les plus plantureux adjectifs de son vocabulaire, ce grenier d'abondance inépuisable.

Pour décrire avec cette opulence à la fois fougueuse et lourde, Rubens, pour décrire avec cette jovialité débraillée et gourmane-Jordaens, il nous fallait un écrivain de la race des grands sensuels.

Pour comprendre jusqu'à quel point l'auteur du *Mâle* fut celui-là, la remarque n'est pas inutile que, même parmi les renaissants

de Flandre, sa sensualité native le fit sympathiser d'instinct avec les lurons de Jordaens plus encore qu'avec les trop fastueuses et déjà trop allégoriques flamandes de Rubens.

La grâce noble et l'aristocratique sveltesse d'un Antoine Van Dyck, par exemple, attirent peu ce sanguin brutal. Ce visuel doit préférer fatalement la fougue énorme et la puissance sans pensée qui triomphe dans le *Combat* des rubéniennes Amazones, à l'ineffable, au surnaturel, au divin *Cenacolo* de Léonard de Vinci.

Il n'y a pas lieu d'insister autrement ici sur le dualisme qui divise les artistes en visuels et en idéo-émotifs. Sur ce thème, aussi ancien que l'Art, Remy de Gourmont, le savant auteur du *Latin Mystique*, nous offrit de lumineuses variations dans *Les Funérailles du Style*. J'y renvoie le lecteur. Simplement me bornerais-je à constater chez Lemonnier et chez tous les écrivains flamands de la *Jeune Belgique*, (sur qui son influence de précurseur s'exerça de façon flagrante) cette atavique propension à la visualité. Propension merveilleuse, mais dont l'exclusivisme va chez certains descriptifs jusqu'au regrettable dédain des plus nobles idéalismes.

En Belgique, c'est Lemonnier lui-même qui le constate et qui l'affirme, en Belgique : « La pureté des formes, le galbe, la finesse et l'élégance des proportions inquiètent peu, d'ailleurs; nous ne sommes pas sur une terre ensoleillée, où les silhouettes se découpent avec de nobles profils marmoréens, dans une lumière qui en dessine les moindres saillies. Le pays moite, trempé d'éternelles averses, qui, quand elles ne crèvent pas, se balancent dans l'espace en brouillards gris, déchiquetés sur les bords et pantelant de toute leur masse, donne plutôt le désir des contours flottants et indéterminés, vaporés en d'humides atmosphères et estompés d'ombres grasses. Ainsi s'est développé, au fond des esprits le sens d'une beauté spéciale, toute de matière, de santé extérieure et de plénitude animale.

« Dans l'air traine toujours ce songe d'une humanité surnourrie, si plantureusement exprimée par les Jordaens et les Rubens. Il semble que les énergies ont besoin, pour s'affirmer au-dehors, de la surexcitation des tons vibrants et superbes; c'est une tendresse générale pour les colorations contrastantes, les outre-mers brûlants, les verts tirant l'œil, les cinabres splendides, et comme un cri de la chair pour tout ce qui peut le tirer de sa torpeur native. »

Personnellement, j'ai fait mille fois la remarque que le Flamand, le Brabançon et notamment le Bruxellois, ne peuvent accepter sans plainte les pluies maussades et les ternes nuées qui, si souvent, désolent notre ciel. Peu de races,

crois-je, ont moins su que la mienne, se résigner aux intempéries du climat pluvieux que depuis des siècles pourtant elles subissent.

Pour comprendre cette opiniâtreté hostile et les inlassables désirs de soleil du plus violement coloriste des peuples, il faut connaître les jeux de lumière des ciels de l'été brabançon, quand, du fond de l'air, intensément bleu et tout vibrants de poussière dorée, se déroulent majestueusement, dans les hauteurs aveuglantes, les cavalcades éclatantes des nuages immaculés; quand, sur l'ensoleillement des blés en fusion, la grasse verdoyance des pâturages tachetés de bêtes nombreuses et les vallonnements boisés, peuplés de vermillons villages, les vastes ombres voyageuses des éblouissantes nuées propagent vers les horizons de brusques alternances d'ombres et de clartés.

Si le soleil est rare en Flandre, soudain il y rayonne avec un tel éclat, que tous les yeux et la ramée l'acclament alors comme un héros aventureux, qui, tout à coup, revient au pays, plein de gloire.

Et la rareté même de ses apparitions le rend à tous les yeux plus beau, à tous les cœurs flamands plus précieux et plus cher.

Plusieurs qui, de loin, s'étonnèrent de cet amour inattendu de la couleur ardente chez un peuple du septentrion, apparamment morne comme ses ciels, s'ils voyaient avec quel amour le soleil d'août sait embraser, parmi les nuages brillants, la glèbe féconde de Flandre, saisiraient le pourquoi de cette violence du sens pictural, qui rend tous ceux d'ici, qu'ils soient romanciers, peintres ou poètes, coloristes d'instinct et luministes par désir.

Les étrangers qui l'ont vu rayonner sur nos pleines comprennent comment nous, fils du Nord et des brumes, vivons avec, toujours, dans l'œil de la mémoire, le regret et l'espoir violent du soleil, car ils ont deviné, ceux-là, quels éblouissants souvenirs perpétuent, au tréfond de nos yeux assombris, le faste inoublié des splendeurs disparues.

Or, parmi nous, nul plus que Lemonnier, sinon peut-être Eugène Demolder, n'est représentatif de cette faculté plastique de la race.

Et c'est pourquoi j'y insistai ici. Lemonnier, c'est la rétine de la Flandre.

Ce besoin flamand de peindre incita tout naturellement l'écrivain débutant, à prendre pour décor de ses premiers romans celui qui s'offrait le plus propice au maniement constant des chauds pinceaux du verbe : le décor rustique.

Et voyez comment, dans *Le Mâle*, la forêt donne, à ce brosseur de frondaisons bouillonnantes et hautes, cent occasions de célébrer les sèves et l'occulte travail des « jouvences terrestres ».

Ici déjà, dans les paysages syl-

vestres, c'est le rubénien qui s'affirme. Le Musée ancien de Bruxelles possède ce document rare et considérable : Un paysage interprétatif de Rubens. La chasse d'Atalante et de Méléagre y sert de prétexte à un superbe jaillissement d'essenecs, à un enchevêtrement reptilien de racines, et surtout à un bouillonnement gigantesque du feuillage. Hêtres et chênes, frênes et saules, que l'on devine brûlants comme des toisons de fauves, accusent les tavèlements farouches de l'automne, irritant ça et là de leurs taches de feu la lourde effervescence des frondaisons énormes.

N'est-ce pas la même forêt, n'est-ce pas la forêt allumée par Rubens, celle où le *Mâle*, où Cachaprès hennit son désir de colosse ?

« C'était un vrai fils de la terre. Comme l'écorce des arbres, sa peau rude s'était durcie au soleil et au gel ; il tenait du chêne par la solidité de ses membres, l'ampleur épanouie de son torse, la large base de ses pieds fortement attachés au sol ; et sa vie au grand air avait fini par composer en lui un être indestructible, qui ne connaissait ni la lassitude, ni la maladie...

« ... Ce vagabond était chez lui dans les bois, sentant vaguement rumorer quelque chose dans l'ombre, il ne savait quoi, de la vie, des êtres, de la substance et comme un frisson d'une création farouche et douce. Petit à petit, le massacre des oiseaux avait fait place à des massacres plus téméraires.

Devenu homme, il s'est fait braconnier. Les yeux de Cachaprès sondaient les profondeurs de la forêt. L'intensité du guet leur donnait une sorte de phosphorescence. Ils étaient effroyablement tendus et roulaient en tous sens, embrassant presque à la fois toute l'étendue qu'ils avaient devant eux. Un peu plus d'agitation dans les branches, une ondulation inhabituelle des taillis, un clair piquant un objet sur le noir des fonds les arrêtaient. Ils s'agrandissaient alors et l'énorme forêt semblait tenir à l'aise dans leur dilatation. Le cou tendu, avec ses yeux aigus et froids dévorateurs de l'ombre et du silence, l'homme, en ce moment, prenait des airs de bête fauve à l'affût. L'alerte passée, le regard se détendait dans des cercles petit à petit diminués.

« Devant lui la forêt enfonçait ses enfilades de hêtres en des perspectives de minute en minute plus assombries. Du côté du couchant, une criblée de lumière trouait la masse nocturne des feuillages. Par places, un large rayon de soleil fendait obliquement l'air, semblait couper en deux les arbres, traînait sur le sol rouge ; et les oiseaux, l'un après l'autre se taisant, un silence s'appesantissait.

« Le ciel ardoyait à présent comme un brasier. Des bouts de laques pendaient accrochés au fourmillement des feuilles. Les arbres prenaient une immobilité de fûts en bronze sur l'or pâle du soir. Un instant, tout le dessous de la forêt nagea dans une tourbillonnante vapeur vermeille. Une lueur d'incendie alluma les lointains, empourprant les filées d'arbres, et les flaques d'eau eurent un étincellement froid de sang. »

Des motifs plus profonds que celui d'être un descriptif, devaient inciter Lemonnier à se vouloir un romancier rustique.

Le cosmopolitisme moderne a, extérieurement du moins, tout uniformisé dans les villes européennes ou européanisées. Et le faquin de Sydney est à s'y méprendre, hélas ! semblable au faquin de Bruxelles.

C'est dans les villages et les champs qu'il faut aller chercher maintenant la caractéristique évidente, extériorisée, des races. Lemonnier, qui se veut, comme Cladel, romancier de la sienne, a donc obéi à cette loi. Et pour peindre le mieux sa race, il nous a peint des paysans, c'est-à-dire, les frustes, les simples, ceux-là sur qui n'a pas déteint, même aux portes d'Opidomagne l'uniforme grisaille des civilisations.

Plus que toute autre, l'âme flamande, subjuguée pendant des siècles par les étrangers, qui imposèrent tour à tour à ses cités leurs civilisations et leur langue, s'est confinée de plus en plus dans les campagnes. De là son caractère démocratique qui influera, comme nous le verrons tout à l'heure, sur une partie de l'œuvre «lemonnienne». De là aussi, d'une part, cet amour des instincts, des sensualités gloutonnes, mais, d'autre part, ce mysticisme ardent, cet indéracinable attachement de la Flandre à la Foi de ses pères, devenue la Foi du sol, depuis que sa terre fut bénie, où dorment, sous les croix, leurs corps; depuis que des clochers sans nombre font pleuvoir sur ses bois et sur ses pâturages, la voix sonore des *Angelus*.

Un dernier motif, et le plus puissant, devait pousser cet écrivain naturaliste, en relation avec Cladel, avec Zola, avec Huysmans, vers la vie franche et sans-gêne des champs.

Comme tout mystique, mais pour de beaucoup moins nobles motifs, tout instinctif est fraternel aux rustres.

Tout instinctif est un peu paysan.

L'amour de Lemonnier pour *ceux de la glèbe* est fait de ressemblance.

Si Lemonnier est la rétine de la Flandre, il est aussi — sensuellement — son cœur.

Non pas son cœur spirituel : mais son cœur de chair et de sang; le cœur animal de ses rustres.

Autant Jordaens lui est familier, fraternel, autant Ruysbroeck lui échappe, le dépasse.

La sublime conception de l'Amour séraphique, les élans surhumains de la vie unitive n'ont guère hanté ce cerveau sensuel. Même, et l'on s'y attend sans doute, la conception que se fait de l'amour humain l'auteur du *Mâle* n'a rien de dantesque.

Elle est, païennement, ce qu'elle est trop souvent parmi ceux de la glèbe, malgré le frein des croyances chrétiennes, moins sentimentale que physiologique.

Le tempérammment de Lemonnier, ce tempérammment « d'homme nature », chez qui la culture littéraire n'a fait que réhausser

jusqu'au verbe puissant et aux syntaxes abondantes d'expression plastique du désir — ce tempérament s'apparente au point de s'identifier à celui de rustres d'ici qui seraient demeurés païens.

Lemonnier a la brutalité verbale des timides. Son cerveau s'exonère en écrivant. Il nous en a fourni une preuve par trop précise en publiant dans le *Bestiaire* un conte intitulé : *La Supercherie théâtrale.*

C'est là que, se mettant visiblement en scène, il résume admirablement l'action dramatique du *Mâle* et nous donne ainsi lui-même en un raccourci saisissant la synthèse de sa conception naturaliste de l'amour.

« Antony le Roy, l'écrivain, auteur d'un drame de passion sauvage et forte, qui, autour de ses rudes protagonistes trainant en scène une senteur de rurale terreur, allait, pendant quinze jours, ameuter pour de si impérieuses licences de langue et d'éthique, les panniques héros de la critique », cet Antony le Roy, à ne point s'y tromper, c'est l'auteur du *Mâle.* Sa pièce est ainsi résumée par Camille Lemonnier :

« Au giron de la forêt, dans les vernales fermentations de la terre, un couple, à l'unisson des bêtes fouaillées par l'universel rut, clamait sa peine et sa volupté. Le drame, presque sans complication scénique, associait aux impétueux hymnes de l'animalité lâchée par les feuilles, la charnalité farouche et tendre de ces deux êtres adamiques. C'étaient, symboliques quant à la loi primordiale qui combine les sexes pour les éternelles palingénésies, le Mâle et la Femelle en présence. L'un complétant le rapt et l'assouvissement avec la ferveur du chasseur traquant sa proie, — l'autre, insidieuse et farouche, armée pour déjouer ses poursuites, de toutes les ruses qui font la femme triomphante, même quand elle s'abandonne. »

« La charnalité farouche et tendre de deux êtres adamiques », voilà le *Mâle.* Et c'est déjà, mais, actuelle, mais modernisée et wallonnisée, l'*Adam et Eve* que chantera avec un art plus prestigieux encore le Lemonnier devenu naturiste. Tant il est vrai qu'un écrivain, quelque protéen qu'il soit, tourne toujours autour de deux ou trois idées-mères et qu'il les renouvelle sans cesse par l'intrigue et le décor.

Dès ce roman forestier qui assit sa réputation, Lemonnier nous apparaît hanté par le drame édénique. Nous le verrons souvent encore remonter aux origines. Régréssif et instinctif, il prédilectionne les natures sauvages, surtout les hommes qui, dans l'époque moderne, lui font ressouvenir des décadences primitives.

De ces époques, où les ancêtres très lointains se vêtaient de peaux d'ursus et vivaient, dit-on, parmi les fauves dans les sombres excavations des roches de Wallonie ces époques, qu'à l'instar de Lemonnier et des Remy, évoquera en darwiniste inutilement obstiné Ray Nyst.

C'est ainsi que Jean-Chrétien, le porion dont il est parlé dans *La Fin des Bourgeois* est caractérisé : « Une nature des âges du silex ».

Une des preuves les plus flagrantes de cette prédilection de Camille Lemonnier pour les natures virulentes, c'est, à coup sûr, le choix de ces types wallons. Certes, leur totale absence de religiosité les empêche de représenter, même en ses pires écarts, la religieuse race flamande. Le paysan flamand, quelque bas qu'il déchaye, garde toujours un simulacre de sa foi. Tel dans la *Mort*, celui des deux frères assassins, l'instigateur, qui, par terreur, se signe. Sans doute aussi, le Borinage compte-t-il nombre de gaillards et de gaillardes qui se retrouveraient dans Cachaprès ou dans Germaine.

Pourtant dans son ensemble, la Wallonnie dégage, avant tout, selon moi, une impression bien latine de clarté linéaire et bien germanique de blondeur rêveuse, en dépit de ses usines et de ses charbonnages. Et bien que *Happe-Chair*, la *Fin des Bourgeois* et *Le Mâle* se passent en pays wallon, les héros violents de ces livres s'apparentent plus, me semble-t-il, aux joyeux gloutons de Jordaens qu'aux mineurs résignés de Constantin Meunier.

Il fallait un flamand au tempérammment de renaissant et de naturaliste comme Camille Lemonnier pour oser camper en Wallonnie, dans le pays d'Henri Maubel, de Blanche Rousseau, de Fabry, et de Fernand Séverin, ces natures d'instinct, un peu exceptionnelles, mais combien fraternelles à son pinceau flamand.

Voilà : le peintre de *La Belgique* se veut Belge. Se sachant issu à la fois de sang gaulois et thiois, Lemonnier estima que cette dualité ethnique le rendait représentatif de cette nation hétéroclyte : mi-partie wallonne, mi-partie flamande.

Mais la caractéristique flamande qu'il hérita de Marie Paneels, sa mère, l'emporte, quoiqu'il fasse. Et chez le descriptif comme chez le sensuel, c'est toujours le flamand qui s'avère, la chair gonflée de puissance pesante, l'œil illuminé de tons chauds, les palettes du verbe pleines de pâte grasse, et la main sans cesse amoureuse de faire « à petites fois » crépiter la lumière, ou de plaquer de larges taches selon un brio violent. Cette compréhension de la race flamande manifestée dans la vie paysanne atteint déjà sa maîtrise dans les *Noëls flamands*.

Dans ce livre « l'auteur arrive soudain à une simplicité puissante, à un campé d'un naturel vraiment inouï », déclarait dans la *Vie littéraire*, Joris-Karl Huysmans, ce nord-brabançon de Paris.

« L'émotion ressentie en face du paysage, s'est reportée sur l'être aimé, vibre maintenant plus inten-

se et plus humaine », poursuit le futur auteur de *En Route*. « Le naturaliste, l'intimiste a fait craquer le masque du poète et du peintre. Un nouvel écrivain est devant nous, un écrivain franc, sincère, qui, par un miracle d'art, va nous donner ce petit chef-d'œuvre *Bloemtje*. Là est la vraie note, la note exquise de Lemonnier.

« C'est la simple histoire de la petite fille d'un boulanger, qui se meurt pendant la nuit de Saint-Nicolas. Il y a un moment, quand le prêtre, fermant son bréviaire, dit : « Seigneur, mon Dieu, prenez pitié de ces pauvres gens ! » où l'on étouffe et l'on étrangle.

« Les personnages, les Tobias, les Nelle, le petit Francisco qui rêve des paradis de sucre, si étonnamment décrits, les Jans, les Cappelle, s'agitent, vivent d'une vie intense. Il faut les voir, les braves gens, campés debout et riant de tout cœur, ou bien penchés sur la poêle qui chante, l'œil émérilonné, épiant la lutte des fritures, la cuisson des choesels ; il faut le voir, le vieux savetier Claes Niklaas, rapetassant les bottes du village, causant avec l'un, avec l'autre...

« Ce livre est, selon moi (c'est toujours Huijsmans qui parle) le livre Flamand par excellence. Il dégage un arome curieux du pays belge. La vie flamande a son extracteur de subtile essence en Lemonnier qui a des points de contacts avec Dickens, mais qui ne dérive de personne. Le premier par ordre de talent dans les Flandres, il a commencé à faire avec ses contes, pour la Belgique, ce que Dickens et Thackeray ont fait en Angleterre, Freytag pour l'Allemagne, Hildebrand pour la Hollande, Nicolas Gogol et Tourgueneff pour la Russie ».

Pourtant Lemonnier, vivant dans Bruxelles, et attiré par son art vers Paris, n'a point négligé le décor urbain, ni la vie urbaine dans son œuvre.

Mais il a conservé à la ville sa violence d'homme-des-bois.

C'est un sylvain en habit noir.

Dans les salons qu'ils fréquentent, ceux de ses héros qui lui sont le plus fraternels, se plient mal aux exigences de la vie bourgeoise, aux plus strictes convenances mondaines; ils se rangent, oui, mais seulement jusqu'au moment où tout-à-coup, à telle page rouge de l'intrigue, ils se vengent par ce brusque lâcher de tous les chiens ardents de leur concupiscence, qu'attisent les tayants des instincts triomphants et les fanfares de cuivre ardent de leurs désirs.

Pour ses natures primitives et régressives jusqu'à la préhistoire, malgré ses oripeaux modernes, la femme est demeurée un gentil animal, la nymphe des prés et des bois, comme si dix-neuf siècles de Christianisme ne l'avaient pas auréolée sur la terre comme au ciel, du nimbe de sa virginité, du

nimbe de sa maternité, du nimbe de sa charité très sublime. Pour eux, sa grâce est comparable à celle des biches forestières, sa pesanteur maternelle à celle des génisses rêveuses.

Pour l'auteur lui-même, c'est ainsi surtout qu'il se la représente. Pourtant le souvenir de *Thérèse Monique*, cette admirable femme, l'Ange du dévouement, est demeurée en sa mémoire depuis qu'il a quitté Louvain où déjà ses ferveurs de jeune cerf eussent désiré se battre avec un autre cerf, pour l'enjeu d'une biche quelconque.

Et voici que ce rubénien, ce brutal, ce descriptif, nous donne, sous le titre *l'Arche*, et le sous-titre, de style bien féminin, «Journal d'une Maman» la plus admirable étude de psychologie féminine, la plus subtile et la plus véritable pénétration des sentiments de l'épouse pratique, à l'heure où le danger menace la nichée à l'heure où un mari aventureux risque de faire irrémédiablement sombrer les épaves, sauvées par elle du premier raz-de-marée et du premier naufrage. Tout l'amour que Lemonnier éprouve pour la famille, cette potentialité des races, transparaît dans ce journal de mère.

Ah ! cette «chère dame» Clairicy, quelle vraisemblable figure et comme elle nous console de l'*Hystérique* et de *Madame Charret*, et de la petite *femme de la mer*, et des *Dames de Volupté*, et de toutes ses *Poupées d'Amour*, et de toutes ces femmes trop sensuelles dont Lemonnier encombra les pages du frais roman *Le Sang et les Roses:* les Lily Sautois, et les dames Dauchot, Jurieu, Ainade.

C'est cette «chère dame» Clérici, comme dit son vieil ami Dumont, qui, de tous les personnages de romans, est la première à se poser *enfin* cette question :

«Pourquoi, dans les romans, ne voit-on jamais que les douceurs de la vie, les facettes brillantes ? Des petites misères intimes, rien. Ce sont des cœurs, des cerveaux, nul n'y connaît le tourment des échéances. Cependant, il y a le boucher, l'épicier, le boulanger qu'il faut payer. Même les jacinthes, dans leur paroi de verre, ont encore des racines, une fine chevelure qui boit l'eau.

«J'aimerais lire une histoire, de bonne femme comme moi, de bonnes gens comme nous, une histoire qui serait un peu comme le livre de ménage de la famille, avec des fins de chapitre comme des fins de mois, des points de suspension où la caisse est vide et le cœur aussi, des reprises d'espoir et des rentrées d'argent. Ce livre-là, avec quelle confiance je le mettrais aux mains de mes petits ! Mais j'ai peur des autres, où il pousse des fruits confits aux arbres, où les personnages sont comme des objets d'art. La vie apparait autre chose, on se pique à la coque avant de croquer le

marron. Et je crois bien, c'est une idée à moi, que nous *nous sommes mis au monde pour mériter la vie.* Les grands sentiments perpétuels, la vie purement personnelle et cérébrale, c'est une danseuse toujours sur ses pointes et qui meurt d'inanition... le plus subtil et le meilleur de nous pour percer, doit casser sa gangue, rompre la croûte de cailloux chaque jour, chaque heure, toujours. C'est là, peut-être, qui sait ? la vraie beauté de la vie, se débattre, en s'efforçant de la diminuer, contre l'éternelle, l'hostile contradiction des choses en nous et hors nous. »

Dans l'*Arche*, Camille Lemonnier nous montre comment son art sait s'adapter à tous les états d'âmes. Une ironie espiègle, très «femme»; l'investigation subtile de l'âme féminine aux complexités d'impression, à la ligne de conduite simple, tel est cet admirable livre.

Mais l'*Arche* est malheureusement exception dans l'œuvre de Lemonnier. Lui-même a si bien compris que cette instinctivité de l'homme «nature» s'avérait la caractéristique dominante de son œuvre disparate, que, dans *Les deux consciences*, celui de ses romans où il s'est mis visiblement en scène, il se donne pour pseudonyme le nom clairdisant de Wildman. Formé des deux mots flamands : *wild* et *man*, ce nom signifie : Homme sauvage. L'auteur du Mâle, celui qui a dit de lui-même : « Je suis un instinctif et un inconscient », est bien l'Homme sauvage des *Deux Consciences.*

Il faut partir de cette idée que Lemonnier est non seulement un paysan, un païen, mais bel et bien un barbare «primitif». et cet homme sauvage qu'il se reconnait être, égaré au milieu des civilisations, pour comprendre les fureurs brutalement réactionnaires de ses impudeurs «littéraires », devant la très sublime immatérialité chrétienne.

Cette parole de Lemonnier sur Courbet suffirait à juger ici le Wildman des *Deux Consciences:*

« Il y a toujours eu dans Courbet (lisez Wildman), à côté de sa finasserie de paysan, une sottise involontaire qui le faisait le dupe de ce qui flattait sa vanité. Il crut à la divinité et proclama l'Evangile nouveau. »

« L'Evangile nouveau » qui prêche Wildman (retour d'un procès gagné à Bruges, où il fut, pour l'*Homme en Amour*, accusé de pornographie), c'est, au fond, sous des mots sonores, la vieille priaprée païenne, le « vautre-toi » des saturnales, le culte bas et ravalant des animalités stupides.

Mais ce n'est pas seulement le Wildman des *Deux Consciences* qui ressemble au *Courbet* que nous décrit merveilleusement l'auteur des *Peintres de la Vie.* C'est, sous son moins noble aspect, le Lemonnier naturaliste qui, à son insu peut-être, s'est portraicturé lui-

même et sans fard, sous les traits du peintre réaliste.

D'abord la ressemblance physique :

Comme son Courbet, Lemonnier «est un grand garçon nourri au grand air, vigoureux, souple et qui a dans l'œil la large paix des bœufs. »

La ressemblance artistique ensuite :

Comme son Courbet, Lemonnier «a fait de la peinture d'homme nature, de paysan du Danube, du tempéramment vierge sur lequel les maladies de l'esprit n'ont pas eu de prise.

« Il a accompli son œuvre au hasard du chemin, par morceaux, sans s'occuper de les relier par une visée commune. Il a peint les choses comme elles sont, avec un instinct qui était son génie. Il a eu l'audace d'être lui-même, n'excluant pas le côté subalterne de son tempéramment, ne cherchant pas à voir au-delà.

« Une épaisse croûte de limon, mure la vie spirituelle chez ses créatures: il les étouffe. sous une montagne de chair, les endort dans un engourdissement de bien-être et cette matière épaisse ronfle, digère, sans être troublée par la pensée d'une rédemption. »

Comme son *Courbet* encore, Lemonnier «a mérité le titre de peintre universel: il a peint l'eau, le ciel, la terre, toutes les heures, et toutes les saisons, toutes les natures. Il a peint la montagne et la plaine, la roche et la glèbe; il a peint le laboureur, la bête des champs et le gibier des bois. Il a peint le citadin, la femme oisive, la chair saine et la chair faisandée.

Il a peint la vie, la mort, la jeunesse et la vieillesse. Il a peint les sensualités de la table et les convoitises de l'alcove.

« Il s'est formé un paradis de joie épaisse qui chatouille son rêve de bien-être à travers un engourdissement de l'âme.

« Il a rendu tangible la volupté qu'il y a à s'abandonner à son instinct et finalement il est le peintre de la bête plus qu'aucun autre. »

Le parallèle est vrai jusque dans l'attitude :

« Nulle figure n'a affronté plus audacieusement l'opinion publique; elle s'est étalée aux curiosités malsaines de la rue, avec des complaisances d'athlète déployant l'ampleur de son torse.

« Elle a ameuté autour d'elle un pullulement de passions et de colères; elle a remué toute une lie de trivialités et les gens à courte vue ont pu se dire un instant que ce passant avait monté un tréteau sur la place publique pour des passants comme lui ».

Mais comme lui-même le voulait pour Courbet, «Je veux ignorer (quant à moi) tout ce qui n'est pas la face lumineuse» de Lemonnier.

Cette face lumineuse de Lemonnier, c'est dans ses plus récents

romans, c'est dans ces paysages forestiers écrits selon une vision nouvelle, que je vais la chercher. Là est sa note personnelle, celle qui demeurera pour sa gloire, dans nos lettres: la note luministe et naturiste.

Et de suite elle s'offre à nous claire comme au matin du monde le premier lever du soleil.

L'âpreté virulente, la plasticité réaliste, les trivialités paysannes d'*Un coin de Village* et de *Ceux de la Glèbe* ont fait place à une fraîcheur attendrie, à un revival de jeunesse. C'est avec des yeux nouveaux-nés que le descriptif abondant et merveilleusement varié des sites de Flandre et de Wallonie contemple maintenant la terre maternelle.

L'amour de la race l'a fait remonter, comme les Rosny, jusqu'au culte des origines.

Et ce primitif, cet homme des bois, ce Wildman, affiné par le commerce des lettres, s'éprend maintenant du beau rêve lumineux d'une *Ile Vierge* où, loin des civilisations dont la lourde accumualtion accable son rustique esprit, renaîtrait dans des chairs naïves l'humanité de l'Age d'or.

Il n'est pas, dans toute son œuvre romancière, que compose une cinquantaine de volumes, de livre où l'art d'écrire se soutienne mieux qu'en celui-ci. Il n'en est pas de plus celui-ci. Il n'en est pas de plus considérable, par la hauteur profonde des problèmes qui s'y agitent. Il n'en est pas de plus lumineusement peint, de plus amoureusement engendré.

L'*Ile Vierge* n'a pas obtenu l'attention soutenue, unanime que méritait son probe et vaste effort.

Mais le temps est équitable, qui, à toute œuvre d'art, assigne sa place, la vraie.

Et le temps mettra l'*Ile Vierge* beaucoup au-dessus du *Mâle* et du *Mort*.

Ici, ce ne sont plus des paysans notés avec réalisme qui cultivent les champs et fécondent les anciens labours.

Une jeunesse d'*Illiade*, un ton de tendresse homérique et la pureté hellénique des lignes nous y révèlent un Lemonnier, non plus brutal et forcéné comme dans l'œuvre naturaliste, mais l'héritier des placides sculptures de la Hellade heureuse et claire.

La paix d'Eden règne sur chaque image et la parfume en chacun de ses mots. Et la première partie de la *Légende de Vie* s'épigraphe : « Eden et fin des dieux qui dorment en nous ».

Sur l'*Ile Vierge*, sur Eolie règne Sévère Barba, que les uns appellent le fou, d'autres le Sage.

Ses ascendants furent assassins.

Son frère Rupert est une âme vouée au meurtre. Mais son frère Côme et lui Sévère, sont les indemnes descendants, les héritiers heureusement épagrnés de cette race des Barba, « race en qui, pour la seconde fois, Abel fut immolé ».

Où Lemonnier puisa la sève de ce livre et ce qu'il souhaitait qu'il fût, Sévère Barba l'énonce clairement, quand il dit :

« Ma table ploya sous les antiques bibles, les livres sacrés, les orignes... Je remontai les grands fleuves humains, chargé de mes petites âmes... Je rêvai d'engendrer de ma chair spirituelle l'Etre futur. »

Et :... « Je fis Eolie à l'image du riant Eden. Eolie fut votre âme enfant et l'âme de toute l'enfance des âges. Et il y eût autour une rivière, comme une ceinture de grâce. Et la douleur encore n'était pas née ».

Autour de Sévère Barba, roi d'Eolie, s'épanouit dans l'innocence, toute une jeunesse fraîche et claire, toute une humanité d'aurore.

C'est d'abord l'enfant Sylvan. Sylvan le forestier, ainsi que son beau nom l'indique. Sylvan le chasseur au cor merveilleux, et dont l'émoi traduit des mystères de vie. Sylvain, qui peuple les bois de fanfares ardentes et qui n'est en vérité qu'une transposition heureusement développée de l'impulsif et wagnérien « Siegfried ».

Puis, ce sont les trois sœurs candides; douces, grâcieuses et légères comme les biches d'Eolie. Puis, ce sont les trois sœurs aux beaux noms, aux noms de grâce et de lumière : Florie, Hylette, Elée. Petites Eves sans péché, innocences vouées à l'âme de la Terre...

« Et Eolie vit renaître les symboles. Sylvan devint le petit faune agile des bois. Florie, Hylette, Elée furent les divines légendes qui dansent au clair de lune. Tous quatre, jusqu'à la puberté, coururent sans vêtement. Ils luttaient nus comme des enfants d'Ionie...

« Au printemps, ils offraient des fleurs au soleil. L'Eté, en dansant devant les chars, ils se guirlandaient d'épis mûrs. Chaque matin, ils chantaient le cantique dans la clairière. Ainsi, il grandissaient parmi les troupeaux, les arbres, les fontaines, petites essences joyeuses et libres. Et ils ignoraient le mal.

Et Barba enseignait : « L'Humanité recommence en chaque homme ».

Hélas ! quelle que fut la vigilance de Barba, « le Père », l'Etranger est venu dans l'ile. Il a embrassé les trois sœurs en proférant des paroles étranges. Dès qu'il l'apprend, Barba enferme dans une tour Florie, Hylette, Elée, (devenues aussi... trois princesses de Maurice Maeterlinck.)

Les paroles de l'Etranger seront connues — Sylvan entendra ces paroles et par elles sera troublée la limpidité de son cœur.

Peu à peu s'éveilleront en les vies innocentes de Sylvan et des trois sœurs, les contradictions du Bien et du Mal. L'Egoïsme et le Sacrifice, le Bonheur et la Douleur se livreront en eux des combats

romans, c'est dans ces paysages forestiers écrits selon une vision nouvelle, que je vais la chercher. Là est sa note personnelle, celle qui demeurera pour sa gloire, dans nos lettres: la note luministe et naturiste.

Et de suite elle s'offre à nous claire comme au matin du monde le premier lever du soleil.

L'âpreté virulente, la plasticité réaliste, les trivialités paysannes d'*Un coin de Village* et de *Ceux de la Glèbe* ont fait place à une fraîcheur attendrie, à un revival de jeunesse. C'est avec des yeux nouveaux-nés que le descriptif abondant et merveilleusement varié des sites de Flandre et de Wallonie contemple maintenant la terre maternelle.

L'amour de la race l'a fait remonter, comme les Rosny, jusqu'au culte des origines.

Et ce primitif, cet homme des bois, ce Wildman, affiné par le commerce des lettres, s'éprend maintenant du beau rêve lumineux d'une *Ile Vierge* où, loin des civilisations dont la lourde accumualtion accable son rustique esprit, renaîtrait dans des chairs naïves l'humanité de l'Age d'or.

Il n'est pas, dans toute son œuvre romancière, que compose une cinquantaine de volumes, de livre où l'art d'écrire se soutienne mieux qu'en celui-ci. Il n'en est pas de plus celui-ci. Il n'en est pas de plus considérable, par la hauteur profonde des problèmes qui s'y agitent. Il n'en est pas de plus lumineusement peint, de plus amoureusement engendré.

L'*Ile Vierge* n'a pas obtenu l'attention soutenue, unanime que méritait son probe et vaste effort.

Mais le temps est équitable, qui, à toute œuvre d'art, assigne sa place, la vraie.

Et le temps mettra l'*Ile Vierge* beaucoup au-dessus du *Mâle* et du *Mort*.

Ici, ce ne sont plus des paysans notés avec réalisme qui cultivent les champs et fécondent les anciens labours.

Une jeunesse d'*Illiade*, un ton de tendresse homérique et la pureté hellénique des lignes nous y révèlent un Lemonnier, non plus brutal et forcéné comme dans l'œuvre naturaliste, mais l'héritier des placides sculptures de la Hellade heureuse et claire.

La paix d'Eden règne sur chaque image et la parfume en chacun de ses mots. Et la première partie de la *Légende de Vie* s'épigraphe : « Eden et fin des dieux qui dorment en nous ».

Sur l'*Ile Vierge*, sur Eolie règne Sévère Barba, que les uns appellent le fou, d'autres le Sage.

Ses ascendants furent assassins.

Son frère Rupert est une âme vouée au meurtre. Mais son frère Côme et lui Sévère, sont les indemnes descendants, les héritiers heureusement épagrnés de cette race des Barba, « race en qui, pour la seconde fois, Abel fut immolé ».

Où Lemonnier puisa la sève de ce livre et ce qu'il souhaitait qu'il fût, Sévère Barba l'énonce clairement, quand il dit :

« Ma table ploya sous les antiques bibles, les livres sacrés, les orignes... Je remontai les grands fleuves humains, chargé de mes petites âmes... Je rêvai d'engendrer de ma chair spirituelle l'Etre futur. »

Et :... « Je fis Eolie à l'image du riant Eden. Eolie fut votre âme enfant et l'âme de toute l'enfance des âges. Et il y eût autour une rivière, comme une ceinture de grâce. Et la douleur encore n'était pas née ».

Autour de Sévère Barba, roi d'Eolie, s'épanouit dans l'innocence, toute une jeunesse fraîche et claire, toute une humanité d'aurore.

C'est d'abord l'enfant Sylvan. Sylvan le forestier, ainsi que son beau nom l'indique. Sylvan le chasseur au cor merveilleux, et dont l'émoi traduit des mystères de vie. Sylvain, qui peuple les bois de fanfares ardentes et qui n'est en vérité qu'une transposition heureusement développée de l'impulsif et wagnérien « Siegfried ».

Puis, ce sont les trois sœurs candides; douces, grâcieuses et légères comme les biches d'Eolie. Puis, ce sont les trois sœurs aux beaux noms, aux noms de grâce et de lumière : Florie, Hylette, Elée. Petites Eves sans péché, innocences vouées à l'âme de la Terre...

« Et Eolie vit renaître les symboles. Sylvan devint le petit faune agile des bois. Florie, Hylette, Elée furent les divines légendes qui dansent au clair de lune. Tous quatre, jusqu'à la puberté, coururent sans vêtement. Ils luttaient nus comme des enfants d'Ionie...

« Au printemps, ils offraient des fleurs au soleil. L'Eté, en dansant devant les chars, ils se guirlandaient d'épis mûrs. Chaque matin, ils chantaient le cantique dans la clairière. Ainsi, il grandissaient parmi les troupeaux, les arbres, les fontaines, petites essences joyeuses et libres. Et ils ignoraient le mal.

Et Barba enseignait : « L'Humanité recommence en chaque homme ».

Hélas ! quelle que fut la vigilance de Barba, « le Père », l'Etranger est venu dans l'ile. Il a embrassé les trois sœurs en proférant des paroles étranges. Dès qu'il l'apprend, Barba enferme dans une tour Florie, Hylette, Elée, (devenues aussi... trois princesses de Maurice Maeterlinck.)

Les paroles de l'Etranger seront connues — Sylvan entendra ces paroles et par elles sera troublée la limpidité de son cœur.

Peu à peu s'éveilleront en les vies innocentes de Sylvan et des trois sœurs, les contradictions du Bien et du Mal. L'Egoïsme et le Sacrifice, le Bonheur et la Douleur se livreront en eux des combats

Mâle, repris dans *Adam et Eve* et répété ça et là dans l'*Ile Vierge*, le thème génésique du paradis terrestre et du couple édénique se retrouve délicieusement puérilisé dans *Au Cœur frais de la forêt.*

Deux enfants, ignorants des origines, vivent au fond des sylves. C'est le garçon qui écrit leur histoire, et cette substitution du personnage à l'auteur montre de façon saisissante, en les identifiant, combien Camille Lemonnier est demeuré semblable aux petits robinsons des bois.

« Nous étions des épaves roulées par le flot des âges. Les foules avaient été notre famille. »

Daphnis et Cloé revivent ici, modernisés, démocratisés surtout. Et sans doute, l'auteur de ce livre tout en fraîcheur et en tendresse, s'est-il, en l'écrivant, souvenu de Lucain, mais on devine qu'ici, la thèse sociale hante souvent les cervelles des petits.

Ainsi, après avoir volé une boucle à une vieille femme de briquetier :

« Pourquoi l'un aurait-il une chose que l'autre n'a pas ? » questionne la petite Iule.

Et son ami d'alors, le « petit vieu » explique :

« Voilà : cette petite fille, dans sa cervelle obtuse, disait là une vérité effrayante. Si l'un a un morceau de pain qui est refusé à la faim d'autrui, c'est celui-là qui est le voleur. »

Le charme profond de ces pages au parfum d'essences et de fleurs, vient surtout d'un certain mystère dans les yeux et les paroles des tendres ignorants pour qui toute chose a gardé le prestige de l'inconnu.

« On ne sait pas ce qui se passe au fond d'une âme qui n'a rien appris et qui vit de ses propres puissances. »

Et : « Il monte du fond des ignorants des paroles obscures qui, cependant, ont un sens. »

Pour toutes ces qualités et pour celles du style, admirablement adaptés, comme dans l'*Arche*, au personnage qui est sensé écrire le livre, *Au Cœur frais de la forêt* est, après l'*Ile Vierge*, de tous les livres de Camille Lemonnier, celui qui, dans la note forestière, me plaît le plus.

Indiquée déjà dans ce livre, la thèse démocratique va s'affirmer avec *Le Vent dans les Moulins.*

L'âme flamande, ai-je dit, est démocratique. Depuis la renaissance, l'art pictural manifesta trivialement cette tendance que le Moyen-Age avait affirmé par les luttes des communes contre la chevalerie et la victoire de Groeningue. L'époque moderne voit la Flandre se réveiller artistiquement, ethniquement, socialement. Cette secousse que lui imprima la Démocratie chrétienne de l'abbé Daens, était bien faite par son côté pittoresque si propice aux études de caractères populaires, pour tenter

Camille Lemonnier. Nul part il ne fut mieux qu'en ce volume, compréhensif des aspirations sourdes qui font souffler le vent de la révolte dans les moulins cruciférents des Flandres. Et pour romantique qu'il soit, le chant de la foule que Camille Lemonnier met dans la bouche du faucheur, est bien descriptif de cette âpreté qui rend épique dans les œuvres de Georges Eekhoudt, les bas-d'aller des grand'routes flamandes.

L'amour de Camille Lemonnier pour les pauvres, pour les humbles, lui vient d'abord de son amour du pittoresque. Ces campagnards et ce peuple des villes, qui, lui aussi, type si bien la race, sont chères à son regard des peintre. Cet amour lui vient ensuite de son instinctive terreur pour toute souffrance, de son culte de la vie. C'est ce culte de la vie qui lui fit jeter un cri formidable d'horreur, quand *Les Charniers* de la guerre franco-allemande assemblèrent les corbeaux des Vosges, du Bas-Rhin et des Ardennes au dessus du champ de massacre. C'est ce culte de la vie qui lui faisait écrire, dans l'*Arche*, par la plume si bellement féminine et chrétienne de Madame Clairicy :

« Ah ! les Pauvres ! les Pauvres ! j'ai compris leurs détresses, leur grandeur. Je me suis vue riche d'or et de bonheur à côté. Quelle autre force sans bornes il leur faut, quelle puissance d'oubli et d'espoir, quelle vertigineuse résignation pour vivre seulement une heure ! Une église était ouverte : j'y suis entrée. J'ai prié pour les Pauvres. Je n'ai pas voulu prier pour moi. Une voix en moi disait : S'il existe des fatalités, c'est pour eux seuls. Hors les lois, hors la pitié, hors l'Humanité !... Ne viens donc pas ici mendier les Miséricordes. Dieu les réserve à ses aînés, aux humbles et aux dénués, perpétuant la tradition de l'Homme nu des premiers âges. »

Et le vieux Dumont dira à celle qui parle ainsi :

« N'est-ce pas, chère Dame, qu'il ressuscitera encore une fois, le Christ, pour refaire la justice sur la terre ? N'est-ce pas qu'il arrivera un jour où ce sera la justice, la vraie justice ? Oh ! je voudrais espérer cela fermement. »

Par ces paroles de pitié, par son amour franciscain de la vie, Camille Lemonnier se rapproche étrangement du cœur de l'Eglise catholique.

Et déjà *Les Yeux qui ont vu* notèrent la Foi de la Flandre avec une tragique et mystérieuse grandeur.

Avec *Le Petit Homme de Dieu*, c'est toute la ferveur flamande qui se résume et qui s'exalte. Sans doute, est-elle trop en décor et pas assez psychique. Mais c'est déjà une grande lacune qui est comblée par ce livre. Le Lemonnier naturaliste demeurait une incarnation incomplète de la Flandre. C'é-

tait la Flandre sensuelle exclusivement, et non pas même la Flandre sensuelle d'à présent. Mais la Flandre picturalement sensuelle des débuts de la « Renaissance. » Dans une race, demeurée parmi les plus chrétiennement mystiques, *(Rubens était lui-même un fervent catholique)*, Lemonnier, écrivain panthéiste et païen, semblait toujours un étranger. Mais, du jour où il se penche vers l'âme de sa race, il devient représentatif de cette race plénièrement.

Et bien que *Le Petit Homme de Dieu*, qui joua le rôle du Christ dans la procession de Furnes, soit un héros de rêve et légendaire plus que ne le comporte peut-être l'aspect réaliste de ceux qui l'entourent, il faut reconnaître à Lemonnier de hautes qualités d'observation psychique dans la voie nouvelle où il sembla, un instant, s'engager.

Ah ! s'il pouvait s'y égaler lui-même; s'il pouvait dire l'âme flamande avec la même intensité qui lui fit célébrer sa chair !...

On lui prêta l'intention, récemment, de renoncer à écrire des œuvres d'imagination, des romans, pour s'adonner, en ses vieux jours, à la critique. J'aime à croire qu'il n'en est rien, et que le psychologue très subtile de l'*Arche*, l'évocateur grandiose de l'*Ile Vierge*, le forestier luministe qui initia le peintre Claus à la lumière, le maître-écrivain de l'*Hallali* signera au moins une dernière œuvre où il peindra l'Esprit sacré de notre peuple.

J'ai bon espoir qu'il y parvienne. Car il connait les sûrs moyens d'y aboutir, lui qui écrivait naguère, à propos de l'art du portrait, cette psychologie picturale :

« Je ne me figure pas autrement le portraitiste que comme un juge et un confesseur. »

« Concevez-vous, du reste, rien de plus magnifique que cette vie humaine répétée par l'Art après Dieu, dans un moule ou plutôt dans une synthèse où elle apparait toute entière ? »

GEORGES RAMAEKERS.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 120180267